NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

SIEBENUNDDREISSIGSTER JAHRGANG

1936

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS

ORD. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

HUGO SUOLAHTI

ORD. PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN
IN HELSINGFORS

HELSINKI, HELSINGFORS, 1936
DRUCKEREI-A.G. DER FINNISCHEN
LITERATURGESELLSCHAFT

Inhaltsverzeichnis

I. Aufsätze

Seite

Alessio, G., Un antico termine di cucina: v e r u u s t u l a r e »arrostire allo spiedo» (> fr. *brûler*, it. *abbrustolare*, ecc.) 289

Impiwaara, H., »La portentosa memoria de Cervantes» 42

Karsten, T. E., Zur Frage nach der Friesenzeit in Finnland ... 303

Katara, P., Älteres deutsches Sprachgut und Urkundenmaterial in Finnland 161

Kiparsky, V., Sur le rapprochement artificiel des langues littéraires apparentées 305

Kolsen, A., Die Sirventes-Canzone des Bertran de Born lo filh »Un sirventes voil obrar» 284

Krämer, Ph., Gedanken über das Verhältnis von Wissenschaft und Leben heute 327

Långfors, A., A propos des explicit des manuscrits de la Bibliothèque de Bruges 1

Lerch, E., Flaubert et Baudelaire et les »hauts lieux» ... 107, 303

Lewent, K., Zu einer neuen provenzalischen Cobla und einem Liede des Gaucelm Faidit (Grundriss, 167, 15) 81

Luz, P. de, Colette et la langue française 226

Marchand, H., Das englische Ordinal »second» 293

Petersen Dyggve, H., Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^{e} et XIII^{e} siècles, V—VI 253

Salvini, L., The Development of Modern Italian Literature ... 117

Scheludko, D., Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik 15

Spanke, H., Zu den musikalischen Einlagen im Fauvelroman 188

Spitzer, L., Zum Text und Kommentar der »Flamenca» 85

—»— Zu Victor Hugo's »Le Rouet d'Omphale» 98, 160

—»— Nochmals »Tipse» 301

II. Besprechungen

Allen, s. *Williams*.

Bernard, Tristan, Voyageons, hrsg. von *H. Mertens* u. *Émile Laval* (*A. Långfors*) 69

Braune, W., Althochdeutsche Grammatik (*H. Suolahti*) ... 246

Seite

Brockhaus, s. Sprach-Brockhaus.
Broglie, J. de, Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont en 1810 (*Y. Hirn*) 318
Büchmann, Geflügelte Worte (*J. Öhquist*) 255
Chiba, Tsutomu, A Study of Accent, Research into its Nature and Scope in the Light of Experimental Phonetics (*G. J. Ramstedt*) 244
Dahnk, Emilie, L'hérésie de Fauvel (*A. Långfors*) 58
Dean, Ruth J., A missing Chapter of the Vie de Tobie (*A. Långfors*) 55
Diewerge, H., Jacob Grimm und das Fremdwort (*V. Kiparsky*) 50
Duden, s. Grosse Duden (Der).
Étienne, S., Défense de la philologie (*Leo Spitzer*) 312
Giraut de Bornelh, s. *Kolsen*.
Götz, Luise, Martial d'Auvergne, Les arrêts d'Amour (*A. Långfors*) 66
Grosse Duden, Der (*J. Öhquist*) 248
Grundriss der indogermanischen Sprach- und Altertumskunde (*H. Suolahti*) 309
Güntert, H., Der Ursprung der Germanen (*H. Suolahti*) 45
Hoffmann, P. F. L., Wörterbuch der deutschen Sprache (*J. Öhquist*) 251
Jellinek, M. H., s. Grundriss.
Knaurs Konversationslexikon (*J. Öhquist*) 255
Kolsen, Adolf, Sämtliche Lieder des Trobadors Giraut de Bornelh, II (*A. Långfors*) 70
Koskenniemi, V. A., Nuori Goethe (*H. Schlücking*) 51
Lahti, Ilmari, La métathèse de l'*r* dans les idiomes romans (*O. J. Tuulio*) 146
Laval, Émile, s. *Bernard*.
Löfstedt, Einar, Syntactica, II (*Veikko Väänänen*) 135
Lommatzsch, s. *Tobler*.
Martial d'Auvergne, s. *Götz*.
Mertens, H., s. *Bernard*.
Michels, V., s. Grundriss.
Milléquand, P., Tableau de la littérature française du Romantisme à nos jours (*A. Långfors*) 67
Milne, A. G., English of Everyday Life (*Barbro Inberg*) 322
Monteverdi, A., Testi volgari italiani anteriori al Duecento (*Veikko Väänänen*) 317
Neddermann, Emmy, Die symbolistischen Stilelemente im Werke von Juan Ramón Jiménez (*A. Långfors*) 72
Onís, F. de, Antología de la poesía española e hispano-americana (*A. Långfors*) 71

Seite
Paul, Hermann, Deutsches Wörterbuch (*H. Suolahti*) 246
Petersen Dyggve, Holger, Onomastique des trouvères (*A. Långfors*) 315
Ravizé, A., & *Schön, E.*, Deux mille ans de vie française (*A. Långfors*) 317
Schön, s. *Ravizé*.
Seaton, Ethel, Literary Relations of England and Scandinavia in the Seventeenth Century (*Y. Hirn*) 320
Seidel, E., Geschichte und Kritik der wichtigsten Satzdefinitionen (*V. Kiparsky*) 49
Sénéchal, Christian, Les grands courants de la littérature française contemporaine (*A. Långfors*) 68
Sprach-Brockhaus, Der (*J. Öhquist*) 252
Streitberg, W., s. Grundriss.
Tobler, Adolf, u. *Lommatzsch, E.*, Hundert altfranzösische Sprichwörter des Gemeinen Mannes (*A. Långfors*) 54
Williams, Ch. Allyn, The German Legends of the Hairy Anchorite, with two Old French Texts of La Vie de saint Jehan Paulus ed. by *Louis Allen* (*A. Långfors*) 56

III. Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins

Protokolle des Neuphilologischen Vereins vom 24. November 1934 bis zum 15. März 1936 ..... 73, 323

IV. Eingesandte Literatur

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 77, 332
Schriftenaustausch 340

V. Mitteilungen 79, 159, 256, 344

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/neuphilologische-mitteilungen_1936_37

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINGFORS

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

H. SUOLAHTI
Professor der germanischen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Myntgatan 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Bergmansgatan 23 b A) einzusenden.

XXXVII. JAHRGANG 1936

A propos des explicit des manuscrits de la Bibliothèque de Bruges

M. A. De Poorter, auteur du *Catalogue des manuscrits de la ville de Bruges*, paru dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique* patronné par l'Académie royale, et d'un article intitulé *Coup d'œil sur les ex-libris des manuscrits de la Bibliothèque de Bruges* [1], a eu l'heureuse idée de recueillir dans les mêmes manuscrits un choix d'annotations, qui, cette fois, ne sont pas des ex-libris. Ce second article, *Quelques formules à l'usage des scribes et annotations diverses tirées des manuscrits de Bruges*,[2] comprend trois sortes de formules ou brèves compositions. Ce sont d'abord des invocations initiales ou de courtes prières, puis des formules finales, »qui traduisent, de façon parfois fort enjouée, le soulagement qu'éprouve l'heureux copiste en déposant la plume». La troisième série

[1] Dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, Louvain, I, p. 357—372.

[2] *Revue belge de philologie et d'histoire*, XIV (1935), p. 872—79.

enfin est composée d'essais de plume ou d'autres annotations diverses, parfois fort intéressantes, tracées par le copiste ou le propriétaire du volume sur un espace quelconque resté vide, souvent sur le feuillet de garde. Je ne fais que signaler les séries première et troisième, pour m'arrêter un peu plus longuement à la deuxième, celle des explicit.

Les formules initiales sont assez rares, aussi la collection de M. De Poorter n'en comprend que onze numéros, dont deux au moins ont été signalés ailleurs:

2. Assit ad inceptum sancta Maria meum

et

3. Assit principio sancta Maria meo.

Ces formules ont été mentionnées dans un ouvrage que j'aurai souvent à citer et qui a dû échapper à l'attention de M. De Poorter: c'est le livre de W. Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, dont la première édition est de 1871, la seconde de 1875, la troisième et dernière de 1896.[1]

La troisième série (vingt-cinq numéros) contient des choses de provenance et d'intérêt variés. Il y a là des extraits des petits poètes latins du moyen âge[2], des Pères de l'Église (p. ex., cette sentence: »Omne peccatum, comparatione divinae misericordiae, est quasi guttula in medio mari», saurait difficilement avoir une autre provenance), des énumérations comme *septem sunt genera martyrum* et *septem fatuorum signa*, des notes historiques, sur le meurtre de Thomas Becket, sur Ferrand comte de Flandre, fait prisonnier à la bataille de Bouvines, qui a vivement préoccupé l'imagination[3], sur la bataille de

[1] Voir *ibid.*, p. 492.

[2] De la pièce de sept vers finissant chacun par *quid inde?* on peut rapprocher une pièce de dix-huit vers commençant par

Si dominor terre super omnia regna, quid inde?

dans le ms. Darmstadt 2225 (XV^{e} siècle) signalée par J. Werner, *Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des Mittelalters* (*Sammlung mittelalterlicher Texte*, hrsg. von A. Hilka, n:o 3, p. V), qui renvoie à Hauréau, *Notices et extraits*, II, 84.

[3] Voir, p. ex., mon édition du *Roman de Fauvel* (Soc. des anciens textes français, 1914—1919), p. 131—32.

Courtrai (1302), etc. Le tout est en latin, sauf ces deux vers bilingues:

4. Caritas *es ghesleghen doot,*
Fides *es in grooten noot,*

qui expriment une idée infiniment rebattue par les moralistes.[1] Mentionnons encore, à titre de curiosité, ces réflexions moins graves, œuvre de quelque écolier en gaîté:

7. Datur in convivio vinus vina vinum.
Masculinum deficit atque femininum,
Sed in neutro genere vinum fit divinum.

15. Quando ego bibo vinum, loquitur mea lingua latinum.[2]

J'arrive aux explicit. J'ai numéroté les articles de M. De Poorter, arrangement qui facilite les renvois et comporte en plus l'avantage de permettre au lecteur de distinguer immédiatement les citations provenant du recueil de M. De Poorter (ce sont celles précédées d'un numéro d'ordre) d'avec les textes que je cite d'après le livre de Wattenbach ou bien d'après mes propres notes.

*

Les livres de l'antiquité, écrits sur papyrus, étaient roulés autour d'un cylindre, d'où le nom de *volumen* (de v o l v e r e,

[1] Raoul de Houdenc, p. ex., l'exprime par ces vers vigoureux:

Malvaistiés croist et Bontés font,
Largece muert et Honte vit,
Traïsons danse et Agais rit,
Carités crie, Pitiés pleure,
Joie est desos et Diels deseure,
Miels devient fiel et fiel espise . . .

(*Li dis Raoul Hosdaing*, v. 23—28, éd. Charles H. Livingston dans *The Romanic Review*, XIII, 1922, p. 298.)

[2] L'effet était moins heureux sur certains prélats, à en croire Gautier de Coinci:

Il n'entendent latin n'ebrieu
Quant il se lievent de lor tables . . .

(*De la misere d'omme et de fame*, rédaction allongée, inédite, v. 828—29.)

»rouler») qui leur était donné. De ces *volumina* dérivent les rouleaux (*rotuli*) du moyen âge; ils se composent d'une suite de feuilles de parchemin cousues bout à bout. Rouler un livre de cette sorte s'appelle *plicare*, le dérouler pour le lire, *explicare*, d'où *explicitus liber:* cela veut dire que le livre était lu jusqu'au bout. C'est là l'origine de la souscription habituelle *explicit* que l'on met à la fin d'un écrit. Saint Jérôme, dans sa lettre *ad Marcellam*, est le premier à parler de cet usage: »Solemus completis opusculis ad distinctionem rei alterius sequentis medium interponere *explicit* aut *feliciter* aut aliud ejusmodi.»[1]

Souvent cependant les scribes ne se sont pas contentés d'un simple mot pour indiquer la fin de la copie. Ils ont parfois ajouté leur nom, le lieu et la date d'exécution de la copie, le nom de celui qui l'avait commandée. Ces sortes d'additions deviennent particulièrement précieuses lorsqu'elles fournissent des renseignements sur l'auteur lui-même de l'ouvrage transcrit. Dans la collection des explicit de Bruges il n'y a qu'un seul nom, celui d'un certain Gillebert (*Gilliberto*), évidemment un copiste; il y en a quelques autres dans ceux que je signalerai, d'après mes propres notes, afin de compléter les recueils existants. Ces sortes de souscriptions sont cependant rares en comparaison avec les additions d'un autre caractère: ce sont de brèves formules pieuses, des sollicitations d'indulgence pour les erreurs commises, des rappels plus ou moins discrets du salaire qu'attendent les copistes, et, surtout, des manifestations de la joie qu'ils éprouvent d'avoir mené à bien leur tâche, et cette joie prend souvent une expression plaisante, voire burlesque ou égrillarde. Les habituelles formules pieuses sont irrévérencieusement parodiées. En plus, il importe de noter que diverses formules brèves attestées isolément sont ailleurs réunies en une seule, ou bien un vers bien connu est suivi d'un ou plusieurs vers qui ne se laissent pas identifier et pourraient être l'apport personnel du copiste. Les groupes ainsi composés sont souvent des plus hétéroclites.

[1] Voir M. Prou, *Manuel de paléographie*, 3e éd., 1910, p. 22 et 28, et Wattenbach, *l. c.*, p. 161.

Les explicit qu'a imprimés M. De Poorter (en les classant par ordre alphabétique des premiers mots) sont au nombre de quarante-six; mais sur ce chiffre il y en a qui sont formés de plusieurs vers dont plus d'un peut être considéré comme un explicit complet, tandis que d'autres numéros ne sont que de simples variantes. Ce chiffre de quarante-six n'indique donc que le nombre des souscriptions.

Il existait déjà au moins deux recueils imprimés d'explicit. Le premier, qui date de 1857, est celui de Louis Moland, *Les copistes, leurs signatures et leurs boutades dans les anciens manuscrits* [1], l'autre, bien plus important, est celui de Wattenbach, *l. c.* (3e éd., p. 491—534 et *passim*). Je vais commenter ci-après quelques explicit de Bruges en m'aidant de la liste de Wattenbach et de quelques notes que j'ai jadis prises moi-même.

Nous avons d'abord une formule pieuse et une variante joyeuse:

3. Dentur pro pena scriptori celestia regna.

4. Detur pro pena scriptori plena lagena.

La formule pieuse est-elle la plus ancienne? C'est tout à fait probable, malgré, ou plutôt à cause de la rime intérieure: un plaisantin en quête de rimes aura trouvé la parodie. Celle-ci ne semble pas attestée par ailleurs. Mais la formule pieuse se retrouve chez Wattenbach (p. 437 et 502; voir aussi p. 568) sous une forme qui, pour *caelica*, est supérieure, mais inférieure pour la leçon *penna* (car il s'agit sans aucun doute de *pena* »peine«):

Dentur pro penna scriptori caelica regna.

Une variante gaillarde est:

Detur pro pen(n)a scriptori pulchra puella.

Au lieu de *pulchra puella*, on trouve une fois *meretrix magna* (W., p. 502, note 7) et, avec un retour inattendu à l'origine:

Detur pro pen(n)a scriptori virgo Maria.

[1] *Revue contemporaine*, XXXIII, p. 418.

Aux nombreuses références pour la leçon *pulchra puella* je puis ajouter deux souscriptions du ms. Vatic. Regina 894 (daté de 1472), fol. 146 et 183 v°, où ce vers est combiné avec un second vers chaque fois différent, dont nous rencontrerons le premier ci-après (p. 12), mais le second ne semble pas attesté par ailleurs:

Detur pro pena scriptoris[1] pulchra puella.
Explicit expliceat, ludere scriptor eat.

Detur pro pena scriptoris pulchra puella.
Totum complevi: te rogo, solve michi.

(Ernest Langlois, *Notice des manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au XVI^e siècle*, dans *Notices et extraits des manuscrits*, XXXIII, II, 1889, p. 78 et 80.)

5. Dexteram scriptoris conservet omnibus horis
Et benedicat qui trinus vivit et regnat.

C'est un remaniement du vers que voici (W., p. 503—4; diverses variantes, *ibid.*):

Dextera scriptoris benedicta sit omnibus horis.

Cf. aussi ci-après (p. 10) le premier vers du n:o 41:

Qui scripsit scripta sua dextera sit benedicta.

14. Finito libro reddatur gloria Christo.

Suivent deux vers que je ne connais pas.

16. Finito libro referatur gratia Christo.
17. Finito libro sit laudis copia Christo.
18—20. Finito libro sit laus et gloria Christo.

Dans le n:o 19 suivent deux vers et une ligne en prose, dans le n:o 20 une ligne en prose.

37. Perscripto libro sit laus et gloria Christo.

C'est, avec le n:o 22 (voir ci-après, p. 7), un des explicit le plus souvent répétés. Les n:os 16 et 18—20 sont attestés tels

[1] C'est *scriptori*, et non pas *scriptoris* qui est la bonne leçon.

quels chez W. (p. 498—99), le n:o 14 avec la variante *gratia* au lieu de *gloria*. Une pièce de seize vers intitulée *Versus de Christo*, qui se lit dans le ms. Mazarine 3475 (début du XIII^e^ siècle; *Catal. des mss. de la Bibliothèque Mazarine*, III, p. 98), est à vrai dire une sorte d'explicit, comme l'indique le début:

> Finitus liber est, tibi laus, tibi gloria, Christe,
> Nil mihi . . . [1]

Les parodies sont également très fréquentes. Il en existe une dans le recueil de M. De Poorter:

15. Finito libro reddantur vina magistro.

Elle semble avoir existé dès le X^e^ siècle (W., p. 499) sous cette forme:

> Finito libro reddatur cena magistro.

Plus tard on trouve, p. ex. (W., p. 500):

> Finito libro pinguis detur auca magistro,

et même (dans le ms. B. N. nouv. acq. lat. 1626, anc. Libri 28; Delisle, *Cat.*, p. 93, cité par W.) cette variante étonnante:

> Finito libro reddatur merda magistro.

22. Hic liber est scriptus, qui scripsit sit benedictus.

Ajouter aux références de W. (p. 504) d'abord les mss. Sainte-Geneviève 2200 (daté de 1270) [2], fol. 120 v°, et Mazarine 788 (fin du XIII^e^ siècle ou début du XIV^e^), puis cette variante suivie d'une addition curieuse que je n'ai pas rencontrée ailleurs:

> Iste liber est scriptus, qui scripsit sit benedictus.
> Sive verum, sive falsum, qui dicet contrarium
> Videat se stercore mersum.

(Tours, 586, fol. 111; ms. du XIV^e^ siècle; *Catal. général des manuscrits*, XXXVII, I, p. 470.)

[1] Réminiscence du *Ps.* 113: Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.

[2] Voir mon article *Le Miroir de Vie et de Mort par Robert de L'Omme*, dans *Romania*, L (1924), p. 19.

Voici une autre variante, également peu connue:

Explicit iste liber scriptus,
Qui scripsit sit benedictus.

(Lille, 130, ms. du XIV^e siècle, fol. 129 v°; voir Arlette P. Ducrot-Granderye, *Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci*, p. 110.)[1]

30. Laus Christo detur, quia libri finis habetur.

Ce doit être un explicit assez rare. W. (p. 161 et 499, note 4) a cependant un exemple de chacune des deux variantes que voici:

Laus tibi rex detur, nam libri finis habetur.

Christus laudetur, quia libri finis habetur.

Il existe deux formules apparentées. La première, attestée par W. (p. 501),[2] se retrouve au moins dans les manuscrits suivants des Miracles de Gautier de Coinci:[3] Blois, 34 (XIII^e siècle), fol. 273 v°; Paris, B. N. fr. 817 (seconde moitié du XV^e siècle), fol. 166; 1536 (XIII^e siècle), fol. 238, et 23111 (seconde moitié du XIII^e siècle), fol. 316:

Hoc opus expletur, Deitati gratia detur
Et matri Dómini, quae nostro sit pia fini.

Elle figure aussi à la fin de l'édition de l'abbé Poquet, mais je ne pense pas qu'elle se trouve dans le manuscrit de Soissons, au moins Mme Ducrot-Granderye ne la mentionne pas dans sa description.

La seconde formule apparentée au n:o 30 de Bruges est celle qui constitue le premier vers de la souscription du ms. Mazarine 3485 (XIV^e siècle; *Catal.*, III, p. 103). C'est d'ailleurs seul le premier vers qui est un véritable explicit. Il faut noter

[1] *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, XXV, 1 (1932).

[2] Mais la référence de Wattenbach est fausse: à la fin du *Roman de Troie* conservé dans le manuscrit fr. 17 de la Bibliothèque Saint-Marc (Ad. Keller, *Romvart*, p. 96) il y a un autre explicit.

[3] Ducrot-Granderye, *l. c.*, p. 48, 50, 56 et 100.

les rimes magnifiques des deux autres; chaque mot rime richement avec le mot correspondant de l'autre vers:

Hoc opus expletur, gloria Christo detur.
Quos anguis dirus tristi mulcedine pavit,
Hos sanguis mirus Christi dulcedine lavit.

31. Laus tibi sit, Christe, quoniam liber explicit iste.
Explicit iste liber. Scriptor sit crimine liber.

C'est un explicit combiné: les deux vers sont attestés isolément. Le premier revêt cette forme chez W. (p. 499):

Laus tibi sit, Christe, finitur enim liber iste,

forme confirmée, pour le second hémistiche, par l'explicit du ms. Mazarine 3474 (XIV^{e} siècle) qui, à ce que je sache, n'a été mentionnée que dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, III, p. 97, et où notre vers se trouve joint à un autre que je n'ai pas rencontré ailleurs:

Redemptor Christe, quoniam liber explicit iste,
Sit tibi laus, amen. De te fuit (*corr.* fluit) omne juvamen.

Le second vers du n:o 31 est fréquent (Wattenbach, p. 509, qui cependant imprime — à tort, semble-t-il — *sic* au lieu de *sit*). Il figure aussi (avec l'inversion *sit scriptor*) comme premier vers de l'explicit du ms. Dublin, Trinity College D. 3. 34 (XIV^{e} siècle):

Explicit iste liber, sit scriptor crimine liber.
Non queat ille mori, sed semper vivat honori.

Ce dernier vers ne se trouve pas dans le livre de Wattenbach, mais bien dans la souscription où le copiste du ms. Sainte-Geneviève 586 (fin du XIII^{e} siècle) se nomme (fol. 203):

Hunc librum scripsit Nicholaus, servus amori.
Non queat ille mori, sed semper vivat honori.
(Arlette P. Ducrot-Granderye, *l. c.*, p. 79.)

38. Qui legit emendet, scriptorem [1] non reprehendat.
Vitam scriptoris salvet mater Salvatoris.

[1] C'est bien après *emendet* qu'il faut mettre la virgule, et non après *scriptorem* comme le fait M. De Poorter.

Ce sont deux explicit indépendants, dont le second m'est inconnu, mais le premier est mentionné par Wattenbach (p. 340) qui déclare qu'il ne faut pas, étant donné la rime, corriger la faute de grammaire. Il veut sans doute dire qu'il ne faut pas changer *emendat* en *emendet*. La retouche a cependant été faite par le copiste du manuscrit de Bruges, évidemment à tort. La leçon que je crois originale a été conservée par le ms. 3473 de la Mazarine (XIV^{e} siècle; *Catal.*, III, p. 97):

Qui legit emendat, scriptorem non reprehendat.

39. Qui scripsit carmen sit benedictus. Amen.
Hoc opus ergo meum sapiens vir perlegat omnis,
Ut limet officii aurea lima sui.

Le distique qui termine cet explicit m'est inconnu. Mais le premier pentamètre est mentionné par Wattenbach (p. 504).

40. Qui scripsit scribat, semper cum Domino vivat

est cité par Wattenbach (p. 503) et aussi cette forme plus correcte:

Qui scripsit scribat, divino munere vivat.[1]

41. Qui scripsit scripta sua dextera sit benedicta.
Scriptor scripsisset melius bene si voluisset.

Ce sont deux formules indépendantes, comme l'indiquent en quelque sorte le mot *Amen* mis à la fin de la première. Celle-ci est attestée par W. (p. 504)[2] avec la variante *manus eius* au lieu de *sua dextera*, il y en a encore d'autres formes assez rapprochées. Le second vers se retrouve (avec une inversion sûrement fautive) isolément dans un manuscrit de Bruges:

14. Scriptor scripsisset bene melius si voluisset.

C'est une plaisanterie: la leçon primitive était évidemment une excuse du copiste pour les fautes commises et portait

[1] Ou *et longo tempore vivat.* Il y a d'autres variantes encore.

[2] On trouve aussi: *Dextera scriptoris benedicta sit omnibus horis.*

si potuisset, ce qu'on lit en effet dans divers textes cités par W. (p. 508, note 2).

43. Scriptor qui scripsit cum Christo vivere possit

est chez W. (p. 503). Il se rencontre aussi, joint bizarrement à un autre explicit:

> Scriptor qui scripsit cum Christo vivere possit.
> Explicit hoc totum. Te posco, da mihi potum.

(Paulin Paris, *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, IV, p. 199.)

Cf. ci-après, p. 13.

Ci-dessus j'ai mis ensemble toutes les formules pieuses du recueil de M. De Poorter que j'ai pu relever ailleurs. Si j'ai eu l'occasion de m'occuper de vers d'un autre caractère, c'est en signalant des parodies ou bien en traitant d'explicit combinés où des additions quelconques ont été faites à la prière finale. Il y a dans le recueil de M. De Poorter encore une douzaine de formules pieuses, dont deux en prose, qu'il n'y a pas lieu de reproduire ici. Passons à un autre groupe.

*

On peut considérer comme formant le deuxième groupe principal ceux où le poète exprime la joie qu'il éprouve en arrivant à la fin de sa tâche. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce groupe soit nombreux. »Comme le navigateur désire arriver au port, avec la même ardeur celui qui écrit souhaite d'être au dernier vers de son texte.» Je ne sais qui a inventé cette image, qui a depuis eu une fortune extraordinaire. Toujours est-il qu'elle se rencontre déjà dans un Évangéliaire de Wurzburg datant du VII[e] siècle: »Sicut navigantibus proximus est portus, sic et scriptori novissimus versus.» Elle a depuis été variée à l'infini, par exemple ainsi:

> Ut gaudere solet fessus jam nauta labore,
> Exoptata diu littora nota videns,
> Haud aliter scriptor optato fine libelli
> Exultat viso, lassus et ipse quidem.[1]

[1] Cité par Wattenbach, p. 281.

»Pour l'artisan qui avait pris à tâche de conserver la pensée humaine, c'était un labeur de plusieurs mois, d'une année peut-être et davantage même, à suivre, courbé sur le parchemin, le mouvement monotone et régulier de la plume, qui laissait derrière elle une traînée de minuscule ou romane ou gothique dans les blancs folios en lignes répétées à l'infini, comme les pas du pèlerin sur la route qui poudroie.»[1]

Le représentant le plus typique de cette catégorie est

7. Explicit expliciat, ludere scriptor eat.

La »bonne» leçon est *expliceat* (cf. la rime). Aux nombreux textes cités par Wattenbach (p. 510 et notes, avec les variantes *psallere* ou bien, ce qui donne un vers douteux, *bibere scriptor eat*)[2], on peut ajouter, en plus de celui que j'ai déjà mentionné ci-dessus (p. 6), le ms. Bibl. Nat. fr. 146, fol. 45 v°, qui a servi de prétexte pour le titre d'un article de Pierre Aubry.[3]

9. Explicit hic totum. Pro scripto da mihi potum

est chez Wattenbach (p. 506 et 516) sous de nombreuses formes différentes:

Explicit hic totum. Infunde, da mihi potum.
Explicit hoc totum. Infunde et da mihi potum.
Explicit hic totum. De vino da mihi potum.
Explicit hoc totum. Pro Christo[4] da mihi potum.
Hoc scripsi totum. Pro pena da mihi potum.

[1] Pierre Aubry, dans l'article cité ci-après, note 3.

[2] Il y a aussi: *Explicit expliciunt, sicut nobis rustici dicunt* (W., p. 519).

[3] Un »*explicit*» *en musique du Roman de Fauvel* (extrait du *Mercure Musical*, 1906). Voir mon édition du *Roman de Fauvel*, p. 195. Il ne s'agit pas du tout d'un »explicit en musique», mais d'un *motet à treble et à tenure* que le rédacteur du ms. fr. 146 de la Bibl. Nationale a ajouté après l'explicit. La chanson a été publiée plusieurs fois, entre autres par M. A. Jeanroy et moi-même, *Chansons satiriques et bachiques* (Classiques français du moyen âge p. p. Mario Roques, n:o 23), p. 82, et par Mlle Emilie Dahnk, *L'hérésie de Fauvel* (Leipzig 1935), p. 216.

[4] Ou: *Pro pena.*

Une nouvelle variante a déjà été citée ci-dessus (p. 11). Encore une autre se rencontre chez De P., elle y est précédée de deux vers:

13. Finis adest operis, mercedem quaero laboris.
Jam tibi servivi, semper tua jussa subivi.
Explicit hoc totum. Magister[1], da mihi potum.

Dans un autre manuscrit de Bruges se trouve une souscription en trois vers dont les deux premiers sont à peu près identiques aux deux premiers de celle qui vient d'être citée, tandis que le troisième est différent:

12. Finis adest operis, mercedem posco laboris.
Jam tibi servivi, semper tua jussa subivi.
Si bene, letus ero, si non, veniam tibi quaero.

Ici les vers deuxième et troisième se suivent mieux que dans l'autre rédaction. Le premier vers est représenté chez W. (p. 496 et 513) par de nombreuses variantes.

24. Hic pennam fixi, penitet me si male scripsi

est fréquent (W., p. 507).

35. Penna, precor, siste, quoniam liber explicit iste

est presque identique à ce vers cité par W. (p. 505, note 6):

Penna, gradum siste, quoniam liber explicit iste.

12. Scriptor, opus siste, tenuit labor iste nimis te

est également chez W. (*ibid.*, dans le texte).

29. Lauda scriptorem donec reperis meliorem

est, avec la variante *videas*, chez W. (p. 506, note 5).

Quelques-unes des formules que j'ai citées en dernier lieu (*penitet me si male scripsi . . . veniam tibi quaero . . .*) et déjà au cours de mon commentaire sur les formules pieuses (*scriptor sit crimine liber*, p. 9, n:o 31; *. . . qui legit scriptorem non reprehendat*, p. 9, n:o 38; *. . . scriptor scripsisset melius si*

[1] Cette variante est aussi dans Wattenbach (p. 516, n. 2).

potuisset, p. 11, variante du n:o 41; . . . *sapiens vir* . . . *ut limet officii aurea lima sui*, p. 10, n:o 39) forment un groupe que l'on pourrait appeler celui des excuses.

*

De la petite collection d'explicit réunie jadis par moi-même il reste encore quelques unités qui n'ont pas trouvé leur place dans les notes ci-dessus. Il y a d'abord cette paraphrase du dicton *finis coronat opus* que A. Mussafia (*Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, III, p. 19, note 10)[1] a signalée dans le ms. Erfurt, Amplon. Quarto 49:

> Laus in fine sonat, virtus in fine coronat.
> Laus est finire, pudor est incepta perire.

Le second vers est un dicton qui existe isolément (Werner, *Sprichwörter und Sinnsprüche*, p. 45, d'après un ms. de Bâle, XV^e^ siècle).

Dans le suivant, le copiste se dit heureux d'aller se promener et sollicite son salaire, ce qui est banal. Mais ce qui l'est moins, c'est qu'il nomme son patron:

> Explicit iste liber, sum quo volo pergere liber.
> Scriptori largam presentis porrige dextram,
> Hugo decane, cuius sit, deprecor, exitus almus.

(Chartres, 141, à la fin; *Catal. général des manuscrits*, t. XI, par H. Omont, p. 77.)

Un autre, après avoir exploité un vers connu par ailleurs (W., p. 513, sous une forme plus correcte: *precium vult scriptor habere*), nous fait savoir, dans un vers d'un type courant (cf. W., p. 302, n. 4), qu'il s'appelait *Demengetus*, ce qui doit être en français Demenget, c'est-à-dire petit Dominique:

> Finis adest vere, scriptor wult precium abere.
> Qui me scribebat Demengetus nomen habebat.

(Rome, Ottoboni 909, fol. 102, fin du XIV^e^ siècle; Ernest Langlois, *Notices et extraits des manuscrits*, XXXIII, II, p. 283.)

[1] *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CXIX (1889).

Les brèves formules rédigées en français à l'imitation des formules latines ne sont pas très fréquentes. Il y a dans le recueil de M. De Poorter un explicit où un mot français rime d'une manière assez plaisante avec un mot latin:

25. Hoc opus est *fini*. Mihi dentur pocula vini.

Voici pour finir un texte d'une époque tardive pouvant servir d'exemple d'un explicit français:

Explicit, c'est pour l'acteur.
Pryés pour l'ame du facteur.

Le copiste l'a mis à la fin d'une histoire du siège de Troie en quatrains, commençant par *Hercules et Jason* . . . ,[1] transcrit dans un manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Breslau.[2] Cet explicit représente une tournure qui sera exploitée par les premiers imprimeurs.

ARTHUR LÅNGFORS

Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik

(Fortsetzung)[3]

Sündenbekenntnis-Typus

Wir haben gesehen, dass das Lied von G. d'Autpol (*Esperansa*) das Motiv vom Sündenbekenntnis enthält. Dieses Motiv kommt auch in anderen Marienliedern vor, in denen es mehr Raum in Anspruch nimmt.

Das Vorhandensein des Beichtmotivs in den Marienliedern steht im Zusammenhang mit der Entwicklung des Marienkultus

[1] Voir mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*, I, p. 157.

[2] Il a été signalé par Burger dans *Jahresbericht der Realschule am Zwinger* (Breslau, 1878).

[3] Siehe Neuphilologische Mitteilungen, XXXVI, S. 19.

und der Beichte. Ursprünglich war die Beichte nur im Zusammenhang mit der Erfüllung der auferlegten Busse erforderlich. Mit der Zeit bekommt sie jedoch eine neue Bedeutung als selbständiges und wichtiges Mittel zur Erreichung der Sündenvergebung. Diese neue Wertung der Beichte verbreitet sich seit dem 10. Jahrhundert, und damit wächst auch gleichzeitig die Zahl der Beichtgebete.[1] In derselben Zeit verbreitet sich die Auffassung, dass die Vermittlung Marias unentbehrlich ist. Als Resultat der beiden Momente dringt das Beichtmotiv auch in die Marienlieder ein. Eines der ältesten Beispiele finden wir im Hymnar der Abtei von Moissac (10. Jh., A. H. 2, 46): *Quod mente, dictis, actibus nato tuo fraudavimus, tu de caelesti thalamo materno solve studio.* Das ist eine Reminiszenz an das liturgische Beichtgebet: *Peccavi nimis cogitando, loquendo, operando.*[2] Die Beichtformeln wurden mit der Zeit immer länger und verwandelten sich in Aufzählungen aller möglichen Sünden.[3] Diese Sündenaufzählungen, die Selbstbezichtigung aller möglichen Vergehen, werden in das Marienlied übernommen. Die ersten Lieder dieser Art stammen von Eusebius Bruno († 1081, A. H., 48, 80: Oratio ad sanctam Mariam; der Dichter beschreibt seine Sünden und bittet Maria, die jedem reuevollen Sünder hilft, um Fürsprache) und Anselmus († 1109, A. H., 48, 99: Meas absterge lacrimas et peccatorum nebulas; die Sünden sind gross, die Barmherzigkeit Marias aber ist noch grösser; es folgen Beispiele dieser Barmherzigkeit: Lazarus, Maria Aegyptiaca, Theophilus).

Am Anfang des 12. Jh. hat Marbod eine *Oratio ad sanctam Mariam* gedichtet (A. H., 50, 395 ff.), in der er seine Sünden ausführlich spezifiziert und dann um Fürsprache bittet (die Sündenaufzählung umfasst nicht weniger als 8 Strophen!).

[1] Gromer, Die Laienbeichte im Mittelalter, 1909 S. 7 ff.

[2] Martène, De antiquis ecclesiae ritibus, 1700, I, 608. Vgl. Migne, 136, 397: peccata mea feci . . . in cogitatione, locutione et opere.

[3] Beispiele bei Menardus, Gregorii papae liber sacramentorum, 1641, 224 ff. Migne, 136, 397, Martène, a. a. O. 489.

Goffridus Vindocinensis († 1132, A. H. 50, 405) hat ebenfalls ein Lied verfasst, in dem der erste Teil ein Lob auf Maria, der zweite Teil das Pönitenzmotiv enthält. Im 12. und 13. Jh. werden solche Marienbeichtlieder noch zahlreicher.[1]

Dasselbe Thema wird auch von den Troubadours des 13. Jahrhunderts behandelt. Nicht weniger als acht provenzalische Marienlieder gehören zu diesem Typus. Das Confiteor-Thema wird am ausgiebigsten von Riquier benutzt (*Humils*). Das ganze Lied ist eine Beichte, der zum Schluss hinzugefügt wird, dass Maria die einzige Hoffnung des Sünders ist, der Christus keine Bitte abschlagen kann. Der Gedankengang ist derselbe wie im obenerwähnten Lied von Anselm. Das Beichtmotiv ist von Riquier auch im Lied *Qui* angedeutet. Da das Lied aber unvollständig ist, können wir nicht sagen, ob dieses Motiv das ganze Gedicht ausgefüllt hat. Das Lied *Cor ai* von Fraire Menre (Anhang IV) hat ebenfalls das Beichtmotiv, das durch das Lob auf Maria erweitert ist. Ein Beichtgebet ist auch das Lied *Oi, maire* von Lanfranc Cigala (Anhang V), in dem der Dichter seine Sünden ausführlich aufzählt und sich *veramenz penedenz* nennt. Kürzer ist das Beichtmotiv im Liede von Peire G. de Luzerna angedeutet (*Aissi m'an fag falhir miei fol voler ab pensar e ab dir e ab nescis faitz*); ferner von Perdigon, *Verges* (*Perdona ad aquest peccaire . . . que'ls peccatz qu'ieu ai faitz ni ditz ni sai no'm puescan mal faire*, weiterhin ist von *penedensa* die Rede); von G. d'Autpol, *Esperansa* (er beichtet seine *mals faitz e ditz tafurs*). Aimeri de Belenoi (*Domna*) spricht von der *confession leial* und bittet um Hilfe, um durch ein reuevolles Leben das Himmelreich zu verdienen.

Die provenzalische Marienlyrik steht auf diese Weise der lateinischen Hymnodik in bezug auf das Beicht- und Pönitenzmoment nicht nach. Der Beichtgedanke verbreitete sich auch in weltlichen Kreisen. Der berühmte Traktat *De vera et falsa poenitentia* (Migne, 40, 1114 f.) ist zu Anfang des 12. Jh.

[1] Vgl. Anonymus Noanus, A. H., 48, 281, 285, 291 ff.; A. H. 46, 174 ff. u. a.

erschienen. Der theologische Gedanke verbreitete sich schnell, bis das Lateran-Konzil im Jahre 1215 endlich die Beichte für obligatorisch erklärte: *omnis utriusque sexus fidelis omnia sua solus peccata confiteatur fideliter saltem semel in anno . . . alioquin et vivens ab ingressu ecclesiae arceatur, et moriens christiana careat sepultura.*

Den Troubadours war auch die theoretische Seite der religiösen Probleme genau bekannt. Aimeri de Belenoi (*Domna*) und Perdigon (*Verges*) sprechen über die rettende Bedeutung der Beichte; Riquier (*Humils*) verwickelt sich in die Betrachtungen über die Notwendigkeit der Hoffnung für einen Beichtenden[1]; G. d'Autpol (*Esperansa*) tröstet sich mit dem Gedanken, dass die Barmherzigkeit um so grösser ist, je grösser die Sünden sind.[2]

Im Zusammenhang mit dem Beichtmotiv steht der Gedanke von den Beziehungen der theologischen Begriffe Gerechtigkeit und Gnade. Die Troubadours schildern die heilige Maria als Trägerin der Barmherzigkeit, die dazu bestimmt ist, die Gerechtigkeit Gottes auszugleichen. Der Gedanke von der Barmherzigkeit als Gegengewicht der göttlichen Gerechtigkeit kommt schon in lateinischen Beichtformeln ebenso wie in theologischen Traktaten vor; vgl. Rich. v. S. Laurent, Super missus (in Op. Alberti Magni, 1651, XX, 65): *et est regnum gloriae sive misericordiae, ubi nondum recipiunt secundum merita, sed adhuc regnat misericordia peccata dimittendo . . . hujus autem regni et origo et potestas prima est a beata virgine.*[3]

Die Auffassung, dass der Mensch nur durch die Barmherzigkeit Gottes gerettet werden kann, geht auf die Bibel zurück (Ps. 43 und Paulus, Rom. III, 20: *Quia ex operibus legis non*

[1] Vgl. dazu Liber de poenitentia, Migne, 40, 1119: Desperantes enim judicant misericordiam.

[2] De poenitentia, 1114: ubi abundavit peccatum, abundavit gratia.

[3] Sonst vgl. Algerus Leodiensis, Liber de misericordia et justitia, Migne, 180, 859; Bernard v. Clairvaux, I sermo in Annuntiationem, u. a.

justificabitur omnis caro coram Illo, u. ib. III, 24). Mit der Verbreitung des Marienkultes wird die göttliche Gerechtigkeit und Barmherzigkeit zwischen Christus und Maria geteilt, so dass Maria zur ausschliesslichen Trägerin der Misericordia wird. Diese Teilung der Göttlichen Prärogativen ist besonders im 13. Jahrhundert üblich.[1] Die Troubadours wiederholen diese Auffassung. Riquier (*Santa*) sagt, dass Maria gekommen ist *per atemprar drechura*, um die Gerechtigkeit (durch die Barmherzigkeit) zu mildern, und er bittet sie, ihn nicht nach seinen Vergehen, sondern nach dem Grad seiner Reue zu beurteilen. Ähnliche Äusserungen treffen wir bei G. d'Autpol (*Esperansa;* er bittet um Erbarmung: *on sera dregs jutjamentz donatz*); Fraire Menre (*Cor ai:* Ohne die Barmherzigkeit Marias gibt es keine Rettung); L. Cigala (*En chantan* und *Gloriosa*) spricht über den Gegensatz von *razo*-Recht und *merce*-Gnade.

Im Zusammenhang mit dem Beichtmotiv steht in einigen Liedern das Credomotiv. L. Cigala (*En chantan*) beichtet seine Sünden und tröstet sich bei dem Gedanken, dass, wenn er auch voller Sünden ist, er doch einen wahrhaftigen Glauben hat (*Si tot ai d'obra falhit, crezens'ai dreit'assiza*), er fügt dann die wichtigsten Momente des *symbolum fidei* hinzu (Dreieinigkeit, Inkarnation, Kreuzigung, Jungfräulichkeit Marias u. a.). Andere Dichter deuten das Credomotiv nur kurz an (G. d'Autpol, *Esperansa: Dieus, que vos azor e c r e;* Riquier, *Aissi: per ma f e que no's balansa;* Bernart d'Auriac, *Be volria:* preist Gott, der in die Welt kam, gekreuzigt wurde und starb, um die Menschen zu erlösen).

Das Credogebet ist liturgischen Ursprungs und ist ursprünglich von der Marienliteratur unabhängig. Der Glaube gehört zu den wichtigsten Bedingungen der Seelenrettung.[2] Die mit-

[1] Terrien, La mère des hommes, I, 3e éd., 519 ff. Vgl. noch Adami Mariale, Migne, 211, 703: tu misericordiae mater . . . te quoque inter reum et judicem posuit mediatricem.

[2] Paul. Rom. III, 28 ff.: Arbitramur enim justificari hominem per fidem sine operibus legis, und Eph. II, 8: gratia enim estis salvati per fidem . . . Dei enim bonum est, non ex operibus (vgl. Dict. de théol. cath., t. 8, 2049 ff., 2113 ff.)

telalterlichen Kirchenväter behandeln oft denselben Gedanken, und die lateinische Marienliteratur übernahm ihn bereits im 11. Jh. (Anselm, Migne, 158, 961, *Oratio ad Mariam*). Die Rettung durch den Glauben stellt auch eine Art der göttlichen Barmherzigkeit dar, und die Troubadours waren konsequent, wenn sie die Barmherzigkeit (Marias) mit dem theologischen Begriff des Glaubens verbanden.

Marienliebeslieder (religiöser Typus)

In einigen Liedern findet die Marienverehrung in Form einer Liebeserklärung statt. Von der Liebe zu Maria sprechen: L. Cigala (*Gloriosa* und *En chantan*), A. de Belenoi (*Domna*), B. d'Auriac (*Be volria*) und P. G. de Luzerna (*Ai*). In diesen Liedern werden in der Regel zwei Vorstellungen verflochten, die an sich ganz unabhängigen Ursprung haben: 1. die Liebeserklärung in bezug auf Maria, 2. die Gegenüberstellung der Liebe zu Gott und zu dieser Welt. Die beiden Vorstellungen wurden mit der Zeit verbunden, dabei wurde Gott durch Maria ersetzt, so dass schliesslich die Gegenüberstellung der Liebe zu dieser Welt und der Liebe zu Maria, zum Himmelreich entstand.

Eine solche Gegenüberstellung kommt bereits bei A. de Belenoi (*Domna*) vor: Maria ist die *flor d'amor*, die Liebe zu ihr bringt Rettung; wer anderweitig Hilfe sucht, findet nur Tränen und Leid, Enttäuschung und Schaden; man zeigt seine Liebe zu Maria, indem man ein reuevolles Leben führt und die Gebote erfüllt; so erreicht man Sündenvergebung und das ewige Heil beim jüngsten Gericht.

Bernart d'Auriac will nur seine Liebe zur Jungfrau Maria besingen, denn sie kann ihm seinen Dienst reichlich belohnen. Torheiten und böse Absichten muss man lassen, die falsche Liebe bekämpfen und sich hüten, ganz der Welt zu verfallen.

Nur Maria kann die Sünder retten, nur sie verdient geehrt zu werden.

Lanfranc Cigala (*Gloriosa*) stellt die törichte Liebe der wahren gegenüber. Die falsche Liebe ist die Liebe zur Welt (*l'amor del mont*), die dem Menschen den Tod bringt. Die echte Liebe besteht in der Liebe zur Gottesmutter Maria. In seinem Liede *En chantan* bemerkt L. Cigala, dass er bisher *aquest segle* besungen hat, aber von nun an richtet sich seine Liebe auf Maria.

Weil diese Welt wertlos, voll Trauer und Unglück ist (A. de Belenoi, *Domna: Enois m'es d'aquest vida*), in der man nur Verluste hat (L. Cigala, *Gloriosa*, spricht von *l'espina del mon, pesansa* usw.), soll man sich nach Ansicht der Troubadours der Gottesmutter Maria zuwenden.

Hinter dieser Antithese liegt, wie gesagt, die althergebrachte Gegenüberstellung dieser und jener Welt, wie sie auch in der patristischen Literatur zu finden ist. Die Liebe zur Welt wird bereits von Marius Ägyptius (Patr. Gr. 34, 439 ff) der himmlischen Liebe gegenübergestellt: *multi per quotidianas pugnas et certamina et labores variis et diversis mundanis cupiditatibus agitati manserunt et submersi sunt in mundi abysso . . .*; *qui enim in veritate ad finem pervenire volunt in bona conversione, alium amorem aut aliam dilectionem cum illa caelesti dilectione admittere et admiscere non debent.* Die ganze Homilie von Marius besteht in der ausführlichen Behandlung des Themas dieser beiden Liebesrichtungen.

Nach Augustin wird es besonders im 12. Jh. im Abendlande gepflegt. Richard von S. Victor (Migne, 196, 1083) widmet ein ganzes Kapitel der Frage: *quomodo vano amore exhausto animus in Dei amore dilatatur. Mundum amasti*, sagt er weiter, *mundum despice . . . Desere curas saeculi, oportet enim nos per multas tribulationes transire in regnum Dei* (ib. 1076). In derselben Art behandelt Balduinus Cantuariensis das Thema (Migne, 204, 542): *hoc est autem consilium: rebus illicitis pro amore Christi renuntiare, ut charitas habeatur . . . ut cupiditas*

omnino abjiciatur, quatenus sic charitas acquiratur. Nos qui mundo renuntiamus . . . diligamus Deum (ib. 539).[1]

Es ist von Bedeutung, dass die bei den Troubadours vorhandene Kreuzung der Motive und die Gegenüberstellung der Liebe zur Welt und zur Maria ebenfalls bereits auf dem Boden der lateinischen Literatur vorhanden war. Bernard von Morlas sagt 100 Jahre vor A. de Belenoi (A. H. 50): *O, quam pravi et ignavi sunt qui mundum diligunt, non atendunt cui vendunt se, qui Deum negligunt.* Diese Welt nennt er *vallis miseriae: nam quem fructum nisi luctum praestant mundi gaudia* . . . Er wendet sich zum Schluss an Maria, die allein den Menschen retten kann. Der Anonymus des 11./12. Jh. (A. H., 48, 113) bittet Maria: *fac ne mundi vanitates meum captent animum . . . ne me nimis appetitus trahat visibilium,* weil alles hier vergänglich ist, wogegen Maria *ad convivium epularum facta compos inaestimabilium, quorum usus nulli prorsus generat fastidium, sed utentem ad utendum magis reddit avidum* sei. Besondere Ähnlichkeit mit den Äusserungen der Troubadours finden wir bei Bonaventura (*Stimulus amoris,* III, 16): *O, vita* (= Maria), *certe contraria vitae mundi! Qui enim vult te habere, se affligat, delicias respuat, delicata contemnat, et qui amplius mortificatus fuerit, amplius te possidebit . . . O, domina, quae rapis corda dulcedine . . .* (weiter folgen Äusserungen über die Liebe zur Jungfrau Maria).

Wenn wir die Idee von der Gegenüberstellung dieser und jener Welt beiseite lassen und das Motiv der Liebe zu Maria isoliert betrachten, finden wir auch hierfür Vorgänger der Troubadours bei den Kirchenvätern.

Ephräm hat schon die Liebe zu Maria besungen (ed. Lamy, II, 1886, 582): *Amor mentem impellit, veni, tuarum miseriarum lassa, quiesce . . . veni, vide Mariam . . .* Das Motiv kommt besonders oft in der lateinischen Predigt und Hymnodie des

[1] Ähnliche Gegenüberstellungen treffen wir ferner auch bei Geoffroy Baboin (Bourgain, La chaire française au XII[e] siècle, 1879, 62) und im 13. Jh. bei Bonaventura (Opera, t. 6, 1893, S. 4) usw.

12. und 13. Jh. vor. Bernard von Morlas (A. H. 50, 428) sagt: *haec amanda et laudanda cunctis specialiter, venerari et praecari decet illam jugiter.* Auch die den Troubadours so geläufige Verbindung der Begriffe »lieben», »dienen» und »Freude» kommt zuerst in der lateinischen Dichtung vor:

Mariae praeconio
serviat cum *gaudio*
fervens desiderio
verus amor.

Amoris suffragio
praesentetur filio
matris in obsequio
cordis clamor.
(A. H., 54, 39 — 11./12. Jh.)

Weitere Beispiele der Ausdrücke für *amare, amor* in bezug auf Maria sind: *Alma, serena, pia, da mihi, te, care, carissima, amare* (A. H., 46, 153) *Ave, maris stella, optima puella, te desidero* (ib. 20, 163) Hermannus Josephus (A. H. 50, 540 f): *Gaude, mea tu dulcedo, . . . tu cor meum dulcorare et me debes ebriare voluptuoso nectare . . . gaude . . . meus amor.* Peckam (A. H. 50, 598): *cessent alii amores, tui trahant me odores.*

Sehr oft treffen wir Äusserungen über die Liebe zur Jungfrau Maria in den dichterischen Kommentaren zum Hohenlied, in denen die Geliebte des Salomonischen Textes (vgl. A. H. 20, 190 oder ib. 158) einfach durch Maria ersetzt wird. Viel mehr Freiheit ist in prosaischen Auslegungen zu finden, aber auch hier sind Liebeserklärungen an Maria sehr zahlreich.[1]

Erotischen Momenten begegnen wir besonders oft bei Bernard von Clairvaux (Migne, 184, 1060 ff.): *Levemus ergo, fratres, cor nostrum et appropinquemus ei passibus amoris . . . Vita, dulcedo et spes nostra, salve . . . regina dulcedinis ac pietatis, amoris et magnificentiae.*

Aber niemand hat so viel und so beredt über die Liebe zur Jungfrau Maria gesprochen wie Bonaventura (*Stimulus amoris,* III, 19): *O, dulcis domina, . . . cujus pulchritudo oculum interiorem exhilarat, cujus amoenitatis immensitas cor meditantis inebriat! O, raptrix cordium, quando mihi restitues cor meum? Numquid semper vis ipsum tenere? Cum id a te postulo, mihi*

[1] Vgl. Petrus Collensis, Migne, 202, 848.

arrides et statim inebrior tui amore et tunc cor meum non discerno a tuo, nec aliud scio petere nisi tuum. Nimius ergo amor, quo erga te sumus inebriati, intrinsecus cogit nos ad te, domina, suspirare . . . Durch seine Liebe zur himmlischen Jungfrau will er sich aus dem *vallis lacrimarum* retten.

Ich habe die lateinische Marienliteratur etwas ausführlicher herangezogen, weil diese Untersuchung zur Kenntnis einiger literarhistorischen Wahrheiten beiträgt, die bisher falsch interpretiert worden sind.

Die besprochene altprovenzalische Mariendichtung lehnt sich sehr eng an die lateinische religiöse Tradition an. Die Troubadours bearbeiten in provenzalischer Sprache das, was lange vor ihnen die Kirchenväter und die mittellateinischen Dichter besungen haben. Mit Ausnahme der Verstechnik können wir bei den Troubadours fast nichts entdecken, was nicht aus der früheren lateinischen Tradition erklärt werden kann. Mit anderen Worten: das besprochene Marienlied ist keine Umgestaltung des weltlichen Liebesliedes der Troubadours, sondern eine rein religiöse Dichtung mit rein religiös-lateinischen Wurzeln.

Man könnte sogar behaupten, dass die Troubadours sich strenger an die kultische Sprache halten, als einige lateinische Mariendichter des 13. Jh., die manches Abgleiten in das Gebiet der weltlichen, erotischen Sprache zulassen (das lässt sich besonders stark bei Bonaventura bemerken). Den Troubadours ist jeder erotische Mystizismus fremd, ihre Liebe ist rein religiös, sie haben nur ihr Seelenheil im Auge und vermeiden erotische Symbole und Gefühlsergüsse in der Art des Hohenliedes.

Der Vergleich zwischen dem lateinischen und altprovenzalischen Marienlied wirft ein sicheres Licht auch auf das Verhältnis der Mariendichtung zum weltlichen Liebeslied der Troubadours.

Einige Forscher[1] und zuletzt Gennrich (Deutsche Viertel-

[1] Lowinski, Zum geistlichen Kunstliede, Zts. f. f. S. u. L. 20, 217, ist der Meinung, dass das weltliche Liebeslied einen grossen Einfluss auf die Mariendichtung der Troubadours ausgeübt hat.

jahrschrift, 1929) haben die Meinung geäussert, dass die weltliche Liebesdichtung der Troubadours ihre Wurzeln in der Mariendichtung hat. Das ist ein Irrtum, der nur durch die Unkenntnis des Materials erklärt werden kann. Das weltliche Liebeslied besitzt seine charakteristischen Züge bereits am Anfang des 12. Jahrhunderts. Das provenzalische Marienlied existiert um diese Zeit überhaupt noch nicht, und die entsprechende lateinische Dichtung hat um diese Zeit noch nicht solche Züge bekommen, die sich mit der weltlichen Dichtung vergleichen lassen können. Die lateinischen Dichter bewegen sich im Rahmen rein religiöser Vorstellungen und gebrauchen die althergebrachte kultische Sprache der Marienverehrung, die sehr verschieden ist von der Liebessprache der ersten Troubadours. Auch die lateinischen Dichter sprechen manchmal von der Liebe zu Maria, aber diese Liebe ist gleich der Liebe zu Gott, und wir finden nicht einen einzigen Ausdruck, der irgendwelche Zweideutigkeit in dieser Hinsicht zulässt. Erst im Laufe des 12. und besonders im 13. Jahrhundert werden in der Mariendichtung erotische Ausdrucksformen gebräuchlich, die zum Teil aus dem Hohenlied, zum Teil aber auch aus der religiös-erotischen Mystik und den weltlichen Quellen übernommen wurden. Im 12. und 13. Jh. kann man daher eher von einem Einfluss der weltlichen Empfindungs- und Gedankensphäre auf die Mariendichtung und Marienmystik sprechen als umgekehrt.

Andererseits besteht die Liebesdichtung des ersten Troubadours und seiner Nachfolger aus einer Reihe wichtiger Bestandteile, die zwar in mancher Hinsicht religiösen Ursprungs sind, aber keine Parallelen in der lateinischen Mariendichtung haben. Die Liebesdichtung der Troubadours und das Marienlied stehen noch im 12. Jh. als zwei vollkommen unabhängige und verschiedene literarische Erscheinungen nebeneinander. Man

Besonders stark ist dieser Einfluss seiner Meinung nach im Liede von P. G. de Luzerna (*Ai*) und bei B. d'Autpol zu spüren. Aber seine Auffassung ist irrtümlich. Da er mit dem religiösen Gedankenkreise der Troubadours nicht vertraut ist, sieht er in den traditionellen und rein religiösen Elementen nur weltliche Züge.

kann danach eine Beeinflussung der lateinischen Mariendichtung durch das weltliche Lied annehmen, andererseits entnehmen die Troubadours dem lateinischen Marienlied einige Züge (ich habe darauf in der Arbeit über »Religiöse Elemente im weltlichen Liebeslied der Troubadours», Zeitschrift f. frz. Spr. u. Lit. 1935, hingewiesen), trotzdem bleiben die beiden Erscheinungen ihrem Ursprung und Wesen nach verschieden.

Marienliebeslieder (weltlicher Typus)

Die bisher untersuchten Marienlieder tragen streng religiöses Gepräge und gehen inhaltlich in ihrem ganzen Umfang auf die frühere lateinische Tradition zurück.

Anders verhält es sich mit einigen Liedern von Folquet de Lunel und G. Riquier, die *das weltliche Liebeslied* auf Maria übertragen. Die beiden Dichter gehören der zweiten Hälfte des 13. Jh. an und sind die letzten Epigonen der Troubadourkunst. Einem von beiden (der andere ahmt nach) ist es eingefallen, der traditionellen Liedform neuen Inhalt und Sinn zu geben, indem er den alten Schlauch allegorisch auslegt und auf Maria bezieht. In der Form wird nichts geändert. Der Bau, das Wortmaterial, der direkte Sinn des Ganzen bleiben erhalten. Dem alten Stoff wird jedoch ein neuer allegorischer Sinn untergeschoben, der zum Schluss des Gedichtes angedeutet wird. Die Dichter sprechen nicht von der Gottesmutter, von ihren Vorzügen, von der Sündenvergebung und Seelenrettung. Wir finden keine Anspielung auf theologische Begriffe, auf religiöse Betrachtungen und dergleichen, was den ausschliesslichen Inhalt der oben untersuchten Marienlieder ausmacht. Hier spricht der Dichter von seiner Geliebten, von der Hoffnung auf den Liebeserfolg, von den Freuden, die dem Liebhaber zuteil werden, von der Liebeswerbung. Wir treffen in diesen Liedern zuerst nichts, was sie von den sonstigen Liebesliedern unterscheidet. Erst zum Schluss deutet der Dichter an, dass es sich nicht um einen gewöhnlichen Liebhaber, sondern um den büssenden Sünder handelt, und dass die Geliebte keine andere als

die gnadenspendende Gottesmutter ist. Diese neue allegorische Dichtungsart ist das Resultat der allegorischen Tendenz dieser Epoche, des scholastischen Geschmackes, der überall unter dem Schleier des Gesehenen oder des direkt Verstandenen einen verborgenen indirekten Sinn sucht. Natürlich konnte die allegorische Auslegung des alten Stoffes nur infolge der Verbreitung der Mariendichtung und des Marienkultus entstehen. Ihre direkte Wurzel ist aber nicht in der Mariendichtung, sondern in der patristischen Literatur zu suchen, die von Augustin bis Thomas von Aquino nicht aufhört, biblische Texte allegorisch auszulegen.[1] Besonders oft wurde der Text des Hohenliedes allegorisch interpretiert, indem man hinter den Schilderungen der Liebesgefühle religiöse Beziehungen und Momente entdeckte. Folquet de Lunel bzw. Riquier machten dasselbe mit dem Liebeslied der Troubadours, indem sie es allegorisch interpretierten.

Das älteste datierbare Lied dieser Art wurde von F. de Lunel verfasst (*Si con*, um 1275). Der Dichter will angesichts der eingetretenen Frühlingszeit ein Lied verfassen und zwar auf die Herrin, die so vollkommen ist, dass man allen Grund hat, sie zu lieben. Sie hat nur treue echte Liebhaber gern, schlechte Liebhaber lehnt sie ab und belohnt die Guten. Mit Recht ist sie die Beste unter den Frauen, usw. Zum Schluss fügt der Dichter Beiworte Marias hinzu, damit der richtige Sinn des Liedes nicht verkannt wird:

Reina, maire, piucela, filha de paire pincel, vos tenc ieu per ma gensor.

Regina, mater, virgo, filia patris . . .

Lowinski, a. a. O. 197, und Anglade, Riquier, 303 f. fügen noch zwei Lieder von Lunel (*Per amor* und *Tant fin*) hinzu. Diese Lieder aber unterscheiden sich nicht von den sonstigen weltlichen Liebesliedern, auch nicht in den Schlussteilen, und ich

[1] Vgl. Dictionnaire de théol. cath. I, 1903, 834 ff., Migne, P. L. 219, 123—264.

sehe keinen zwingenden Grund, sie für religiös zu halten. Dagegen hat Riquier mehrere solcher allegorischen Lieder verfasst. Sie fallen in die Jahre 1288–1289. Im Jahre 1290 schreibt er in einem Lied, das sich an Christus wendet:

> A la verge digna maire d'amor,
> de qu'ieu ai fag Bel Deport, si l'agensa,
> coman mi eis . . .
> (*Christian son*).

Das bedeutet, dass Riquier Maria allegorisch unter dem Verstecknamen Bel Deport besungen hat. Er hat wirklich im Jahre 1288 ein Liebeslied verfasst, das der Jungfrau Maria gewidmet ist (*Calenda*). Seine Wendungen stammen aus der Liebeskanzone. Nur gelegentlich lässt der Dichter durch irgendein Beiwort erkennen, dass er keine irdische Schönheit preist. Der Dichter ist bereit, zu jeder Zeit die allerbeste Herrin zu besingen. Wer sie liebt, muss sich vom Bösen fernhalten. Den macht sie reich, dem sie ihre Liebe schenkt. Durch gute Taten verdient man ihre Gunst. Sie übertrifft jedes Lob. Ihr Name ist *gracios* (= *gratia plena*). Die Tornada löst die Allegorie auf: *Midons pregue selh qu'es pregatz de totz fis enamoratz, quem fassa verai amador.* Midons ist natürlich Maria, die bei Christus vermitteln soll.

Das zweite Lied dieser Art stammt aus dem Jahre 1289 (*En lot*). Hier heisst die Herrin Bel Deport. Ihr Diener muss sich bessern und nur Gutes *far, dir e pessar* (= *in opere, locutione et cogitatione* der Beichtformel). Der Liebhaber muss in jeder Hinsicht tugendhaft sein. Zum Schluss wird die Allegorie durch die Beinamen Marias klargelegt:

Dona, flors de deport, drecha via de port, plassa us, per vos chan sos e'n fassa mas chansos.	Vgl. in den lat. Liedern: *Domina, recta via, portus salutis, dignaris me laudare te* . . .

Im dritten Lied (*Ieu cujava*, 1290) bearbeitet der Dichter das altbekannte Motiv der Troubadourlyrik von dem Verzicht

auf die falsche Liebe und dem Dienst in der echten Liebe. Das Lied schliesst mit der Bemerkung, dass der Dichter nicht eifersüchtig ist, wenn andere Liebhaber vorhanden sind, er freut sich sogar darüber und ist traurig, wenn jemand seine Herrin nicht liebt, was zweifellos auf religiöse Liebe hindeutet.

Die allegorische Benutzung der Kanzone zu religiösen Zwecken war im 13. Jh. abgetan. Im 14. Jh. hat nur Bernart de Panasac ein allegorisches Lied verfasst (als solches von Raimon Cornet erkannt und interpretiert; Noulet et Chabaneau, Deux mss. provençaux du XIV^{e} siecle, 1888, S. 56 ff.). Das Lied hat die übliche Form der Liebeskanzone. Nur einige Ausdrücke lassen erkennen, wen der Dichter mit dem Ausdruck *domna* meint (z. B.: *vostras faissos dins un mantel de pers estelat d'aur* = Ps. 44, 10: *regina . . .in vestitu deaurato;* oder: *vos etz ferma naus on vuelh passar a l'estreg port segurs* = *navis* und *portus* als Beinamen Mariens).

Damit erschöpfen sich die Beispiele des allegorischen Marienliebesliedes.

Schlussfolgerungen

Die altprovenzalische Mariendichtung ist unmittelbar aus der älteren lateinischen Mariendichtung entstanden. Ihr Ursprung geht auf dieselben allgemeinen Gründe zurück, die eine ähnliche Dichtung in anderen Ländern Europas hervorgerufen haben: die Verbreitung des Marienkultus und die weite Popularisierung des Gedankens von der Unentbehrlichkeit der Vermittlung Marias für die Seelenrettung des Menschen.

Die Mariendichtung und die weltliche Liebesdichtung der Troubadours sind zwei selbständige literarische Erscheinungen. Keine darf inhaltlich von der anderen abgeleitet werden. Erst in dem allegorischen Marienlied der Epigonen treffen wir eine enge Verbindung der beiden Erscheinungen; sie ist das Produkt eines ganz individuellen Einfalles dieser Dichter der Spätzeit.

Das altprovenzalische Marienlied zeigt, dass die Troubadours ausgezeichnete Kenner der religiösen lateinischen Dich-

tung waren, und dass wir dieser Seite ihrer Kultur besondere Aufmerksamkeit schenken sollen, wenn wir das Wesen ihrer Dichtung besser verstehen wollen.

Anhang I

PEIRE CARDENAL

Vera vergena . . .

I

Vera vergena Maria,
Vera vida, vera fes,
Vera vertatz, vera via,
Vera vertutz, vera res,
Vera maire, ver'amia,
Ver'amors, vera merces,
Per ta vera merce sia
Qu'estend' en me tos heres.
De patz, si't plai, dona, traita
Qu'ab ton filh me sia faita.

A. H. 48, 288 (12./13. Jh.), Laus et speculum reginae: Vera mater veri Dei . . . vera mater, virgo vera . . . Verus homo factus in te . . . Vera virgo, verum solem genuisti Dominum. A. H. 48, 295 (12./13. Jh.): Vera mater, virgo vera, vera spes hominum, vera salus post Dominum, vera caeli dux et porta . . .

A. H. 20, 188 (13. Jh.): mater casta . . . inter filias amica. A.H. 4, 78, 3:magnis nites virtutibus. Salzer, 554 f.: mater misericordiae usw.

A. H. 42, 87 (12. Jh.): Reis concilia regem misericordiae. A. H. 46, 173 (12. Jh.): Deum mihi pacifica. A. H. 40, 92 (13. Jh.): Tuum natum nobis gratum fac. A. H., 20, 177 (12. Jh.): Fac tuum filium nobis propitium, ds. A. H. 50, 443 usw.

II

Tu restauriest la follia
Don Adam fon sobrepres;
Tu yest l'estela que guia
Los passans d'aquest paes,
E tu yest l'alba del dia
Don lo tieus filhs solelhs es,
Qu'el calfa e clarifia,
Verais, de dreitura ples.
De patz . . .

A. H. 48, 123 (11./12. Jh.): per te Adae peccatum remittitur.

A. H. 54, 388 (13. Jh.): maris stella . . . morum dux et disciplina. A. H. 54, 420 (13. Jh.): tu nos ducas, stella maris . . . si non ducis deviamus.

A. H. 19, 24 (10. Jh.): Auroram dictam sermone prophetico, ex qua sol verus ortus est justitiae.

A. H. 50, 486 (12. Jh.): O, Aurora, de ventre tuo novus sol

processit. A. H. 20, 55 (12./13. Jh.): Sol de sole prodiens ex alto hic oriens nos illuminavit. (Das letzte Bild ist ungemein häufig in den Hymnen und in der Predigt.)

III

Tu fust nada de Suria,
Gentils e paura d'arnes,
Umils e pura e pia
En fatz, en ditz et en pes,
Faita per tal maestria
Ses totz mals, mas ab totz bes,
Tan fust de doussa paria
Per que Dieus en te se mes.
De patz . . .

Migne, 189, 1729: Maria lingua syriaca domina dicitur.

Migne, 207, 25 (Martini Legionensis serm.): Regali ergo ex progenie. A. H. 192 (12. Jh.): Ave, pauper et egena. A. H. 18, 165 (Abaelard): Pauper, inquam, sed celsa genere pontificum et regum sanguine.

A. H. 35, 191 (12. Jh.): Casta simul et humilis; ib. 195: Clemens, dulcis, pia; s. A. H. 18, 295. Aus dem Konfessionsgebet: in cogitatione, locutione et opere (cf. Migne, 136, 397).

A. H. 48, 296 (12./13. Jh.): Tota carens omni fraude sive malo. Ib. 296: copiarum plena bonis.

A. H. 20, 178 (13. Jh.): Ave, carens crimine, de qua sine semine viri nasci voluit Gigas.

IV

Aquel qui en te se fia,
Ja no'l cal autre defes,
Que, si tot lo mon peria,
Aquel non perria ges.
Car als tieus precx s'umilia
L'auzismes, a cuy que pes,
E'l tieus filhs non contraria
Ton voler neguna ves.
De patz . . .

Cabrol, La prière des premiers chrétiens, 1829, 191: Quand même l'univers chancellerait, je resterai debout et si périssait tout ce qui est visible, moi je ne mourrai pas, parce que le Seigneur est avec moi. Maria *refugium:* siehe Salzer, 577.

A. H. 48, 81: Singularis advocata . . . quae si natum depreceris, repulsam non patieris. Filius matri negare nihil poterit — dieser Gedanke kommt oft vor, vgl. A. H. 50, 314, 396; 53, 182; 45 b, 60 usw.

V

David en la prophetia
Dis, en un salme que fes,
Qu'al destre de Dieu sezia
Del rey en la ley promes,

A. H. 40, 80 (12. Jh.): Throno sedet Salomonis . . . in vestitu deaurato variata regnat juncta patri nato. Abaelard (Migne,

Una reina qu'avia
Vestirs de var e d'aurfres;
Tu yest elha, ses falhia,
Non o pot vedar plaides.
De patz . . .

178, 543): Olim per prophetam dictum fuerat: »Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato (Psalm 44, 10).» Der Psalm wird in vielen Predigten auf Maria bezogen (vgl. Migne, 188, 1310, 1341 usw.).

Anhang II

PEIRE DE CORBIAN [1]

Domna . . .

I

Domna, dels angels regina,
Esperansa dels crezens,
Segon que'm comanda sens
Chan de vos lenga romana,
Quar nuhls hom just zni peccaire
De vos lauzar no's deu taire,
Cum sos sens mielhs l'aparelha,
Romans o lenga latina.

Domina angelorum, angelorum imperatrix, vgl. Salzer, 419 ff., A. H. 40, 84 usw.

A. H. 10, 133: spes credentium.

A. H. 46, 188 (13. Jh.): dum quisque pro posse suo psallit in honore tuo.

A. H. 20, 212 (13. Jh.): a laude Mariae non debent consciae linguae demi.

Migne, 184, 1013: adhuc in tuis laudibus omnis lingua balbutit. Non enim sunt loquelae neque sermones in omni natione quibus amplitudo gloriae tuae ad plenum valeat explicari.

II

Domna, roza ses espina,
Sobre todas flors olens,
Verga seca frug fazens,
Terra que ses labor grana,
Estela del solelh maire,
Noirissa del vostre paire,
El mon nulha no'us semelha,
Ni londana ni vezina.

A. H. 34, 132 (13. Jh.): pulchra rosa sine spina.

A. H. 40, 90 (13. Jh.): flos prae cunctis redolens.

A. H. 20, 54 (13. Jh.): aridula virguncula vivificat, fructificat.

A. H. 36, 14 (13. Jh.): terra culturae nescia.

A. H. 35, 192 (12. Jh.): terra ferens fructum.

A. H. 40, 90 (13. Jh.): stella solem generans.

[1] [Non pas *Corbiac*, comme on l'imprime généralement, mais *Corbian*, aujourd'hui Courbian, Gironde, arr, Lesparre.]

A. H. 20, 53 (13. Jh.): parit nata genitorem, ds. A. H. 40, 91 ua.
A. H. 40, 93 (13. Jh.): virgo vera sine pare, sola carens simili.

III

Domna jovens enfantina
Fos a Dieu obediens
En totz sos comandamens,
Per que la gens crestiana
Cre ver e sap tot l'afaire
Que'us dis l'angels saludaire,
Quan receubes per l'aurelha
Dieu, cui enfantes vergina.

Lucas, 2, 38: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.

A. H. 53, 177 (11. Jh.): quae salutata aure concipis verbum.
A. H. 45, 60 (10. Jh.): dum per aurem concepisti et sine dolore peperisti et post partum virgo remansisti.

IV

Domna, verges pur'e fina,
Ans que fos l'enfantamens
Et apres tot eissamens,
Receup en vos carn humana
Jesu Crist, nostre Salvaire,
Si com ses trencamen faire
Intra'l bels rais, quan solelha,
Per la fenestra veirina.

A. H. 19, 25 (10. Jh.): quam ante partum virginalem integram, tam post servatam suae carnis coronam.
A. H. 20, 121 (12. Jh.): Ut sol splendens nec incendens per fenestram vitream, cum nec vitrum splendor solis neque matrem causa prolis violet ingrediens. Dasselbe Bild wird oft gebraucht, vgl. A. H., 40, 97; 16, 162; 20, 147 und 173; 51, 109; 10, 100 usw.

V

Domna, vos etz l'aiglentina
Que trobet vert Moysens
Entre las flamas ardens,
E la toizos de la lana
Que moillet dins la sec'aire,
Don Gedeons fon proaire;
E natura's meravelha
Com remazetz intaizina.

A. H. 40, 91 (13. Jh.): igne rubi praedicata . . . rubus igne canduit, nulla re cremata. (Exod. 3, 2: videbat(Moyses)quod rubus arderet et non combureretur.) Ib.: Gedeonis est signata velleris in rore . . . Vellus rore maduit area siccata, virgo natum habuit incontaminata (bezieht sich auf Judices, 6, 36 f.).

A. H. 20, 185 (13. Jh.): stupeat natura fracta sua jura. A. H. 20, 146 (13. Jh.): Ave, virgo pura, quae circumdas virum stupente natura. Ds. A. H. 50, 317.

VI

Domna, estela marina,
De las autras plus luzens,

A. H. 54, 323: Stella maris . . . nos in huius vitae mari non per-

La mars nos combat e'l vens,
Mostra nos via certana,
Car si'ns vols a bon port traire,
Non tem nau ni governaire
Ni tempest que'ns destorbelha,
Ni'l sobern de la marina.

mitte naufragari. Saevit mare, fremunt venti, fluctus surgunt turbulenti . . . tene clavum, rege navem, . . . portum nobis da suavem. Ähnlich A. H. 40, 104; 31, 122.

VII

Domna, metges e mezina,
Lectoaris et enguens,
Los nafratz de mort guirens
Lav' e li' e onh e sana.[2]
Doussa, pia, de bon'aire,
Vos me faitz de mal estraire,
Quar perdutz es qui somelha,
Que la mortz l'es trop vezina.

A. H. 20, 155 (12. Jh.): medicina peccatoris. Über Electuarium siehe Salzer, 535.
A. H. 20, 141 (13. Jh.): Tu doloris medicina, fons olei . . . tu vulneris medelam reperis,aegris efficeris oleum unctionis.

A. H. 20, 155 (12. Jh.): sed tu pia, tu regina, fac ut cadat haec pruina.

Matth. 26, 13: vigilate, quia nescitis diem neque horam.

VIII

Domn', espoza, filh'e maire,
Manda'l filh e prega'l paire,
Ab l'espos parl'e conselha,
Com merces nos si'aizina.

A. H. 19, 24 (10. Jh.): matrem ac sponsam, sororem et filiam. A. H. 50, 513 (13. Jh.): Dei mater et filia, tuo nos reconcilia patri simul et filio. A. H. 40, 81 (12. Jh.): Dei sponsa, virgo, mater et puella. Ds. Migne, 195, 322; A. H. 2, 45; A. H. 54, 429 usw.

IX

Nos dormem, mas tu'ns revelha
Ans que'ns sia mortz vezina.

A. H. 40, 100 (12. Jh.): Natum placa, patrem ora, salva nos in mortis hora. Ds. A. H. 54, 353 usw. Abaelard (Migne, 178, 539, Sermo in Assumptione): Aurora (Maria) consurgens primam claritatem diei affert. Surgere autem electorum est, hoc est ad culmen virtutum. Surgunt quidam et per poenitentiam a morte animae quasi suscitati resurgunt.

[2] [C'est ainsi qu'il faut corriger le vers qui se lit dans la *Chrestomathie* de Bartsch-Koschwitz: *Lavilheje (?) onh e sana.* — *Réd.*]

Anhang III

GUILHEM D'AUTPOL

Esperansa . . .

I

Esperansa de totz ferms esperans,
Flums de plazers, fons de vera merce,
Cambra de Dieu, ortz don naysso tug be,
Repaus ses fi, capdels d'orfes enfans,
Cossolansa dels fis descossolatz,
Frugz d'entier joy, seguransa de patz,
Portz ses peril, porta de salvan port,
Gaugz ses tristor, flors de vida ses mort,
Maire de Dieu, dona del fermamen,
Sojorns d'amicx, fis delietz ses turmen,
De paradis lums e clardatz et alba.

Spes credentium, vgl. Salzer, 575 f.
A. H. 2, 88, 2 b: Flumen dulcedinis, fons misericordiae; Salzer, 553.
A. H. 46, 179: Regis interna camera. Maria-Hortus, vgl. Salzer, 281 ff.: Requies aeterna. A. H. 40, 91: Mater orphanorum. A. H. 35, 139: Ave, flentis consolamen.
Regina Gaudii, Salzer, 561 f. Pax mundi tu salutis portus, vgl. Salzer, 404, 413 f.

A. H. 34, 123 (13. Jh.): Lumen es luminum. Migne, 184, 1012: sicut aurora in mundo progressa es, ut vere diem salutis a tua claritate initiari dignum fuerit.

II

Glorioza, tant es la joya grans
Que'ns venc de selh que'l mon capdelh'e te
Que vos lauzan no pot hom dir mas be,
Si totz lo mons n'era tostemps lauzans,
Quar en vos son totas plazens bontatz,
Gaugz et honors, salutz e caritatz;
Verdiers d'amor, qu'el tieu precios ort
Dissendet frugz que destruys nostra mort;
Verga seca fazen frug ses semen,
Porta del cel, via de salvamen,
De totz fizels lums e clardatz et alba.

Lucas, 2, 10: ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum . . . Quia natus est vobis salvator.
Regina Gaudii, Salzer, 561. A. H. 20, 164: flos honorum. 1 b: 165 odor caritatis.
Salzer, 571: Mundi salus.
A. H. 48, 112 (11./12. Jh.): Hortus clausus in quo flores sunt . . . Cuius fructum non corrumpit fraus. A. H. 46, 154: Puer tuus mors est mortis.
A. H. 37, 77 (13. Jh.): Virga Jesse dedit florem . . . Sine viri semine. A. H. 40, 84 (10. Jh.): Porta caeli. A. H. 10, 111, 1 a: Via salutis.
A. H. 35, 193 (12. Jh.): Caeli Porta, de qua vera lux est orta.

III

Plazens dompna, qu'en vos a plazers tans
Que totz lo mons non diria'l mile.
Glorioza, pus que tant as de be,
Membre't de me e de totz tos clamans,
Que'l tieus gens cors fon per nostr'ops creatz.
Cors gracios, ples de totas beutatz,
Pus que ses te non puesc trobar cofort,
Perduy me lay on es vida ses mort,
Pres del tieu filh que m'a fach de nien,
Si qu'ieu veya'l sieu gay captenemen,
Lai on no falh lums ni clardatz ni alba.

A. H. 48, 80 (11 Jh.): Tu praecellis, tu excellis quidquid est humanae laudis.

A. H. 46, 188 (13. Jh.): Tua facta nec referre gens valet totius terrae. Ds. Migne, 184, 1065. Mit dem Zitat aus Virgil, Aen. 6, 625; A. H. 48, 52; A. H. 54, 355 usw.

A. H. 48, 193 (Abaelard): Ad hoc es creata . . . Mundo debes opem.

Ave, Maria, gratia plena.

Martène, Op. cit. I, 486: Et quia ego . . . Nisi tu adjuves me, in ipsa peccatorum meorum morte perduro. . . . Miserere mei.

A. H. 40,110 (12. Jh.): Nos . . . Tecum super sidera duc laetos ad filium.

Konzil von Latran (1215): Utramque de nihilo condidit creaturam.

A. H. 50, 183: Sicque tuum . . . tribuas tunc cernere vultum.

IV

A, quon seran jauzens e benanans
Tug vostr'amic d'entier joy per jasse!
E pus Dieus vol qu'en vos sion tug be,
Gloriosa, siatz de mi membrans;
E sitot s'es grans vostra sanctitatz,
No m'oblidetz, dompna, per mos peccatz,
Qu'ayssi quon son mey falhimen pus fort,
M'es maiers ops que'm desliuretz de mort;
E quar de vos auta merce n'aten,
Merce m'aiatz per vostre chauzimen,
Que mi siatz lums e clardatz et alba.

A. H. 48, 115 (11./12. Jh.): Esto semper memor mei. A. H. 49, 321 (11. Jh.): Recordare, virgo mater, dum consteteris in conspectu Dei . . . Ut avertat indignationem suam a nobis.

Migne, 158, 949 (Anselm): Quanto enim, o domina, magis delicta mea in conspectu Dei et tuo sordent, tanto magis eius curatione et tua subventione egent.

Migne, 211, 704 (Adam von Perseigne): Illis maior medici impendenda est cura in quibus abundant vulnera graviora.

V

Qu'ieu falhitz fals mi sent, greus e pezans
Per mos fols faitz, et ai razon de que,

J. Morinus, Op. cit. 489: Ego miser peccator, qui me prae omnibus christianis sceleratissimum puto et scio, confiteor

Quar gran so'l mal qu'ay faitz, e pauc li be,
E'lh dic tafur, per qu'ieu suy merceyans
Que'm razonetz, plazens Dompna, si'us platz,
Lay on sera'n dregz jutjamens donatz,
Que no y valran plag, ni agur ni sort,
Ans aura quecx per se paor de mort.
Vos me mostratz al jorn del jutjamen
Vostre car filh ab cara resplanden,
Que'm don ab joy lum e clardat et alba.

Domino omnibus sceleribus et flagitiis infinitis . . . Ds. ib. 468: Confiteor omnipotenti Deo et B. V. M. me graviter peccasse cogitatione, locutione, opere . . .

A. H. 42, 89 (13. Jh.): In extremae vitae pirgo miserere nostri, virgo.

A. H. 40, 95 (12./13. Jh.): Fac nos tecum perenni frui laetitia et caelesti cernere Jesum in gloria.

VI

Poderos Dieus, verays e merceyans,
Merce m'aiatz, qu'ieu vos azor e'us cre
E'us ren lauzor de l'onor e del be
Que m'avetz fag temps, jorns e mes et ans.
Dieus, paire, filhs, salvaire, Crist nomnatz,
Sayns Esperitz e vera Trinitatz,
Als peccadors donatz via e confort,
Co's desliuron dels liams de la mort,
E'ls faitz venir al veray jauzimen,
On seran fait maynt glorios prezen,
Lay on estan jorns e clardatz et alba.

A. H. 11, 11 (De S. Trinitate): omnipotens, verax, solus genitor . . . Da fidei lucem nobis . . .

A. H. 19, 9 (De S. Trinitate): Te trinum semper laudamus atque unum adoramus.

Vgl. »Credo in unum Deum», usw.

A. H. 37, 40 (12. Jh.): Veniam nostris dare digneris peccatis et caeli gaudia. Ds. A. H. 9, 11; 37, 37 usw.

VII

Lo sons mortals estenh là folla gen.
Leu si qui dorm mentre qu'a merce pren
Dieus peccadors, que'l jorns ven apres l'alba.

Prudenz (A. H. 50, 23): nos excitator mentium jam Christus ad vitam vocat. Auferte, clamat, lectulos . . . Vigilate, jam sum proximus . . . Lux intrat, albescit polus . . .

VIII

Vida don Dieus ab joy ses marrimen
En paradis ab tot lo sieu coven
A totz ayssels que diran aquest'alba.

Migne, 184, 1248: Dum Deus tibi dat licentiam, peccata tua manifesta; dum potes, poenite . . .

Die Praxis des Sündenablasses für Gebete wird erst im 15. Jh. kanonisiert (N. Paulus, Geschichte des Ablasses, III, 1923, 293, 298).

Anhang IV

FRAIRE MENRE

Cor ai . . .

I

Cor ai e voluntat
Que fes us precx prezatz,
S'ieu ben far o sabia,
E volgra'm fos donatz
Sens e sabers assatz
. . . . . .
Sels qu'als precx convenria,
Dona, sancta Maria,
Preyatz Jhesus, si'us platz,
Cui es Cristz apelatz
E de paradis via,
Qu'ampar l'anima mia,
Si cum plazers li sia;
Que'm perdon mos peccatz
Qu'ai pessan cogitatz
E ditz per ma folia,
Selhs qu'ai obrat man dia,
Aissi quo non devia,
Don soi mot encolpatz;
Dona de dignetatz,
Vos m'en faitz guerentia.

A. H. 50, 91 (Eugenius Toletanus † 658): Criminum mole gravatus et reatu saucius, carmen insonare nitor . . .

A. H. 50, 27 (Prudentius): Da, puer, plectrum, choreis ut canam fidelibus dulce carmen et melodum, gesta Christi . . .

A. H. 50, 396 (Marbod): Exora tuum filium, ut mihi det remedium.

A. H. 37, 79 (11. Jh.): Tu pro nobis filium exora, ut nos cum beatis locet . . .

Martène, De antiqu. eccl. rit., II, 50 f.: Et perduc me secundum tuam voluntatem in vitam aeternam.

Matth. 6: Fiat voluntas tua.

Martène, ib. I, 186: Domine . . tibi confiteor omnia peccata mea . . . quia peccavi nimis in cogitationibus, in locutionibus, diversisque operibus malis et multis . . . miserere mei.

J. Morinus, Comment. hist. de discipl. poenit., 1682, 468: Confiteor peccasse . . . cogitatione, locutione, opere . . . mea culpa . . . Ideo precor beatissimam V. M. . . . orare pro me.

A. H. 2, 45 (10. Jh.): Quod mente, dictis, actibus nato tuo fraudavimus, tu solve . . . nostris oramus vocibus.

A. H. 6, 19, 2 regina dignitatis.

II

Enquer prec que'm vallatz,
Dɔna, e que'm sofratz
Qu'ieu vos laus tota via.
Pero crey qu'es vertatz
Que, si'l sen dels prelatz
E'l saber de clercia
Hom ajustar podia,
E ieu poder avia
Qu'en mi fosson justatz,
Non seria bastatz
Ni'l mile non auria
Del saber qu'obs m'auria
Al laus qu'ieu dir volria,
Dɔna, 'ls bes que son datz
En vos, qu'enluminatz
Tot lo mon que's perdia.
Per vos se salva e's guia,
Per qu'ieu dic ses fadia
Per vos son restauratz,
Dɔna'ls que son salvatz.
Aidatz me, qu'ieu sals sia.

A. H. 32, 155 (13. Jh.): Te laudare me dignare et virtutem mihi dare. A. H. 50, 342 (Godescalcus): Dignare nos indignos famulos te laudare, regina caeli.

Ds. Migne, 184, 1059.

Migne, 189, 1725 (Ernaldus): Si linguis loquar hominum et angelorum, nihil digne, nihil proprie de sanctae virginis . . . gloria eloqui potero, quia vero in laudibus eius non invenitur conveniens organum et hebes est cuiuscunque subtilitatis ingenium.

A. H. 48, 55 (P. Damiani): Quibus te, virgo, laudibus efferam in talibus, mens nescit, sermo deficit. Th. Wright, Lat. poems attr. to W. Mapes, 1841, 195; Petrus Blesensis: Quibus igitur eam laudibus digne possumus honorare? Nimirum humanus sermo laudes explicare non valet verbis huius . . . virginis, maxime cum nec vita concordet, nec facundia suppeditet, nec scientia abundet. (Migne, 209, 22). Vgl. noch Bernard von Morlas u. a.

A. H. 101 (Anselmus): Lux qua luces in tenebris . . . Nostram noctem nos exue, diemque tuum indue.

A. H. 12, 47 (11. Jh.): Lux mundi beatissima, per te mundus salvatus est.

III

Qu'ieu crey, si vos m'aidatz
Ni mos precx escoutatz,
Tant etz de Dieu amia,
Leu sera acabatz
Mos precx e yssaussatz
Mielhs que no'm tanheria,
Segon que ieu fallia
El temps que mal vivia.

A. H. 2, 45 (10. Jh.): Quia te cuncti credimus quod te exaudit filius. A cunctis mundi cladibus, virgo, guberna caelitus.

Salzer, 98: Amica Dei.

A. H. 32, 154: Mala namque jam sunt multa, quae commisi, et adulta.

Pero sui m'en laissatz,
Don prec, merce m'aiatz,
Qu'estiers non puiaria
A la gran companhia
On es tot'alegria
De Dieu qu'es Trinitatz;
Ni veiria sa fatz,
Si merce no'm valia.
O, maire de Dieu pia,
No truep en vos fadia,
Sivals aitan m'aidatz
Quan que sia passatz,
Qu'ieu pres dels sayns estia.

A. H. 32,139 (13. Jh.): Emendare me sum praesto.

A. H. 33, 232: Non mereor ut mihi parcas, nisi fuerit pietas tua.

A. H. 45, a, 28 (12. Jh.): Regnum sed possideamus, in quo semper gaudeamus cum agminibus sanctorum. Ds. A. H. 54, 364 (12. Jh.); Martène, II, 66.

A. H. 32, 142 (13. Jh.): Omni carens carni spurcitia.

A. H. 42, 127 (13. Jh.): Nos beatorum duc ad consortium.

Anhang V

LANFRANC CIGALA

Oi maire . . .

I

Oi, maire, fillia de Dieu
E dels angels reina,
Cui Marc e Luc'e Mathieu
[E] chascuns sains aclina,
Gardatz mi l'arm'e'l cors mieu.
Flors, (de) roza ses espina,
Deu preian
Que no segon mon enjan
M'an jutgan,
Mas segon sa merce gran.

A. H. 46, 185 (13. Jh.): Dei mater et filia.

A. H. 48, 32 (11. Jh.): Te beatorum chorus angelorum, te prophetarum et apostolorum ordo sibi cernit unam post deitatem.

Rosa sine spina, vgl. Salzer, 186 f.

Officium B. V. M., 1615, 235: Major est misericordia tua quam iniquitas mea. Non ergo attendas multitudinem iniquitatum mearum, sed secundum multitudinem miserationum tuarum miserere mei.

II

Qu'ieu ai fag dels pecchatz tanz,
Per ma folla follensa,
Que s'ieu vivia mil anz
En aspra penedensa,
Tant sai los faillimenz granz,
Qu'eu non agra guirensa,
S'ab merce
Deus no'm perdon e'm rete,
Non per me,
Qu'eu non ai faig lo perque.

A. H. 19, 37 (10. Jh.): Confundor et erubesco ante tuam faciem, cum recordor quanta feci coram te peccamina. Feci malum plus quam omnes viventes in saeculo. A. H. 32, 139 (13. Jh.): astra caeli non sunt tanta, in me vitia sunt quanta (Oratio ad M. V.). Vgl. Menardus, Gregorii papae lib. sacr., 1641, 348.

Martène, De ant. eccl. ritibus II, 49: Nam si iniquitates observaveris, Domine, nullus mortalium poterit esse salvus. Nemo enim coram te justo judice justificabitur, nisi per te remissionem ei omnium tribuatur.

III

Qu'ieu soi fals e mensongiers,
Enveios e raubaire,
Et envers autrui molliers
Faillir non doptei gaire,
E cobes e malparliers
Fui e fins galiaire
[Et] engres,
S'ieu trobes cui enganes;
Per q'ades
Per tot aital mi confes.

8. Gebot: non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium.
7. Gebot: non furtum facies.
10. Gebot: non concupisces domum proximi tui nec desiderabis uxorem eius.
Martène, De ant. eccl. rit. II, 96: Confiteor tibi, Domine, quia peccavi in lege tua . . . Peccavi enim de vana gloria, de superbia, de detractione, de fornicatione, de furto, de falso testimonio, de perjurio, de adulterio . . .

IV

E non ai per me poder
De garir ni baillia,
Per que'us vein merce querer,
Gloriosa Maria,
Que mi deingnes tan valer
Qu'eu per vos gardatz sia
De tot mal
En aquest segle venal,
Desleial,
E'm dones gaug eternal.

A. H. 50, 405 (12. Jh.): morbo peccati langueo, qui me curet non habeo, sola misereri mei potest medicina Dei. A. H. 46, 176 (12./13. Jh.): Et quia moles criminum me malis facit miserum, ad te solam confugio.
A. H. 50, 405 (12. Jh.): O, Maria gloriosa.
A. H. 50, 600 (13. Jh.): Nos in valle servitutis pressos tot miseriis juva pia potestate . . . tuis reple gaudiis.
Gegen die falschen Freuden dieser Welt spricht auch A. de Belenoi, Domna.
A. H. 42, 87 (12. Jh.): Nos hac de lacrimosa valle, virgo dulcis, gaudii veri fac tripudii comparticipes fieri. Ds. A. H. 34, 95 usw. Gegenüberstellung dieser falschen und traurigen Welt und jener Welt treffen wir noch in A. H. 50, 426, 436; Migne, 210, 155; A. H. 50, 91 usw.

V

Si com Dieus fon de vos natz
E'n receup charn humana,

A. H. 50, 396 (Marbod): Per sacramenta fidei, quae corde

E il vostra virginitatz
Remas entier' e sana,
Tot aissi'm gardatz, si'us platz,
D'agag de mort subitana.[1]
Desplazenz
Cre qu'eu sia veramenz
Penedenz
De trastotz mos faillimenz.

credens didici, imploro te, piissima, pro impetranda venia.

A. H. 48, 102 (12. Jh.): Quem credimus ex virgine natum, benigne Domine, sit nobis haec confessio peccatorum remissio. Vgl. Migne, 205, 634: prima enim purgatio nostra confessio.

A. H. 50, 393 (Godescalcus): Tu super omnia benedictum generans, nos a mortis maledicto libera.

Lucas, 24, 47: et praedicari ... poenitentiam et remissionem peccatorum ...

Die Wichtigkeit der Beichte und der Poenitentia wird auch von Perdigon (Verges—Penedensa fai hom just e verai ...) und A. de Belenoi (Domna que viven peneden ... mos peccatz fenisca) unterstrichen. Vgl. dazu A. H. 48, 102: Sit nobis haec confessio peccatorum remissio. Migne, 207, 1080: Confessio justificat ... Martène, o. c. I, 487: Concede nobis spatium vitae ut ante diem exitus nostri per veram poenitentiam fidemque rectam et puram confessionem tibi ... in hac praesenti vita placere mereamur. Ds. ib. I, 489.

Sofia D. SCHELUDKO

»La portentosa memoria de Cervantes»

In seinen ausführlichen, kritischen, zuverlässigen Noten zu Don Quijote erzählt Francisco Rodríguez Marín, wie der grosse spanische Gelehrte Menéndez y Pelayo einmal verwundert und bewundernd in den Ruf ausbricht: »Es singular, y prueba la portentosa memoria de Cervantes, el que se acordase de este insignificante personaje (der Ritter Fonseca), que una sola vez está mencionado en el enorme libro del Tirante (cap. CXXXII).»[2]

[1] [Corr. *sobdana*.]

[2] Ausgabe vom J. 1911, Band I, 161.

Es handelt sich um einen der ältesten Ritterromane – ja eigentlich um den ältesten, denn in seiner ersten Fassung ist das Werk schon i. J. 1490 erschienen, wogegen der berühmte Amadis von Gallien, der sogar Cervantes selbst als der älteste seiner Art galt (»según he oído decir», lässt er jedoch den Pfarrer ein wenig misstrauisch und mit Vorbehalt hinzufügen), wahrscheinlich erst zu Anfang des folgenden Jahrhunderts erschienen ist (die älteste bis jetzt bekannt gewordene Auflage ist vom Jahre 1508) namens Tirante el Blanco.

Dieser Tirante der Weisse ist eine Art Mystifikation, denn sein Verfasser, Juan Martorell, ein Ritter aus Valencia, will den Roman aus dem englischen Original auf Bitten des portugiesischen Prinzen Don Fernando erstmals ins Portugiesische und dann in die valencianische Mundart übersetzt haben, wie es Don Diego Clemencín in seinen Erläuterungen zum Don Quijote darstellt. Das Werk wurde – noch immer nach Clemencín – begonnen im Januar 1460, aber Martorell war es nicht vergönnt, die ganze Übersetzung zustande zu bringen, er starb, nachdem er die drei ersten Teile fertig gebracht hatte; den vierten und letzten Teil hat dann eine andere Person, ein gewisser Mosén Martín Juan de Galbá auf Veranstaltung einer hohen Dame, señora Doña Isabel de Loriz, übersetzt, und im November des Jahres 1490 ist das Werk im Druck erschienen.

Clemencín selbst hat das Werk nie zu sehen bekommen, er kennt es nur aus einigen Übersetzungen, besonders aus der französischen des Grafen de Caylus. Ob es also wahr ist, dass das Werk in der ersten Fassung nur vier Teile enthielt, wird ein wenig unsicher und zweifelhaft, seitdem der spätere, als überaus gründlicher Erläuterer des Don Quijote bekannte und gerühmte Rodríguez Marín ihm den Titel gibt: Los cinco libros del esforzado e invencible caballero Tirante el Blanco. »Die fünf Bücher» möchte man doch mit fünf Teilen identifizieren. Aber dem sei, wie ihm wolle.

Über den Tirante lässt Cervantes seinen Pfarrer im Don Quijote ein Lob in humoristischer Weise aussprechen, eine

Äusserung, die (von Clemencín) als »pasaje el mas obscuro del Quijote» betitelt wird, die aber ohne Zweifel wirklich als Lob aufgefasst werden muss, - wird doch das Werk geschont und nicht zusammen mit allen den vielen Verurteilten auf dem Scheiterhaufen verbrannt. Cervantes muss immerhin eine kleine Vorliebe auch für den Tirante wie für den Amadis behalten haben. Er hat ja auch denselben, freilich überaus allgemeinen Kniff, wie ihn der Verfasser des Tirante anwendet, indem er sein Werk über Don Quijote für eine Übertragung aus dem Arabischen des Sidi Hamet Benengeli ausgibt.

Cervantes' Vorliebe für den Tirante erklärt sich ganz natürlich so, dass er in diesem Werke etwas fand, was ihm in den andern fehlte: etwas rein Menschliches (allerdings nebst vielem Unnatürlichen): »Hier wenigstens essen doch die Ritter und schlafen und sterben in ihrem Bette und machen Testamente vor ihrem Tode, nebst andern Dingen, deren alle übrigen Bücher dieser Sorte ermangeln.»[1]

Wann hat er aber das Werk gelesen, in seinen jungen Jahren oder vielleicht etwa später? Wie erklärt es sich, dass er den Namen Fonseca, der in dem besagten Werk nur ein einziges Mal vorkommt, im Gedächtnis hat behalten können? zumal, wenn die erwähnte Stelle keine dramatische, etwas ganz Einzigartiges enthaltende ist.

In den Erläuterungen des Rodríguez Marín heisst die betreffende Stelle: »Toda la gent se arma e pujaren a cavall per partir. Primeramente ixque la bandera del Emperador portada per un cavaller qui era nomenat F o n s e q u a, sobre un gran e marauellos cavall tot blanch . . .»

Das Gedächtnis Cervantes' erweist sich nämlich nicht als unfehlbar. Im Gegenteil, er irrt sich mehrmals, wenn er aus der Erinnerung zitiert, wie er es gewöhnlich tut — unnötig, Beispiele davon hervorzuführen. Es muss hier also, bei dem Namen Fonseca, etwas ganz Spezielles mitgewirkt haben. Wahrscheinlich irgend eine Ideenverknüpfung, d. h. der Name Fonseca muss dem Verfasser anderswoher

[1] Übersetzung von Braunfels.

bekannt genug gewesen sein. Er nennt auch selbst im Vorwort zum Don Quijote den Namen Fonseca: »Und wenn Ihr nicht in fremde Lande gehen wollt, so habt Ihr in Eurem Hause den Fonseca »Von der Liebe zu Gott», worin alles inbegriffen ist, was Ihr und der Allersinnreichste nur immer bei einem solchen Gegenstand wünschen mag.» Dieses Werk des Augustinermönches Cristóbal de Fonseca, Del amor de Dios, ist erst im J. 1592 in Salamanca erschienen.

Cervantes gibt das Buch aus für ein Werk, das ungefähr in jedem spanischen Haus anzutreffen ist, woraus wir also entnehmen müssen, dass der Name Fonseca seinerzeit allbekannt war. Nichts hindert uns, oder vielmehr: man fühlt sich gezwungen anzunehmen, Cervantes habe den Tirante erst in späteren Jahren seines Lebens gelesen, sei darin auf den ihm sonst geläufigen Namen Fonseca gestossen, und so erklärt sich ohne weiteres, ohne etwas Geheimnisvolles, fast Unergründliches, »la portentosa memoria», womit wir das wirklich schöne Erinnerungsvermögen des genialen Cervantes nicht im mindesten schmälern wollen.

HEIKKI IMPIWAARA

Besprechungen

Hermann Güntert, Der Ursprung der Germanen (Kultur und Sprache, 9). Mit 3 Karten. Carl Winter, Heidelberg 1934. 192 S. Preis: geh. RM 3: —.

Das vorliegende Buch zerfällt in 10 Kapitel: 1. Die Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen. 2. Die Erschliessung der indogermanischen Kultur. 3. Die Eigenart der germanischen Sprache. 4. Schlüsse aus der indogermanischen Pflanzen- und Tierwelt. 5. Sprachliche Beziehungen der Indogermanen zu anderen Völkergruppen. 6. Deutschland vor viertausend Jahren. 7. Rasse und Sprache. 8. Bauern- und Kriegeradel. 9. Die indogermanische Völkerwanderung. 10. Die Ausbreitung der Germanen. Dazu als »Ausklang»: Die Deutsche Sprache und das Deutsche Volk.

Güntert bekämpft energisch die Theorie von der Urheimat der Indogermanen in der Ostseegegend oder in Mitteldeutsch-

land. Die grossen sprachlichen Wandlungen des Germanischen im Vergleich zur indogermanischen Grundsprache beweisen seiner Ansicht nach, dass die Geistesart der Sprecher sich sehr gewandelt haben muss, und das wäre nicht verständlich, wenn die Indogermanen an der Ostsee gesessen hätten und also die Germanen den Ursitzen am nächsten geblieben wären. Die Schlüsse, die man aus dem germanischen Buchennamen hat ziehen wollen und die besonders Hoops für die Theorie von der Ostseegegend als Urheimat der Indogermanen gezogen hat, findet Güntert unhaltbar. Die Urheimat der Indogermanen ist nach ihm in West- und Inner-Asien zu suchen. Die älteste Ausbreitungszone der indogermanischen Kriegerhirten seien die Gegenden nördlich des Kaspischen Meeres und Aralsees, die Kirgisensteppe, das Gebiet westlich zur Wolga hin, östlich bis zum Nordrand des Tianschan-Gebirges. Von hier drang der grössere Haufen westwärts; einige Völker überschritten den Kaukasus, andere drangen breit in Südrussland ein. »In Südeuropa, etwa in der ungarischen Tiefebene, Böhmen und Mähren, ballten sich die Stämme, hier war ein Zentrum der Westindogermanen, welche die Herrenschichten der Germanen, Kelten, Italiker und Illyriker abgeben sollten. Nördlich und nordöstlich der Karpathen streiften Stämme, die später zu Balten und Slawen wurden, am Nordrand des Balkans waren Stämme vereint, aus denen Illyrier, Griechen und Thrako-Phryger hervorgingen. Aber auch ostwärts sind einzelne Stämme gedrungen, sie kamen nach Turkestan und schliesslich eine abebbende Welle bis nach Korea.» Bereits vor 2000 v. Chr. hätten sich die Indogermanen in der Gegend nördlich des Schwarzen und Kaspischen Meeres stark geballt. Die Indogermanen seien die »Streitaxtleute», die sich wie ein Sturm von Osten über Europa ergossen, wo sie auf rassenfremde Völker stiessen. Alle indogermanischen Einzelvölker seien aus einer Besiegung sprachfremder Völker durch Rassenmischung hervorgegangen. Ein indogermanischer Nordstamm sei in den nordischen Kreis megalithischer Bauernkultur gedrungen und habe sich zum Herrn über den hier wohnhaften Bauernadel gemacht, der seither über älteren Jäger- und Fischerstämmen herrschte. So seien die Germanen aus der Mischung zwischen Megalithbauern und Streitaxtleuten hervorgegangen. Dies Bild von der Entstehung der Germanen findet nach Güntert auch vom Standpunkt der Rasse gesehen seine Entsprechung in der Verschmelzung der Angehörigen von salischer und nordischer Rasse, deren charakteristische Eigenschaften er beschreibt. Die »Urheimat»,

in welcher der germanische Volksstamm entstanden ist, sei Dänemark, Südschweden, Norwegen bis nach Drontheim hin und Norddeutschland von der Ostsee bis zum Harz, von der Ems bis zur Odermündung. Von hier aus haben sich die Germanen in der Weise allmählich ausgebreitet, wie im zehnten Abschnitt des Buches, »der Ausbreitung der Germanen», näher dargetan wird.

Güntert stützt seine Theorie von der asiatischen Urheimat der Indogermanen und ihren späteren Wanderungen und Siedelungen zum Teil durch sprachgeschichtliche, zum Teil durch prähistorische Argumente. Als besonders wichtiger Umstand wird in der Beweisführung hervorgehoben, dass die Indogermanen das Pferd gekannt haben, welches als Steppentier in Asien gezähmt worden ist. Auch das Vorkommen verschiedener anderer Tiernamen in asiatischen Sprachen in sehr alter Lautform wird als Beweis für die asiatische Theorie angeführt. Aber auch aus Erwägungen ganz allgemeiner Art werden Schlüsse gezogen. So z. B. S. 116: »Der weite Gesichtskreis, die Kampfeslust, die Organisationskraft, die Beweglichkeit, die innere Unruhe — es sind Gaben, welche sich bei dem Urvolk der endlosen Steppen des Ostens entwickelt haben. Hier ist das Pferd zu Hause, hier ist der geeignete Raum zum Halten grosser Herden, zu deren Fütterung langsame Wanderungen, stetige Veränderung der Weideplätze notwendig waren.»

Günterts Behandlung der Germanen- und Indogermanenfrage trägt durchgehend das Gepräge geisteswissenschaftlicher Forschungsart. Charakteristisch ist in dieser Beziehung die Auffassung des Verfassers von der Aufgabe sprachwissenschaftlicher Forschung: »Wir halten diese grammatische Isolierung der Lautverschiebung als bloss phonetische und formale Angelegenheit für einen schweren Fehler, und hier wie überhaupt bringt erst die Sachforschung Blut und Leben in die rein formalen grammatischen Probleme. Damit aber erhalten auch die »trockensten», rein grammatischen Arbeiten erst ihre allgemein geistesgeschichtliche Bedeutung und machen sie aus lautschieberischen, theoretischen Fachsimpeleien zu Dingen von allgemein wissenschaftlichem Wert und sichern zugleich ihre tiefere Berechtigung; so lange die Ergebnisse nicht über Feststellung lautlicher Übergänge hinausreichten, musste die Sprachwissenschaft sich selbst isolieren und büsste allmählich die grundlegende Bedeutung ein, die ihr in Wahrheit bei ihrer Bedeutung für das ganze Geistesleben der Menschheit zukommt. Aber dass einmal ein p zu einem f oder ein ē zu einem ā gewor-

den ist, kann wirklich der allgemeinen Geistesgeschichte solange höchst gleichgültig sein, als solche Dinge nicht tiefer erklärt und nicht in ihren geschichtlichen Zusammenhang eingefügt sind!» Es ist allerdings berechtigt, vor einer allzu einseitigen Behandlung der formalen Seite der sprachgeschichtlichen Fragen zu warnen, aber andererseits darf die analytische Untersuchung schwieriger Lauterscheinungen nicht als wertlos betrachtet und bloss die grosse geistesgeschichtliche Synthese dem Sprachforscher empfohlen werden.

In seinem Buche operiert Güntert in grossem Umfange mit den Resultaten der grammatischen Arbeiten, vor allem mit den Erörterungen der Lautverschiebung, für die er den geschichtlichen Hintergrund gefunden haben will. Aber gerade hier fühlt man sich geneigt, vor allzu kühnem Umspringen mit den Resultaten grammatischer Forschung zu warnen. Besonders da, wo der Verfasser die sprachlichen Beziehungen der Indogermanen zu anderen Völkergruppen, wie z. B. der fennougrischen und koreanischen, behandelt, aber auch da, wo die lautlichen Erscheinungen verschiedener indogermanischer Sprachen miteinander gleichgestellt und zu weitreichenden Schlüssen verwendet werden, hat man das Gefühl, dass der Verfasser mit Dingen operiert, welche er nicht genügend kennt.

Es ist eine gewaltige Synthese der Indogermanen- und Germanenfragen voll kühner Gedanken und Schlüsse, welche der Verfasser in seinem Buche uns bietet. Auf Einzelheiten einzugehen, ist hier nicht möglich. Die indogermanisch-fennougrisch-koreanischen Wortgleichungen, auf die S. 59/60 »mit besonderem Nachdruck» hingewiesen wird, sind teils unrichtig, teils sehr zweifelhaft. Das finn. *kurki*, mordwin. *karga* usw. ist offenbar eine selbständige onomatopoietische Bildung, ebenso wie das deutsche *Kranich*. Die Sicherheit, mit der Güntert sich über schwierige Probleme ausspricht, wirkt manchmal ganz verblüffend. So, wenn er zu der Frage nach dem Ursprung des Germanennamens Stellung nimmt und die ganz problematische Lösung Krogmanns akzeptiert, oder vollends S. 172, wo es heisst: »Wir stehen am Ende unserer Untersuchung; widerspruchslos und eindeutig hat sich die Frage nach der Herkunft der Germanen und dem Ursprung des deutschen Volkstums beantworten lassen. Damit glauben wir zugleich einen tiefen Einblick in die Eigenart und schicksalhafte Notwendigkeit germanisch-nordischen Wesens getan und das Widerspruchsvolle der germanischen Seele als erbbedingte Polarität zum erstenmal aufgezeigt zu haben; wir wissen jetzt, wie

der germanische, faustische Mensch entstanden ist, und hörten von seiner heldischen Jugendzeit.»

Güntert hat sein Buch offenbar nicht allein für den Fachmann, sondern zugleich für einen grösseren Leserkreis geschrieben. Daraus erklärt sich besonders auch der Schluss desselben, »der Ausklang», in welchem die Darstellung sich zu einem hohen Pathos und einer mahnenden an das Deutsche Volk gerichteten Rede aufschwingt und von der ruhigen, objektiven Darstellung abweicht, die wir gewohnt sind in wissenschaftlichen Werken zu finden.

HUGO SUOLAHTI

Eugen Seidel, *Geschichte und Kritik der wichtigsten Satzdefinitionen* (Jenaer Germanistische Forschungen, herausgegeben von *A. Leitzmann*, Bd. 27). Jena, Frommannsche Buchhandlung 1935.

Das Buch zerfällt in zwei Hauptteile; im ersten gibt der Verfasser zunächst eine eingehende Übersicht über die vom Altertum bis zum Beginn des 19. Jh. gegebenen Satzdefinitionen, deren Grundeinstellung die philosophisch-normativ-abstrahierende war (der Satz wurde als Abbild des Urteils betrachtet); darauf folgen die seit der Neubegründung der Sprachwissenschaft unter mannigfaltigen Gesichtspunkten (dem logischen, grammatischen, vorstellungspsychologischen, phänomenologischen und denkpsychologischen) entstandenen Definitionen. – Der zweite Hauptteil enthält die Kritik, die Stellungnahme des Verfassers zu den von ihm nach obigen Gesichtspunkten gegliederten Definitionsversuchen. Die immense Fülle dieser stets in irgendeiner Hinsicht unbefriedigenden Versuche lässt den Verfasser jedoch nicht zu dem naheliegenden pessimistischen Schlusse kommen, es könne überhaupt keine befriedigende Definition gegeben werden, sondern es wird von ihm eine Kompromisslösung angestrebt: da der Satz als sprachliches Gebilde den verschiedenen Seiten — der logischen, psychologischen, grammatischen und phonetischen [physiologischen] — der Sprache angehört, kann er nicht als ein Einheitliches definiert werden, sondern es ist zu erwarten, dass auch der Satz verschiedene, einander nicht deckende Gliederungen enthält (S. 77); an einigen sehr geschickt gewählten Beispielen wird dann S. 80 f. gezeigt, dass der Begriff Satz tatsächlich in verschiedene Begriffe, die verschiedene Definitionen verlangen, aufgelöst werden muss. Die kurze und klare Ausdrucksweise,

die die Verarbeitung des riesigen Stoffes auf so knappem Raume ermöglicht, zeugt von einer guten Beherrschung des Problems, das mit vollem Recht als eines der schwierigsten in der Sprachwissenschaft bezeichnet werden darf.

V. KIPARSKY

Heinz Diewerge, *Jacob Grimm und das Fremdwort* (Form und Geist. Arbeiten zur germanischen Philologie unter Mitwirkung von K. Kaiser, B. Markwardt, F. R. Schröder, H. Teuchert und K. Wesle herausgegeben von Lutz Mackensen, Band 34) Leipzig, Hermann Eichblatt Verlag 1935. 257 S.

Die meisten Arbeiten über die Fremdwörter und deren Ersetzung durch einheimische Ausdrücke bewegen sich in sehr ausgefahrenen Geleisen. Das Objekt solcher Untersuchungen bilden erfolgreiche oder wenigstens unternehmungslustige Puristen, wie Philipp v. Zesen u. a. Dagegen ist bisher den »Sprachdiktatoren», die ja letzten Endes die Entwicklung der Sprache bestimmen, wenig Aufmerksamkeit geschenkt worden. Davon macht die von gewaltigem Fleiss und Scharfsinn zeugende Arbeit Diewerges eine rühmliche Ausnahme. Der Verfasser ist sich der immensen Bedeutung Jacob Grimms für die Gestaltung der deutschen Sprache wohl bewusst und unternimmt die interessante, aber ungeheuer schwierige Aufgabe, die Haltung J. Grimms in der Fremdwörterfrage nicht etwa mit subjektiver Bewunderung des »Sprachgefühls», sondern unter Anwendung objektiver Kriterien zu präzisieren. Es ergeben sich dabei interessante Schlüsse; erstens: trotz seines scheinbaren Purismus, der sich in der Bildung neuer, rein deutscher Termini, wie *Ablaut, Umlaut* u. a. äussert, hält J. Grimm an bereits eingebürgerten technischen Termini, wie etwa *Masculinum* oder *Femininum* fest, was er mit dem Argument verteidigt, diese Termini »erleichtern das Lesen des Werkes im Ausland». Zweitens: J. Grimm verwendet lieber ein Fremdwort, als dass er ein deutsches Wort wiederholt.

S. 38 äussert Diewerge den Wunsch, man möchte das ca. 200 Seiten umfassende Verzeichnis der von J. Grimm gebrauchten Fremdwörter, die nicht alphabetisch, sondern chronologisch geordnet sind, »wie einen anregenden Roman» lesen. In der Tat spiegelt sich das Leben J. Grimms in den von ihm

gebrauchten Fremdwörtern wieder (vgl. z. B. S. 39). Man möchte hier aber beinahe bedauern, dass der Verfasser diese anregende Lektüre nicht noch öfter durch willkommene Hinweise (wie z. B. S. 87 s. v. *confer*) erleichtert hat. In bezug auf einige wichtige Wörter liesse sich die allmähliche Entwicklung des Purismus bei J. GRIMM sogar durch übersichtliche Diagramme darstellen. Eine zweite Aufgabe, zu welcher man DIEWERGE durchaus raten könnte, wäre dann nachzuweisen, inwieweit die persönliche Stellungnahme J. GRIMMS zu einem gegebenen Fremdwort für dessen endgültige Einbürgerung bzw. Ersetzung durch eine Neubildung entscheidend gewesen ist.

Das Werk ist ausserordentlich sorgfältig herausgegeben. Einen Druckfehler (S. 33, Z. 11 v. u.: *Masculium* für *Masculinum*) habe ich verzeichnen können.

V. KIPARSKY

V. A. Koskenniemi, *Nuori Goethe. Elämä ja runous.* (Der Junge Goethe. Leben und Dichtung.) Porvoo—Helsinki, Werner Söderström, 1932. 392 S.

Das Buch des bekannten finnischen Gelehrten und Dichters ist ein Beitrag zum Goethejahre 1932, keines freilich von den eilfertig hingeschriebenen und geschäftig auf den Markt gebrachten Gelegenheitsschriftchen, sondern die reife Frucht eines langen, persönlichen Einlebens in das Wesen und die Kunst des grossen Dichters. K. gliedert sein Buch in acht Kapitel: *Das Haus zu den drei Leiern — »Kleinparis» — Der Liederfrühling — Werther — Prometheus - Lili — Faust.* In dem letzten Kapitel mit der eigenartigen Überschrift *Auf der Wasserscheide* behandelt er die Übergangszeit von 1775 1779, die ja nach landläufiger, durch den Dichter selbst sozusagen sanktionierter Auffassung nicht mehr der Jugendzeit angehört. Verf. begründet dies mit dem Hinweis, dass die gemeinsam mit dem Freunde Karl August unternommene zweite Schweizerreise eine Abrechnung mit der Vergangenheit, einen Abschied von der Jugendzeit bedeute. Oder will K. damit stillschweigend Abstand nehmen von der temperamentvollen, aber einseitigen Kritik seines Landsmannes W. Söderhjelm (Två föredrag om Goethe, 1909) an der ersten Weimarer Zeit des Dichters?

K. wendet sich an weitere Kreise, aber auch der Goethekenner wird gefesselt durch die glänzend geschriebene Darstellung und bewundert immer wieder, wie der Verf. oft Gehörtes

und Gesagtes auf eine Weise wiederzugeben vermag, die von völliger Vertrautheit mit dem Stoff und der Goetheliteratur zeugt. Der Anhang gibt eine gute Übersicht über die Entwicklung der Goetheforschung, in der wir eigentlich nur das nützliche dreibändige Goethehandbuch von J. Zeitler vermissen, und ein Verzeichnis der wichtigsten Literatur (bis zum Jahre 1932) zu den einzelnen Kapiteln. Verf. lässt den Dichter selbst recht ausgiebig zu Worte kommen und zwar in freier Wiedergabe der Dichtungen oder mit eigenen Übertragungen Goethescher Verse und Prosa. Interessant ist es, den Urtext und die Übertragungen zu vergleichen, was durch eine geschickte typographische Anordnung erleichtert wird. Bei aller Achtung vor der Sprachkunst des Dichter-Gelehrten müssen wir jedoch gestehen, dass Goethes Lyrik oft unübersetzbar ist. Man vergleiche: »*Der Abend wiegte schon die Erde Und an den Bergen hing die Nacht*« mit »*Loi ilta varjot maisemille ja vuorilla jo vartoi yö*». Aber auch die saftige, gar nicht salonfähige Prosa des Stürmers und Drängers in Briefen an seine Freunde oder die Knittelverse im Fragment vom Ewigen Juden mussten dem Übersetzer Schwierigkeiten bereiten.

Wäre es nicht richtiger, wie z. B. auch Will Vesper in seiner für weitere Kreise bestimmten Auswahl »Der junge Goethe» tut, die Gedichte so zu zitieren, wie der *junge* Goethe sie niedergeschrieben hat - K. gibt ja auch in Faksimile die *Urfassung* des Weimarer Mondliedes - nicht die späteren Änderungen, die nicht immer Verbesserungen sind? So schrieb der Dichter in »Willkommen und Abschied» Vers 2: »*Und fort! wild wie ein Held zur Schlacht*», was er 1788 abschwächte in das blassere: »*Es war getan, fast eh' gedacht*». — Bei der Strassburger Lyrik vermissen wir übrigens ungern das von Beethoven vertonte »*Kleine Blumen, kleine Blätter*». — Bei der Schilderung der ersten Strassburger und Elsässer Eindrücke des jungen Dichters lässt sich K., der selbst auf den Spuren Goethes im Elsass gewandert ist (»Symphonia Europaea» 1931), von der glänzenden Darstellung in »Dichtung und Wahrheit» hinreissen, die aber nachweislich einer freien Ausschmückung in der Phantasie des *alten* Goethe entsprungen ist. Vgl. demgegenüber den Brief vom 19. IV. 1770 an J. Chr. Limprecht: »Funfzehn Tage binn ich nun hier und finde Strasburg nicht ein Haar besser noch schlimmer als alles was ich auf der Welt kenne, das heisst sehr *mittelmässig* . . .» - In dem Kapitel *Faust* ist der Urfaust und die spätere endgültige Fassung an einigen Stellen nicht auseinander gehalten. Im Urfaust steht in der Schülerszene noch

nichts von *vier* Fakultäten, hören wir noch nichts von den *zwei Seelen* Fausts.[1]

Die obigen Ausstellungen verringern natürlich in keiner Weise den Wert des Buches. K. schreibt in der Literaturübersicht (S. 385), es fehle bisher noch an einer allen Ansprüchen genügenden, dem grossen Gegenstand voll entsprechenden Goethebiographie. Er hat diesen Gedanken früher in einer Besprechung von Gundolfs Goethe-Buch näher begründet (Runouden kuvastimessa, IV S. 87), wo er meint, dass deutsche Art offenbar zu einseitig zur Analyse (dürfen wir hinzufügen »und zur geistesgeschichtlichen Deutung«?) neige, um eine die Persönlichkeit *ganz* erfassende Biographie geben zu können, worin die Franzosen Meister sind. Wir gehen wohl nicht fehl, wenn wir annehmen, dass K. in den letzteren sein Vorbild gesehen hat.

Wir wünschen dem Buche weiteste Verbreitung vor allem auch bei den Studierenden. Auch heute gelten noch die 1932 geschriebenen Worte: »Auch in unserm Lande ist Goethes Name bei den Gebildeten zum Symbol freien und hohen Menschen-

[1] Übrigens sind in der Szene »Trüber Tag. Feld» die Worte Fausts: »*Im Elend! Verzweifelnd! Erbärmlich auf der Erde lange verirrt und nun gefangen!*» falsch auf Faust statt auf Gretchen bezogen: S. 321 »*Hän tuntee olevansa koditon, pakolainen maan päällä . . .*»

Im folgenden seien noch einige Unrichtigkeiten und Druckfehler erwähnt, die bei einer Neuauflage leicht verbessert werden können: In dem bekannten Gedicht »Vom Vater hab' ich die Statur . . .» heisst es nicht, wie K. S. 22 angibt »Urahnher war *den* Schönsten hold» (kaunottarille), sondern »*der* Schönsten». S. 24 Goethes Mutter schrieb ihre Briefe nicht in *Frankfurter Mundart*, sondern in einem *mundartnahen Hochdeutsch*. S. 59 hat K. einen Satz in dem Brief des Leipziger Studenten an seine Schwester vom 6. XII. 1765 missverstanden. Goethe schrieb scherzhaft-prahlerisch: ». . . wir gelehrten achten euch *andern Mädgen* (Gallizismus!) so -- so wie *Monaden*». K: »Me oppineet pidämme teitä tyttöjä samassa arvossa kuin *muitakin monaadeja*». Die Briefe S. 56 und 70 sind falsch datiert. Winckelmann wurde nicht in Trier ermordet (S. 65), sondern in Triest. In dem Gedichte S. 80 unten muss es heissen: »Warum sollt' ich . . . dies Buch *nicht auch* nach Deinem geliebten Namen nennen», nicht: »*auch nicht*». S. 119 *Lauterburg* statt *Lautenburg*. S. 146 unten muss es heissen: Goethen »Vaeltajan *myrskylaulun*» säkeet. S. 212. In dem Fragment vom »Ewigen Juden» Vers 219 ist *Holzschnitt* nicht *puuveistos*, sondern *puupiirros*. Goethes Gedicht heisst nicht *Ganymedes* (Inhaltsverzeichnis S. 389), sondern *Ganymed*. Die Zeitangaben S. 276 oben sind unrichtig.

tums und vorurteilsfreien Strebens nach absoluten Werten und nach Wahrheit geworden.»

Besonderes Lob verdient der Verlag Werner Söderström wegen der vornehmen Ausstattung des Buches.

H. SCHLÜCKING

Hundert altfranzösische Sprichwörter des Gemeinen Mannes (Proverbe au Vilain), zum 100. Geburtstag **Adolf Toblers** 23. Mai 1935 neu herausgegeben von **Erhard Lommatzsch.** Limburg a. d. Lahn, Limburger Vereinsdruckerei, 1935. XI+47 p. 8;o.

En 1895, l'année où il eut soixante ans, Adolf Tobler publia une édition critique des *Proverbes au Vilain*, recueil de couplets se terminant chacun par un proverbe. Il la dédia à Gaston Paris, son vieux condisciple chez Diez. Ce recueil, composé dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, dans le nord de la France, est d'étendue variée dans les différents manuscrits. Dans l'édition critique, le nombre des couplets est de 280. On n'en trouve qu'un choix de cent dans la nouvelle édition, publiée, à l'occasion du centenaire de la naissance du maître, par M. Lommatzsch, son élève et le continuateur de son grand dictionnaire d'ancien français. L'appareil critique et les nombreux renvois à d'autres formes des proverbes cités ont été exclus, de même que l'introduction, remplacée par une notice biographique sur Tobler, où l'homme et le savant sont caractérisés avec justesse. A propos du glossaire, qui est également nouveau, je me permets de faire quelques remarques. *Chaiere* est traduit par »Stuhl, Thron» (*Pour soufraite de proudome asiet on fol en chaiere*). Dans le texte il est question d'élection d'abbé ou de prieur. Or *chaiere* est le nom technique du siège dû à un haut ecclésiastique, notamment à un évêque; il faudrait, semble-t-il, supprimer »Thron». — *Conpere*[1] ne signifie »Gevatter» dans aucun des deux passages où il figure, mais »familier» ou, si l'on me passe l'expression, »copain». Dans le proverbe *Plus sont de conperes que d'amis, conpere* »celui qui se dit ami» s'oppose à l'ami véritable sur qui on peut compter dans l'adversité. — *Tenir*, qui figure dans un passage dont le sens n'est pas clair à première vue (couplet 87: *Li aver sont plus large dou tenir que dou rendre*),

[1] Sur *conpere*, voir mon article *En marge de trois poèmes de la fin du XII^e^ siècle sur Pierre de la Broce* (dans *Mélanges Suolahti*, p. 384).

manque au glossaire. Il aurait sans doute mieux valu l'y admettre avec la traduction de Tobler: »Die Knauser sind im Festhalten weitherziger als im Herausgeben.»

Comme son maître Diez, Tobler s'amusait parfois à faire des vers. Son introduction aux *Proverbes au vilain* est émaillée de traductions d'une tournure souvent spirituelle. Voici comment le talent poétique de Tobler se montre dans la traduction d'un couplet plein de sagesse et qui hélas! est toujours d'actualité:

La voie d'outremer
Voi a maint ome amer,
A l'aler jupe et huie;
Quant vient au revenir,
Ne se puet soustenir,
A un baston s'apuie.
Las bués souef marche,
ce dit li vilains.

Ins heil'ge Land zum Streit
Zieht mancher froh bereit
Mit Jauchzen und Juchhei.
Kommt endlich er zurücke,
Dann schleicht er an der Krücke;
Ihm liegt's im Leib wie Blei.
Ein müder Ochs wandelt sachte,
sagt der Bauer.

A. LÅNGFORS

Ruth J. Dean, A missing Chapter of the *Vie de Tobie* (Reprinted from Modern Philolgy, Vol. XXXIII, N:o 1, August, 1935, p. 13—19).

J'avais signalé, dans ma *Notice des mss. 535 de Metz et 10047 des nouvelles acquisitions fr. de la Bibliothèque nationale*, certaines anomalies dans la composition de la *Vie de Tobie* attribuée à Guillaume, clerc normand. Miss Dean a eu l'idée de voir un manuscrit de la Bibliothèque Bodléienne (Rawlinson Miscellanea 534) dont l'existence était bien connue, mais qui n'avait pas été suffisamment étudié, et a constaté que le texte y est plus complet que dans les deux manuscrits utilisés par R. Reinsch pour son édition de l'*Archiv* de Herrig. Il contient en effet quelque 150 vers en plus, correspondant au premier chapitre du livre apocryphe de Tobie. C'est ce morceau inédit que publie miss Dean. Il faut espérer que miss Dean, qui y semble bien préparée, nous donnera prochainement une nouvelle

édition du poème entier, celle de Reinsch, qui date de 1879, étant peu répandue. Le petit texte de miss Dean est transcrit avec soin. Cependant deux vers de la col. 3ª ont besoin d'être corrigés. Dans *Quant il fu homme pariru*, il faut sans doute entendre *parcru* »adulte», et cinq vers plus bas, *valerun* doit être pour *valetun* »garçon».

A. LÅNGFORS

Charles Allyn Williams, *The German Legends of the Hairy Anchorite*, with two Old French Texts of *La Vie de saint Jehan Paulus* edited by **Louis Allen** (University of Illinois Bulletin, Vol. XXXII, 39: Illinois Studies in Language and Literature, XVIII, 1—2. Urbana, Illinois, 1935. 140 p. 8:o Prix: $ 2. —.

Dans deux précédents fascicules des mêmes *Studies* (X, 2, et XI, 4) M. Williams avait traité des *Oriental Affinities of the Legend of the Hairy Anchorite*, dans le présent il publie et commente les versions allemandes de cette légende.

Un saint homme se retire dans la solitude pour consacrer sa vie à la piété. Le diable, qui supporte mal sa sainteté, après l'avoir tenté de mainte manière, envoie miraculeusement auprès de lui une jeune fille d'un haut rang, et le fait enfin succomber. Dans un accès de désespoir, l'ermite tue l'innocent instrument du diable. Pris de remords, il s'impose la pénitence de vivre désormais à la manière des bêtes. Il marche à quatre pattes, il se nourrit de racines et d'herbes sans se servir de ses mains, il couche, nu, à la belle étoile. Il devient entièrement velu — c'est »l'homme des bois», *the hairy anchorite*. Lors d'une partie de chasse, le roi et ses hommes le trouvent et se demandent quelle est cette bête inconnue. Ils l'amènent à la cour, la reine et ses »pucelles» sont appelées, celles-ci font des réflexions singulières sur son anatomie. Des miracles se produisent: un enfant de moins d'un an parle et révèle la sainteté de l'homme, le pardon céleste est confirmé par un ange, la princesse est ressuscitée. Voilà, réduite à ses éléments constitutifs, la légende de l'»ermite velu», qui a plus d'un trait en commun avec celle de saint Jean Bouche d'or qui a récemment fait l'objet d'une bonne étude de Mme Dirickx Van der Straeten dont je me suis occupé ailleurs.[1] La légende chrétienne, dont le but est de démontrer qu'il n'y a pas d'aussi grand péché qu'il ne puisse être pardonné à celui qui s'humilie devant Dieu, remonte-t-elle à l'épopée babylo-

[1] *Romania*, LVII, 258.

nienne de *Gilgamesch* (d'environ 2000 avant J.-C.)? Je n'examinerai pas cette question, pas plus que je ne m'arrêterai aux textes allemands[2], qui ne sont pas de ma compétence, mais me bornerai à présenter quelques observations sur les deux textes français publiés à l'appendice par M. Louis Allen. L'éditeur, qui a d'abord eu l'intention de préparer de la version poétique du XIII^e^ siècle un texte critique, a dû renoncer à ce projet et n'en donne ici qu'un texte provisoire. Il faut le regretter, car le poème méritait mieux. D'abord — ou serais-je victime d'une illusion qu'expliquerait l'étrangeté saisissante de certaines scènes? — il me semble qu'il est, comme œuvre litteraire, notablement au-dessus de la moyenne. Puis il est intéressant comme document linguistique et — ce qui réserve des joies à l'exégète — difficile. Par exemple, quel est exactement le dialecte ou *voille* (»veille») 471 rime avec *apostoile*, *aveule* (»aveugle») 1189 avec *peule* (»peuple»), *pus* (»puits») 1882 avec *repus* (»caché»), *semme* (»sème») 1979 avec *ame*? M. A. utilise trois manuscrits: Arsenal 3518 (*A*, base), B. N. 2162 (*B*) et 1553 (*C*). Je ne comprends très bien ni la méthode suivie par l'éditeur ni la *varia lectio*, où de longs passages des manuscrits secondaires différant de tout en tout des leçons du manuscrit de base ont été coupés en menus fragments qu'il est très malaisé de comparer au texte principal. Les retouches faites au manuscrit de base ne sont pas toutes des améliorations. Ainsi, le v. 23, pris, semble-t-il, au ms. *B*, est faux et présente à la rime exactement le même mot (*penitanche*) que le vers suivant. Aucun des trois mss. n'est ici correct, mais le texte original ressort avec une quasi-certitude de la comparaison des trois leçons: *Sa sainte vie en repentanche*. Voici quelques autres remarques. V. 289. *Me menerent* doit être une faute d'impression pour *ne m.* — 584. Remplacer la virgule par un point, supprimer le point du vers suivant. — 610. Supprimer la virgule. — 626. Supprimer les deux points. — 1295—96. La construction est impossible. Il faut supprimer le point, la bonne leçon est dans *C*: *Sera*, à condition de lire *S'era*, »et voyagea tant qu'il arriva . . .» — 1680. Supprimer la virgule et, au vers suivant, les guillemets; *la nature que li hom porte* signifie les parties naturelles de l'homme. — 1696. Supprimer le point, mettre une virgule au vers suivant, après *beste*. — 1744. Supprimer le point. — 2037. *Volentiers travelloit ses mains*, p.-ê. faute d'impression pour *des mains*.

[2] Ce sont un Meisterlied et une prose du XV^e^ siècle, suivis de deux textes latins.

Le second texte français publié par M. A. est un remaniement en prose transcrit dans un manuscrit de 1399, de facture arrageoise. Bien que très abrégé, il n'est pas dépourvu d'intérêt. Il nous permet de voir comment le remanieur évite les expressions vieillies pour les remplacer par d'autres qui lui sont plus familières. P. ex., à la fin du poème il est dit que, lorsque la princesse fut ressuscitée et le saint homme conduit en procession à la ville,

> Que toutes les cloques sounerent
> Si c'ainc n'i ot corde tiree, 1997

c'est-à-dire que les cloches se mirent à sonner bien que personne n'en tirât la corde (ce *si que* pour »quoique» est à noter); la prose a: *toutes les cloques de le cité sonnerent a par eles.* — P. 136, l. 11 d'en bas, *li auwe* doit être corrigé en *l'iauwe.* — P. 137, l. 22, *Dieus le vous ramaint*, corr. *ramant;* cinq lignes plus bas, *reputoit*, corr. peut-être *deboutoit*, comme on lit un peu plus loin. — P. 138, l. 17 d'en bas, *furent moult grans risees*, corr. *firent.*

A. LÅNGFORS

Emilie Dahnk, *L'hérésie de Fauvel.* (Leipziger Romanistische Studien, hrsg. von *W. v. Wartburg.* II. Literaturwissenschaftliche Reihe, Heft 4). Leipzig, Selbstverlag des Romanischen Seminars; Paris, Librairie E. Droz, 1935. LXVI+229 p. 8:o.

Le *Roman de Fauvel*, tel qu'il se présente dans le manuscrit français 146 de la Bibliothèque nationale dont Pierre Aubry a naguère donné une édition fac-similé, est farci et entouré d'un très grand nombre de pièces étrangères à la rédaction originale, pièces en vers et en prose, latines ou françaises. Gaston Paris, se fondant surtout sur la présence du nom de Fauvel dans de nombreuses pièces, croyait que celles-ci, et d'autres encore, avaient été composées exprès pour accompagner le remaniement du roman de Gervais du Bus, et cette idée a ensuite été répétée plus ou moins fidèlement par tous ceux qui après lui se sont occupés de la question. Mlle Dahnk, élève de MM. Jolles et Zenck, et qui a eu à sa disposition les notes laissées par l'éminent musicologue F. Ludwig, présente dans un livre méritoire la question sous une tout autre lumière. Beaucoup de pièces ont été identifiées comme ayant existé bien avant la constitution, en 1316, par Raoul de Pestain,

de la compilation du ms. 146. La présence du nom de Fauvel ne prouve rien à ce propos: il a été introduit après coup dans les textes. Dans la seconde partie de son introduction, Mlle D. fait d'une manière convaincante la démonstration du procédé de remaniement (qui, très probablement, n'est pas toujours l'œuvre du compilateur de notre manuscrit). La partie bibliographique du livre de Mlle D. est très précieuse. Elle paraît faite avec un soin scrupuleux, de même que dans tout le livre le souci de l'exactitude est manifeste.

Cette publication comprend toutes les additions faites au roman primitif, à l'exclusion d'un morceau de quelque 1800 vers que j'avais déjà publié à l'appendice de mon édition critique du *Roman de Fauvel* parue en 1918 dans la collection de la Société des anciens textes français.

Après les constatations de Mlle Dahnk, il apparaît comme certain que des pièces rapportées du *Roman de Fauvel* une très faible portion seulement a pu être composée spécialement en vue de la compilation du ms. 146. Sur la question de provenance, le livre de Mlle D. donne le résultat des recherches faites jusqu'à présent. Certaines pièces du recueil contiennent cependant des indications dont Mlle D. n'a pas reconnu la valeur. Dans le *treble* d'un motet (qui se retrouve dans un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 571, le même qui a fourni la matière de mon livre intitulé *L'histoire de Fauvain*), Mlle D. a été embarrassée par un nom qui est cependant très connu comme étant celui d'une des rares vidamies de France; ce qui suit dans le texte: *o vicedomine*, aurait pourtant dû la mettre sur la bonne voie. Voici d'abord le *treble* du motet (Dahnk, p. 27)[1]:

Detractor est nequissima vulpis,
Par ses mesdis grieve autrui et lui pis,
Sed non minus adulator blandus,
Car il deçoit roys, princes, contes, dus.
Omnibus sunt tales fugiendi,
Et li uns plus que li autres, s'en di.
Detrahere ulli vel audire (?)
Ont mesdisant de vouloir desiré.
Huiusmodi quid dampnabilius?
Jugier le doit reison et non li us.
De Pi(n)quegni[2] *o vicedomine,*
Par tele gent prince ont determiné
In subditos quoscunque grassari,

[1] Cette pièce est favorable aux Templiers. Mlle D. aurait dû la mentionner à la p. XLVI de son introduction.

[2] Var. *Pikegni.*

Dont est pitiez, s'en sont pluseurs mari.
Ecclesias palam exspoliant,
Souz espece de bien mal paliant.
Juste Deus, detractores lue
De leur mesdis, car il sont trop luié.[1]

Les seigneurs de Picquigny (Somme, arr. Amiens) étaient au moyen âge vidames d'Amiens. Y a-t-il un événement à peu près contemporain du *Roman de Fauvel* auquel les allusions de cette pièce bilingue puissent s'appliquer et où un seigneur de Picquigny ait joué un rôle? A cette question, le livre de F.-J. Darsy, *Picquigny et ses seigneurs, vidames d'Amiens* (Abbeville, 1860) répond ceci (p. 44): »Renault de Picquigny (1304–1315) fut commis, par lettres royaux du 14 septembre 1307, avec le bailli d'Amiens, Jean de Varenne, pour l'arrestation des Templiers et enquête sur leur inconduite et leurs superstitions. Il fit enfermer les chevaliers dans les souterrains de son château.» Picquigny reparaît dans la »sotte chanson» que voici (Dahnk, p. 185):

L'autrier dehors Pi(n)quigny
Vi un chat enseveli,
Dit qu(e)'espousera lundi.

Mais il y a mieux. La »sotte chanson» qui précède celle-ci est ainsi conçue:

En non Dieu, agace, agace,
Vous n'i ferez plus vo ni.
Il n'est nul qui ne vous hace
Pour ce q'uns balais coussi,
Quant on li dit: »Sanz (*corr.* Sent?) foace»,
Pour ce qu'il mit en sa nace
La granche Rumegni.
Mes pour ce qu'il s'endormi
A l'issir d'une crevace,
Li dist le fours de Gaigni:
»Se n'ai trois cops de hache.
[*En non Dieu, agace, agace,*
Vous n'i ferez plus vo ni.»] [2]

La commune de Rumigny est également située dans l'arrondissement d'Amiens (canton de Boves).[3]

Ne faut-il pas conclure de ces mentions qu'une partie au moins des pièces rapportées de *Fauvel* est de provenance amiénoise?

[1] »Souillés.»

[2] Il ne faut pas s'étonner de ce non-sens, il est caractéristique du genre.

[3] Je n'y connais aucun Gagny, mais bien dans l'Oise, en Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, etc.

Les notes critiques que l'on va lire se rapportent presque exclusivement aux textes français. Les corrections que je suis obligé de proposer sont assez nombreuses. Mais ce fait ne diminue pas sensiblement la valeur du livre. L'éditeur pourrait d'ailleurs invoquer comme excuse l'état du manuscrit, qui n'est pas aussi correct qu'il est beau, et la variété et la difficulté des textes à étudier. P. 87, v. 4. *Ame*, l. *ainc*. V. 13. Supprimer la note et corr. au v. 14 *emperieres* en *emperere*. P. 89, I, v. 4. *S'en*, l. *Sen*. II, 5. Le vers, trop long, doit être lu: *Prendez m'a mari* (la restitution de M. Gennrich n'est pas acceptable). — P. 93. Supprimer, dans la note, les mots »malgré les points au-dessous du mot». — P. 94, V d 2. *Fierte en echec traite*, l. *fierce*[1] et suppr. la virgule. VI, v. 11. *Cumblement*, l. *c'umblement*. — P. 95, VII b, v. 1. Mettre deux points à la fin et supprimer la note. — P. 96, X, v. 7. *Quart*, l. *qu'art*. — P. 97. XI a, v. 2. *M'eseigne*, l. *me seigne*. XI b, v. 3. Mettre une virgule après *pens*, supprimer celle qui est après *estrainne* ainsi que le point du vers suivant. — P. 98, XIV a, v. 8. *Ams né* est incompréhensible, p.-ê. *ains né*. — P. 99, note. Il ne faut pas toucher à *tourjours*, c'est une forme fréquente. — P. 100, III b, v. 3. Point d'interrogation à la fin. — P. 101, V a, v. 3. *Grant grant*, l. *grant geant* et supprimer la note. VI d, v. 2. *Qui en moi se fie, bat sene;* il faut un vers de sept syllabes, lire: *Qui se fie en moi, bat Sainne* (: *grevainne*). — P. 103. Il aurait été utile de dire que ce rondeau a pour motif un proverbe bien connu : *Tant grate chievre que mau gist*. Il n'y a aucune raison de substituer, comme le veut M. Gennrich, *ordonné* à la bonne forme *ordené*. — P. 115, III, 4. *De trop haut monter Doit l'en chaïr*. Le dernier vers est trop court, mais il ne faut pas ajouter, comme le veut M. Gennrich, [*plus*] *chaïr*. C'est encore un proverbe: *De si haut si bas*. Il faut donc lire [*bas*] *chaïr*. Au vers suivant, il ne faut pas non plus accepter la suggestion de M. Gennrich: *iree* ne pourrait être corrigé en *iriee*, il faut *irie*, puisque le mot rime avec *hachie*. — P. 117, v. 74. *Car du lons amour ai usé* n'a aucun sens. Ma copie porte d'ailleurs *du los*[2] *Amour*, ce qui est à peu près intelligible (*los* »exhortation»). — P. 118, v. 94. Remplacer le point d'exclamation par une virgule. — P. 119, v. 123.

---

[1] *Fierce*, la seconde pièce des échecs, dame, reine. Il y a un excellent article de M. Eugen Lerch, *Sprachliches vom Schachspiel*, dans le numéro de décembre 1935 de la revue *Sprachkunde* (Berlin, Langenscheidt).

[2] Dans le ms. il y a bien un point sur l'*o*. Mlle D. l'a pris pour un *titulus*, mais ce n'est peut-être qu'une tache.

La dresce, l. *l'adresce*. Il aurait fallu dire que des v. 135 et 136 l'un ou l'autre est corrompu, puisque les cinq dernières syllabes sont identiques; au v. 136, ma copie porte d'ailleurs *voi* (et non pas *vois*), c'est la bonne leçon. V. 140. *Valeür* pour *valeur* est impossible. — P. 120, v. 150. *Depris*, il faut sans doute *De pris*, mais le passage est très embrouillé. V. 158. *Segneure*, l. *sequeure* et suppr. la note; de même p. 124, v. 262, et p. 134, v. 584. — P. 121, v. 185. *A la ferant*, corr. *a l'aferant*. V. 189, v. 189. *Quiex ses dous viaires est, quiex;* l. *Quiex ses dous viaires est. Quiex?* — P. 122, v. 220 est trop court, corr. *A si dous* [*cors*], *si douce chiere*. — V. 223. Ma copie porte, non pas *voi*, mais *vois*, qui est exigé par le contexte. — P. 123, v. 244. *Portrest*, l. *port rest*. V. 271. *Et couvine*, il faut probablement corriger *de couvine*. V. 275. Le ms. a *Maz* et non pas *Mar*. — P. 125, v. 297. Ponctuer ainsi: *Prendre? Voir, bien m'a elle pris*. V. 310. Supprimer la note. — P. 126. La ponctuation est très défectueuse, il faut, notamment, mettre un point-virgule après le v. 317, une virgule après le v. 337 et supprimer les deux points du v. 341. Pour le refrain, il fallait voir mon article dans la *Romania*, LX, 204. — P. 127, v. 344. *Honneür* est impossible. V. 351. Corr. ainsi: *Qu'aie en servir mise ma cure*. — P. 128, v. 405. Vers trop long, corr. *Et a mon servir prendre garde*. V. 409. *La travail*, faute d'impression pour *le travail*. — P. 129, v. 420. *Dout*, l. *dont*. V. 435. Le vers n'a pas de sens, le copiste a interverti deux mots, il faut corriger ainsi: *Moy tout mis ai et m'atendance*. V. 440. *Vaudrait*, faute d'impression pour *vaudroit*. —P. 131, v. 483. *Atrainz*, faute d'impression pour *atraianz*. V. 494. Autre faute d'impression, l. *fera il*. — P. 132. Deux vers consécutifs se terminent par *remaindre;* il y a une syllabe de trop, non pas au v. 498 comme il est dit dans la note, mais au vers suivant, corr. *maindre*. V. 514. *N'en la fin vis a autre tour* ne signifie rien. Ma copie porte *jus a autre tour*, ce doit être la bonne leçon: *jus* est la première personne (forme »picarde») de *joer*. — P. 134, v. 560. *Mi*, l. *m'i*. — P. 137, v. 625. *De eur*, corr. *d'eür*. V. 642. *J'a*, etc., l. *Ja tant ne m'osasse plaindre*. — P. 138, v. 655. Ma copie porte la forme correcte *aperçoif*. — P. 143, v. 783. *d'efreür*, l. *de freür*. V. 799. Supprimer le point. — P. 144, Les v. 808—819 ne sont intelligibles que si l'on corrige *De servir* en *Deservir* et *vaudroit* en *vandroit* et change de tout en tout la ponctuation:

Deservir? Las! qu'en mon aage
Aie en fait n'en dit n'en courage
Vers vous mespris, il ne puet estre. 810

Hé las! dont me vandroit tel rage?
S'avoie, voir, fait tel outrage,
De male heure dui donques nestre.

Et comment, douce gracïeuse,
Me serez si contrarïeuse,
S'en moi le meffait ne savez,
Com de ma mort estre envïeuse?
Las! certes, d'estre si crïeuse
Le nom ne le semblant n'avez.

V. 826. *Et j'ai droit*, etc., corr. *et j'a droit dire n'ose*. Supprimer la note du v. 829. — P. 145, v. 839. *Nus ne set mes maus ce regarde*, corr. *maus ne regarde*. V. 840. *Nenni*, corr. *ne n'i*. V. 856. *La douce premiere*, corr. *doute* (il s'agit des deux *doutances* mentionnées au v. 844 suiv.). V. 858. *L'avoie*, l. *la voie*. — P. 146, v. 874. *Vaudroit*, l. *vandroit*. V. 875. *Ne jouer esbatre*, corr. *Ne jouer n'esbatre*. V. 882. *Schache* est une faute du copiste pour *sache*. V. 884. Le vers est trop court, la correction est simple: [*ma*] *dame*. Le passage qui suit est très corrompu. *Se ce qui pens qui vie nuit* ne peut avoir aucun sens (ma copie a d'ailleurs *me* et non pas *vie*). Le v. 890 est trop long: *Que de ce de quoi le cuer me cuit;* mais il ne faut pas supprimer *Que* comme le veut Mlle D., mais le premier *de*. Enfin, *Comment* (v. 891) est une faute pour *Couvient*. Je lirais donc:

Douce dame, ne vous ennuit
Se ce que je pens qui me nuit
Vers vous ai dit par devinaille,
Qu'a souffrir ai tant jour et nuit
Que ce de quoi le cuer me cuit
Couvient que par la bouche saille.

V. 894. *Dont*, corr. *dout*. — P. 147, v. 910. *Ses* est pour *ces*. — P. 149, v. 967. *Mourrant*, ma copie a la forme correcte *mourant*.

P. 150, v. 5. *Restraire* doit être une faute d'impression pour *retraire*. — P. 155, v. 986. *Sove*, l. *soue*. V. 988. *Non*, l. *nou*. L'avant-dernier vers, *detenrance*, l. *decevrance* (*desevrance*). — P. 158, v. 2. Mettre une virgule avant et un point après *non*, et un point d'interrogation à la fin du couplet. IX b, v. 3. Mettre une virgule devant *mes* (mais). — P. 166. *Arise*, l. *atise*. — P. 180, v. 1044. Il faut probablement corriger *Trestoz pecheours*. - - P. 184, v. 9. *Cog*, l. *coq* (la lettre *q* du copiste du ms. ressemble beaucoup à un *g*).

P. 187—91 se trouve un curieux débat sur l'amour qui avait déjà attiré l'attention de Gaston Paris. C'est une pièce de 120 alexandrins appelée lai dans les vers d'introduction. Il

est chanté par douze *hellequines*. Au point de vue musical c'est en effet un lai, mais dans le texte même il est par deux fois appelé descort. La *mestresse*, la Blanche Princesse (v. 4, 91) est entourée de douze *pucelles* aux noms suggestifs et singuliers: 1. la duchesse Orgueilleuse d'Amours (v. 15), 2. Amoureuse la Belle, la très noble marquise (v. 22, 33), 3. Pensive (v. 35, 51), 4. Faitisce, dame de la Fontaine de Jouvent (v. 49, 60), 5. Jolie sans amour (v. 59, 69), 6. Fierete, la chastelaine du Chastel Amoureus (v. 67, 76), 7. Simplete de l'Ille Blanche (v. 75), 8. la Daufine la bien amée (v. 81). La question à débattre est celle de savoir s'il faut aimer ou non. Les huit pucelles nommées ci-dessus se prononcent alternativement pour et contre l'amour. Les quatre suivantes sont prises comme juges: 9. Jupiter (!) la contesse (v. 99), 10. Noblece de la Fate ou Faée Forest (»forêt enchantée», v. 100), Eüreuse la Fée (v. 102) et 12. la belle Gaiande (v. 103). Dans leur arrêt, la cause de l'amour (a-t-on besoin de le dire?) est adoptée à l'unanimité. — V. 5. Ce n'est pas *nous* mais *vous* (v o l u i) qu'il faut lire, de même au v. 47. V. 32. *Et*, corr. *Est*. V. 42. *Sove*, l. *soue*. V. 59. Remplacer les deux points à la fin du vers par une virgule et lire ainsi: *Jolie sanz amour si a dit:* »*Par ma foy, Fetice . . .*» V. 65. *Il bon*, corr. *li bon*. V. 67. *Fiereté*, l. *Fierete* (ce nom se retrouve dans une rime féminine au v. 76). V. 82. Supprimer la note. V. 96. *Parlent*, corr. *parolent*. V. 100. *Face forest*, l. *Fate* ou *Faee Forest* (voir ci-dessus). V. 115. *Sene*, l. *seue*.

P. 193, v. 1062. *Si com semble*, plutôt que *Si comme semble* (voir la note), corr. *Si com me* (ou *moi*) *semble*. — P. 196, en haut. Faute d'impression *vra* pour *vera*. — P. 201. Pièce bien obscure:

> Virgineus sensus qui superat et bene census
> Carnales superat, nam Deus hinc aderat,
> Cassat adulterium, luxus abat vicium.

Mon collègue Edv. Rein propose de lire:

> Virgineus sensus, qui temperat et bene sensus
> Carnales superat (nam Deus huic aderat),
> Cassat adulterium, luxabat vicium.

P. 217. Il était inutile de parler, à propos du motet *Bon vin doit l'en a li tirer*, d'»explicit en musique», comme l'a fait P. Aubry. Il n'a rien à voir avec l'explicit.

Il me reste à expliquer le titre un peu inattendu que Mlle Dahnk a donné à son livre. Que les additions du ms. 146 fassent partie de la poésie des »malcontents» (pourquoi pas

»mécontents»?), on peut l'accorder à Mlle D., si l'on entend ce terme dans ce sens que le compilateur a réuni avec une prédilection marquée des pièces qui sont des plaintes sur la vanité du monde et qui stigmatisent la corruption du temps, les vices répandus partout et notamment dans le haut clergé. Que cette manière de réagir soit le signe précurseur d'une réforme nécessaire, on peut encore l'admettre. Mais Mlle D. voudrait aller plus loin: »La collusion de l'Église avec le temporel fut pour elle la source d'une extrême corruption . . . A mesure que son pouvoir séculier se renforçait, l'Église perdait de plus en plus son influence sur les âmes, et cela provoqua avec un sentiment de violente opposition le vif désir d'une réforme . . . Les aboutissants de ces deux tendances, nous les voyons dans l'ordre des Frères Mineurs et dans l'hérésie manichéenne des Albigeois . . . Malgré leur attitude d'opposition, ces poètes assurent toujours qu'ils sont fidèles à l'Église de Rome, et que c'est cette fidélité même qui les engage dans le combat. Toute leur poésie cependant est assez énigmatique, et souvent on peut se demander s'ils ne se servent pas d'un langage spécial d'une obscurité voulue, langage extrêmement semblable à celui que la France avait à cette époque appris des manichéens. Ceux-ci avaient su pousser l'ambiguïté très loin. En effet, si l'incompatibilité de leur système dualiste avec la religion chrétienne les mettait en dehors du christianisme, ils restaient malgré tout membres de l'Église, aussi bien comme catholiques que comme manichéens. En tant qu'ils s'opposaient à la corruption, ils restaient des catholiques, parlaient le même langage et s'en référaient aux mêmes autorités de la Bible que les fidèles sincères. Ils appartenaient encore à l'Église comme manichéens, car ils participaient aux sacrements tout en y substituant leur propre interprétation. Il résulta de ceci que les mêmes mots prirent un sens différent dans la bouche d'un manichéen et dans celle d'un bon catholique.» C'est là que Mlle D. voit l'origine de l'ambiguïté qu'elle croit pouvoir constater dans la poésie de protestation du manuscrit 146. Du reste, elle ne présente son idée que comme une hypothèse qui a besoin d'être étayée de preuves. On peut espérer que quelque nouvelle lumière jaillisse sur ce problème d'une interprétation plus approfondie des poèmes eux-mêmes, à laquelle Mlle Dahnk a si utilement contribué.

ARTHUR LÅNGFORS

Luise Götz, Martial d'Auvergne, *Les arrêts d'amour* (Frankfurter Quellen und Forschungen, hrsg. von Erhard Lommatzsch, Hans Naumann, Franz Schultz, Heft 1). Frankfurt am Main, M. Diesterweg, 1932. IV + 159 p. 8:o.

Depuis les articles de G. Paris et W. Söderhjelm, auxquels se joignent les recherches généalogiques d'A. Thomas, la critique ne s'est qu'incidemment occupée du curieux recueil de contes de Martial d'Auvergne. On n'a pu le lire que dans des éditions dont la plus récente semble être celle qui porte la date de 1731. Le texte de Mlle Götz est la reproduction de l'édition sortie des presses de Michel le Noir, »une des plus anciennes» (selon Brunet); il est accompagné d'un choix de variantes prises dans deux autres éditions anciennes. Cette réimpression ne peut être que la bienvenue. Le texte pris pour base, médiocre, se laisse souvent corriger moyennant les variantes, bien que celles-ci ne soient pas toujours clairement indiquées[1]. Mais il reste encore beaucoup de passages obscurs. Mlle G. reproduit le texte tel quel, avec ses fautes, ce dont on ne saurait que la louer. Mais parfois elle propose, entre parenthèses, des corrections, et alors elle n'a pas toujours la main heureuse. Ainsi, p. 129, l. 12, *aux plaisirs qu'il luy avoit fais*, Mlle G. propose à tort de corriger *fait*. D'autre part, elle aurait dû d'une manière quelconque attirer l'attention du lecteur sur les passages où à son avis il y avait une erreur matérielle dans le modèle. Tel qu'il se présente, le texte ne permet pas de deviner si les fautes évidentes étaient déjà dans l'édition ancienne ou si plutôt elles ne sont pas survenues au cours de la réimpression. P. ex., p. 40, l. 11, *une teste*, lire *nue teste;* p. 50, l. 15, *porte*, lire *porter;* p. 57, l. 35, *serait*, lire *seroit* (?); p. 70, l. 17, *fair*, lire *fait*; p. 79, l. 28, *rechihnant*, lire *rechignant*; p. 86, l. 27, *particuleer*, lire *particulier;* p. 98, l. 18, *amoure*, lire *amours*; p. 110, l. 12, *recouvree*, lire *recouvrer;* p. 111, l. 35, *visitez que deux cousturiers*, lire *v. de deux c.;* p. 113, l. 15, *irent*, lire *vient*. Le chapitre intitulé un peu improprement »Stilistika» est entremêlé de notes critiques dont quelques-unes sont à repousser. Ce qui est dit sur *amasser* 47, l. 8 devient sans objet du fait qu'il faut corriger dans le texte *amuser*. Le subjonctif *paire* n'a rien à voir avec *parer*, mais correspond à l'infinitif *paroir* »paraître». L'absence d'une liste des noms propres se fait sentir. Il y a un passage très curieux où un amant malheureux est comparé à Charlemagne en Es-

[1] P. ex., p. 104, la note 32 déclare que *plainement et de franche voulenté a* manque à l'éd. *D*. Dans le texte il y a bien *plainement*, mais pas *de franche voulenté a*.

pagne. L'éditeur n'a pas reconnu l'équivoque de *la prebende de va t'en*. Un personnage du *Dit de ménage*[2] auquel on dit de s'en aller réplique que »Vatan est en Bourgogne», et en effet il y est (Indre, arr. Issoudun). Le glossaire est très insuffisant. *Affoler* ne signifie pas »auf den Kopf schlagen (?), schwer verwunden», mais »se blesser», car il est employé au sens réfléchi. A propos de *dessirer*, il aurait fallu dire que *desirer* 126, l. 15 a le même sens de »déchirer». *Conseil* (*parler de*) 112, l. 34 »chuchoter» manque, de même que *penser* (*panser*) 112, l. 17 au sens de soigner un petit enfant, manquent aussi presque tous les termes de procédure, si intéressants. Il ne fallait pas imprimer *à plante*, mais *a planté*. A propos de *voisent*, subjonctif *d'aller*, Mlle G. inscrit un infinitif *voiser* »gehen», ce qui est une étourderie un peu forte. Imitant d'illustres devanciers, elle imprime (dans l'introduction) *ami intime* là où il s'agit d'un ami *intimé*, c'est-à-dire cité à comparaître devant la cour.

Je n'insisterai pas, puisqu'une étude critique sur Martial d'Auvergne est en préparation.

A. LÅNGFORS

Paul Milléquant, *Tableau de la littérature française du Romantisme à nos jours.* Berlin-Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung, 1935. XIII + 215 p. 8:o. Prix: relié toile RM. 3.75.

Christian Sénéchal, *Les grands courants de la littérature française contemporaine.* Marburg an der Lahn, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1934. 463 p. 8:o. Prix: broché RM. 6: —.

M. Milléquant, dans son exposé d'une tranche de la littérature française, déclare avoir abandonné »la division par écoles, classifications souvent trompeuses»; cependant ses chapitres s'intitulent »le Romantisme, le Réalisme et le Positivisme, le Parnasse, le Naturalisme, les poètes symbolistes», etc. Mais il suffit de s'entendre. L'auteur a voulu surtout montrer — et cette démonstation supposait forcément l'abandon de certaines formules trop étroites — que »dans l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle il n'y avait pas de brusques coupures, mais une évolution, un effort continu pour réaliser une ambition d'art que chaque genération s'est efforcé d'élargir. Chaque tendance littéraire se relie au passé et élabore les germes de l'avenir. En littérature il n'y a pas de génération spontanée», ce qui n'empêche pas

[2] Éd. Trebutien (Paris, 1835).

qu'»un grand génie échappe à son temps par son génie même». Pour chaque période d'histoire littéraire, l'auteur a tenu à marquer les rapports qui existent entre la littérature et les arts, les arts plastiques aussi bien que la musique. Lecteur à l'Université de Francfort, M. Milléquant a voulu surtout guider la jeunesse allemande à travers les belles et fortes œuvres françaises des XIX^{e} et XX^{e} siècles. Il a cherché aussi à mettre en relief ce qu'il y a d'incontestable dans l'influence allemande sur la vie intellecuelle en France. Taine avait déjà reconnu en Hegel »le génie le plus original, le plus universel, le plus fécond en conséquence de toute portée et de toute sorte qui ne s'était montré depuis trois cents ans . . . et dont l'esprit est un des moments de l'histoire du monde», et M. André Suarès a récemment fait remarquer que sans Wagner on ne pourrait concevoir la résurrection musicale de la France. Faire tenir l'histoire d'un siècle de littérature et d'art dans un voulume de deux cents pages, cela évidemment ne pouvait se faire qu'au prix des plus lourds sacrifices. Aussi Vigny et Lamartine n'ont-ils obtenu qu'une page et demie chacun, George Sand moins d'une page, Mérimée une douzaine de lignes, pour ne citer que quelques exemples. C'est à coup sûr la seconde moitié du livre, consacrée à la littérature postérieure à Verlaine, pour laquelle les répertoires ne sont pas très nombreux, qui est appelée à rendre les meilleurs services.

M. Christian Sénéchal envoyait naguère de Chambéry à la revue *Die neueren Sprachen* des lettres sur la littérature française contemporaine. Je suppose (mais je n'ai pas vérifié) que ces articles ont été tout au moins en partie incorporés dans son livre qui, contenant plus du double du nombre de pages du petit livre de M. Milléquant et limité dans sa matière aux cinquante dernières années, ne pourrait être que d'une documentation beaucoup plus riche sur la littérature de la dernière heure. »En face des répertoires de noms d'écrivains et de titres d'ouvrages, des panoplies de jugements, des mosaïques d'analyses et de citations, ce livre voudrait être l'histoire vécue d'une époque. Qu'on me pardonne (écrit-il dans l'avant-propos) d'avoir eu l'ambition d'apporter plus que des noms, des dates, des résumés, des appréciations.» De nombreux tableaux chronologiques insérés dans les différents chapitres ont permis à l'auteur d'abréger l'exposé de l'histoire externe pour concentrer ses efforts sur son but principal, qui est de chercher à atteindre les réalités intérieures, »à surprendre au cours des diverses générations la naissance de certaines aspirations, à en suivre les

métamorphoses, à en déterminer les gauchissements et les points de rupture». Rompant avec les classements traditionnels et surannés, il intitule les chapitres de la première partie (les générations d'avant-guerre) »modes de connaissance du monde, rénovation de l'art par le peuple, la renaissance provinciale, les drames religieux, l'essor vers l'univers, le renouveau des techniques», etc., ceux de la seconde partie (génération de la guerre) »l'art et la vie, littérature prolétarienne, le retour au »pays», le besoin de communion humaine,» etc., enfin ceux de la troisième partie (les générations d'après-guerre) »de Dada au Surréalisme, l'inquiétude ou le »nouveau mal du siècle», le roman de l'évasion, le roman régionaliste», etc. A-t-on besoin de dire qu'un livre conçu de telle manière ne pourrait laisser indifférents ceux qui cherchent à voir clair dans les grands courants de la littérature française contemporaine?

A. LÅNGFORS

Tristan Bernard, *Voyageons*, herausgegeben von **Harry Mertens** und **Émile Laval** (Aschendorffs moderne Auslandsbücherei). Münster in Westf., 1933. 56 p. Anmerkungen, 11 p. Wörterverzeichnis, 24 p. Prix: cartonné RM. —. 95.

Le texte offert dans cette édition scolaire est excellent. »M. Tristan Bernard use du meilleur français qui soit, le plus pur et le plus vivant à la fois», déclare le critique du *Temps*, cité fort à propos dans l'introduction. Le commentaire ne mérite malheureusement pas les mêmes éloges. Plusieurs traductions du glossaire sont contestables ou directement fausses. Je ne sais si *autoritaire* »qui ne souffre pas la contradiction» est bien rendu par »selbständig auftretend». Mais *figuration* »ensemble des figurants d'un théâtre» n'a sûrement pas été compris par le commentateur, qui traduit par »bildliche Darstellung (!)». Une *canette de bière* n'est pas »grosses Seidel», mais une petite bouteille. *Partie* (de billard) est traduit par »Teil» (c'est au moins le seul mot par lequel *partie* soit rendu au glossaire), et la locution *intéresser la partie* n'a été jugée digne d'aucune explication; aucune explication non plus sur le billard *dur de bande*. *Parbleu* »bien sûr» est-ce bien »bei Gott» en allemand? *Panne* manque, le *bas-côté* d'une route également, (»une limousine arrêtée sur un bas-côté»), manque encore *faire* au sens de »voler»

(»des espèces de chemineaux qui ont fait tout mon argent»).[1] *Ilot* »bloc de maisons», qui, si je ne m'abuse, se dit »Viertel» en allemand, est traduit par »Inselchen», qui n'a jamais ce sens.

L'auteur-voyageur critique la présence intempestive de toutes sortes de pancartes-réclames qui déparent la route et énervent le chauffeur. Le chauffeur l'approuve en ces termes: »Vous leur avez bien placé ça». Il y a dans ce *leur* le *ils* »despectif» qui vise ici ceux qui sont responsables de la présence de ces réclames qui font tort aux indications utiles du Touring Club. Cela veut donc dire: »Vous leur avez dit leur fait». Mais voici ce qu'écrit le commentateur: »Sie haben ihnen (*jenen Anschlagtafeln*) einen tüchtigen (Schlag) versetzt; jenen dummen Anschlagtafeln geschieht recht; was sie gegen sie gesagt haben ist sehr richtig.»

Un client prie le chauffeur de le conduire »boulevard Poissonnière, au coin du faubourg». Il s'agit du coin du boulevard et de la rue du faubourg Poissonnière, ce que tout le monde n'est pas obligé de savoir; mais le commentaire est muet. Le dernier chapitre porte le titre *En traversant Château-Thierry*. L'auteur y entretient ses lecteurs de La Fontaine. Le commentateur révèle que La Fontaine est, à côté de Racine, Molière et Corneille, un des plus grands poètes de l'époque classique, connu surtout par ses Fables. Mais il ne s'est pas demandé pourquoi le conteur pense à lui en traversant Château-Thierry, autrement il aurait sans doute ajouté que La Fontaine y est né.

Le collaborateur français de M. Mertens a évidemment signé les yeux fermés.

A. LÅNGFORS

Adolf Kolsen, *Sämtliche Lieder des Trobadors Giraut de Bornelh,* mit Übersetzung, Kommentar und Glossar herausgegeben. Zweiter Band: Vida, Kommentar und Glossar. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1935, VIII + 292 p. 8:o. Prix: RM. 18. —.

Le tome premier de cette importante édition, contenant les textes, au nombre 77, avec variantes et traductions, parut en 1910. Diverses circonstances défavorables ont fait que ce second tome n'a pu voir le jour que vingt-cinq ans plus tard. L'éditeur y a mis à profit non seulement les ouvrages d'une portée générale

[1] Et cependant le glossaire enregistre des mots aussi peu dfficiles que *âge, aimable, arbre, bois, ciel, clair, charmant, envoyer, haut, nuit, rôle, soleil.*

parus on achevés depuis, comme le *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch* de Levy et les Onomastiques d'Anglade et de Bergert, mais aussi les nombreux comptes rendus, signés Jeanroy, Appel, Bertoni, etc., dont le premier tome avait fait l'objet. Il résulte de l'examen renouvelé de la question d'authenticité que la chanson admise dans l'édition de 1910 sous le n:o 34 doit être considérée comme apocryphe. Dans le commentaire du n:o 45 l'éditeur insère, à cause de l'identité du schéma métrique, une *cobla* de Montan dont il n'existait pas encore d'édition critique. En plus des éléments mentionnés dans le titre, le volume contient cinq *razos*, une table des noms propres et un index détaillé, dont une section est constituée par la liste chronologique des pièces de Giraut de Bornelh, une autre, très utile également, renvoie aux passages du commentaire qui apportent des corrections aux poèmes d'autres troubadours ou au dictionnaire de Levy. Le tout est fait avec la compétence d'un provençaliste expérimenté.

A. LÅNGFORS

Federico de Onís, *Antología de la poesía española e hispanoamericana* (1882—1932). Madrid, Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas, Centro de estudios históricos, 1934. XXXV+1212 p. 8:o.

Emmy Neddermann, *Die symbolistischen Stilelemente im Werke von Juan Ramón Jiménez* (Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, 20). Hamburg, Seminar för romanische Sprachen und Kultur; Paris, E. Droz, 1935. XI+146 p. 8:o.

M. de Onís, bien connu de tous les lecteurs de l'excellente *Revista de filología española* dont il est un des directeurs, a eu l'heureuse idée de réunir dans un volume imposant ce qu'il y a de meilleur dans la poésie de langue espagnole des cinquante dernières années. Sans parler de la poésie née sur le sol même de la péninsule, dont les grands noms ont depuis longtemps franchi les frontières du pays, l'apport de l'Amérique latine est une véritable révélation. Les poésies sont groupées sous des rubriques qui indiquent les écoles et les tendances dominantes: transition du romantisme au modernisme (la date de 1896 étant prise comme ligne de démarcation), le triomphe du modernisme, le »post-modernisme», l'»ultra-modernisme». Les sous-titres distinguent tantôt entre les poètes espagnols, les poètes américains, les régionalistes, tantôt entre les différentes

formes du »post-modernisme»: réactions vers la tradition classique, le romantisme, le »prosaïsme sentimental», etc. Les œuvres de chaque poète sont précédées d'une notice de l'éditeur qui parfois dépasse le cadre d'une simple esquisse biographique pour devenir une fine analyse littéraire. D'autres biographies sont de véritables romans, comme la vie passionnée et tragique de l'extraordinaire poétesse uruguayenne Delmira Agustini, ou celle d'un doux mystique qu'on croyait mort depuis de longues années et qu'on retrouve comme administrateur de la Bibliothèque nationale de sa république natale . . . Mais ce qu'il y a de vraiment impressionnant, c'est la partie bibliographique, qui ne se borne pas à une bibliographie générale mise en tête du volume; mais M. de Onís a dépouillé un nombre énorme de revues et même de journaux pour réunir les critiques, les essais, les notices sous le nom de chaque poète représenté dans l'anthologie. Je crois qu'aucun autre pays ne possède pour sa poésie moderne une bibliographie aussi détaillée. Il va sans dire qu'elle sera d'une utilité incomparable pour les études à venir.

Dans le volume de M. de Onís, les deux grands noms de la poésie espagnole moderne, Rubén Darío et Juan Ramón Jiménez ont chacun leur section spéciale. Celui-ci a fait l'objet d'une monographie de Mlle Neddermann, parue si peu après l'anthologie espagnole que l'auteur n'a pas pu en profiter. Il va de soi que Mlle N. (dont le livre fait partie de la collection hambourgeoise bien connue, qui contient plusieurs autres études hispaniques) n'a pu présenter une bibliographie aussi complète que M. de Onís. Sa notice biographique pourrait elle aussi être utilement complétée par les renseignements fournis par l'éditeur de l'anthologie, de même que Mlle N. aurait pu tirer grand profit de appréciation littéraire du même critique. Je ne suis pas sûr que l'image — juste en somme — que donne du grand poète l'analyse de Mlle N. ne procède pas moins du classement des éléments plus ou moins formels de son style (»I. éléments syntaxiques: A. éléments nominaux, 1. substantifs, 2. pronoms indéfinis, 3. prépositions, 4. adverbes. B. éléments verbaux; II. éléments esthétiques: A. épithèse, B. image,» etc.) que plutôt des abondantes citations bien choisies dont est constellé le travail soigneux de Mlle Neddermann:

> Sé que mi obra es lo mismo
> que una pintura en el aire;
> que el vendaval de los tiempos
> la borrará toda, como
> si fuese perfume o música . . .

A. LÅNGFORS

Korrespondenz

A la suite de mon compte rendu du petit livre de Mlle Wyrembek et M. Morawski, *Les légendes du »Fiancé de la Vierge» dans la littérature médiévale* (voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXVI, p. 293), M. Morawski me fait observer que Mlle Wyrembek, auteur de l'introduction, n'a pas ignoré l'étude de G. Huet, qu'elle l'a citée à la p. 16, et qu'en traitant de l'origine hagiographique du motif des fiançailles (p. 21) elle fait une réserve expresse pour la légende de l'»Image de pierre». Je constate en effet qu'à la page 16, Mlle W. consacre trois lignes à l'étude de G. Huet sans en mentionner le titre, et qu'à la page 21 elle distingue, mais avec hésitation, entre le thème »fondamental» de l'»Image de pierre» et celui des autres légendes du »Fiancé de la Vierge». Selon elle, »à part l'Image de pierre, qui repose sur la même donnée [c'est-à-dire l'idée de l'inviolabilité des fiançailles dont la rupture est suivie d'une prompte punition], les autres légendes du Fiancé de la Vierge ne se peuvent ramener à cette idée-là, étant donné qu'il n'y est pas question des fiançailles avec Notre-Dame avant l'apparition de celle-ci (*à moins qu'on ne considère le vœu de chasteté du clerc comme une manière de fiançailles mystiques avec la Vierge immaculée*)». Je regrette que l'exposé succinct de Mlle W. ne me permette pas de me faire une opinion sur la question de savoir si la distinction établie par elle est suffisamment justifiée. — *A. L.*

Protokolle des Neuphilologischen Vereins

Sitzung am 24. November 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. H. Suolahti.

§ 1. Das Protokoll vom 27. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Professor Dr. H.-Fr. Rosenfeld hielt einen Vortrag über die Christophoruslegende.

Sitzung am 26. Januar 1935 (Jahressitzung). Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. H. Suolahti.

§ 1. Das Protokoll vom 24. November 1934 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1934.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1934.

Als ein bemerkenswertes Ereignis des verflossenen Tätigkeitsjahres ist die unter grossem Anschluss der Sprachlehrer Finnlands sowie unter der Mitwirkung ausländischer Pädagogen vom 24. bis zum 28. August abgehaltene Neuphilologentagung zu betrachten. Somit hat sich wieder einmal die doppelte Mission des Vereins als Beförderer einerseits der wissenschaftlichen, andererseits der pädagogischen Arbeit auf dem Gebiete der modernen Sprachen in positiver Weise betätigt. Übrigens erfolgte die Tätigkeit des Vereins nach demselben Plan wie vorher. Es fanden sechs Sitzungen mit den unten verzeichneten Vorträgen bzw. Berichten statt:

Vorträge: »Die Debatte über die Stellung des Altsächsischen» (am 27. Januar von Dr. P. Katara; »Goethe und die deutsche Sprache» (am 24. Februar von Professor Dr. H.-Fr. Rosenfeld); »Gudmund Schüttes neues Werk über die germanischen Völkerschaften» (am 29. September von Professor Dr. T. E. Karsten); »Französische Suffixe im Deutschen» (am 27. Oktober von Dr. Arvid Rosenqvist); »Das deutsche Bibelarchiv in Hamburg» (am 27. Oktober von Dr. P. Katara): »Die Christophoruslegende» (am 24. November von Professor Dr. H.-Fr. Rosenfeld).

Berichte: »Die Maturitätsprüfung in den modernen Sprachen im Frühjahr 1934» (am 28. April von Dr. S. Nyström).

Ausserdem wurde, am Jahresfest, dem 15. März, eine Gedächtnisrede auf das hingeschiedene Ehrenmitglied des Vereins, Professor Dr. Axel Wallensköld vom Vorsitzenden, Professor Dr. H. Suolahti, gehalten.

Während des Jahres wurden die Mémoires de la Société néophilologique um einen neuen Band, den zehnten, vermehrt.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1934 in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 272 Seiten. Die Zeitschrift wurde an 255 Mitglieder und 93 Abonnenten (gegen 289 Mitglieder und 74 Abonnenten im Jahre 1933) sowie unentgeltlich an 142 Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande gesandt (gegen 135 im vorigen Jahre). Die Druckkosten der Zeitschrift betrugen insgesamt Fmk 23,310: 50. Zur Bestreitung der Druckkosten seiner Veröffentlichungen stand dem Verein zur Verfügung, ausser der von der Regierung bewilligten jährlichen Subvention im Betrage von Fmk 18,000, Fmk 16,000 aus dem Gewinn der Geldlotterie.

Die Schriftleitung der Zeitschrift bestand aus den Professoren A. Långfors und H. Suolahti mit dem Unterzeichneten als Redaktionssekretär. Den Vorstand des Vereins bildeten dieselben Personen, und zwar Professor Dr. H. Suolahti als erster Vorsitzender, Professor Dr. A. Långfors als zweiter Vorsitzender und der Unterzeichnete als Schriftführer und Kassenverwalter.

Åke Furuhjelm.

§ 3. Als neues Mitglied wurde gewählt Frl. Mag. phil. Lahja Selänne.

§ 4. Der Vorstand: Professor Dr. H. Suolahti, erster Vorsitzender, Professor Dr. A. Långfors, zweiter Vorsitzender, und

der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter, wurde durch Akklamation wiedergewählt.

§ 5. Zu Revisoren wurden gewählt Frau Lektor Elin Furustam und Fräulein Bertha Solitander, mit Frl. Naemi Lindholm als Suppleantin.

§ 6. Dr. V. Kiparsky hielt einen Vortrag über »Das baltische Deutsch». Anlässlich des Vortrags ergriffen, ausser dem Vortragenden, die Professoren Suolahti und Långfors sowie Dr. Katara das Wort.

Sitzung am 23. Februar 1935. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit des ersten Vorsitzenden, der zweite Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Das Protokoll vom 26. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Bericht der Revisoren für das Kalenderjahr 1934.

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1934.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1934	FM	73,086: 94
Zinsen	»	2,714: 30
Jahresbeiträge und Abonnements sowie verkaufte Exemplare früherer Jahrgänge der Neuph. Mitteilungen und der Mémoires	»	9,203: 75
Vom Staate angewiesen	»	18,000: —
Aus dem Gewinn der Geldlotterie	»	16,000: —
Summe	FM	119,004: 99

Ausgaben:

Druckkosten der Neuph. Mitt. (Jahrg. 1934: 1 8)	FM	23,310: 50
Druckkosten der Mémoires	»	45,918: —
Porto- und Kanzleiauslagen	»	2,083: 80
Anzeigen	»	870: —
Bedienung und Einkassierung	»	190: -
Honorar des Sekretärs	»	3,600: —
Verschiedenes	»	1,974: 25
Kassenbestand am 31. Dezember 1934	»	40,758: 44
Summe	FM	119,004: 99

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsingfors, den 21. Februar 1935.

Berta Solitander. *Elin Furustam.*

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 3. Als Mitglieder des Jahresfestkomitees wurden Frau Dr. Dagmar Lydén, der Schriftführer sowie die Herren Mag. phil. M. Grönbärj und Mag. phil. J. Tolonen gewählt.

§ 4. Professor Dr. A. Långfors hielt einen Vortrag mit dem Titel »Mots français dans les langues scandinaves». Es folgte eine kurze Diskussion zwischen dem Vortragenden und Professor Dr. U. Lindelöf.

Sitzung am 15. März 1935 (Jahresfest). Dem Fest wohnte als Ehrengast Professor Dr. Paul Merker aus Breslau bei.

§ 1. Professor Dr. Merker hielt einen Vortrag mit dem Titel »Das Goethebild im Spiegel der Zeit».

§ 2. Ein abwechselndes musikalisches Programm wurde teils vor, teils nach dem Vortrag ausgeführt.

§ 3. Beim Souper richtete sich Dr. V. Kiparsky in einer deutschen Ansprache an den Vorsitzenden, Professor Suolahti. Die Rede wurde von Professor Suolahti beantwortet, worauf sich dieser an Professor Merker wandte und ihn als eminenten Vertreter deutscher Wissenschaft willkommen hiess.

§ 4. Zuletzt wurde eine kurze Farce in deutscher Sprache von den Herren M. Grönbärj, Y. Härkönen, S. Lambertsen und O. Wikström aufgeführt.

Sitzung am 4. Mai 1935. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. H. Suolahti.

§ 1. Die Protokolle vom 23. Februar und vom 15. März wurden verlesen und geschlossen.

§ 2. Schulrat Dr. S. Nyström berichtete vorläufig über die Resultate der Maturitätsprüfung in der deutschen Sprache im Frühjahr 1935. An der darauf folgenden regen Diskussion beteiligten sich die Professoren H. Suolahti, K. S. Laurila und U. Lindelöf, Frl. Dr. A. von Harlem, die Lektoren Frau A. Helle und Frl. O. Puolakkainen sowie Dr. Nyström.

§ 3. Lektor W. I. Kataja dankte im Namen der neusprachlichen Lehrer Dr. Nyström für die Mühe und das Interesse, die er der von ihm behandelten Frage gewidmet hatte.

Sitzung am 28. September 1935. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit des ersten Vorsitzenden, der zweite Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Das Protokoll vom 4. Mai wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und gewählt: Doktor phil. Ole Reuter und Fräulein Stud. phil. Eeva Riikonen.

§ 3. Oberlehrerin Mag. phil. LYYDIA ALÉN berichtete in einem Vortrag mit dem Titel »Havaintoja Saksan ja Itävallan kouluista ja yliopistoista» über eine Studienreise, die sie letzten Sommer unternommen hatte, um das Unterrichtswesen und zwar besonders die Ausbildung der Lehrer in Deutschland und Österreich kennen zu lernen.

Auf den Vortrag folgte eine kurze Diskussion.

In fidem:

ÅKE FURUHJELM

Eingesandte Literatur

Giulio Bertoni, La lingua della »Scuola poetica siciliana» (Sonderdruck aus der Festschrift für Prof. Ernst Tappolet). Basel, Benno Schwabe & Co., 1935. 7 p.

Bibliothèque de synthèse historique: *Louis Réau* et *Gustave Cohen*, L'art du moyen âge, arts plastiques, art littéraire, et la civilisation française. Paris, La Renaissance du Livre, 1935. XXIII + 464 p. 8:o. Prix: 40 fr.

M. Delbouille, Lès troufleûrs. L'exploitation des tourbières de la Fagne par les gens de Solwaster. (Extrait du Bulletin du dictionnaire wallon, XVIII[e] année, 1933, n:os 1—4). 18 p.

— »—, Wallonismes ou archaïsmes dans les plus anciens textes vulgaires du Nord de la France. (Fédération archéologique et historique de Belgique, XXIX[me] Session, Congrès de Liège 1932, p. 201—211).

Geistige Arbeit, 2. Jhg., Nr. 23. Berlin, Walter de Gruyter.

Armand Godoy, Le drame de la Passion. Paris, Bernard Grasset, 1935. 121 p. 8:o. Prix: 12 fr.

Grundriss der indogermanischen Sprach- und Altertumskunde, II, 2: Germanisch I; 2. Lief. von *Wilhelm Streitberg*, *V. Michels* und *M. H. Jellinek*. Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1936. S. 186—455. 8:o. Preis: RM. 12.—.

Klaus Groth, Quickborn. Nach der 6. Auflage in Facsimile herausgegeben mit einer Einleitung von *L. L. Hammerich*. Kopenhagen, Levin & Munksgaard, 1935. 288 S. 8:o Preis: geh. D. Kr. 6: —.

L. L. Hammerich, Kortfattet tysk lydhistorie. København, C. E. C. Gads Forlag, 1935. 82 S. 8:o.

Ernest Hoepffner, Les deux Lais du Chèvrefeuille. (Extrait des Mélanges Laumonnier).

—»—, Thomas d'Angleterre et Marie de France. (Estratto da Studi Medievali).

A. Jeanroy, Les deux premiers recueils poétiques de Carducci: Des »Rime» aux »Levia Gravia» Études italiennes. Nouvelle serie, T. V, 3, p. 221—231).

—»—, Un sirventés anonyme eu faveur de l'infant Pierre d'Aragon (Estratto da Studí Medíevali). Torino, Casa Editríce Giovanni Chiantore. 7 p.

Lund Studies in English, III: *Gustav Fransson*, Middle English Surnames of Occupation 1100 1350, with an Excursus on Toponymical Surnames. Lund, Håkan Ohlsson, 1935. 217 p. 8:o. Price: 10 Kr.

Lunder germanistische Forschungen, 2: *Torsten Dahlberg*, Die Mundart von Dorste. Studien über die niederdeutschen Mundarten an der oberen Leine (das sog. Göttingisch-Grubenhagensche Dialektgebiet), 1. Teil: Die Vokale. Lund, Håkan Ohlssons Buchdruckerei, 1934. 216 S. 8:o. -3: *Nils Törnqvist*, Cod. Pal. Vind. 2682. Eine frühmittelhochdeutsche Interlinearversion der Psalmen aus dem ehemaligen Benediktinerstifte Millstatt in Kärnten. Diss. Malmö, Röhrs Buchdruckerei, 1934. XVII + CXXIII + 263 S. 8:o.

J. Melander, Enklise oder Proklise des tonlosen Objektspronomens im Altfranzösischen. (Reprinted from Studia neophilologica, Vol. VIII, No. 1). 15 p.

Karl Michaëlsson, Estienne de Bonnueills skuldförbindelse. Text, översättning och kommentar. (Särtryck ur Uppsala Domkyrka 1258—1435, s. 212—225). Uppsala, 1935.

Des Minnesangs Frühling, mit Bezeichnung der Abweichungen von Lachmann und Haupt. Unveränderte Textausgabe nach der Neubearbeitung von *Friedrich Vogt*, mit einer Einleitung von *Carl von Kraus*. Verlag von S. Hirzel in Leipzig, 1935. 256 S.

Norsk Riksmålsordbok, 18, S. 2205—2396.

Oxford Studies in Modern Languages and Literature: *Ethel Seaton*, Literary Relations of England and Scandinavia in the Seventeenth Century. Oxford, Clarendon Press. 1935. X + 384 p. 8:o. Price: 15 s.

Mario Roques, Un modèle de conversation pour la réception p'un envoyé royal au XV^{e} siècle. (Sonderdruck aus der Festschrift für Prof. Ernst Tappolet). Basel, Benno Schwabe & Co, 1935. 6 p.

O. Schrader—H. Krahe, Die Indogermanen. Leipzig, Quelle & Meyer, 1935. 130 S. 12:o.

Zwei altdeutsche Schwänke: Die böse Frau, Der Weinschwelg, hrsg. von *Edward Schröder*. Dritte Auflage. Verlag von S. Hirzel in Leipzig, 1935. 56 S.

William Hutchinson Shoemaker, The Multiple Stage in Spain during the Fifteenth and Sixteenth Centuries. Diss. Princeton, Princeton University Press, 1935.

University of Michigan Publications, Language and Literature, XIV—XV: *Warner Forrest Patterson*, Three Centuries of French Poetic Theory. A Critical History of the Chief Arts of Poetry in France (1328—1630). Ann Arbor, University of Michigan Press, 1935. Vol. XIV: Parts I—II. XX + 978 p. Price: $ 5.00. Vol. XV: Parts III—IV. VI + 523 p. Price: $ 3.50.

E. Walberg, Quelques aspects de la littérature anglo-normande. Paris, Librairie E. Droz, 1936. 143 p. 8:o.

W. v. Wartburg, Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume. (Sonderdruck aus Zeitschrift für romanische Philologie, LVI. Bd., Heft 1.) Halle (Saale), Max Niemeyer, 1936 48 S + 7 Karten. 8:o. Preis: RM. 6.—.

Weltverkehrs-Sprachen. Spiegel von Handel und Wandel, II, 1. Leipzig, Bibliographisches Institut AG. 1935.

Mitteilungen

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: Emil Öhmann, Bespr. von Primus Lessiak, Beiträge zur Geschichte des deutschen Konsonantismus (Schriften der phil. Fak. der Dtsch. Universität in Prag, 14. Bd.) in Deutsche Literaturzeitung, 1935, Sp. 1294—1300, und von Hugo Suolahti, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jahrhundert (Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors, Bd. X; Helsinki, 1933) in Anzeiger für deutsches Altertum, 1935, S. 89—93. — Veikko Väänänen, Il contributo di Pompei alla conoscenza del latino volgare (Rivista di Studi Pompeiani, I, 1934—35, fasc. 3, estratto, 28 p.).

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: A. Långfors, La plus ancienne chanson frioulane u. En marge de trois poèmes de la fin du XIII[e] siècle sur Pierre de la Broce, bespr. von Mario Roques in Romania,

LXI (1935), S. 395 u. 397. — Emil Öhmann, Über Homonymie und Homonyme im Deutschen (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, XXXII, 1), bespr. von A. Debrunner in Indogermanische Forschungen, LIV (1935), S. 83; von A. Meillet in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 1935 S. 8–9; von H. Teuchert in Zeitschrift für Mundartforschung, 1935, S. 53; von W. Jungandreas in Zeitschrift für deutsche Philologie, 1935, S. 295–296; von B. E. Vidos in Archivum Romanicum, 1935; Ders., Zur inneren Chronologie der hochdeutschen Tenuisverschiebung (Annales Academiae Scientiarum Fennicae XXX, 1934, 15), bespr. von F. Piquet in Revue Germanique, 1935, S. 372. — Holger Petersen Dyggve, Onomastique des trouvères (in Festschrift Suolahti), bespr. von Grace Frank in Modern Language Notes, LI (1936), S. 66. — H. Suolahti, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jahrhundert (Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors, X), bespr. von W. Jungandreas in Deutsche Literaturzeitung, 1935, Sp. 2134–5. — O. J. (Tallgren-)Tuulio, Una canzone di Giacomino Pugliese (Aevum 1935), bespr. von G. Gabrieli in La Gazzetta del Mezzogiorno, 24. Okt. 1935, S. 3.

Quatrième Congrès International de Linguistes

Les congrès internationaux de linguistes, dus à une initiative néerlandaise, ont tenu leurs assises à La Haye en 1928, puis à Genève en 1931 et à Rome en 1933. Le quatrième congrès aura lieu, selon la décision du congrès de Rome, à l'Université de Copenhague du 27 août au 1er septembre 1936. Les congressistes pourront faire inscrire les membres de leur famille comme membres non votants du congrès. La cotisation est fixée à une livre sterling pour les membres votants, à dix shillings pour les membres non votants. Les adhésions et les cotisations sont adressées au Secrétariat du congrès, Nørregade 6, Copenhague, avant le 1er juin. L'adresse de M. Viggo Brøndal, secrétaire général, est Charlottenlund, Danemark.

Zu einer neuen provenzalischen Cobla und einem Liede des Gaucelm Faidit

(Grundriss 167, 15)

In den *Studi medievali*, n. s. VII (1934), p. 64 ff. macht uns De Bartholomaeis mit zwei altprovenzalischen Coblas bekannt, die von einer italienischen Hand des 14. Jhs. auf das Schutzblatt der Hschr. *K* geschrieben wurden und der Aufmerksamkeit ihrer Benutzer bisher entgangen sind. Während die zweite, wie De Bartholomaeis feststellt, aus einem Gedicht des Trobadors Uc de San Circ stammt und uns hier nicht beschäftigen soll, ist die erste völlig neu und müsste, da ihr Verfasser nicht genannt ist, in die Bibliographie von Pillet-Carstens als N:r 461, 214 a eingereiht werden. An die Ausgabe dieser Strophe knüpft De Bartholomaeis eine literarische Würdigung, die den Widerspruch herausfordert. Um dem Leser das Urteil zu erleichtern, sei die Strophe in der Gestalt, die ihr der Herausgeber verliehen hat, hier noch einmal abgedruckt:

Qui vol eser per son senhor amatz
no·l reprenda ni·l bl[asme] sa folia,
anç li autrey son voler tota via,
si vol eser ben de l[ui] sos privatz;
e, si·l repren, de s'amor er lonhatz.
Q'el non aura d'el benfach ni secors:
per c'om lial[s] non troba qui·l retenha,
c'ades repren lo mal, con que s'en prenha,
e li foll fals c'autreyon las folors
ve[n]on soven senhor de lor senhor[s].

De Bartholomaeis stellt nun diese Strophe — und mit einigem Recht — in eine Reihe mit den Coblas des Bertran Carbonel und Guillem de l'Olivier d'Arle, jener Didaktiker also, die eine ziemlich hausbackene Bürgermoral predigten.[1] Um so mehr überrascht es, dass er den Inhalt dieser neuen Cobla unmoralisch, ja zynisch findet: *canone da servo scaltro! . . . Amma-*

[1] Man könnte auch Anklänge an Peire Cardinal heraushören.

estramento più cinico di così sarebbe difficile immagginare. Allenfalls will der Herausgeber sein Urteil mildern und die Verse ironisch, als eine Art Lehre in der Weise Parinis auffassen.

Diese Würdigung seiner Verse hätte, glaube ich, den unbekannten Verfasser der Strophe einigermassen in Erstaunen versetzt, und auch De Bartholomaeis wäre wohl nicht zu seiner Anschauung gekommen, wenn er die Verse 7—8 richtig gedeutet hätte. Er übersetzt sie: *Un uomo leale non trova chi lo trattenga dal riprendere subitamente il male, comunque ciò faccia.* Hierzu ist zunächst sachlich zu bemerken, dass ein *uomo leale* niemanden braucht, um ihn vom Bösen zurückzuhalten. Sodann müsste *repren*, wenn es von *retenha* abhinge, im Konjunktiv stehen und wohl auch noch ein *non* bei sich haben. So ist denn der Sinn der Stelle ein anderer: »Der ehrliche Mann, der das Böse stets tadelt, wie es ihm deswegen auch ergehen mag[1], findet niemanden, der ihn in Dienst nimmt.» Wenn auch die in den Versen 1—4 gegebene Aufforderung gewiss nicht ernst gemeint ist, so zeigen doch v. 7—8 die Trauer oder sogar die Entrüstung eines Mannes, der Ehrlichkeit und Aufrichtigkeit in der Welt übel belohnt findet, und dieses echte, offen ausgesprochene Gefühl lässt ihn von Zynismus und von der ironischen Haltung eines Parini gleich weit entfernt erscheinen.

*

[1] Da die Handschrift nicht deutlich erkennen lässt, ob *l'en* oder *s'en* (*prenha*) zu lesen ist, so setze ich letzteres an, da ersteres keinen Sinn ergibt. Da ferner dem Verfasser der Strophe als betonte Form des Akkusativs des persönlichen Pronomens im Maskulinum der 3. Person die Form *el* geläufig zu sein scheint (s. v. 6), so ist sie vielleicht in v. 4 statt des konjizierten *lui* einzusetzen und der Vers durch Einschiebung eines [*e*] auf die nötige Silbenzahl zu bringen: *si vol eser ben d'el* [*e*] *sos privatz* »wenn er gut mit ihm stehen und sein Vertrauter sein will». Dadurch würde auch der vom Herausgeber bemängelte Rhythmus des Verses erträglich werden, da dann *ben d'el* [*e*] *sos privatz* Prädikativum zu *vol eser* werden würde und genau wie in v. 1 eine kleine Pause hinter *eser* die (lyrische) Zäsur aufnehmen könnte.

Formal geht die Cobla, wie De Bartholomaeis im Anschluss an Maus darlegt, auf eine Kanzone des Gaucelm Faidit zurück (Gr. 167, 15). Auch diesem Gedicht widmet der Herausgeber der Cobla eine kurze Betrachtung. In zweien ihrer Verse (str. V, 1—2):

> Ha! s'aquest tort, domna, ·m fos perdonatz,
> passad' agra la mar part Lombardia . . .

findet er eine Bestätigung seiner Anschauung von der Kreuzfahrt des Gaucelm Faidit, wie er sie in seinem grossen Werk *Poesie provenzali storiche relative all' Italia*, Rom. 1931, I,104—5, vertreten hat. Danach soll der Dichter im Sommer 1202 durch Italien gezogen sein und dann im Oktober desselben Jahres mit dem Hauptheer von Venedig aus seine Fahrt angetreten haben. Dieser Annahme widersprechen Gaucelms eigene Angaben im Kreuzlied Gr. 167, 9, an denen De Bartholomaeis mit Stillschweigen vorbeigeht.[1] Aus diesem Gedicht geht mit aller Deutlichkeit hervor, dass der Dichter, als er es verfasste, im

[1] Bei der Ausdeutung des historischen Gehalts dieses Liedes ist De Bartholomaeis das Opfer einer irrtümlichen Textauffassung geworden. Der Dichter sagt da (v. 29—32):

> Pero mas juns aclis
> prec vas sa senhoria
> que·ls portz e·ls camis
> nos adreis vas Suria.

Hieraus schliesst De Bartholomaeis (a. a. O. p. 105 a), dass die Fahrt Ende Juni beginnen sollte. Aber die Worte *mas juns aclis* haben mit »Juni» nichts zu tun; sie kennzeichnen nur die von den Trobadors so oft geschilderte Haltung des demütig Bittenden (hier Gott, sonst auch der Dame gegenüber): »mit gefalteten Händen und gesenktem Haupte». – Auch die in v. 57 ff. getadelte Stellungnahme des Königs Philipp II. von Frankreich, der sich mit der Eroberung der Normandie statt mit der des Heiligen Landes befasse, lässt doch eher auf die Jahre 1203 –4 als Abfassungszeit des Liedes als auf 1202 schliessen. Jedenfalls ist diese Anspielung kein Hindernis dafür, das Kreuzlied in das Jahr 1203 zu setzen.

Begriff war, über das Meer nach Syrien zu fahren (vgl. besonders Str. II), und hofft, Balduin (von Flandern) und den Markgrafen (Bonifaz von Monferrat), die die Führer des von Venedig aufgebrochenen Kreuzheeres waren, im Heiligen Lande vorzufinden (Geleit nach *R*). So mag aus den oben zitierten Versen geschlossen werden, dass Gaucelm Faidit ursprünglich die Absicht hatte, sich dem Venediger Hauptheer anzuschliessen.[1] Aber die irreale Form, die der Dichter dem Bedingungsatze gibt, zeigt, dass die Ausführung dieser Absicht nicht mehr möglich ist. Wir wissen ja auch aus einem anderen Liede Gaucelms (Gr. 167, 36 Str. V), dass seine Kreuzfahrt sich verzögert hat, wenn auch die Gründe, die er dafür angibt, vielleicht nicht die wahren gewesen sein mögen. So glaube ich denn noch immer, mit der Datierung des Kreuzliedes Gr. 167, 9 und mit der Festlegung des Termins von Gaucelms Fahrt ins Heilige Land, wie ich sie in meinem *Kreuzlied*, S. 25 vorgenommen hatte (Frühjahr 1203), das Richtige getroffen zu haben. Ich habe hierin die volle Zustimmung Crescinis gefunden, der in seiner Schrift *Canzone francese d'un trovatore provenzale* [2]

[1] Auch die Verse Gaucelms (Gr. 167, 6, Str. VI):

Chanssos, vai t'en dreich per Monmilian
e Monferrat, e di m'al pro marques
qu'en breu veirai lui e·l comte de Bles,
car tuit lor fach son de gaia semblanssa;
e digas li·m leialmen, ses doptanssa,
que Mos Conortz mi ten sai gauzen,
per qu'ieu estau que no·ls vei plus soven,

auf die De Bartholomaeis (a. a. O. I, 105 b) verweist, besagen nicht mehr. Zwar liegt in der Zusammenstellung der beiden Führernamen, Bonifaz von Monferrat und Ludwig von Blois, eine Beziehung zum 4. Kreuzzug, aber des Dichters Stellungnahme zu dem heiligen Unternehmen scheint hier eher negativ als positiv zu sein.

[2] *Atti e Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova*, vol. XXVI, 63—104; vgl. besonders S. 79—82 (zu Gr. 167, 9) und S. 82 –86 (zu Gr. 167, 6 und der Syrienfahrt Gaucelms).

den ganzen Komplex des dichterischen Schaffens Gaucelms, soweit es mit dem 4. Kreuzzug in Zusammenhang steht, ausführlich behandelt hat. Zwar setzte sich kürzlich auch Jeanroy [1] für eine frühere Datierung des Kreuzliedes und der Kreuzfahrt unseres Dichters ein; doch ist die Begründung, die er gibt, keineswegs stichhaltig.[2]

Berlin. KURT LEWENT

Zum Text und Kommentar der 'Flamenca'

Tant i ac comtes e comtors
[e] dominis e valvassors
e d'autres barons rix e pros,
que cascuns [es] de pres coitos,
V. 201: qu'en la vila non lur aünda.
De torn en torn, a la redunda,
per miei la bela pradaria
cascuns perpren albergaria.

Lewent[3] bemerkt: »lies *que* oder *luc*[*s*] *non aünda*?» und begründet beides Ztschr. 45,595, wobei für letztere Deutung die Stellung des *non* schwierig wird. Ich würde einfach *pres* (= *pretz*) in weltlichem Sinn fassen: 'Entfaltung von Prunk', die ja vom höfischen Wertkodex gefordert wird, und darauf *que* beziehen: 'die ihnen in der (engen) Stadt nicht (im Überfluss) vorhanden (möglich) ist', daher sie ausserhalb kampieren müssen.

V. 215: que, si fosson tan ric de cor [los juglars]
con las paraulas son defor,
cavalgar pogran a Domas.

[1] *Revue historique* 161, 5 Anm. 2 = *Poésie lyrique des Troubadours*, Toulouse—Paris, 1934, I, 234 Anm. 4.

[2] Hierfür darf ich vielleicht auf meine Besprechung des grossen Werkes Jeanroys verweisen (*Zschr. f. rom. Phil.* 56 [1936]).

[3] Ich zitiere, wo nicht anders bemerkt, nach der Ausgabe Lewent »Sammlung romanischer Übungstexte» Bd. VIII (Halle, Niemeyer, 1926).

Im Wb. bei Lewent fehlt *cor* 'Gesinnung, Zielstrebigkeit, Mut'. Der Sinn unserer Stelle ist doch offenbar, dass die Jongleure, wenn ihre Gesinnung ihren Worten entspräche, einen Kreuzzug zusammenbringen müssten (vgl. *de cor* bei Levy, Suppl.-Wb.). So fasst auch P. Meyer in der 1. Ausg. S. 269.

Li baro trastut le segueron
e.l cavallier, ques ameneron
V. 933: las domnas, ques a vespras van
alegramen e domneian.

Man setze Komma nach *van*, da doch die Damen eben noch nicht *alegre* waren (V. 922—926) und widerwillig dem Gebot des Königs folgen: *alegramen e domneian* kann sich nur auf die *cavallier* beziehen.

V. 942: mais noca.n fes autre semblan.

Ich würde das *autre* nicht als pleonastisch bezeichnen wie in 1627, da es dem nfrz. *il n'en était pas autrement altéré* u. dgl. entspricht: 'er liess es sich nicht besonders anmerken.'

V. 1095—99 (Hdschr.):
Si nom posc guardar una domna
mal levaria la coronna
qu'es de lonc Sant Peire de Roma,
e mal derocharia doma
si non puesc venzer una thosa.

Die von Thomas, Schultz-Gora und Grimm, Étude sur Flamenca S. 157 behandelte Stelle ist noch immer nicht ganz geklärt. Schultz-Gora hat mit Recht darauf aufmerksam gemacht, dass man als Nachsätze der Kondizionalsätze »Verwünschungen» erwarte, während das »Ungeheure, ja Unmögliche», das hier als Folge des Eine-Frau-nicht-bewachenkönnens namhaft gemacht wird, den Gedanken »einigermassen verzerrt». Ich glaube, man muss eine ironische Ausdrucksweise annehmen, wie sie ja oft dem eifersüchtigen und mit der Welt zerfallenen Archimbaut in den Mund gelegt wird (z. B. 1065 usw., 7406,

vgl. Schultz-Gora l. c. 43,219): 'wenn ich eine Frau nicht bewachen könnte, dann wäre klar, dass ich zu keiner ganz grossen heroischen (ritterlichen) Handlung fähig wäre'. Eine Art der ironischen Haltung ist die, dass man vorgibt, nunmehr etwas nicht tun zu können, was, nach Lage der Dinge, überhaupt und immer schon ausgeschlossen war, etwa wie wenn jemand, der beim *Doktorat* versagt hat, sich einfallen liesse zu sagen: »Es ist klar, dass ich nicht *Universitätsprofessor* werden kann». Die Ironie schöpft ihre Wirkung aus der Inkongruenz des tatsächlich Gesagten mit dem Gedachten: man gestaltet das Gesagte gegenteilig zum Gedachten (z. B. *Tu y vas? — Plus souvent que j'irai!* 'jawohl, nicht einmal, öfters gehe ich hin' — 'ich gehe gar nicht hin'). In unserem Falle besteht die ironische Inkongruenz darin, dass man ein Tun leugnet und damit sachlich-aktiv zu sein vorgibt, in Wirklichkeit aber bloss ein unmögliches Tun leugnet. — Die Deutung, die Grimm dem *doma* gibt, als die Bronzekugel auf dem römischen Obelisk, ist vollständig unmöglich: sollte ein Wort, das erst vom 16. Jh. an in Frankreich als 'Kuppel' belegt ist (*do(s)me*) und möglicherweise mit dem lt. *doma* (= gr. *dōma*) zusammenhängt, das bei Hieronymus ausdrücklich als 'flaches Dach' belegt ist (G. Paris wie v. Wartburg setzen sich über diese Schwierigkeit hinweg!) — nun hier als 'Kugel' erscheinen, nicht 'Dach' bedeuten? Abgesehen davon, dass die Schwierigkeit der Artikellosigkeit von *doma*, falls es auf den vorher erwähnten Obelisk bezogen wäre, bestehen bleibt. Ich möchte an das von G. Paris, Mél. ling. S. 502 erwähnte *Castrum de Monte Domae* des 13. Jhs., heute *Mont de Dome* in der Dordogne, *Doma* bei Arnaut Daniel anknüpfen, wozu das Verb *derrochar* gut passen würde: 'den Doma herunterwerfen'. Den Puy de Dôme wagt G. Paris nicht heranzuziehen. Dass *doma* die Kuppel von St. Peter bedeutete, ist schon deshalb ausgeschlossen, weil diese Basilica ursprünglich ein flaches Dach hatte (es »lief über den Säulen noch ein gerades Gebälk hin», Kugler, Handb. d. Kunstgesch. S. 339) und die Kuppel erst von den Renaissance-Architekten aufgeführt wurde. Man

sehe auch den Grundriss der früheren St. Peterskirche, wie er auf der Tabelle II s. v. Altchristliche Kunst in Brockhaus' Konv.-Lex. abgebildet ist: es gibt gar keine Vierung, über der die Kuppel sich wölben könnte. Jedenfalls schwindet jede Belegkraft unserer Stelle für die Geschichte von frz. *dôme* 'Kuppel' dahin, und die sehr positiven Äusserungen in diesem Sinn bei Wartburg sind zu streichen. — Wir hätten somit eine Aufwärtsbewegung (*levar la coronna*) und eine Abwärtsbewegung (*derrochar Doma*) als fiktive Beispiele unmöglichen Tuns.

V. 1571: Tan fon savis e belz e pros
ques Absalon e Salamos,
si.l dui fossan us solamenz,
encontra lui foran nienz.
Paris, Hector et Ulixes,
qui totz tres en un aiostes,
quant a lui non foran presat
per sen, per valor, per beutat.

Zu dieser Exempelaufzählung vergleiche man vor allem die Stelle Erec V. 2263 ff. (hier Absalon, Salomo, ein Löwe, Alexander) und Dornseiff, Literarische Verwendungen des Beispiels, pass., sowie Curtius, Ztschr. f. rom. Phil. 52, 148 f. Es ist dort nicht hervorgehoben, dass die *christlichen* Beispiele im allgemeinen in solchen mittelalterlichen Aufzählungen zu fehlen pflegen (nur der hl. Georg z. B. in der Celestina, aber auch nur als Sinnbild der äusserlichen Ritterschönheit): keine Heiligen, Märtyrer oder Doktoren — die Kategorie der weltlichen Literatur verbot wohl die Weiterziehung des Kanons bis in die christliche Zeit. Oder ahmte man so sklavisch die antiken Rhetoren nach, dass man verschwieg, wovon sie nicht sprachen?

V. 1619: *nerveinz:* das aprov. *nervenh* ist m. W. noch nicht eingereiht worden in die sp. *-eño-* und ital. *-igno*-Adjektivbildungen, die *-ignus* fortpflanzen (vgl. Meyer-Lübke, Rom. Gramm. II).

V. 1761: Ancar d'amor no s'entremes,
per so que per ver en saupes;

per so que übersetzt Lewent: 'damit'; vielmehr 'wofern nur (Appel, Chr. s. v. *per*), frz. etwa 'quitte à en savoir qch'.

V. 2348 ff. Ich weiss nicht, ob schon gesagt worden ist, dass die Theorie der Aufmerksamkeit, die hier entwickelt wird, die Liebe in ihrer Mischung guter und böser Empfindungeu bringe die Sinne dazu, sich nach den Befehlen des Herzens zu erkundigen, daher immer nur gerade *ein* Sinn als Bote amtiere, während die anderen Disziplin wahren und diesen amtierenden Sinn gewähren lassen — ich weiss nicht, ob schon die Verwandtschaft dieser Psychophysiologie der Aufmerksamkeit einerseits mit der Theorie der aus dem Herzen stammenden Flüssigkeiten, anderseits mit der an der Fabel von Magen und Gliedern durchgeführten mittelalterlichen Staatstheorie festgestellt worden ist. Fürs erste vgl. den bei Langlois, La connaissance de la nature et du monde I 304 exzerpierten Dialog »Placides et Timeo»: »[Timeo] son maître lui [à Placides] enseigne que tous deux [corps et âme] se font simultanément. Et comment? insiste Placides. Timeo répond sans embarras, précisément en médecin (mais, semble-t-il, avec trop de complaisance), par la description détaillée des organes et l'analyse des glaires. De même que le sang de l'homme monte du poumon à la bouche, telle »l'escume d'une chaudière», ainsi du cœur . . .» Das Herz ist also das Zentrum aller, seelischen wie körperlichen Funktionen, daher auch die Tränen, *aigua del cor*, aus dem Herzen stammen. Helen J. Harvitt hat Rom. Review I S. 57 die thomistische Psychologie zitiert, die an unserer Flamenca-Stelle ebenso wie bei Dante, Purg. IV, 1 ff. walte, nach der es nicht mehrere Seelen, sondern nur mehrere Seelenkräfte geben kann, wie eben die Verlagerung der Aufmerksamkeit im Fall der Beschlagnahme eines Sinns durch einen Sinneseindruck beweist. Sie hat auch schon hervorgehoben, dass Dante *anima* sagt, wo der Flamenca-Dichter *cor*. Die von ihr angeführte Stelle aus der Intelligenza zeigt auch die Einkleidung ins Feudale und Minnedienstliche: *E li vari voleri son messagieri, Che servon quella nobil donn'accorta.* Ich würde meinen, das Herz als das Zentrum aller Lebensfunktionen sei an die Stelle

des Magens in der erwähnten Fabel getreten: in dieser sehen wir die Organe in Aufruhr gegenüber dem Zentrum, in der zitierten Flamenca-Stelle im Idealzustand der Harmonie: alle Organe haben nur 'einen' *consire*. Dass solche psychologische Vorgänge innerhalb des Einzelmenschen in den feudalen Formen der Staatsverfassung dargestellt werden (das Herz = *senor e paire*, die Sinne = *message*, die *ad espero a lur s nor* zurückkehren, wobei ich nicht mit 'eilends', Appel, sondern, um die ritterliche Atmosphäre zu belassen, 'spornstreichs' übersetze, vgl. im Gir. de Roussillon *il te servira a esperon*, Appel 1,658, wo Appel schwankt zwischen 'als Ritter' und 'eifrig'), ist fürs Mittelalter selbstverständlich: auch die Wendung, die Marie de France der Fabel von Magen und Gliedern gibt, ist eine feudale, vgl. Gombel, Beih. 80 z. Ztschr. f. rom. Phil. (1934), S. 60: »nuls ne puet mie aveir honur, /ki hunte fet a sun seignur, / ne li sire tut ensement, / pur qu'il vuelle honir sa gent», auch die Stelle aus Eust. Deschamps S. 68 f. Die Augustinischen und Paulinischen Gedanken vom Corpus Christi mysticum, die, wie ich sehe, Gombel nicht behandelt, wären auch hier anzufügen: noch Pascal sagt: »Man liebt sich, weil man Glied Jesu Christi ist. Man liebt Jesus Christus, weil er der Leib ist, von dem man Glied ist. Alles ist Eines, der Eine ist im Anderen . . .» (vgl. R. Guardini, Christl. Bewusstsein S. 114 ff.). — Mit diesen Elementen hat dann der Dichter der Flamenca noch das Motiv der Besinnungslosigkeit durch Liebe verbunden (vgl. die bekannte Stelle aus dem Karrenritter).

V. 2432: egaiatz fon e mal aceutz (Appel, 4, 1157). Appel setzt die Bdtg. von *mal aceutz* als 'unangenehm' mit Fragezeichen an, ebenso nimmt F E W s. v. *acceptus* die Bdtg. als nicht gesichert an. Aber das kat. *accepte*, *-a*, das Dicc. Aguiló mit der Bdtg. 'agradable, aceptable' aus dem Mittelalter belegt, sichert eindeutig die Bdtg. unserer Stelle.

V. 2588—9 (Appel, Chr. 4, 262):

»Bon es, fai ss'el, ques ieu ensein
per zo que sia enseinatz».

Schultz-Gora Ztschr. 27, 598 meint, *ensein* passe nicht, »da Guillen doch niemand unterweisen will», und er setzt *engeinh.* Damit wird aber ein geistreiches Dictum des schlauen Guillem, der das *docendo discimus* in eigenartiger Weise abwandelt, zerstört. Schultz-Gora hat die Frage, die Guillen dann laut ausspricht, nicht beachtet (2590 ff.):

(2590 ff.): Clergues, et on donatz
vos patz? *quar donar la devetz*
ab lo sauteri, si podes.

Der von mir unterstrichene Teil der Frage ist offenbar die 'Unterweisung', die G. dem *clergue* gibt, wodurch er sich im allgemeinen über religiösen Brauch unterrichtet zeigt und dann zwanglos die Frage nach dem *Wo* des Friedenskusses, das für den Liebenden von Belang ist, stellen kann.

V. 2424 (Appel, Chr. 4, 97):
al meins baissera lo nasil
o feira parer c'ostes fil
o calque ren d'avan sos oilz.

Schultz-Gora, Ztschr. 43,213 hat mit Recht ein *nasil* 'cache-nez' bezweifelt, da *-il* sonst nicht für solche Bezeichnungen von Schutzbekleidung der Körperteile gebraucht wird und ein 'cache-nez' neben der *benda* nicht eben wahrscheinlich ist. Er will *baissera lo nas il* lesen, empfindet aber wohl, dass *il* am Versschluss zu kühn wäre (wenn auch *lo* 'ihn', *li* 'ihm' im Reim steht). Ich möchte nahelegen, *nasil(h)* = *nasicula*, 'Nasenloch' (R E W 5835 a: westfrz. *nazil*, pik. *naziü*) zu fassen: entweder der Faden oder sonst ein Gegenstand ruft ein Rümpfen der Nase hervor oder es führt das Senken der Nase das Freiwerden der Augen herbei. Allenfalls könnte man *biaissera. l nasil* lesen, mit dem *biaissar*, das auch sonst in der Flam. durch *baissar* ersetzt worden ist.

V. 3247: Kalenda maya. E vai s'en.

Wie sind die letzten Worte zu fassen? Sie sind doch epischer Bericht: 'und der Eifersüchtige geht ab!' — wie können sie in dem Mailied der *tozetas* stehen? Es ist von P. Meyer in seiner 1. Ausg. S. 334 hervorgehoben worden, dass hier ein Mailied nicht so sehr eingeschaltet als umgesetzt worden ist. Jeanroy hat in 'Les origines de la poésie lyrique' S. 89 schon bemerkt, der Flamencadichter habe »la malencontreuse idée» gehabt, die Strophenform des lyrischen Lieds in die epischen Verspaare umzusetzen (warum allerdings »malencontreuse»?); dasselbe ist aber auch mit der syntaktischen Form geschehen — komplizierte Satzgebilde, wo das sangbare Lied nur einfache Sätze enthalten dürfte — und mit der Form des Gedankens: *cella domna be aia qui* . . . spricht eine allgemeine, fast eine didaktische Verherrlichung der ihr Sinnenleben auslebenden Ehefrau aus, wo das Mailied der Maienfreude nur *einer* Frau gilt (die allerdings auch typische Bedeutung hat). *E vai s'en* ist offenbar die Episierung eines lyrischen Refrains, wie er in der mischsprachlichen Balade, die Jeanroy a. a. O. erwähnt (Appel Nr. 48), in ursprünglicher Form enthalten ist: *A la vi', a la vie, jalous!* Der Dichter hat ja auch die Worte *kalenda maya* nicht zweimal gebracht, wie es das richtige Mailied verlangt. Es macht also den Eindruck, als ob der Dichter zwar vom Volkslied angezogen würde (wie anderwärts vom Volksglauben, so in der Stelle über die Herbeiführbarkeit des Traums durch den Willen), aber dies Volksmässige episch stilisiert hätte: es durfte innerhalb des Flusses der Erzählung kein hors-d'œuvre bilden. *E vai s'en* ist also eine Erzählung, die der Flamenca-Dichter seine *tozetas* mitsingen lässt, wo die *tozetas* in Wirklichkeit einen Ausruf gesungen haben. (P. Meyer druckt so, als ob die Mädchen die Worte *E vai s'en* mitsängen).

> Quar hom non las [las bendas] poc far tam primas,
> la vista d'ome non affollon
> V. 4008: et ad home l'ausir non tollon.

Lewent korrigiert mit Chabaneau *a dona*, womit der Bezug auf die Situation hergestellt ist. Wer weiss aber, ob ein unper-

sönliches *ome* in beiden aufeinanderfolgenden Versen nicht, eben weil der Bezug auf die beiden Personen nicht ausgedrückt ist, diskreter wirkt?

V. 4014: Deu ! fez ti parlar hui ab si.

Lewent nimmt Ztschr. 45,602 ein Verschwimmen von Amor mit der geliebten Dame an. Mir scheint, dass das *si* ganz logisch auf *Amors* (4011) bezogen ist, dessen Teilnahmslosigkeit 4013 widersprochen wird (*si fai*): 'Wieso?' 'Sie hat dich doch heut mit sich selbst sprechen lassen!' Und nun schliesst 4015 ein geistreiches Begriffsspiel an: *Vers es, ab ma dona parliei* 'ja natürlich (ich habe mit der Liebe gesprochen), da ich mit meiner Dame gesprochen habe'. So ist nunmehr erst die Identifikation Amor = Dame (die Dame ist die Verkörperung der 'Liebe selbst') nahegelegt.

e s'acordat nos o acssem
e no.nz o destorbes paors
e no.i acsem aitans auctors,
V. 4029: bem pogram dir don melz nos fora.

Lewent setzt im Text Doppelpunkt nach *dir* und Fragezeichen nach *fora*, erwägt unterm Strich: *bem pogram dir don*[*c*]*: melz nos fora*. Ich würde mit P. Meyer die Auffassung des *don*-Satzes als indirekten Fragesatz und des affirmativen Sinns des Hauptsatzes verteidigen: '. . . könnten wir erzählen, woher uns Besseres kam' (nämlich vom Kuss). Es ist vielleicht noch nicht hervorgehoben worden, dass gewisse Berührungspunkte zwischen unserer Szene und der Danteschen Paolo-Francesca-Episode (Inf. V. 88 ff.) bestehen: 1) das Motiv des gemeinsamen Lesens eines Buches und des dadurch herbeigeführten Liebesbegehrens (in der Flamenca bleibt es bei diesem, bei Dante gehen die Liebenden weiter), in der Flamenca klingt diese Möglichkeit an, aber nur als Möglichkeit, da das 'Buch' ja das Brevier und der Moment der des pax-Kusses in der Kirche ist — es macht also den Eindruck, als ob der Flamenca-Autor auf das geläufige Motiv anspielte: da eine solche Leseszene sich

in 'Floire u. Blancheflour' findet, anderseits gerade mit diesem Roman Flam. V. 4477 ff. die Szene nachprobiert wird, könnte man darin die 'Quelle unserer Stelle' erblicken. Morf, der Anm. 21 seines Aufsatzes »Galeotto fu il libro e chi lo scrisse» (»Aus Dichtung und Sprache der Romanen» III 262) eine kleine Stellensammlung gibt, arbeitet heraus, dass Dante die Leseszene nicht der Geschichte Paolos und Francescas entnehmen konnte, sondern, wie Boccaccio schon andeutet, sie erfunden hat — dass aber Dante die Leseszene selbst erlebt haben muss, ist eine durch nichts bewiesene, sentimentalische Annahme Morfs: der erlebte Ton gilt der Episode als solcher, nicht gerade der Leseszene, die doch ein literarischer Gemeinplatz war (vgl. auch noch die Geschichte Ekkehards, Hadwigs und des Klosterschülers Burkart mit ihrer Verbindung von Erotik und Humanismus[1]). 2) Die drei Motive der Verführung (»incentivi», wie Scartazzini sagt), die Dante aufzählt — Lektüre eines wollüstigen Buches, Alleinsein, keine Angst — erscheinen beim Flamenca-Dichter wieder, sofern man im Sinne Guillems die gedachte Lektüre eines wollüstigen Buches an die Stelle der tatsächlichen Augenblicksgemeinsamkeit des Breviers durch den pax-Kuss setzt. 3) *lo disiato riso baciato da cotanto amante* erinnert an 4021 *poguist vezer desliuramen | sa bella boqueta risen*, wobei Dante eigentlich preziöser ist. Soll man die ganze Stelle als Vorbild Dantes (und dann als Bestätigung der Ansicht Helen J. Harvitts) fassen oder Schöpfung beider Dichter aus einer gemeinsamen Quelle annehmen? (ich kann leider Floire u. Blancheflour hier nicht einsehen).

El mon non a drago ni vibra,
ors ni leon ni lop ni sibra
V. 4293: qu'om no.l pusca adomeschar . . .

Das Wort *sibra* glossiert Lewent »wildes Tier(?)», und auch sonst findet man keine Erklärung. Es kann kein Zweifel sein, dass der wilde Esel (lat. *onager*) gemeint ist und dass unsere

[1] Naumann, Handlung und Erfüllung, S. 89.

Stelle einen willkommenen prov. Beleg zu den aspan., die A. Castro in seinem Artikel »La palabra *cebro*» in R F E. 15,376 ff. anführt, und zu den altkatal., die ich ebda. 173 ff. beigebracht habe, darstellt: die Stelle aus dem *Spill* des Jacme Roig, in der *corrents sebres* mit *vebres* (= *viperae*) gereimt wird, ist genau parallel unserem Paar *sibra* — *vibra*. Castro stellt fest, dass die verbreiteteren asp. Formen mit *en-* oder *a-* (*encebro*, *acebro*) anlauten, was ich fürs Katalanische bestätigte. Eine Etymologie wagt Castro nicht festzustellen, er schliesst bloss das Arabische aus (weil die span. Ortsnamen das Wort ziemlich oft enthalten, während sonst arab. Tiernamen auf der iber. Hi. nicht in Ortsnamen erscheinen) und vermutet vorromanische Herkunft. *Cebro* würde an und für sich *zephyrus* entsprechen, was ja schon Couarrubias zweifelnd gedacht zu haben scheint (s. Castro), da er die Sage von der Zeugung des *cebro* durch den Zephyr erwähnt und abweist (man könnte an arag. *céfiro* 'Windei' = *zephyria ova* bei Plinius, vgl. R E W, denken). Aber wie sollte dann der Vorschlag von *en-* erklärt werden, ferner das *i* unserer Stelle? Ich frage mich, ob nicht lat. *insipidus* (ptg. *enxebre* R E W s. v.) 'geschmacklos, störrisch wild' vorliegt (vgl. frz. *maussade* aus *male sapidus*): in der Provinz Minho heisst das Wort nach Figueiredo 'bruto, estúpido'; anderseits haben wir im Thebenroman V. 4775 ein *azoivre* (»plus tost vont qu'oiseaus qui vole») als Zugtier, in dem Thomas, Nouv. ess. 212 eine Variante (ahd. *zeber*) des afrz. *atoivre* 'Zugtier' sieht, das man sonst = germ. *tibur* 'Opfertier' (cf. *Un-ge-ziefer*) setzt, ohne das *a-* erklären zu können (Diez, R E W): dies *azoivre* stimmt wieder zu kat. *atzebra*.

El dis ai las ! Ara diguas
V. 4310: ai las que plans ni que demandatz.

Lewent liest: *al las: »Que plans?» que demandatz!*, übersetzt also offenbar: »Jetzt sagt auf das *las!* [das Guillem gesprochen hat]: 'Was weinst du?', so dass ihr danach fragt». Da es 4315 ausdrücklich heisst: *Mais de mil vez aun aiostat »Ai las! Que plans?»*, dürfen wir die Wiederholung des *ai las* in 4310 ebenso-

wenig wie in 4311 und 4313 beanstanden; man hört gleichsam, wie das Mädchen an der von ihr ersonnenen Antwort Freude findet und sie sozusagen akustisch auskostet. Die erste Fassung dieser Antwort ist noch wortreich (daher *que demandatz?*, der Wechsel von 2. sing. und 2. plur. ist nicht zu beanstanden), in 4311 wird schon etwas verkürzt, und die den Ratschlag befolgende Flamenca wird 4344 auch noch das *ai las!* ihres Partners weglassen. Man kennt ausserdem das der höfischen Epik geläufige Stilmittel der In-Frage Stellung eines Wortes der Partner- oder auch der eigenen Rede, was A. Hilka, Die direkte Rede in den Romanen des Kristian von Troyes S. 103 ff. Anadiplosis nennt und auf Ovid zurückführt. Wiederholung desselben Wortes findet sich ja auch in der entzükkenden Einschlafszene, wo Guillem *vos, vos* lallt, um dann von seiner Dame zu träumen.[1]

[1] Diese Stelle wird von Lewent Ztschr. 53,50 in ihren motivgeschichtlichen Zusammenhang eingereiht. Er hat in bibliographischer Hinsicht bloss den hübschen Artikel R. Köhlers, Kl. Schr. III, 1 ff. und Faral, Recherches sur les sources latines du roman courtois S. 128 übersehen. Faral weist auf ovidische Vorbilder hin, die aber bloss die *syntaktische* Redeunterbrechung aufweisen. Es handelt sich also um eine mittelalterliche Preziosität, die sich nur dort entwickeln kann, wo eine Kultur der Diktion, der deutlich und vollkommen ausgesprochenen Rede vorhanden ist. Die naturalistische Steigerung des Unterbrechens *im Worte* gehört wohl einer Zeit an, die an Buchstabenspielerei, am Wortzusammensetzspiel seine Freude hat, weil sie das Fragmentarische dieser Sicht der Sprache ausglich durch die Vorstellung, dass diese Teile zu einem grossen Sinn zusammengeschlossen seien: die mittelalterliche Auffassung des Worts als Träger eines geheimen Sinns und der Etymologie als Deutesinn von Weltgeheimnissen, die Gott hineingelegt, ist am Grunde solcher Silbenspielereien wie *E-ne-as* in dem so betitelten Roman und der Auffassung von *aziman* als Kompositum *ad-amans*, wogegen *aman* ein »einfaches Element» ist (Flam. 2065 ff.): Debenedetti, »Flamenca» S. 20 führt zu der Bemerkung des Flamenca-Dichters die Spekulation des Huon le Roi über die Überlegenheit des *a* über das *i* an. Aus der an die Bibelexegese anschliessenden Philologie am Gotteswort (an der wohl auch jüdische Wort- und Buchstabenspekulation nicht

Über den Namen der Titelheldin, *Flamenca*, ist auch nach den neuesten Forschungen noch keine Klarheit geschaffen. Während Thomas und Ch. Grimm in dem Namen einen Hinweis auf die flämische Herkunft der Dame sehen, hat Lewent mit guten Gründen diese Ansicht bestritten, die offenbar nur zusammen mit der durchaus unbewiesenen, dass das *Nemurs* unseres Textes Namur sei, zu halten ist. Lewent möchte in Flamenca einen Namen sehen, der auf der allem Flämischen entgegengebrachten Schätzung beruhte und somit auf einer Bedeutung 'prächtig', die Mulertt postulierte. Aber Brüch hat Ztschr. f. frz. Spr. 56,44 ff. nachgewiesen, dass diese Bedeutung inexistent ist, da südfrz. *flamenc* 'Flamingo' von *flamma* + *-inc*-Suffix stammt. Brüch seinerseits glaubt Grimms Darlegungen und optiert für *Flamenca* = Flamländerin. Ich würde glauben, dass, wenn ein südländischer Dichter 'nordische' Schönheiten besingt, er sich gerade für

---

unbeteiligt sein mag) erklärt sich letztlich die Wortatomisierung, die letztlich zur psychologisch gewendeten Buchstabenisolierung führt. Das Besondere unserer Stelle ist nicht bloss die weiche Stimmung und die rührende Komik, die Lewent mit Recht hervorhebt, sondern auch die naturalistisch dargestellte Selbsthypnose, die in den wiederholten *vos* liegt: aus dem schulisch ererbten Rhetorikertrick der Anadiplosis (vgl. Hilka, o. c. S. 103 ff.) ist eine psychologisch glaubliche Wirklichkeitsdarstellung geworden. Vgl. die Umwandlung der aus Wortbrocken bestehenden Dialoge und Monologe der höfischen Epik und der ebenso gebauten Kanzonenstrophen des Peire Rogier und des Guiraut de Bornelh in den zielstrebigen, ein praktisches Rendez-vous verabredenden »linguaggio telegrafico» (*Ailas – que plans?* etc.), wie Debenedetti die Flüsterworte nennt, in das »lati», wie der Dichter sie selbst nennt (V. 4192), d. h. die Sondersprache der Liebenden, die anderen nicht verständlich sein soll. – In der berühmten Erklärung des Gegenstandes von Phèdres Liebe verwendet Racine noch dieselbe Figur (I, 4), um den das Verbrechen der Phèdre kennzeichnenden Namen Hippolyte möglichst lang uns vorzuenthalten:

> Tu vas ouir le comble des horreurs.
> J'aime . . . A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
> J'aime . . . Qui ? Tu connais ce fils de l'Amazone . . .

den nördlichen Schönheitstyp begeistert: nichts scheint mir der Annahme zu widersprechen, dass die Flamenca den flämischen oder deutschen (das ist ja dasselbe, vgl. die Zigeunerbezeichnung im span. *Flamenco*, ursprüngliche Benennung der aus Flandern oder Deutschland Eingewanderten) Typ hat, also blonde Haare und weisse Haut, wie ja auch z. B. für die Spanier des 17. Jhdts. an den Flamen diese beiden Eigentümlichkeiten auffallend waren (vgl. Herrero-García, Las ideas de los españoles del siglo XVII S. 441). Flamenca ist also keine Flämin, sondern eine Schönheit nach Art der Flamländerinnen und Deutschen. Es ist nicht nötig, mit Brüch anzunehmen, dass die Stelle aus der *Numancia* des Cervantes (die übrigens Herrero-García nicht anführt): *en las teces de rostros tan lustrosos ... pareceis ... de padres flamencos engendrados* eine Umdeutung eines aragonesischen *flamenc* 'rot im Gesicht' enthalte — für die Ansicht »el flamenco era de color blanco» hat Herrero-García genug Belege. Warum sollen Cervantes und der Flamenca-Dichter nicht unabhängig voneinander auf die Weisse des Teints und das blonde Haar der Flamen (oder Deutschen) aufmerksam geworden sein? Besonders der auf Äusseres sehr 'spezialisierte' Flamenca-Dichter konnte sehr wohl mit diesem Namen das physische Aussehen seiner Heldin charakterisieren.

Universität Istanbul. LEO SPITZER

In Memoriam Hanns Heiss

Zu Victor Hugo's «Le rouet d'Omphale»

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
La roue agile est blanche, et la quenouille est noire;
La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Égine a sculpté sur la plinthe
Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.

Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,
Crie, et baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'Océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-closes,
Les laines de Milet, peintes de pourpre et d'or,
Emplissent un panier près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,
Dans le fond du palais, vingt fantômes difformes,
Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit qu'à demi,
Errent en foule autour du rouet endormi:
Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,
Cacus, le noir brigand de la noire caverne,
Le triple Géryon, et les typhons des eaux,
Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux,
De la massue au front tous ont l'empreinte horrible.
Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,
Sur le rouet, où pend un fil souple et lié,
Fixent de loin dans l'ombre un œil humilié.

H. Heiss[1] hat (Arch. f. neuer. Spr. 1934, S. 60 ff.) eine methodisch so meisterhaft sichere (vom Tatsächlich-Beobachtbaren

[1] Vor der Drucklegung des obenstehenden Artikels erreicht mich die Nachricht vom Tode des verehrten Kollegen. Es sei mir denn gestattet, einige Worte der Freundschaft ihm nachzusenden. Hanns Heiss, geboren in München 1877, Privatdozent in Würzburg und Bonn, Ordinarius der romanischen Philologie in Dresden und Freiburg, gestorben 1935 nach langen Leiden, veröffentlichte 1913 einen »Balzac« und schrieb für Walzels Handbuch der Literaturgeschichte das Kapitel »die romanischen Literaturen des 19. und 20. Jhs.«, das unvollendet blieb und jetzt von K. Jäckel fortgeführt wird, ferner Broschüren über die Romantik in romanischen Ländern, über Vergil und Camoens sowie manchen Zeitschriftaufsatz. Heiss war ein Mann des Masses und der Rundung, ohne Zacken, Härten oder Einseitigkeit, voller Wärme, Duldung und Liebenswürdigkeit. Streng war er mit sich selbst, er verschloss seine Leiden — man konnte aus seiner verquälten und doch formvollendeten Handschrift auf solche schliessen —in sich, nach aussen warf er nur die abgerundete Leistung. Man ahnte mehr als man spürte eine tiefe, ergebungsvolle, katholische Gläubigkeit. Das gebändigte Formempfinden machte ihn zum Romanisten, nicht rang in ihm der Deutsche

und Konkreten zum Erschliessbaren, Zeit- und Individualgeschichtlichen fortschreitende) und von den Fachgenossen so klar kontrollierbare Interpretationsstudie des V. Hugoschen Gedichts geliefert, dass ich den Augenblick gekommen glaube, da wir, wie es früher schon bei sprachwissenschaftlichen und (im *engeren* Sinn) literatur*historischen* Studien üblich war, in fruchtbare *Diskussion* über solche Dichtungdeutung eintreten können, darauf abzielend, den consensus omnium herzustellen und die künstlerische Interpretation, oberhalb alles Subjektivismus, im Objektiven zu verankern. Es sei mir also gestattet, ein paar Punkte abweichender Einzeldeutung vorzubringen und zu begründen — es ist eine Freude, mit einem so kundigen Führer vor romanischer Sprachweltschönheit zu diskutieren und die Dankbarkeit des Geführten tätig zu bekunden.

Ich würde weniger stark als Heiss das »Verliegen» des Herkules bei Omphale betonen: im Gedicht ist davon nicht ganz ausgesprochen die Rede. Heiss ist darauf von den antiken Vorbildern aus gekommen, betont aber schliesslich selbst (S. 76), dass bei dem angeborenen 'Paschastolz' Hugos von einem 'Verliegen' nie die Rede sein könne, dass er also bloss »die Gefahr, sich zu verliegen» als 'warnendes Exempel vor sich hingestellt habe'. Ich würde noch weiter gehen und gar nicht von einer 'Erniedrigung des Herkules' (S. 70), vor der sich die von Herakles besiegten Ungeheuer 'doppelt beschämt' beugen, sprechen: geschildert ist nur der Sieg der Frau über den Besieger der Ungeheuer, der sich in der magischen Bannung dieser Besiegten

---

mit Romanischem, dies befand sich mit seiner altbayrischen Natur in einem Zustand der prästabilierten Harmonie. Molière, Boileau, V. Hugo, die Parnassier, Balzac, sie wurden ihm mehr zu Gestalten romanischen Formsinns denn zu Problemsuchern. Er lehrte ihr Lehren, weniger ihren Drang. Zum Masse gehört die menschliche Bescheidenheit, die der Meister sich gestatten darf: man wird nicht vergessen, dass er angesichts einer neueren Gestaltung eines 'Balzac' bekannte, es seien ihm »Schuppen von den Augen gefallen»; auch nicht, dass er bei jedem Unglück zur Stelle war mit dem Troste des Wohlwollens: er förderte immer, zertrat niemals. Er war stetig, ruhte in sich —, er war gütig.

äussert: *so gross* ist der Sieg, dass diese Monstra den Ort, wo Herakles verehrt, nur scheu umkreisen. Die Monstra sind sogar nur 'einfach' gedemütigt, weil ja Herkules' Huldigung vor Omphale nur die Beugung männlicher Kraft vor weiblicher Sittigung ist. Dass in dem zweimaligen Betonen des Schlafens des Spinnrads auch die Gefahr des Stehenbleibens des Helden eingeschlossen sein mag, will ich nicht ableugnen, aber es ist nur ein Nebengedanke.

Darum nämlich dreht es sich: *die Ungeheuer werden von dem männlichkräftigen Helden, dieser von der Frau gebändigt:* diese Hierarchie verweist notwendig die Tiere in eine Sphäre animalischer Bannung und damit faktischer, wenn auch widerstrebender Anerkennung des von ihrem Bezwinger angebeteten Ideals. Damit bekommt das Gedicht die, wie so oft bei Hugo, vor allem in der 'Légende des siècles', angestrebte menschheitlich-episierte Universalität, und seine Struktur wird noch klarer: die 'halb sichtbaren' und in ihrer Gestalt unbestimmten Monstra (in Sümpfen, Wassern, Höhlen wohnend; *en foule*, daher *vingt* nur Rundzahl sein kann[1]) 'im Hintergrund des Palastes', den Stempel der Macht des Herkules in ihrem Stirnblutmal tragend, und im Vordergrund das klargestaltige, griechisch-formenrund herausgestellte Spinnrad der Omphale in seinem ruhig bestimmten Sein (*il est dans l'atrium . . .*), 'monumentalisch', wie Heiss richtig sagt, hymnisch sieghaft, wie in einem Päan besungen. Der Triumph griechischen Kosmos' über das polymorphe Chaos.

Ich muss jetzt über die Rolle Omphales sprechen: sie ist nämlich, ebenso wenig wie Herkules, direkt, sondern nur in ihren Wirkungen gestaltet, aber durch die Nennung ihres Namens im Titel des Gedichts und durch die Eigenschaft des Besitzens des Spinnrads als die Heldin hingestellt. Auch sie, sie vor allem, besitzt eine 'Gegenwärtigkeit des Unsichtbaren' in unserm Gedicht. Für mich handelt es sich also nicht eigentlich um eine Herkulesdichtung, sondern um eine Omphale-

[1] Die zwölf Taten des Herkules hätten zu bestimmt umgrenzt gewirkt: typisch hugo-hafte Verunklärung, wo es sich um Chaotisches handelt.

Dichtung. Dies soll keine Spitzfindigkeit sein: Herkules ist *gar nicht* genannt, er ordnet sich hierarchisch unter die bändigende Sitte: seine Taten sind gerade gut genug, zum Ruhm des höheren Prinzips zu dienen (man mag, falls man das Verhältnis Victor Hugos zu Juliette heranzieht, was für das Verständnis des Gedichts nicht unbedingt nötig ist, darin eine diskrete Huldigung und teilweise Selbstauslöschung des Herkules-V. Hugo sehen!). Die originelle Wendung, die V. Hugo dem alten Stoff gibt, ist gerade das direkte In-Beziehung-Setzen der Taten des Herkules mit Omphale, sozusagen mit Umgehung des Helden — eine typische Akzentverlegung, wie sie bei oft bearbeiteten Stoffen häufig eintritt (vgl. Amphitryon 38).[1] Omphale wie Herkules haben Taten vollführt, die in ihrer *Tatsächlichkeit* dargestellt sind: Herkules hat Ungeheuer besiegt, Omphale aber den Herkules, sie steht auf höchster Spitze — daher im Titel. Es ist in dem Gedicht etwas von der sanften[2] Stimmung, die im 1. Auftritt des 2. Aktes von Goethes Tasso ausgesprochen ist (ohne den in diesem mitwirkenden Treue-Gedanken):

PRINZESSIN

Wo Sittlichkeit regiert, regieren sie [die Frauen],
Und wo die Frechheit herrscht, da sind sie nichts ...

TASSO

Du nennest uns unbändig, roh, gefühllos?

PRINZESSIN

Nicht das! Allein ihr strebt nach fernen Gütern,
Und euer Streben muss gewaltsam sein.

Die Ruhe des Spinnrads soll, wie ich glaube, nicht bloss die 'Verweichlichung und Erschlaffung' des Herakles durch Dar-

[1] Diese Akzentverlegung ist nicht ohne Schwierigkeiten dem Dichter gelungen, ja sie hat schwer glaubhafte räumliche Verlagerungen mit sich gebracht: was sollen diese Ungeheuer im Palast der Omphale, wo sie *dans le fond* umherirren?

[2] Bezeichnend, dass V. Hugo, wie Heiss mitteilt, statt der *boîtes demi-closes* das weniger sachliche *mille autre douces choses* geschrieben hatte: es kam ihm also auf sanfte Sitte im Gegensatz zur rohen Gewalt an.

stellung gerade des *feiernden* weiblichen Instruments, sozusagen als äussersten Gegenpol gegen die tätige Keule des Helden, darstellen: das *rouet qui dort* ist kein *rouet dormant* (wie etwa *l'homme qui rit* nicht ein *homme riant* ist [1]): kein Dornröschenschlaf, sondern nur ein augenblickliches Stillstehen des als *agile* Bezeichneten (Heiss betont mit Recht das Epitheton constans — aber was sollte sonst diese Erwähnung von *agile*, die die Stimmung der Tatenlosigkeit doch stören würde?). Man beachte auch die *boîtes demi-closes:* sie sind also eben benutzt worden, und ihnen ist die potentielle Benutzung anzumerken. Endlich *un fil souple et lié* drückt nicht nur die Geschmeidigkeit des Fadens (Heiss) aus, sondern auch die Fähigkeit zu binden — und diese besitzt die Frau, die geschmeidige: in *lié*, das mit *humilié* reimt, sind tatsächlich, wie H. schön sagt, 'die zwei Pole gebunden'. Aber diese Bindung der Pole besteht eben in der *Bindung* der infernalischen Mächte durch und an die Sittigung des Weibes. Die Bindung des Fadens an das Spinnrad der Omphale ist symbolisch für die sittigende (intelligent vorbereitete?), die bindend-bannende Wirkung der Frau überhaupt: die Tiere starren (*fixent*) auf das Sinnbild des Weiblichen, aber dies Wort selbst wirkt »fixierend», beruhigend, statisch.[2]

Warum also die Erwähnung des *schlafenden* Spinnrades? Es handelt sich um einen Moment der magischen Bannung, der Stauung der Mächte des Geschehens in ein Bild ihrer Wirkun-

[1] Das französische Partizip hat durch seine Adjektivierung (*une prairie riante*, usw.) nicht mehr die Funktion, die augenblickliche Verbalhandlung auszudrücken — dann muss der Relativsatz eintreten, der nur selten einer Grammatikalisierung im Sinn einer Entwicklung zum Partizip unterworfen wird: es läuft jetzt in Istanbul ein Film, der französisch *Paris qui rit* heisst und auf Türkisch mit dem Partizip übersetzt werden muss (*gülen Paris*). Die Darstellung dieser Wandlungen wäre einer Monographie würdig. - Ich würde das *qui soufflent* des V. 20 ebenfalls als eine Art Epitheton constans fassen, gleichsam eine Wiedergabe von homerischen Komposita: »in Sümpfen laut schnaubend». Daher Präsens.

[2] Man beachte *fixent un œil humilié:* die Einheitlichkeit der Richtung dieses Starrblicks mehrerer Wesen ist stärker betont als bei einem Ausdruck mit *des yeux.* — Die Stockungen und

gen: das Interieur und Stilleben, das wie ein Bild im Präsens (vgl. Heiss) beschrieben wird, ist deshalb gewählt, weil so das Gedicht selbst den Sieg von Kosmos über Chaos veranschaulicht: es *herrscht jetzt* die Magie Omphales, *nach* den Taten des Herkules. Zugleich ist, pointiert gesagt, das Stilleben der Ausdruck des stillen Lebens der Frau, das Passivität und Schlaf scheint, wo es emsige Agilität ist. Ein Gedicht, das Bindung und Bannung chaotischer Mächte durch die stille Geschäftigkeit und Sanftmut der Frau besingt, muss ein *ruhendes* Bild geben: ein schnurrendes Spinnrad passt zu der Herzschwere des bedrückten Gretchens, nicht zur selbstsicheren Magie der Heldenbezwingerin. Der Palast Omphales in seiner Weiträumigkeit — *dies* soll wohl der anachronistische Latinismus *atrium* in dem Griechenmilieu ausdrücken [1] —, Pracht, Fülle muss ruhen, weil

---

Einschübe, die Heiss in dem Schlussatz konstatiert, sind selbst rhythmischer Ausdruck der Hemmnisse und Widerwärtigkeiten, die weggeräumt werden durch die Macht Omphales, der Kultur, usw.: der Satz tastet sich zum Sieg der bindenden Mächte durch. Der Satz wird zu einer 'difficulté vaincue', die selbst eine solche ausdrückt. — Heiss hebt den parnassischen Charakter des Gedichts hervor: dieser Schluss des — ganz vag an ein ausgeweitetes und regelentwachsenes Sonett erinnernden — Gedichts ist offenbar — ebenso wie der fruchtbare Moment des Schauens von Gesichten — selbst von parnassischer Begrenztheit und Statik eingegeben. V. Hugo kennt auch den anderen Typus von Gedichtschlüssen, wo das Auge des Lesers in träumerisch-symbolische Fernen wandert (so in *Booz endormi* die Vision der Ruth: *cette faucille d'or dans le champ des étoiles*, ein Typus, der bei Hérédia produktiv geworden ist) — aber in beiden Fällen erscheint ein mit allerlei Hemmungen ausgestatteter Satz, der sich nur langsam zu den wirkungsvollen Endworten durchringt.

[1] Das griech. *μέγαρον* hätte im französischen Milieu keine Assoziationen hervorrufen können. Bei der zentralen Lage des Atriums im römischen Hause würde ich nicht vom »häuslichen Winkel» (S. 65) sprechen, in dem sich weibliche Arbeit abspiele.

Der Anachronismus der auf einem Spinnrad spinnenden Parzen ist schon älter als V. Hugo, vgl. das Bild von Bonnard Ende des 17. Jhs., das in Schuchardts Werk »An Adolf Mussafia» abgebildet ist (Figur 4).

eine Kultur etwas Ruhendes ist, aber man muss die Mächte der Barbarei in ihrer dumpfen Bewegtheit, die den Palast umzüngelt und umzischt, ebenfalls spüren. Die geistige Spannung zwischen Kultur und Barbarei, dies Kräfte-Niederhaltende und Bannende der Kultur, hat V. Hugo in eine das Gedicht belebende Spannung von entfalteter und niedergehaltener Bewegung zu übersetzen gewusst. Aus diesem Gegensatz: Ruhe von der Frau ausgehend [1] — Bewegung der edlen Kräfte des Helden, der unedlen der Drachenbrut [2] — folgt, dass ein schnurrendes Rad im Zentrum des Genrebildes gestört hätte: das schlafende Rad (meinetwegen mit Einschluss der Gefahr, die in einer Ruhe des Helden liegt) folgte aus der Gesamtkonzeption. Die Ungeheuer, die verständnislos die Ohnmacht ihres Bezwingers gegenüber der Frau sehen, können nur auf einen Punkt, auf einen Faden, nicht auf ein Bewegtes hinstarren. Zur Magie gehört die totale Erstarrung der latenten Kräfte in dem 'fruchtbaren Augenblick'. Aber diese augenblicklich gezähmten Kräfte könnten jederzeit aus ihrer Bannung erwachen und furchtbar herumschweifen in einer anarchisch gewordenen Welt (*rôdant d'un air terrible*).

Nun zur Europa-Darstellung auf dem Spinnrad: sie scheint mir eine genau ausgeführte Gegensatz-Parallele zu Omphale zu sein (was wieder die zentrale Rolle der Omphale bestätigt), aber in etwas anderer Weise als Heiss sie darstellt: ich setze eine Proportion an:

Europa: Juppiter als Stier: monstrueux Océan = Omphale: Herkules: vingt monstres.

---

[1] In neuester Zeit hat Ortega in seinem Buch über die »Liebe» Sein und Stehenbleiben der Frau in ihrer kulturellen Wirkung auf den Mann verfolgt: die Damen der Troubadours, die diesen nichts gaben als ihr Sein, usw. — Über Klages' Interpretation des Herakles als Feind der echthonischen Kräfte vgl. »Cultura», 1931, S. 567, über Heraklesdichtung in Frankreich Thibaudet, NRF. 41, 443.

[2] Zu *typhon* = Schlange vgl. noch den Anklang an *Python* 'Schlange' (vgl. später Salammbô X: »son grand serpent, le Python noir»).

Europa ist die Frau, die den Mann und die chaotischen Kräfte zur Ausübung von Gewalt gegen sie selbst, zu ihrer eigenen Vergewaltigung reizt, statt sie sittlich durch eine überlegene Kultur zu binden: sie kann nur voll Schrecken die Zärtlichkeiten des Ungeheuers Ozean, voll Klagen den Raub durch den Gott in Tiergestalt, den animalischen Gott, geschehen lassen und muss die Augen sénken zum Zeichen der Demütigung — während Omphale die Ungeheuer selbst demütigt. Europa ist die reizende Frauenschönheit (*pieds roses!*), die nicht sittlich bändigende und bindende. Die Liebkosung des Ozeans bringt keine Beruhigung, sondern Einbruch einer rohen Macht in den Bereich des Weibes — schliesslich wird doch auch in der Sage Europa vom Stier durch das Meer geschleppt, d. h. der Gewalt der Elemente preisgegeben. Wenn gerade dies Gegenbild Omphales auf ihrem Spinnrad gebildet ist, so soll das wieder den Sieg und die Höhe Omphalens über ihren Geschlechtsgenossinnen, ihres Kultur*seins* über dem der anderen abheben: die Erinnerung an das wilde Instinktleben, gerade dann und dort, wo es überwunden ist, zeigt die Wegesstrecke an, um die ihr Wesen weitergekommen ist: Kultur erlebt sich selbst in der abhebenden Erinnerung der Unkultur, aus der sie geworden ist. V. Hugo hat jedes Wort in diesem Diptychon Europa-Omphale berechnet und bis in die Einzelheiten die Pendant-Wirkungen ausgespart:[1] während die Ungeheuer, die Herkules bezwang, nur von fern zu starren wagen, beleckt das Ungeheuer Europa mit seinen Küssen; dort starren die Tiere auf den Faden Omphales, hier senkt das Mädchen den Blick erschreckt vor dem Ungeheuer, usw. Ich weiss also nicht, ob von einer Zähmung des Ozeans die Rede sein kann: zwar küsst der Ozean Europa, aber das ist ein gewaltsames Naherücken, und sie wird von Juppiter erbarmungslos durch das Meer durchgeschleppt. Vor allem aber ist der Gott ein Tier und verwandt den ungeheuerlichen Mächten.

[1] Im Gegensatz zur communis opinio über die Romantiker, wie sie etwa ein Ugo Foscolo formuliert: »I moderni sono troppo ciarlieri per me.»

Der dualistisch-antithetische, der (gleichsam) Sonett-Charakter des Gedichts passt zu V. Hugos Weltanschauung: den schwer errungenen Sieg über das Chaotische hat dieser Dichter in seinem Sensorium und Nervensystem, in seinem Schauen und Denken, in seinem Zeichnen und Dichten wie kein anderer erlebt. Daher man bei V. Hugo immer dem Wort (*verbe*) als Bändiger der Chimären begegnet: seine Wortgewalt ist Magie, die das Chaotische niederhält. Die beiden Züge, die man an ihm immer wieder auffällig und abstossend empfindet, das Rhetorische und die wuchernde Formenphantasie, sie bedingen einander: das Zuviel des Einen fordert das Zuviel des anderen. In unserem Gedicht ist der Sieg der *Frau* über das Chaos besungen in einer dichterischen *Form*, die selbst Triumph über das Chaos ist. In solchen Gedichten bezwingt V. Hugo, der denkbar ungriechische Kyklop, sich selbst, das Reptil, den Rabelais in sich und schwingt sich aus dem Grauen des Dunkels auf zu echt hellenischer Katharsis. Vergessen wir nicht, was Claudel in unvergleichlichen Seiten (»Positions et Propositions» S. 44) als das Wesentliche an unserem Dichter erkannt hat: »On peut dire sans exagération que le sentiment le plus habituel à V. Hugo, sa chambre intérieure de torture et de création, c'est *l'épouvante, une espèce de contemplation panique*.»[1]

LEO SPITZER

Flaubert et Baudelaire et les »hauts lieux»

Les passages suivants, de Flaubert et de Baudelaire, contiennent une curieuse erreur concernant les *hauts lieux* — erreur d'autant plus curieuse qu'elle est commune aux deux auteurs.

Flaubert, en 1853, écrit à Louise Colet (*Corresp.*, éd. Conard III 217): Dans les premières années que j'étais à Paris, l'été, par les grands soirs de chaleur, j'allais m'asseoir devant Tortoni, et en regardant se coucher le soleil, je regardais les

[1] Siehe Nachtrag, S. 160.

filles passer. Je me dévorais, là, de poésie biblique. Je pensais à Isaïe, à la »fornication des hauts lieux»[1] et je remontais la rue de La Harpe, en me répétant cette fin de verset: »Et son gosier est plus doux que de l'huile»[2].

Et voici comment Baudelaire, dans son essai plein d'enthousiasme sur »Richard Wagner et Tannhäuser à Paris» (*L'art Romantique*, éd. Crépet, p. 207), décrit les sentiments qu'il a éprouvés en entendant la musique de Wagner: »Je me sentis délivré des *liens de la pesanteur*, et je retrouvai par le souvenir l'extraordinaire *volupté* qui circule dans *les lieux hauts* . . .» (c'est Baudelaire qui souligne).

Qu'est-ce qu'un *haut lieu?* — C'est un *lupanar*. Mais pourquoi *haut lieu?* Pour la prostitution, on supposerait plutôt un souterrain qu'un lieu élevé. Mais dans la Bible, *prostitution* veut dire *idolâtrie*. Les Prophètes, en reprochant au peuple d'Israël de sacrifier aux dieux étrangers, d'être infidèle au Seigneur, stigmatisent cette idolâtrie comme une prostitution, et comme cette idolâtrie se pratiquait sur les montagnes, ils parlent de »hauts lieux» avec la signification de »lieux de débauche».

Flaubert renvoie à Isaïe, mais c'est plutôt Ézéchiel qu'il aurait dû nommer. Dans Isaïe, je n'ai pas trouvé de passage correspondant. Mais Ézéchiel dit, par exemple (16, 15 sqq. de la traduction de Sacy): »Voici ce que dit le Seigneur Dieu à Jérusalem: . . . Et après cela vous avez mis votre confiance en votre beauté, vous vous êtes abandonnée à la fornification dans votre gloire; et vous vous êtes prostituée à tous les passants . . .

16. Et vous avez pris de vos riches vêtements, et les avez cousus l'un à l'autre pour en faire les ornements de vos *hauts lieux* (Vulgate: *fecisti tibi excelsa* . . .), où vous vous êtes plongée

[1] Dans la première édition de la *Correspondance* (Conard, II 227), il n'y a pas de guillemets ici.

[2] *Proverbes de Salomon*, 5, 3: Car les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile (traduction Lemaistre de Sacy).

dans la fornication d'une manière qu'on n'a jamais vue, et qu'on ne verra jamais.

17. Vous avez pris ce qui servoit à vous parer, qui étoit fait de mon or et de mon argent, . . . et vous en avez formé des images d'hommes, auxquelles vous vous êtes prostituée . . .

24. Vous avez bâti pour vous un lieu infâme, et vous vous êtes préparé dans toutes les places publiques une maison d'impudicité (Vulgate: *et aedificasti tibi lupanar, et fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.* Traduction Ostervald: . . . tu t'es bâti un lieu éminent, et . . . tu t'es fait des hauts lieux par toutes les places).

Cf. aussi Jérémie 3, 2, traduction Sacy (le Seigneur parle à Israël): Levez vos yeux en haut, et voyez où vous ne vous êtes point prostituée (Vulgate: *Leva oculos tuos in directum, et vide ubi non prostata sis*).

Donc, *excelsum* (haut lieu) a d'abord signifié »lieu où se pratique l'idolâtrie« (et non pas »lieu de débauche«). Cf. Deutéronome 12, 3: Subvertite omnia loca, in quibus coluerunt gentes, quas possessuri estis, deos suos super *montes excelsos*, et colles . . .; Lévitique 26, 30: »Destruam excelsa vestra, et simulachra confringam«; Rois III 3, 3: Dilexit autem Salomon Dominum . . . excepto quod in excelsis immolabat . . . Abiit itaque in Gabaon, ut immolaret ibi; illud quippe erat excelsum maximum; ib. 15, 14: excelsa autem non abstulit; ib. IV 17, 9: filii Israel . . . aedificaverunt sibi excelsa, etc.

Mais pour les Prophètes, qui regardent l'idolâtrie comme une prostitution, les mots *excelsum*, *lupanar* et *prostibulum* sont synonymes. Au verset *aedificaverunt sibi excelsa* correspond dans Ézéchiel 16, 24: *aedificasti tibi lupanar, et fecisti tibi prostibulum*; au verset *Destruam excelsa . . .* (Lévit. 26, 30) correspond dans Ézéchiel 16, 39: *destruent lupanar tuum et demolientur prostibulum tuum.*

Comme *excelsum*, *lupanar* et *prostibulum* sont synonymes dans la Vulgate, de même *haut lieu*, *lieu infâme* et *maison d'impudicité* chez les traducteurs. Ils auraient pu faire une distinction, en traduisant *lupanar* et *prostibulum* par *lieu*

infâme ou *maison d'impudicité* et en réservant *haut lieu* pour *excelsum*. Lemaistre de Sacy, à ce qu'il paraît, a fait cette distinction. Mais Ostervald, par exemple, traduit par *haut lieu* non seulement *excelsum*, mais aussi *lupanar* (Ézéchiel 16, 39). Et même dans les traductions qui réservent *haut lieu* pour *excelsum*, c'est le contexte qui donne à *haut lieu* le sens de *lieu de débauche* (. . . vos hauts lieux où vous vous êtes plongée dans la fornication: Ézéchiel 16, 16, traduction Sacy, cité plus haut).

Mais à côté des sens spéciaux (lieu d'idolâtrie et lieu de fornication), *excelsum*, dans la Vulgate, a conservé la signification générale (lieu élevé). Cf. Job 16, 20: Ecce enim in caelo testis meus, et conscius meus *in excelsis;* Luc 19, 38: pax in caelo, et gloria *in excelsis;* Hébreux 1, 3: sedet ad dexteram majestatis *in excelsis*, etc. Traduction Sacy: . . . et celui qui connoît le fond de mon cœur réside *là-haut;* . . . paix dans le ciel et gloire *au plus haut des cieux;* . . . il est assis *au plus haut du ciel* . . . Traduction Ostervald: . . . mon témoin est *dans les lieux hauts* . . .; Paix soit dans le ciel, et gloire *dans les lieux très-hauts!* . . . s'est assis à la droite de la Majesté divine *dans les lieux très-hauts.* »Bible de Calvin»: . . . et celuy qui me garentit, *aux lieux tres-hauts;* . . . paix soit au ciel, et gloire *es lieux treshautz;* . . . s'est assis à la dextre de la Majesté *es lieux hautz.*

Donc, Lemaistre de Sacy n'a pas voulu traduire *excelsa*, dans cette acception, par *hauts lieux;* il a réservé *hauts lieux* pour les lieux d'idolâtrie et de fornication. Les traducteurs protestants[1], cependant, ont trouvé un autre expédient pour tourner la difficulté: quand il s'agit des lieux d'idolâtrie, ils traduisent *excelsa* par *hauts lieux;* s'agit-il de la demeure de Dieu, ils traduisent ce mot par *lieux hauts* ou *lieux très-hauts.*

Or, Baudelaire, dans le passage que nous avons cité, parle de la volupté qui circule dans les *lieux hauts.* Comme ce terme

[1] Ostervald, protestant, a évidemment utilisé la »Bible de Calvin».

ne se trouve pas dans les traductions catholiques (ni ailleurs, que je sache), il faut en conclure qu'il l'a vu dans une bible protestante ou qu'il l'a entendu d'un protestant. Mais il semble qu'il ait confondu les *lieux hauts* (demeure du Seigneur) avec les *hauts lieux* (lieux de »prostitution»). Car il parle de la *volupté* qui circule dans ces lieux. Voilà qui fait rêver (comme dirait Flaubert).

Il va sans dire que Baudelaire n'a pas eu l'idée précise d'un lieu qui serait en même temps maison de débauche et demeure de Dieu. Il aura concilié d'une autre manière les deux notions. Il aura pris à la lettre la prostitution dont parlent les Prophètes; il aura cru que cette prostitution se pratiquait dans les *hauts lieux* (ou *lieux hauts*). Puis, *haut* lui aura suggéré l'idée de quelque chose d'élevé, de sublime, de céleste. Il en sera résulté la notion vague d'une *volupté céleste.*

Le passage de Baudelaire, il est vrai, n'est pas aussi clair que celui de Flaubert. A la rigueur, on pourrait supposer qu'il ne pensait pas, en l'écrivant, à la fornication des hauts lieux, mais simplement à la béatitude céleste, aux délices du Paradis. Mais alors, il aurait écrit plutôt *béatitude* que *volupté*, et plutôt »béatitude qui circule *dans les hauteurs du ciel*» ou »*au plus haut des cieux*». Car ce sont là les expressions courantes; *lieux hauts* est très rare. Chaque chrétien connaît l'évangile de Noël (Luc 14, 2), où les anges s'écrient: »Gloire à Dieu *au plus haut des cieux*, et paix sur la terre . . . »Ici, les traductions catholiques et protestantes concordent (texte de la Vulgate: »*Gloria in altissimis Deo . . .*»). D'ailleurs, Baudelaire, quand il veut parler du ciel, se sert lui-même des expressions »le plus haut du ciel» (Fleurs du Mal, XLI) et »les hauteurs du Ciel» (ib. *Les Litanies de Satan:* Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs Du Ciel, où tu règnes, et dans les profondeurs De l'enfer où, vaincu, tu rêves en silence!). Remarquez aussi qu'il dit: ». . . et je retrouvai *par le souvenir* l'extraordinaire volupté qui circule dans les lieux hauts». Peut-on retrouver par le souvenir la volupté du Paradis céleste, à moins d'y avoir séjourné?

Quant à *volupté*, ce mot ne s'emploie guère par rapport au Ciel. Dans le langage chrétien, ce mot se dit presque toujours avec un accent de réprobation. Il est vrai qu'on trouve dans la Vulgate, Psaume 26 (27), 4: . . . ut videam *voluptatem Domini*, et visitem templum eius. Mais là précisément, Lemaistre de Sacy et Ostervald, dans leurs traductions, ont évité le mot de *volupté*. (Sacy: . . . afin que je contemple *les délices* du Seigneur; Ostervald: pour contempler *la beauté* de l'Éternel). Ce mot, employé en bonne part et se rapportant aux jouissances purement spirituelles, aux choses saintes, est une innovation du XIX[e] siècle, et peut-être est-ce à Baudelaire que nous la devons. Car *volupté*, avec cette signification, est une notion chère à Baudelaire. N'est-ce pas lui qui dit dans le premier poème des *Fleurs du Mal:*

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés
> Et comme la meilleure et la plus pure essence
> Qui prépare les forts aux *saintes voluptés?*

Cf. le troisième poème de son recueil, *Élévation*, où il exprime à peu près les mêmes idées que dans le passage cité de l'article sur Richard Wagner:

> Mon esprit . . . .
> Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
> Avec une indicible et mâle volupté.

Et dans le même essai, quelques lignes plus bas, il dit: »Alors je conçus pleinement l'idée d'une âme se mouvant dans un milieu lumineux, d'une extase *faite de volupté et de connaissance*, et planant au-dessus et bien loin du monde naturel».

On pourrait objecter que *volupté* sans aucune nuance défavorable se trouve déjà chez La Fontaine (»O douce Volupté . . . divine Volupté») et chez les philosophes sensualistes du XVIII[e] siècle. Mais c'étaient là des épicuriens. Pour Baudelaire, poète *chrétien*, la volupté n'est pas douce – elle est maudite. Sa conception primordiale de la volupté, c'est la

conception chrétienne. Dans *Fusées*, il écrit: ». . . la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté». Et en parlant de l'ouverture de *Tannhäuser*, il prie le lecteur »de détourner sa pensée des hymnes vulgaires de l'amour, tels que les peut concevoir un galant en belle humeur; en effet, il n'y a ici rien de trivial; c'est plutôt le débordement d'une nature énergique, qui verse dans le mal toutes les forces dues à la culture du bien; c'est l'amour effréné, immense, chaotique, élevé jusqu'à la hauteur d'une contre-religion, d'une religion satanique».

Mais si, pour Baudelaire, la volupté est l'œuvre de Satan — comment peut-il y avoir une volupté *sainte?* Il est bien possible que cette conception, elle aussi, doive son origine à une confusion entre les *hauts lieux* et les *lieux hauts*. Les *hauts lieux* dont parlent les Prophètes sont, pour Baudelaire, des lieux de volupté. Mais si, comme il semble le croire, les *hauts lieux* (*lieux hauts*) sont aussi la demeure de Dieu, la volupté qui y »circule» doit bien avoir un caractère *saint*. Remarquez que Baudelaire parle d'une extase *faite de volupté et de connaissance*. Or, *connaissance*, c'est évidemment la connaissance du bien et du mal, fruit du péché (Genèse 2, 17).

*

Bien plus clair est le passage que nous avons cité de Flaubert. A l'encontre de Baudelaire, Flaubert parle de la »*fornication* des hauts lieux». Nul doute qu'il n'ait pris à la lettre ce qui, chez les Prophètes, n'est qu'une métaphore. Et puisqu'il croyait que cette fornication se pratiquait sur les hauteurs, la prostitution biblique avait, pour lui, un caractère à la fois maudit et sacré. Et non seulement la prostitution du temps des Prophètes, mais aussi la prostitution qu'il voyait dans les rues de Paris. C'est ce qui lui a permis de revêtir d'une gloire poétique une chose si peu esthétique que la prostitution des rues. En regardant les filles passer, il se dévore, comme

il dit, de poésie biblique. »Et quand ce ne serait que le costume impudent, la tentation de la chimère, l'inconnu, le *caractère maudit*, la vieille poésie de la corruption et de la vénalité!»

Et cette idée, qui nous rappelle le goût de Baudelaire, a fourni à Flaubert l'un des thèmes de *Novembre*, œuvre de jeunesse qu'il n'a jamais publiée. L'héroïne de cette nouvelle, une prostituée, n'est pas peinte d'après la réalité, mais avec des réminiscences bibliques. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans mon édition[1].

*

Si Flaubert s'est trompé, et si Baudelaire, à ce qu'il paraît, a commis la même erreur concernant les *hauts lieux*, on peut se demander si les deux auteurs se sont trompés indépendamment l'un de l'autre.

On ne saurait nier que tous les deux, ils n'eussent connu la Bible. Flaubert la cite dans la lettre même où il parle de la »fornication des hauts lieux». Cette lettre est de 1853, et c'est en 1849 qu'il avait achevé la première version de la *Tentation de saint Antoine*, pour laquelle il a utilisé les saintes Écritures.

Quant à Baudelaire, lui aussi les a étudiées. En décrivant un tableau de Delacroix, représentant Lucifer terrassé sous les pieds de l'archange Michel, il rappelle des versets d'Isaïe, de saint Jude et de l'Apocalypse[2]. Et pour un autre tableau du même peintre, il cite les versets correspondants de la Genèse[3].

Il est donc possible que Flaubert et Baudelaire aient lu des passages où les Prophètes réprouvent la »fornication des hauts lieux», et qu'ils se soient mépris tous les deux. Mais alors il faudrait admettre qu'ils ont lu ces passages avec très peu d'attention, ou qu'ils étaient obsédés par la même idée fixe.

[1] Flaubert, *Novembre*. Munich 1926, Librairie académique Max Hueber. (Romanische Bücherei, Nr. 6).

[2] *L'Art Romantique*, éd. Crépet, p. 45.

[3] *L. c.*, p. 43.

N'est-il pas plus probable que l'erreur de l'un ne soit pas indépendante de l'erreur de l'autre?

Mais alors — ont-ils eu une source commune, contenant déjà cette erreur si étrange? On pourrait penser à Chateaubriand[1]. Mais je n'ai pu découvrir aucun passage dont ils auraient pu se servir.

Ou est-ce que l'un des deux a connu le texte de l'autre? — L'article de Baudelaire sur Wagner a été imprimé (en 1861), mais il est postérieur à la lettre de Flaubert (de 1853). Et il n'est guère vraisemblable que Baudelaire ait jamais vu cette lettre, adressée à Louise Colet.

Mais il se pourrait que Baudelaire et Flaubert, dès avant 1853, eussent échangé leurs idées. La première lettre de Flaubert à Baudelaire qu'on trouve dans la *Correspondance* imprimée, n'est, il est vrai, que de 1857 (*Corr.* IV, 204). Mais sans doute les deux écrivains se sont-ils connus plus tôt, puisque cette lettre commence par »*Mon cher ami*». Dans une autre lettre de la même année, Flaubert écrit à Baudelaire: ». . . et nous causerons de tout cela dans six semaines, quand je vous reverrai». Donc, il l'a vu plus tôt. Mais quand ont-ils lié connaissance? — Leurs relations semblent avoir commencé dans le salon de la *Présidente* (Madame Sabatier), que Baudelaire a adorée de 1852 à 1857. Dans son salon de la rue Frochot, on voyait Gautier, Flaubert, Louis Bouilhet, Maxime Du Camp, Feydeau, Baudelaire et bien d'autres[2].

[1] Je n'ai pu me procurer le livre de V. New Smead, *Chateaubriand et la Bible* (1924).

[2] Cf. Baudelaire, *Œuvres posthumes*, p. p. Eugène Crépet, p. 291–299; *Œuvres complètes*, p.p. Jacques Crépet, *L'Art Romantique*, p. 563; A. Séché et Jules Bertaud, *Charles Baudelaire*, p. 140. D'après Jacques Crépet, les relations entre les deux auteurs, pour peu suivies qu'elles fussent, n'en avaient pas moins pris très vite un tour assez intime. Flaubert a été un des premiers admirateurs de Baudelaire, méconnu de la majorité de ses contemporains. Cf. Hildegard Stirnberg, *Baudelaire im Urteil der Mit- und Nachwelt*, Münster-Paris, 1935, et Alfred Mortier, *Le Génie Français*, novembre 1935.

Quoi qu'il en soit, les idées des deux écrivains se ressemblent bien souvent d'une façon étonnante. C'est ainsi que Flaubert écrit à Louise Colet en 1853 (c'est-à-dire avant la publication des *Fleurs du Mal*): ». . . Qui sait à quels sucs d'excréments nous devons le parfum des roses et la saveur des melons? A-t-on compté tout ce qu'il faut de bassesses contemplées pour constituer une grandeur d'âme? tout ce qu'il faut avoir avalé de miasmes écœurants, subi de chagrins, enduré de supplices, pour écrire une bonne page? Nous sommes cela, nous autres, des vidangeurs et des jardiniers. Nous tirons des putréfactions de l'humanité des délectations pour elle-même, nous faisons pousser des bannettes de fleurs sur des misères étalées. Le Fait se distille dans la Forme et monte en haut, comme un pur encens de l'Esprit vers l'Éternel, l'Immuable, l'Absolu, l'Idéal» (*Corr.* III 407).

Il se peut donc que Flaubert et Baudelaire aient causé ensemble sur les *hauts lieux*.

*

Après l'impression de cet article, j'ai trouvé ceci:

D'après J. Trénel, *L'ancien testament et la langue française du moyen âge* (thèse, Paris 1904, p. 345), *hauts lieux* se trouve pour la première fois dans la *Bible historiale* (fin du XIII^{e} siècle), par ex. *Et nequedent n'osta mie les haus lieus ou li puebles aloit encore sacrefier* (dans la Vulgate: *excelsa*). *Hauts lieux* signifie donc: les autels érigés aux idoles sur les collines. Les traductions antérieures et une bible française du XIV^{e} siècle ne disent pas *hauts lieux*, mais simplement *monts* ou *montagnes*. Mais *hauts lieux* se retrouve en 1496 chez Jean de Rély, *Bible française* (Paris 1544, I, v° 127): Lors sacrifioit le peuple en haulx lieux.

Cependant, M. Trénel ne dit pas que *hauts lieux* signifie aussi *lieux de prostitution*, c'est-à-dire *lieux d'idolâtrie* (l'idolâtrie étant regardée par les Prophètes comme une prostitution).

Le même auteur, dans une autre thèse (*L'élément biblique*

dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné, Paris 1904, p. 105), cite un vers des *Tragiques* (p. 277): Voz pères ont changé en retraicts les *hauts lieux*. M. Trénel ne donne pas de commentaire. Évidemment, d'Aubigné ne savait pas au juste ce que veut dire *hauts lieux*. Car puisque ce sont des lieux de prostitution (au sens biblique), on ne peut pas les changer en *retraicts*.

Au XVII[e] siècle, on trouve *hauts lieux* dans la traduction de la Bible par Lemaistre de Sacy (*Rois* III, III, 2: *Le peuple immolait toujours dans les hauts lieux . . .*), chez Racine, *Athalie* III, 6: *Jéhu sur les hauts lieux enfin osant offrir Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir*, et chez Massillon (Oraison funèbre sur Villars): *Trop zélé sacrificateur du temple de Sion pour souffrir que sous son ministère les hauts lieux se multiplient dans Israel.* (Voir Littré, *s. v.* lieu 3°). Le sens est toujours: lieu d'idolâtrie.

Dans un sens tout à fait différent, *hauts lieux* est employé par Lamartine à la fin de la trentième *Méditation poétique* (La Poésie sacrée): »Reposez-vous, harpes sacrées, Jusqu'au jour où, sur les *hauts lieux*, Une voix au monde inconnue Fera retentir dans la nue: Paix à la terre, et gloire aux cieux.» Ici, *hauts lieux* veut dire: la plus haute partie du ciel.

Comment se fait-il que *hauts lieux* ait deux significations aussi différentes? Comme nous l'avons vu, c'est la Vulgate qui emploie *excelsa* dans ces deux significations: *Attamen populus immolabat in excelsis* (Rois III, III, 2) et *Gloria in excelsis!* (Luc XIX 38).

EUGEN LERCH

The Development of Modern Italian Literature

The half century following the conquest of Rome (1870—1915), which closed the second phase of our Risorgimento, up to the intervention of Italy in the World War, is usually considered as a period of interior adjustment in the new state; as a period in which the minds confronting the grave national

problems naturally turned toward forms more practical and more politically active. An idyllic and serene, stylized picture, not lacking pretext in reality by which some historians are still pleased, — because both positivism, which for some years marked a stage of Italian thought, and some facts of foreign and internal politics (the fall of Crispi, the affront of Cairoli in the Tunisian question) seem to be in agreement in tone and character with this picture of tranquil, triumphant mediocrity. Nor indeed does this Italy present itself in colors entirely antipathetic — this Italy, provincial, middle-class but hard-working, wholly dedicated to strengthening her economical structure and her recent unity; and we find expressions and characteristics, and with a bit of good will, some outstanding features of our people.

But we who are already far removed from those generations not in time but ideals, aspirations and culture, — in face of which we are as of another essence, already individualized and conscious of self — we feel that this judgment is unjust, that this representation of Italy is not the true one, and sins through misunderstanding toward her greater and more fecund accomplishments. We have, outlined clearly behind us, the men and the events which have preceded us. We know well the true measure of forces and experiences with which our fathers have braved formidable problems: the restoration of Southern Italy, the social reforms, colonial expansion, the Roman question with the Pope; and we can clearly see that the enormous conflict between the forces and the problems has been able to be calmed by the Italian people and by its condottieri only with courage and cool and desperate resolution, with the offering of not only work and sacrifice, but with the whole strength of the spirit. Otherwise it would not be possible to explain even the material progress, so to speak, of Italian life, only by the actuality and tenacity of the work of the nation: the redoubling of the national riches, the creation of the State's structure, the rise of industry, of the railways, of the ports, the development of the schools and of education in general — a work which must be evaluated, holding in mind in what condition the monarchy of Savoy had found the greater part of the regions of Italy. But that is not all, this Umbertine Italy, this mediocre Italy, it is the same Italy which laid the foundation on the Red Sea for a colonial empire, which gave millions of her sons to the progress of young nations and to the redemption of unproductive lands. It is the same Italy who, last come

among the great nations, received at first as an unwelcome guest at a table already full, becomes little by little the centre of gravity between the two blocks of opposed ideas in Europe, the axis of a new equilibrium, and ends by constituting the weight which on the morrow in the conflagration of the World War could make the balance of one side or the other tremble. To be realized, an enterprise of so great importance also for the general ordering of Europe exacts heavy sacrifice: idealism more than petty and miserly calculations of self-interest and material gain, ambition, imagination vigorously nourished. Such undertakings naturally need temperaments, souls and individuals very different from those which people are accustomed to imagine in the Italy of that time. It is not that these aspects — positiveness, mediocrity of taste proved by a certain flat romanticism as in Prati and Strecchetti, and by a certain type of langorous literature as in Barrilli — are completely lacking in us. It would be wrong to affirm it, an error to believe it. No more than are lacking political failures and military defeats, the one and the other honorable, against a preponderance of forces and a coalition of interests and men in opposition humanly invincible. But, we should say, looking back at history, those are not the events, the men, the ideas which have counted thoroughly in the formation of the Italian spirit and nation. To no one would it occur, I believe, to choose as masterpieces representative of our literature of the time the novels of Barrilli and of Rovetta, the poems of Rapisardi, the dramas of Cavallotti. One must search to keep from citing the great, such as Abba, Martini, de Roberto, de Marchi. The same discernment, the same feeling for the essential, must be applied to Italian life of the time. The scale of values is completely upset, because the others are of no value, purely and simply this.

Umbertine Italy has not been, if we project it into the future, the calm age of bourgeois prosperity. It has been a hard, tragic age for our people. It was a period of interior adjustment, it is true, but always conscious, tormented rather by an ideal of grandeur, perhaps more in proportion to future forces than to those of its time. And the adjustment itself was so rapid as to seem revolutionary; if nothing of it was transparent outside, it was due also to the lightening rapidity of this action. Revolutionary, besides, internally and externally, one could consider it — if one looks beyond the time, one thinks of the opposing forces. It was not a wide Roman road, that

which the Italians trod then, but rather a path which they opened with difficulty by force of arm and axe through a wild forest »both fierce and strong», and not without uncertainty, not without danger of being lost, but they pressed on, filled with the desire to arrive.

To arrive, to be clear, at that hierarchy to which they had the right in Europe. And when they arrived there — which happened politically and culturally toward the end of the first decade of our century as the numerous »discoveries» of modern Italy made by foreign writers prove — when they arrived there, I repeat, it was not to rest, but to consolidate the conquest with two wars, the Libyan and the European, to give the decisive blow to two empires, Turkey and Austria, in order to make the Fascist Revolution. One must not forget that it is really the youth of »Umbertine Italy», those born from about 1880 to 1895, who have carried to completion the Risorgimento up to almost all the boundaries of the country and into the institutions of the State.

Therefore, it is not a calm parenthesis, our life from Carducci to D'Annunzio; but rather the epoch of a feverish work of research, of a continual conquest; an epoch of spiritual and political identification of the Italian people through its best forces. The unification is not the goal but the point of departure of a severe critical work, of introspection, of clarification which begins in the same time the gearing of Italy as a new unity into the European hierarchy, and the evaluation of herself and her own past. May this »self-discovery» of the Italians not sound strange!

The unification of our peninsula represents a completely new fact. One must go back to the Roman conquest of Italy to find in history something similar. In the Middle Ages the process of unification had been impeded by the Papacy and by the Empire — fundamentally diverse and contrasting aspects of the same Roman and Imperial tradition; the power having passed from the free community, (which in its municipal institutions carried the germs of Fascist corporativism) to the sovreignty, and on the way of a definite integration, the difficulty came from foreign invasion. Therefore, in spite of the community of origin, tradition, literary language and culture, the substratum common to the Italians was above all made from cultural origin, reflected upon — never experienced nor tried by a true community of life and interest. The past clung to a tradition more or less completely provincial; the

geographic character of the country, the foreign dominations, diverse and successive, had contributed to the increase of this particularism, rebellious and exacting, which even in the middle of the Risorgimento wavered still between federation and unity. Here then is the first problem for the Italians of the time. Placed at last in intimate contact, compelled to collaborate in the construction of the same building, united by the bonds of ideals, by the memories of battles fought for the same cause, rather than by a mutual cognizance and condescension, they must recognize each other, bind themselves in a national personality, an exponent of the various characteristics of collectivity.

From the point of view of culture, all that signifies also a crisis of tradition. In the necessity of self-definition a generation or a people recognizes not only the newness of a factor come into its own life but also the triumph over tradition incapable of giving an adequate explanation and evaluation thereof. Between the reality unexpectedly revealed, and the capacity for evolution of the tradition, a discord manifests itself; and theoretically, as futurism shows, one could arrive at an integral renewal and at a denial of the whole past. Actually the new order, after a series of waverings from innovation to conservatism, finishes by incorporating itself into the tradition, making it younger.

Literally the crisis of Italian tradition after 1870 can in part be connected with the first romanticism and with the problem of a »romantic classicism.» Italy as it is known by hearsay, never had a true period of romanticism. With many polemics, but without shocks, the romantic writers grafted themselves into the literature of the end of the eighteenth century, and thus into the traditional development of Italian literature. Manzoni demonstrates it persuasively by the novel and narrative prose. Clear, grave, balanced — he conceives the work of art not as a caprice of feeling and fantasy but as architectural creation in which one must keep in mind the high purpose: social, religious, civil. — Creation apt, consequently, to conciliate in a calm harmony of lines and mass — the impulse of temperament with reflection. This character, thoughtful, balanced — in a word, classic, of our romanticism, is still more clear in poetry, in Foscolo and above all in Leopardi, who not only respect but put into force again the old metres and classical forms.

The importance of the conservation of the form is much

greater than it might appear; it is this on which is based not only the bond with the past but also the explanation and the germ of modern Italian poetry. Precisely this permits romantic »pain» — the true innovation, the real discovery of the eighteen hundreds — to overcome the literary and psychological resistance, which it comes up against in Italy. With us, literature, essentially aristocratic and poetic, has always had more connexion with fantasy, with ideals, with culture than with the personal life and emotions of the author. It represents an evasion, a triumph over life; a spiritual exercise, for which it needs to clothe itself in court dress, as Macchiavelli did when he entered into conversation with the ancients, and in the dress of every day. To be versed in literature signifies and has signified for us Italians, to escape the daily misery and to reach toward unchangeable forms of superior beauty. But with us not only this conception of the nobility of the mission of the lettered ran counter to the confession of romantic pain; but also, and perhaps more, the virile pride through which man » . . . accepts his suffering smiling and is consoled in looking at himself as a stone among the other stones of the cathedral, toward which all of life points.» But when Leopardi gives to his torment the almost statuesque form of traditional verse he seems to be appeased in a supreme calm, and the tension is broken to be transformed into pure aesthetic perfection. In structure, severe, almost cold, of classical verse, the Leopardian passion recalls the frescos of Michelangelo, in which, too, the torment is overcome, modeling itself in the dignity of the composition and in the powerful plastic art of the bodies.

But in what effectively consists the crisis of the Italian tradition, of which we have the warning signs of fatigue and renewal already at the end of the eighteenth century? In which sense does it mark, with Manzoni and Leopardi, its initial points of resolution, and attach itself to that crisis of our period? We are certain of not being wrong in affirming that the first and profound cause of the crisis, in both periods consists really in the re-awakening of Italian nationalism; an event not only political in its nature, but all-pervading. In literature this means at first rejuvenation, abolition of rhetoric, closer adherence to life as it is lived; it means leaving fantasy in order to conquer reality, walking among the humble. There was, therefore, the great danger, in this need for renewal, of moving toward a democracy contrary to the natural Italian disposition and history. We are a people who has always reached

toward aristocratic and aesthetic forms — and who has itself sought to rise toward the comprehension of art and literature, rather than to wait for these, diminished and stylized, to descend to it. Having to propose to itself immediate and national goals, to descend among the people and become, no more an end in itself but a weapon for a decisive battle, Italian literature was threatened with losing its essential values of style, of human nature, its function as a spiritual guide in the domain of the beautiful and the ideal - as much as to say all — for nothing or almost nothing.

Now the »romantic classicism» of Manzoni and of Leopardi shows how literary conception of Italian life, in the sense of defining the man and also the nation, is reconcilable with tradition, even inherent in it. And it is on the line of Foscolo, Leopardi, Manzoni, Carducci, Pascoli Verga, Fogazzaro down to D'Annunzio that the new modern Italian literature moves. And when towards 1905 it seemed about to be overcome by new currents, which well up as if miraculously from an underground working of the earth, almost unforeseen, the years of the war are enough to make clear the phenomenon and to reunite the greatest exponents, Ungaretti and Saba, to the purest Leopardian tradition.

There existed, nevertheless, a patriotic literature —romantic and romanesque, which counts honest writers, even to-day readable. But it represents rather the contribution of authors here and there to the national cause, more than a literary school. This kind of counter-position of alternatives which we have noted, with more violence in the second half of the nineteenth century between the surges of romanticism - libertinism, Prati, Stecchetti — and classicism — Carducci, Pascoli, D'Annunzio — are precisely an affirmation of the resistance of the young Italian literature to the negative and destructive currents of fashions. The generation of Manzoni is found, in the face of national problems and theoretical problems of literature, in a clearer and easier position, fundamentally, than that of Carducci. The liberation of the Italian people is the end toward which it reaches with perfect and conscious unanimity, even if with varied and contrasting ideas about the means of accomplishing it. Culturally educated in the time of the purest classicism, stylistically pompous, richest in thought and most substantial, passed on to the school of Monti, of Alfieri, of Parini, that generation feels romanticism no more as exempt from the laws of harmony, of high seriousness, of good taste

which it has appropriated, but above all as a possibility for applying them with caution to new fields, useful also in the national struggle.

The problem of subject matter of the romantic writings, in face of such a unanimity in patriotic tendency, in face of a formation so solid, of an aesthetic taste common to almost all the writers, is evidently not as important as the problem of style. The apparently idle discussions concerning the Tuscan as the standard literary language, affirm surely the importance assumed by the language and by the style — which represent precisely the field the most perilous and the easiest, in this passage from the classic to the modern, to draw into byways and dangerous currents. That there can be no discussion about the contents, is clear. In discussing a problem of tendency, a manner of feeling, that is to say, to feel as a modern, as an Italian, there reigns the greatest liberty as to choice of subject. The essential is that the author should not derogate from the aesthetic laws of his literary education.

Also spiritually the generation of Manzoni presented itself with a certain compactness . . . it is solid, healthy, and of religious faith. Encyclopaedism had not thrived in Italy and its influence even in the cultured classes had been trifling and quickly attacked. Even Parini, Monti, Beccaria who are encyclopaedists, are all Catholic. Then in that also, the generation of Manzoni presents noticeable affinities with the one which precedes it. Politically, then, Catholicism does not seem in contrast with the aspirations of liberty. The wave of enthusiasm for Pope Pius IX, the work of Gioberti, express this harmony between the citizen, the Catholic and the patriot no less significantly than »I promessi sposi» and »Le mie prigioni.» Leopardi from this point of view stands alone, although he is a precursor. And also in his poetry one finds studied — rather than scorn or indifference for religion — the torment of a soul which does not succeed in believing although it would ardently, desperately, like to find a solid basis, a port of refuge. It is easy, then, to understand how our first romanticism was a crisis of tradition overcome easily and without shocks by a generation classically educated, but with liberal sentiments. So that up to a certain point there is in Italy a strange phenomenon opposed to that European one: the classical conquest of romanticism. If one looks closely, strange as it may seem, it is none the less true.

But the crisis of tradition, of culture, of spirits the greatest

and most serious, — it was the generation of Carducci that rose above it. Exactly because the first generation, too harmonious, had lived, so to speak, on the border of the Italian re-formation and had felt above all its hopes and enthusiasms in the period of its creative activity, it had been able to conciliate without effort two diverse worlds and to leave them thus as heritage to their successors. But those who live rather the realities, the disillusions, the practical problems of the struggles for independence, who see the dream of Gioberti, crumble and feel in violent contrast in themselves the spirit of duty and the respect for religion — they judge the problem of renewal of Italian tradition insufficiently solved, and set themselves that problem once again.

An error, no doubt. In its tranquillity the generation of Manzoni — we see it to-day — had been able to advance much toward the future. The security, the solidity of its work, the spiritual and aesthetic maturity gave to its literary creations a definite value, a greatness within, which were ahead of the times and anticipated the results. But to those who followed this calm serenity, this harmonious spirit, conciliating so many and different exigences, seemed cold and actually indifferent to the substance of the problem. Some problems, furthermore, the generation of Manzoni ignored, because they did not exist for its environment and for its historical atmosphere. Carried on by the natural evolution of events they weigh exclusively upon the next generation; and often in the attempt to define and solve them, the latter attributes to them an ideological value greater than they would have merited as facts of a transitory and accidental nature.

But the real point of detachment as to literature between fathers and sons is another. Since there existed no conception of Italianism, but simply an aspiration toward one, the fathers had created an Italian literature both as to tendency and style, but preferably romantic or autobiographical as to subject; having to seek their heroes either in a background historical and far-removed, or in peripeteias experienced. The historical background was preferred for evident political reasons — it aroused no suspicions of reactionary censure — and gave a greater freedom to the inventiveness of the artist. The past alone could justify the human qualities of those characters and reveal to the readers the hidden patriotic significance.

The literature of the Manzonians, for lack of subjects of interest to its own time, would have fallen into the emptiness

of abstraction. But the great ability of the writers, their very fine artistic sense brought about that fantasy — guided by a keen feeling for measure — gave real life to the heroes recalled from history to speak and act for modern Italy. Properly speaking the co-existence of these two planes — the former historical, and the new, autobiographical and subjective — explains the vivacity and vitality of certain novels such as the »Ettore Fieramosca» of D'Azeglio, »Il dottor Antonio» of Ruffini, and above all the »Confessioni di un Italiano» of Ippolito Nievo, a Garibaldian dead at twenty-eight years of age, after having given to his country one of the best works of narrative literature, or as some would have it, the greatest after »I promessi sposi» of Manzoni. Those, on the other hand, following the sons, find themselves truly face to face with the conception of Italianism.

But no more is the glorious and legend-filled atmosphere of dreams, of hope, which with the heroism of conspiracy, of revolutions, of fight in the open field, constituted already through itself an assemblage of characteristics rather poetical and almost romantic. The Italian situation of after the unification bristles with thorny questions abounding in bitterness and disillusions; it demands at once critical perspicacity, strong attachment to life, but also enthusiasm for overcoming difficulties and disasters. The subject matter, at first avoiding treatment of the day's problems, had now come to be affected by the same necessity for a delineation of the nation's goal and for an elucidation of humanity which the spirit of Italy united demands. Ideological patriotism decays and with it falls that part of the literature imbued with it. This new conception, so varied and diverse that it seems difficult to lay hands upon it, that it weighs down, burns, — obtrudes and enters with irresistible force into literature. The Italian writer in defining it, knows how to contribute at the same time to a problem both personal and national. The effort of the new generation is then to define through literature the constitutive elements in politically united Italy.

The older, romantic idealism is replaced in prose by a feeling for, I should rather say, by a preoccupation with, the real. Already the last Manzonians had traced the way. When from the tales of the sixteenth century, from the challenge of Barletta, one passes to the describing of a Venetian province, from the time of the republic up to the struggles of the Ri-

sorgimento, as does Nievo in his »Confessioni di un Italiano», or the changes in the Lombard society in Rovani's »Cento Anni», the historical perspective, contrary to previous events, tends to relate itself to the present and to merge with it. Whence it gathers a feeling for the present, not more romantic but more realistic. Imposing in their magnitude of canvas, these novels overflow the limits, historical and autobiographical, of the Manzonians, and aim at presenting the evolution of Italian society from the beginning of the Risorgimento up to their own time. They retrace the path of history, they join the contemporary world which, thus pictured historically and socially, the following generation defined and bound finally to the Italian tradition with a new literary revelation. All of which besides constituting a kind of conclusive balance for the Risorgimento revolution, reveals furthermore a feeling for history nearly similar to that of Carducci. Although at first it was the present which gave the splendor of poetry to the past, now it is the past, which beginning to unite itself to the present, illumines it with its glories. These two novels, then, remain as a milestone in our literary history, the first and successful attempt at synthesis of Italian life in the dawn of the nation. None of the contemporaries, from Repaci of »I fratelli Rupe» to Baccelli of »Il diavolo al Pontelungo» has succeeded, even with a skill more malicious, bald, modern, in giving a deeper color of truth and poetical splendor to the same subject. The transition from historical and biographical romanticism to realism is accomplished then in part by those same Manzonians whom the generation of Carducci at first attacked ferociously. The state of mind changes in the new writers, whence a little the style, but there is no substantial separation the one from the other. Definitively the separation takes form with Verga and Fogazzaro.

But this is not yet the desired break with the past. Rather a necessity which leads to unforeseen and unimagined results. No universal Italian type existing, nor a radiating centre which could put forth a conventional and fixed conception of what is essentially Italian, its definition naturally leads the writers to separation from the group as a whole, to provincialism. Having set out on the search for the conception of Italianism, they find that they have only defined in so many different pictures, the various regional conceptions which are at that time, the only solid and concrete ones of united Italy. And each one of these regional pictures, because of its particular

characteristics demands different artistic technique and different fashions of presentation. The literary types are in general two: northern and southern Italian. While in the north industry and business offer to the writer an unvaried material bare of exterior events, to be livened with penetration, with studies in pyschology; on the other hand in the south, the two extreme classes — the nobility and the peasants in conflict with each other in an environment scenically rich, lend themselves to a picture, objective, almost documentary, because they offer already a tragic and vital material. Hence the noticeable difference either in the personal interest of the author for his work, or in his attitude toward the protagonist. In the northern writers there is a great psychological *finesse*, a more frequent abandonment to the shadow and the dream; there is always, furthermore, a coloring of benevolent irony which masks and accompanies the melancholy monotony of those humble heroes. It may suffice to bring De Marchi to memory, with his fine novels, »Demetrio Pianelli» and »Arabella.» In the southern writers the sympathy with their people in so tragic a conflict leads to a vigilant control over feeling. The elementary force of the passions demands the complete abandonment of the characters to their destiny and, therefore, an impersonal form — stylistically arid, naked, which has a »pathos» only the more powerful and intense.

In the first-named writers, the novel approaches the fragment and the lyric, and the style shows itself more finished, more pleasing, sometimes almost voluptuous; in the latter, it approaches the narrative construction of a great plot, approaches the epic; and the style more obscure and more studded with provincialisms, matures then in a new form in our century. Typical representatives of this southern literature are De Roberto with »I viceré» and Capuana with »Il marchese di Roccaverdina.» Even Verga and Fogazzaro define summarily their characters. With Verga the Italian novel reaches its highest peak after Manzoni; it excels through its modernness, by its power of presentation, by its vigor so cutting and bald that the artistic skill seems almost unattainable. Those »victims» who with the Russian authors were to become a fashionable subject in European literature, Verga shows in a brighter Mediterranean light, beaten by the iron law of pain which is in their religion of life and which therefore does not admit in man surrender nor desertion. His types, such as the »Malavoglia» and »Mastro Don Gesualdo,» do not represent an exception

to our people; they are, rather, representative, general, precisely through their tenacity, their love of struggle which never leaves them, even to utter ruin, even to death. All fall, confronting the fate which crushed them. The law of life is work and pain; the humble man does not dispute it, he accepts it. Nothing like the reading of Verga the novelist, still more of Verga the writer of short stories »Vita dei campi» and of »Novelle rusticane,» can give an exact picture of the transformations which are going on in Italy and of the reasons more distant from the rapid Italian renascence which brings new energy and types, for the most part from among the land owners of the country, from among the middle-classes of the city. In those humble people, unendingly ready to take up again work where it left off, there is human material which reflects the vitality of our race, the secret of its constant rebirth.

In the picture of political relations, Verga shows also in a certain measure the social problem; and from his side Fogazzaro can with dignity represent the religious question which, after the fall of the temporal power, had risen, bringing to the Italians the conflict between religious conscience and national duty. Even if the two authors leave these problems untouched in their literary work, nevertheless, it will not be out of place to remember these problems because of the close relationship of the subjects of the novels with them; also because in art it is impossible to withdraw from man, who at that time must certainly have felt their gravity. Insomuch as Verga is concrete, definite, impersonal, so is Fogazzaro poetic, continually fluent, at one with his characters, through whom he seeks to know and unriddle himself. Between art and life there is not in him, as in Verga, the identification which, beginning from a pessimistic but energetic foundation, finishes by acquiring the feeling for the essential and by finding the human significance of his creations; but rather a continuous interchange between one and the other, a continuous transition of elements at which the author is present, as if hoping, through that prodigious vitality of fantasy and feeling, for the solution of his problems, perhaps more of the mind than of the spirit. His characters are also victims; not by the force of fate, but by a defect within, through a mental process which estranges them from the simple way of salvation by throwing them into a heroism tormented by repentance, by a useless and belated weakness. The defeat comes in that very moment in which the protagonist thinks he has overcome his human deficiency.

But that monologue of so many heroes, failures in their first duty first as men, brightened with a humoristic feeling completely dialectal and with a vivacity like Goldoni's, laid in the Vicenzia country — takes on the softest colors, smoothness, delicacy, which have almost something of the voluptuous; they had a melancholy and heedless abandon of the senses, through which they little by little let themselves be brought low, without distinguishing further, in the insignificance of interplay, of light and shadow in the continual tension of the senses and the feelings, the false elements from the sane and vital. In his chief works, the tetralogy, »Piccolo mondo antico,» »Piccolo mondo moderno», »Il santo», »Leila» and the »Daniele Cortis», there is revealed, among other things, an attempt — through a synthesis more psychological than historical of our Risorgimento — to arrive at the picture of contemporary actualities, as had already the last Manzonians. With Fogazzaro has begun, on the other hand, the egocentric biography which has so great a development in D'Annunzio, and those harmonious values in prose which will not be without influence on his successors.

D'Annunzio, who begins his activity as a narrator with »Terra vergine» on the path of Verga, far more recalls Fogazzaro even while surpassing him. He sums up, thus, the diverse and almost opposing characteristics of the one and the other of his predecessors. Given to looking at reality in an objective fashion, he has no subjective interest in it; a nature aesthetic and sensuous, he transfigures and dissolves everything in images, in sounds, in colors, because of a supreme and perfect mastery over the language — the greatest perhaps which may have existed in Italy since Dante — allows him to express himself even to the most subtle shades of meaning. The sensuous mysticism of Fogazzaro reappears here, wedded to aesthetic needs partly refined and partly decadent; the thread of narrative already lightly felt, after the »Contemplazione della morte» breaks into lyrical fragments and into an autobiographical writing almost enchanted with itself. But the D'Annunzian world does not exhaust itself in sensuousness and in aestheticism. The heroes, depicted in the fashion of Andrea Sperelli, have a will-power, which, although transfigured and overwhelmed by lyrical encumbrance, is in full harmony rather with our literary phenomenon of »Mafarka di futurista» of Marinetti, with »Le dannazioni» of Buzzi than with the superman of Nietsche. A vague will-power, because

exhausted often without finding a concrete world from which to draw literary and spiritual inspiration, but which expresses itself not so much in artistic creation as in war-like and political enterprises which will follow the peak of D'Annunzio's efflorescence. It is these which reveal how his world is indeed far from being able to unfold itself by a decadent art and by an ideal artistic and dryly aesthetic. Beginning with the peasant world of Verga, and passing through a most laborious formation, he comes fully into the vigorous possibilities of Italian life; he gives them a one-sided treatment, it is true, bringing them together in a field prevalently erotic, sensuous, especially concerned with form. But this also is a victory over pessimism and spiritual decadence. In his sensuality there is complete enjoyment of life, even if savored by an aristocrat and an elegant; there is in his prose as in his poetry (especially in »Laus vitae», a Pan-like exaltation of nature) great praise of strength, a swarming of fresh and youthful energies which reach toward the way of salvation. This, the future of the nation offers them. And then cynicism, eroticism, sensuousness disappear, driven out by the fact that a sane harmony, youthfully robust and daring in face of war and death, grows strong.

The D'Annunzian sensuousness, the values of existence having been learned through a pagan re-conquest of pleasure and nature, finds in imperialism the deliverance of egocentrism, and recognizes through it a moral value, sacrifice. Thinking precisely of the exaltation of conquests possible to men in »Forse che sí, forse che no» there comes naturally to mind a comparison with those stately pages of his poetical work where in »Laudi del Cielo», »— del Mare», »— della Terra», »— degli Eroi» he sings the myths and the new enterprises of the nation from the expedition of Garibaldi to the Libyan conquest. It is the same powerful feeling of life which is realized under a new form. The escape from bourgeoisie and positivism, — an established characteristic with the great men of the epoch and carried by him at first to an extreme length which is almost a denial of all morality, — glows then with another light when it acquires that new moral value which is represented by the nation. D'Annunzio crowns the evolution of prose begun by Verga as well as that of poetry undertaken by Carducci. With him the regionalism of »Vergini delle Roccie» and »Novelle della Pescara» is outgrown brusquely in exceptional, subjective types — but Italian, there is no doubt, in a wider sense.

The classical tradition, which the notable work of Carducci

had brought to light again, forging the link that bound it to the past, even to the memory of Roman times, and which in Pascoli rejoined even the Greek world, finds here a vigor more deeply poetic and a pride in the present, almost a presage of the new Italian glories. That tradition finds a language, not archeological but simply poetic, made music and idea without apparent effort. The feeling of the mysterious, of human wretchedness in Pascoli, shown in his delightful world of small and humble things only in the great, eternal silence of a nature which never reveals its secret, finds itself overwhelmed here by the strong burst of sunlight which disperses the shadows, the doubts and demands of great things, marvellous and valiant. All the preceding tradition, lodged in him again, is at the same time outgrown and integrated. Classicism constituted for a man of studies and books like Carducci a reality; for Pascoli, a disturbing reflection of human questions, of personal and present-day mysteries; it lived in his poetry nevertheless through a mental effort rather than through a natural law. It was, at bottom, the only way of reaching the present and its actualities with an intellect not casual and unrhetorical. It is once again the usual Italian tendency for literary literature, so to speak, which saves both the national conception from the lack of poetical precision on the morrow of the liberation, and that poetical precision from the abysm of rhetoric. To judge of the work of Carducci by a criterion absolutely aesthetic, would be to run the risk of not understanding it, of not fully valuing it. To understand it, it is necessary to think of the difficult times in which it was written, of the miracle which it represents — the poetic escape from a very difficult situation, incitation to youth, faith in the destiny of the nation and of its descent from Rome. It is enough to open any page to be seized by the power of genius, by sincerety of an atmosphere of culture rather than of sentiment, perhaps a little bookish, but always lively and clear-toned.

Pascoli also attempts to unite himself to this modern epic style with his »Poemi del Risorgimento» and, with more success, in the »Canzoni del Re Enzo.» But while in Carducci the calm of genius, the virile harmony have been better able to adhere to the epic substance, Pascoli — a man more soft-natured, more the dreamer, not weak but led by life to gather above all, the solitary voices, — leans irresistibly toward the lyric. In that he is (no matter what Croce says) the greatest revolutionary not only through the new and modern world

which he unrolls there, but also through his feeling for human brotherhood, which is the remedy for the pain depicted by the romantic writers; through his style purposely stripped of every bookish trace, and reborn, so to speak, in his verse — ballad—like verse, dreamy, caressing — which nevertheless is able to lend itself to a rhythm more intense and solemn before the tragedy of man and of his wickedness unreasonable weakness in the face of the mystery and the pain which torments.

After having arrived at D'Annunzio and having retraced the path of our literature in the opposite direction to Pascoli and Carducci, the development of the new literary tradition of united Italy is delineated. Like two great mountain chains which meet in a higher and more dominating peak, the new Italian prose and poetry attain in D'Annunzio a period at once full of innovations and yet faithful to tradition. With D'Annunzio the realism of the various regions falls — begun by Manzoni already at the commencement of the nineteenth century with his Milanese tale; romantic classicism receives the last rites and expires; and the Italian type made definite by the national progress rises, with his face bright above the literary idea of Carducci's generation.

But among the Italians who have finished now the process of internal evolution, natural comparisons with the other European cultures arise; they find themselves not without surprise more European than they were fifty years ago, without having denied any essential characteristics of their own tradition. The youngest, who had grown up during the building up of the new order of things and who fought in the opposing camps of revolutionary socialism and of nationalism, felt full of energy and awaited some decisive event to realize a common ideal, the rebirth of Italy. To renew it in the sense of liberating it from all traces of humanitarianism, positivism and middle-class ideas by identifying it precisely with those who grasp the best and most vital part in our people. Born while the great work of transformation at the period of their cultural formation was being accomplished, they were already accustomed to the conception of Italy in a series of regional pictures, and to the idea of work in common which comprises in literature and spirit the brothers beyond the frontiers — Tridentines, like Prati, Dalmatians like Colautti, and the natives of the realm, Lombards, Neapolitans, Sardinians, Sicilians, like De Marchi, Serao, Deledda, Capuana. This twofold neces-

sity of presenting one's own region in the national life, and of assuring a complete participation of Italy in her new literature is already satisfied. They feel a stronger human need which forsakes the picturesque and goes straight to the point; a need of being sincere, loyal, active. The style, already absorbed as a cultural nourishment, loses through them the bookish flavor, its artificial sonority, and they seek in it a form more controlled, more bald, if not perfect and harmonious. They draw from classicism only the feeling for balance, for its lesson to mankind; and filled with that, yet unsatisfied, they launch forth to adventure, to seek new paths.

This revolt of youth at the epoch in which Croce sought to bring the new literature into his own categories and within the limits of his aesthetic theory, is proved at the same time both by the revolt in criticisms and ideals of Thovez, of Serra, of Lucini, of Papini, and by the Twilight School of poetry from Gozzano to Corazzini, and by all the young and innovatory literary movements. It appears either in romanticism, rather ironical than indifferent, wavering between irony and sentiment, already anticipated by Dossi; or in realistic prose which shatters with Pirandello and Svevo provincialism and initiates objective and psychological writing. A generation of adventure, as Prezzolini calls it, it seems in literature and life like a river which born in the slopes of great mountains, bursts into sight from thick shade into the sunlight of the plain and gleams like a sword pointed toward the future. There are only two chains which bind this youth, ripe for a literary life after having undergone formation through self-criticism, meditation and self-examination: the powerful feeling of being Italian, and the love of action.

And this explains why futurism — the first current of the new Italian culture which gained strength successfully in all Europe — succeeds precisely by basing itself on Italianity and on action, in gathering around itself writers and artists of such different types, in the conviction that the new Italy can break with tradition even so old and glorious, to rely upon its present and its future. Then Mussolini was not mistaken when in the November of 1914 he closed the editorial entitled »Audacia», of the first number of the »Popolo d'Italia» with a call to the youth of Italy,

> »I am marching! And taking up the march again — after the respite which was brief — it is to you, youth of Italy, youth of the workshops, and of the universities

young in years and spirit; youth which belongs to the generation to whom destiny has given it to »make» history; it is to you that I give my hopeful cry, sure that it will have in your ranks a great echo and response.

The cry is a word which I would never have pronounced in normal times, but which I shout, full-throatedly, without dissimulation, with sure faith, today: a fearful and fascinating word: w a r !»

And the youth of Italy answered the call, the »grand reveille» as says Beltramelli. They went serene, conscious of the purpose, to war, not only for territorial conquest, nor only to reinforce the unity of Italy recently got, but to show Europe their spiritual and constructive forces, and to translate into action that abundance of consciousness of self, wihch, overshadowed by the Risorgimento so rich in sacrifices and struggles, had neither the right nor the moral force to exist; and to find with each other, grown mature in different fields and in different experiences, the human and national point of contact. In the great splendor disappeared the twilight mists, life began again to shine like an apotheosis, before the sacrifice. Everyone felt, like Serra, that he was not alone . . . and all the inquietude, the agitation, the fights and the clamor round about, in their confused murmur turned into the voice of hope. One felt that this was the desired certitude. And they set out for the good war, and found beside them, flank to flank, the elder brothers, with whom they had disputed, »the conquered.» Four years the war of Italy lasted, the dead were more than six hundred thousand, the wounded two million. And afterward came the Fascist Revolution, and the great Italy. This is not literature, it is true. But we feel that this is in history the most perfect work which the marvellous, mediocre men of »Italia Umbertina» accomplished.

LUIGI SALVINI

Besprechungen

Einar Löfstedt, *Syntactica.* Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins; zweiter Teil: Syntaktisch-stilistische Gesichtspunkte und Probleme. (S k r i f t e r u t g i v n a a v k u n g l. h u m a n i s t i s k a v e t e n s k a p s s a m f u n d e t i L u n d, X:2. 1933.)

Il y a à peu près cent ans, Diez avait appelé l'attention pes romanistes sur l'importance du latin vulgaire, en faisant

observer que c'était là un domaine qui devait joindre les études latines et romanes. Cependant, on ne put exploiter ce domaine avant que, dans la seconde moitié du siècle, la philologie latine, ranimée par la jeune science linguistique créée par Bopp et Grimm, se fût appliquée à l'observation des données historiques que l'on possédait. Depuis lors, les latinistes entreprirent la publication des documents jusque là négligés ou méprisés, comme des inscriptions, des glossaires et des auteurs de basse latinité, qui ensuite ne tardèrent pas à être soumis à des interprétations critiques. Les initiateurs des études qui portaient sur des phénomènes 'non classiques' historiquement attestés, furent H. Schuchardt avec son *Vokalismus des Vulgärlateins* (1866—1868) et, en particulier, E. Wölfflin. Celui-ci a été le premier à reconnaître et à exposer les caractères généraux du latin vulgaire. De plus, il a indiqué les principes à suivre dans ces recherches, tenant compte aussi de la survie des phénomènes 'vulgaires' dans les langues romanes.[1]

L'étude du latin vulgaire ne manqua pas d'avoir, ensuite, une répercussion dans la philologie romane, comme il est aisé de s'en rendre compte à lire les ouvrages fondamentaux de romanisme (tels le *Grundriss* de Gröber ou la *Einführung* de Meyer-Lübke). Il est établi, dès lors, que les langues romanes continuent les éléments constitutifs du latin parlé dans l'ensemble de la Romania, et qui était plus ou moins indépendant du langage littéraire. D'un autre côté, l'étu decomparative des langues romanes a permis de conclure sur plus d'un point du latin vulgaire que les documents ne laissent pas apparaître. Certes les latinistes ont souvent contesté la valeur du latin reconstruit des romanistes, et sans doute avec quelque raison. Il n'en est pas moins vrai que la méthode comparative ou reconstructive appliquée au latin vulgaire a été — avec des réserves il est vrai — sanctionnée et mise en pratique par la linguistique moderne. En effet, à en croire M. Meillet, »c'est . . . par la grammaire comparée des langues romanes que se définit le 'latin vulgaire'; c'est seulement en observant les résultats auxquels ont abouti les tendances que l'on en peut constater à coup sûr l'existence».[2] Ceci n'empêche pas que M. Meillet

[1] Dans son mémoire *Bemerkungen über das Vulgärlatein*, dans *Philologus* XXXIV (1874), pp. 137—165, réimprimé dans ses *Ausgewählte Schriften* hrsg. von Dr. G. Meyer (Leipzig 1933), p. 103 ss.

[2] *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 2e éd., p. 239.

est le plus empressé à exprimer le desideratum d'une plus intense utilisation des documents latins qui reflètent à quelques égards l'usage vulgaire; car au fond ce n'est que sur la base des données historiques que l'on peut tracer l'histoire d'une langue, que l'on peut fixer la genèse et l'expansion des phénomènes linguistiques.

Le latiniste suédois Einar Löfstedt est peut-être le plus digne continuateur des recherches inaugurées par Wölfflin. Il combine les connaissances philologiques les plus profondes, en particulier de la basse latinité, et les qualités d'un maître consommé de critique verbale, avec un rare don de comparaison et de synthèse.

M. Löfstedt a débuté, il y a près de trente ans, avec une thèse de doctorat intitulée *Beiträge zur Kenntnis der späteren Latinität*, bientôt suivie de *Spätlateinische Studien*. A ces mélanges de critique verbale et linguistique, une monographie succéda qui fait époque: c'est son *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae* (1911). Dans tous ces travaux, M. Löfstedt a traité avec une préférence marquée des questions d'ordre syntaxique. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait publié, par la suite, une collection de *Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*, comme le dit le sous-titre de son grand ouvrage *Syntactica*, dont le premier volume parut en 1928. L'auteur s'y était proposé de faire »ein Versuch, in einigen zentralen Punkten der lateinischen Syntax sprachwissenschaftliche Gesichtspunkte mit philologischer Forschung zu binden» (p. VII).

On conçoit dès lors que l'élément populaire et 'vulgaire' du latin devait trouver une large part dans les *Syntactica* de Löfstedt. Ceci est vrai surtout du deuxième volume (paru en 1933) dont l'objectif spécial est constitué par *Syntaktisch-stilistische Gesichtspunkte und Probleme*. Celui-ci se subdivise en trois parties: I. *Morphologische Gesichtspunkte*, II. *Psychologische Gesichtspunkte* et III. *Stilgeschichtliche Gesichtspunkte*. Deux chapitres — qui rentrent tous les deux dans la troisième partie — y attirent particulièrement l'attention du romaniste: ce sont ceux qui portent les rubriques *Stilarten und Sprachschichten* et *Spätlateinische und romanische Sprachentwicklung*.

Le titre du chapitre XII, *Stilarten und Sprachschichten* (p. 313 ss.), est significatif. En effet, l'auteur y insiste sur le fait qu'à étudier une langue, il y a à observer, non seulement la succession chronologique des phénomènes ou l'évolution de la langue (soit, pour le latin, les phases archaïque, classique

et tardive), mais aussi, à chaque époque donnée, la simultanéité ou la superposition des diverses 'couches de langage' (c'est-à-dire, latin vulgaire ou populaire, latin en tant que langue de la conversation soit 'Umgangssprache' et latin littéraire et technique), dont les limites s'effacent dans un infini de nuances individuelles. Or, de ces 'couches', le langage populaire a subsisté de tout temps — certes non sans des liens qui le rattachent aux autres —, préexistant à la création du latin littéraire et survivant à celui-ci. C'est pourquoi le langage du peuple présente un certain caractère conservateur. Ainsi, il arrive que telle expression, forme ou construction attestée chez Ennius, Plaute ou Térence, et repoussée, par contre, des écrits de Cicéron ou de Salluste, se retrouve dans des auteurs tardifs qui, ne pouvant s'en tenir, par ignorance, au purisme cicéronien, admettaient souvent des 'vulgarismes' fournis par le langage de tous les jours.

Un cas assez caractéristique est celui du verbe *fabulari* (p. 324 s.). On lit dans Titinius 104 (II[e] s. av. J.-C.): *qui obsce et volsce fabulantur: nam latine nesciunt.* On voit que le mot veut dire ici 'parler' tout simplement. Ensuite, Plaute montre une prédilection pour ce mot, l'employant quelquefois, lui aussi, au sens de 'parler', bien que sans doute avec une nuance populaire, par ex. Trin. 480 *rem fabulare* 'tu as raison' (cf. Epid. 285 *rem loquere*, même sens). Or c'est bien *fabulari* qui a donné l'expression pour 'parler' dans les idiomes néo-latins ibériques: esp. *hablar*, ptg. *fal(l)ar*[1].

Pareille continuité s'observe aussi dans la syntaxe proprement dite. On sait que Plaute emploie accidentellement la proposition avec *quod* au lieu de l'acc. avec inf., ce qui serait un pur et simple barbarisme d'après les règles classiques: par ex. Asinaria 52 *equidem scio iam, filius quod amet meus istanc meretricem*, construction toute 'romane' (Löfstedt, p. 328).

Un point saillant de la syntaxe des cas en latin vulgaire est l'emploi de l'accusatif comme cas régime, et en général l'absorption des divers cas dans la forme de l'accusatif. Dans le cadre de cette évolution, le nominatif pluriel en *-ās* (*filias*

[1] On connaît aussi un exemple de *faular* 'parler' en anc. prov., voir W. v. Wartburg, *Franz. etymol. Wörterbuch, s.v.;* par contre, anc. et moyen fr. *fabler* 'causer, bavarder, raconter, dire des mensonges' se rattache, pour le sens et pour la forme, à *fable* 'récit imaginaire'. Inexactement Meyer-Lübke, *Etymol. rom. Wörterb.*[3], *s.v.*, qui donne: »aital. *favolare*, frz. *fabler*, prov. *faular*, span. *hablar* . . . 'Sprechen', port. *falar* id.»

pour *filiae*) mérite d'être étudié à part (p. 329 ss.). En effet, c'est là le cas d'accusatif pour nominatif le plus fréquent en latin populaire et aussi le plus ancien, à ce qu'il paraît. On en trouve bon nombre d'exemples dans les inscriptions de l'époque impériale (*filias fecerunt*, etc.)[1]; dans la suite, chez les auteurs de la décadence, c'est même la forme en *-ās* du nom. pl. qui l'emporte sur la forme en *-ae*, et dans les chartes mérovingiennes, celle-là est presque exclusive, nonobstant la distinction, en général, du cas sujet et du cas régime. On a voulu expliquer le nom. pl. en *-ās* par la tendance générale du latin vulgaire à substituer l'accusatif aux autres cas. En réalité, à côté du nominatif du type *filias*, on trouve çà et là des formes comme *filios* en fonction d'accusatif, mais seulement d'une façon sporadique et en tout cas beaucoup plus rarement que le type *filias* (cf. les deux nominatifs *liberti libertasque* dans une épitaphe, CIL III 2386). Vu encore le fait que deux exemples très anciens s'en trouvent dans les atellanes dont l'origine était osque, M. Löfstedt conclut qu'il s'agit d'une influence des dialectes italiques, qui avaient conservé la forme *-ās* du nominatif pluriel de la déclinaison à voyelle thématique *a* (cf. osque *scriftas* 'scriptae' etc.). Donc, ce serait là un fait morphologique plutôt que syntaxique, bien que son expansion ait sans doute été favorisée par la prédominance croissante de l'accusatif aux dépens des autres cas et aussi par l'analogie du singulier où, après la chute de l'*-m* finale, la seule forme *filia* était le cas sujet et le cas régime à la fois. M. Löfstedt ne va pas plus loin. Mais encore cette fois, il sera opportun de poursuivre jusqu'aux langues romanes. En effet, il est à noter que la suppression du nominatif pluriel *-ae* en latin vulgaire se traduit fidèlement dans les pluriels de l'ancien français: au masculin, nominatif *li mur*, accusatif *les murs* correspondant à *illi muri* et *illos muros*, en regard du féminin *les roses*, forme unique au pl. du féminin, et qui remonte à *illas rosas*.

Les expressions 'vulgaires' dans le sens indiqué tout à l'heure ont souvent, du moins en apparence, une nuance subjective, soit affective soit emphatique. C'est là un caractère commun à toute langue populaire, et qui admet de nombreux

[1] Aussi à Pompéi, comme je crois l'avoir montré; v. *Neuphilol. Mitt.*, XXXV p. 81 ss. Vu l'importance du phénomène en question, j'en résume encore l'essentiel, en tenant compte de l'explication donnée par M. Löfstedt, qui me semble en traiter d'une manière définitive.

rapprochements intéressants. Le cas cité de *fabulari* — *hablar fal(l)ar* a des parallèles dans d'autres parlers romans et non romans (observons que, par ex., angl. *to talk* est un fréquentatif de *tale*). La même tendance explique les nombreux diminutifs latins dans les langues romanes (*Syntactica* II, p. 336): exemple le plus saillant *auricula* > fr. *oreille*, etc. Déjà le bon Varron (*R. R.* II 9, 4) parle des *auriculis magnis et flaccis*!

D'un groupe de synonymes, c'est précisément le plus populaire, le plus emphatique qui subsiste (p. 338, ss.): ainsi, *occidere* (originairement 'tuer d'un coup d'épée') l'emporte sur *interficere*, qui est le mot propre, survivant, celui-là, par ex. en italien *uccidere* et roumain *a ucide*. Des deux synonymes *magnus* et *grandis*, celui-ci se rencontre fréquemment dans le *Bellum Africum* (entre 47—40 av. J.-C.), dont le style est peu châtié, et précisément dans les locutions où César emploie *magnus*. Dans la *Peregrinatio Aetheriae* (env. 540 ap. J.-C.?) *magnus* ne se trouve guère que dans la locution *tam magnus*. Or, dans le néo-latin nous avons, à côté de fr. *grand*, etc., l'esp. *tamaño*, ptg. *tamanho*, adjectif (et subst.) remontant à *tam magnus*.

Enfin il y a de quoi justifier la dénomination même du latin v u l g a i r e, tels les noms des parties du corps humain (p. 352 s.): il y a *testa* 'tesson', qui dès le latin tardif du moins fait concurrence à *caput* qu'en partie il parvient à remplacer, évolution sémantique tout à fait analogue à celle de l'all. *Kopf* < lat. *cup(p)a;* ainsi *bucca* 'joue, mâchoire' vient à signifier 'bouche'; dans une lettre familière de Cicéron à Atticus on lit *quod in buccam venerit scribito*. Ces exemples rappellent les expressions parisiennes *fiole* ou *bobine* pour 'figure, tête'.

Mais les facteurs qui ont déterminé l'évolution ou la persistance des formes vulgaires sont complexes. La seule affectivité ne suffit pas à les expliquer, il s'en faut. Un autre de ces facteurs est la répulsion que l'on observe dans le parler populaire pour les formes trop courtes et peu sonores, quand il s'agit de 'mots autonomes' (Meillet) soit 'Wörter mit vollem Bedeutungsgehalt' (p. 35). C'est ce qui fournit le sujet du chapitre 3 intitulé *Wortform, Wortumfang und Verwandtes*. En conséquence, l'impératif sing. *sci* de *scire* est de tout temps inusité et remplacé par le second impératif *scito*, de même les impér. *es* et *i* dans le latin populaire et tardif. Ce dernier verbe *ire* avait plusieurs formes monosyllabiques: dans le présent, *is, it* d'abord; ensuite, *eo* et *eunt* deviennent

io, iunt, yo, yunt selon la règle connue (cf. *e(g)o* > *je; vinea* > *vinia* > *vigne*, etc.). Or, dans *Mulomedicina Chironis* (traité vétérinaire du IV^e^ s.) et dans *Peregrinatio Aetheriae*, entre autres, ces formes sont régulièrement remplacées par les formes correspondantes du verbe *vadere*. Cet état de choses se traduit en partie exactement dans les langues romanes: là où *ire* a partiellement subsisté (comme fr. fut. *j'irai*, etc., de *ire habeo;* esp. inf. *ir*, gérondif *yendo*, imparf. *iba*, etc.), il n'y a plus de traces des formes qui en latin étaient monosyllabiques. Par contre, dans la majeure partie de la Romania, conformément au latin vulgaire, le singulier et la 3^e^ pers. plur. du présent indic. remontent aux formes correspondantes de *vadere*, tandis que les 1^ère^ et 2^e^ pers. plur. ont çà ou là conservé des restes d'un défectif *ire* (Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.* II § 226 suiv.).

Selon le même principe, les mots courts comme *diu*, *hiems* et *ver* devaient céder devant des circonlocutions (p. 41 s.): on trouve *multo tempore* et *longo tempore* dès le IV^e^ s. (cf. anc. fr. *molt tens*, fr. mod. *longtemps*); de même *tempore hiemis*, *hiberno tempore*, *hiberno* tout court (cf. anc. fr. *hiver tens*), *primo vere* dans *Mulomedicina Chironis* (it. *primavera* par l'intermédiaire de *prima ver* qui se lit dans un Glossaire, avec changement de genre d'après *aestas*). Il est même probable que c'est la brièveté des pronoms *hic* et *is* (lesquels d'ailleurs présentaient l'homonymie de certaines formes après la chute de *h*-) qui a causé, du moins incidemment, la ruine du système compliqué des démonstratifs qu'avait le latin classique (p. 46 ss.). C'est que dans la littérature latine depuis le IV^e^ s., *iste* et *ille* tendent à se substituer respectivement à *hic* et *is:* on sait que des démonstratifs latins seuls *iste* et *ille* subsistent dans les langues romanes.

Parfois les deux motifs, la tendance à renchérir sur l'expressivité d'un mot, et la répugnance pour les mots trop courts, 'anémiques', se trouvent en collaboration. C'est le cas de *flere* (p. 44 s.), que Pétrone emploie dans le récit de cadre: *Satiricon*, chap. 75, *idem et Scintilla flens dixit*, mais dans la repartie de Trimalcion remplace par *plorare*: *tu, autem, sterteia, etiamnum ploras? iam curabo, fatum tuum plores.*[1] Or dans la

[1] Traduction de M. Ernout: »Et toi, ronfleuse, tu trouves encore moyen de *pleurnicher?* Je te ferai pleurer pour tout de bon» (*Pétrone, le Satiricon.* Texte établi et traduit par Alfred Ernout, 2^e^ éd., 1931, p. 77).

survie du latin, c'est *plorare* qui l'a emporté sur *flere* [1], ensemble avec d'autres verbes expressifs (*lacrimare*, *plangere*, etc.). Le dérivé *flebilis* cependant a subsisté, sans doute grâce à son plus gros volume (d'où fr. *faible*, etc.; à noter l'évolution du sens). A propos de *flere* — *plorare*, M. Löfstedt mentionne des substitutions analogues dans les dialectes allemands. On pourrait en rapprocher aussi l'anglais, où *to cry* est en train de supplanter *to weep*. — Dans ce chapitre M. Löfstedt reproduit (p. 48 s.) une intéressante statistique dressée par M. Fr. Blatt, selon laquelle le sort des monosyllabes latins dans le roman commun se présente de la façon suivante: 60 % ont totalement disparu; des restants, 23 % sont des mots proclitiques, et le résidu des 17 % consiste en mots qui survivent, pour la plupart, à côté de synonymes ou qui végètent dans des patois.

La disparition du futur latin occupe, ensemble avec celle du locatif, un chapitre à part (le n:o 4). Pour des raisons diverses, les futurs *amabo*, *delebo*, *legam* et *audiam* perdaient en crédit chez le peuple et cédaient la place à des circonlocutions, dont celle qui se forme avec *habere* a fait la plus grande fortune, connue déjà de Tertullien. C'est que les futurs latins manquaient d'unité, chose fâcheuse; puis, à la suite de l'évolution phonétique, il y eut des confusions, à savoir entre *amabit* — *amavit*, *delebit* — *delevit;* de même entre *leget* — *legit;* enfin il y avait la ressemblance de *leget* — *amet*. De plus il y a à noter que la plupart des cas connus de futurs formés avec *habere* présentent le verbe au passif; c'était là un expédient pour éviter le passif personnel, qui n'était pas en faveur dans le peuple. D'autre part, l'emploi de *habere* admettait aussi un futur du passé ou conditionnel: chez Tertullien on trouve, par exemple, *formari habebat*. Ce n'est pas là, conclut M. Löfstedt (p. 73), une *neue Denkform*, comme le voit M. Vossler[2] dans la disparition du futur latin, »sondern vielmehr der im Sprachleben stets lebendige und mächtige Drang nach Deutlichkeit und Bequemlichkeit, der den Sieg davongetragen hat».

[1] C'est-à-dire, fr., prov., esp., cat. et port. Par contre en italien un *piorare* (que M. Löfstedt, *l. cit.* p. 44, a de Meyer-Lübke, *Rom. etym. Worterb., s. v.*) paraît n'avoir eu qu'une existence éphémère; ce n'est que dans la *Crestomazia* de Monaci que j'ai réussi à en trouver un exemple *piorer*, forme dialectale, dans une *lauda* piémontaise (*o. c.*, p. 457).

[2] Karl Vossler, *Neue Denkformen im Vulgärlatein* (dans *Hauptfragen der Romanistik*, Festschr. für Philipp August Becker, 1922), p. 178 s.

La deuxième des trois parties, intitulée *Psychologische Gesichtspunkte*, est d'une lecture attachante d'un bout à l'autre. A l'aide d'abondants relevés tirés des auteurs latins qui reflètent le parler quotidien, avec des rapprochements de langues romanes et non romanes, l'auteur y montre que dans la syntaxe la raison psychologique l'emporte souvent sur la raison logique. De là proviennent attraction et assimilation, *constructio ad sensum*, contamination, pléonasme et ellipse. Nous voyons, entre autres, que l'attraction telle que fr. *une fenêtre grande ouverte*, *un enfant nouveau-né*, etc., avait bien ses prédécesseurs en latin. On lit dans une inscription non datée, *nimius blandus* (pour *nimis bl.*); des exemples provenant du bas latin, citons *tresque falsos nominatos patriarchas anathemizans* [1].

L'emploi pléonastique de *alius* (parfois aussi *ceterus* et *reliquus*, p. 188 ss.) notamment aux bas siècles, rappelle fr. *nous autres* (*diplomates*), esp. *nosotros*. Quand Tite-Live dit *plaustra iumentaque alia*, ceci n'est pas encore bien frappant; de pareilles constructions peuvent glisser dans n'importe quel parler familier. Une tournure *ab aliis secularibus* qui se lit dans la règle de saint Benoît, par contre, est bien proche de *nous autres*. Ici encore, des parallèles se trouvent dans d'autres langues, par. ex. en grec et en anglais. — Un chapitre (le no. 4), enfin, est consacré à l'important pléonasme qui consiste à doubler la négation (du type *nul n'est venu*), qui elle aussi est propre au latin vulgaire, comme à toute langue de caractère populaire ou familier.

Le chapitre 13 du même livre, intitulé *Spätlateinische und romanische Sprachentwicklung*, a sa raison d'être bien justifiée, étant donné l'importance toute particulière du bas latin pour le romanisme. En fait, les phénomènes qui préludent à l'évolution romane vont en s'accroissant dans le latin de la décadence.

Parfois l'évolution sémantique que subit un mot latin dans le roman commun commence dès le bas latin; ainsi celle de *mittere* (p. 379); on lit dans une recette de tisane chez Apicius

[2] Il est vrai que M. Löfstedt s'en tient, pour les langues modernes, uniquement aux constructions où l'adverbe de gradation auquel on s'attendrait logiquement est transformé en adjectif, donc du type fr. *elle est toute joyeuse*, it. *Maria è tanta bella* (pour *tanto bella*). Néanmoins certains des exemples latins donnés par M. Löfstedt (par ex. *falsos nominatos*) correspondent exactement au type fr. *une fenêtre grande ouverte*, it. *una gran bella cosa*. — D'ailleurs, le phénomène est connu aussi de l'anglais, qui dit *a wide open window, a new-born child*.

(non antérieur au IIIe s.): *tisanam sic facies: . . . cum bullierit, mittes olei satis et anethi modicum fasciculum.*

La comparaison analytique (type *plus* ou *magis purus*, à côté de *purior;* p. 383 ss.) est toute latine. La difficulté est de savoir quelles sont les causes qui ont déterminé la répartition de *magis* et *plus* dans la Romania; on sait que les deux aires latérales, la péninsule ibérique et la Dacie, ont *magis*, tandis que le centre, c'est-à-dire l'Italie et la France, ne connaissent que *plus* comme adverbe de degré, et le provençal n'a pas décidé entre les deux, employant concurremment *plus* et *mais* (*mas*). On n'en a pas trouvé de solution satisfaisante, et c'est ce que M. Löfstedt lui aussi se borne à constater. On eût toutefois aimé savoir son opinion sur la théorie qu'a posée à ce propos M. Matteo Bartoli dans son *Introduzione alla Neolinguistica.* M. Bartoli y soutient que *magis* a dû s'employer en latin antérieurement à *plus* pour former les comparatifs périphrastiques, puisque celui-là a passé dans les aires latérales (Hibérie et Dacie), provinces colonisées les premières. Le type *plus purus* serait une innovation calquée »très probablement» (*o. c.* p. 70, note) sur la substitution qui s'est effectuée en grec de *πλέον* à *μᾶλλον*. A cette hypothèse on peut objecter que pour son sens qui était 'en plus grande quantité', *plus* était à priori tout aussi indiqué pour la fonction d'adverbe comparatif que *magis* qui signifiait 'plutôt', étant, celui-là, encore appuyé par *minus* avec lequel il faisait couple (v. Ernout et Meillet, *Dictionnaire étymologique*, *s. v.*). Il est à présumer que *plus purus* a concurrencé *magis purus* dès l'origine de la langue latine. En fait, un *plus miser* est attesté déjà chez Ennius. Mais M. Bartoli fait peu de cas des documents historiques, encore qu'il déclare: »per me la linguistica è sopra tutto storia» (*o. c.*, p. 66).

Les construction réfléchies anc. fr. *soi aler, soi vivre*, fr. mod. *s'en aller, se mourir, se taire* etc., et pareillement en italien et surtout en espagnol, ont été envisagées jusqu'ici comme une particularité typiquement romane. Or, l'auteur de *Syntactica* (p. 387 ss.) nous montre que ce phénomène continue une tendance qui se laisse observer dans le bas latin. C'est en étudiant les matériaux fournis par les auteurs latins tardifs qu'il se propose d'examiner la question de savoir si, à l'origine, le pronom réfléchi était un datif ou un accusatif, ce que les langues romanes ne permettent pas de constater à coup sûr. Avec les verbes de mouvement, paraît-il, c'est le datif qui prédomine en latin: *vade tibi, fatue* (IIIe s. ?); *vade tibi in propriam ecclesiam* (Ve s.); de même avec *ambulare* et *fugere*. Les verbes

de séjour (*sedēre*, *insidēre*) et les *verba putandi* (*credere*, *putare*, *arbitrari*) se construisent tantôt avec le datif, tantôt avec l'accusatif, sans doute pour des raisons psychologiques que l'on devrait rechercher à part pour chacun des cas donnés. En tout cas, pense M. Löfstedt, l'accusatif dans ces constructions sera un effacement de la notion du complément direct, dû à des analogies diverses; le datif, lui, serait une déviation des *dativus commodi* et *dativus ethicus* (*sibi poscere aliquid*, *sibi notare aliquid* etc., cf. all. *sich etwas merken*). Un phénomène analogue est connu par ex. de l'anglo-saxon, où le datif du pronom réfléchi s'attache volontiers aux verbes de mouvement. Les constructions réfléchies de ce genre comportent, en substance, une nuance ingénue et subjective propre à tout parler populaire.

L'ordre des mots dans les langues romanes présente quelques particularités curieuses. En anc. fr., par ex., il était d'usage de séparer l'adverbe de gradation par le verbe du nom auquel celui-là se rapportait: *trop avez mal talent* (Roland), *mout duret lonc temps* (Appel, *Chrest.*). Cette tournure romane avait du moins un pendant exact, sinon son origine même, dans le latin (*Syntactica* II, p. 398 ss.). En tout cas, la formule *par est granz* — que Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.* III § 494, ramène à lat. *permagnus*, trouvant cependant inexplicable le déplacement du préfixe devenu adverbe, en regard du latin — peut s'expliquer par la tmèse du préfixe *per-* indiquant le degré, assez courante dans le latin populaire et familier. Cicéron lui-même a écrit à Atticus: *per mihi gratus est.*

Les points qui viennent d'être relevés et qui ont été choisis parmi ceux qui dans le deuxième volume de *Syntactica* d' Einar Löfstedt peuvent intéresser le romaniste, auront donné une idée de la méthode que suit l'auteur: elle est toujours le *iter per exempla*, c'est-à-dire chaque question est d'abord illustrée par des matériaux nombreux et soigneusement triés, dont ensuite les conclusions, toujours sobres et solidement étayées, ont l'air de se dégager toutes seules. Aussi M. Löfstedt déclare-t-il explicitement qu'il préfère les faits aux abstractions. Cependant, traitant des relations entre latin archaïque, latin classique, latin vulgaire et bas latin (p. 354 ss.), il n'a pu se passer de discuter la délimitation de ces divers aspects du latin. Or, ces quelque dix pages sont — à part la riche bibliographie qu'elles renferment — ce qu'il y a de moins positif dans le livre. Ce n'est pas que ces considérations soient superflues ni peu fondées, au contraire. Mais elles se bornent, au fond, à combattre les théories inexactes et à signaler les difficultés que soulève le

problème. »In Wirklichkeit», dit M. Löfstedt (p. 355), »wird eine logisch unangreifbare und zugleich sachlich befriedigende Abgrenzung des Vulgärlateins nie gelingen, und zwar liegt der Grund in diesem Falle nicht nur in der Mangelhaftigkeit unseres Wissens und unserer Termini, sondern vor allem in der Natur der Dinge: er liegt in der einfachen Tatsache, dass es ein Denkmal des reinen, unverfälschten Vulgärlateins nicht gibt und nicht geben kann.» Cela revient à dire, à peu près, que le problème de la notion du latin vulgaire reste un *non liquet*. Et en réalité il en est ainsi, tant que l'on veut se représenter le latin vulgaire comme un état linguistique déterminé. Mais pour une conception scientifique du latin vulgaire, on s'en tiendra plutôt à l'exposé qu'en a donné M. Meillet dans son admirable *Esquisse d'une histoire de la langue latine*[1], et dont voici l'idée essentielle: »On ne peut entendre par le latin vulgaire qu'un ensemble de tendances qui se sont réalisées à des degrés divers suivant la condition et l'éducation des divers sujets parlants, suivant les temps et suivant les lieux» (*o. c.* p. 239). — On reconnaîtra toutefois que M. Löfstedt, dans le passage en question, a dûment tenu compte de la survie du latin vulgaire dans les idiomes romans, tandis que dans son commentaire de la *Peregrinatio Aetheriae* il avait envisagé la question purement au point de vue stylistique, par rapport principalement au latin classique.

Mais à tout prendre, les *Syntactica* d'Einar Löfstedt ne laissent pas de donner une impression qui s'accorde parfaitement avec les théories de M. Meillet; à savoir que les tendances qui ont présidé à l'évolution particulière des langues romanes ont souvent leurs origines dans l'histoire du latin même, et que, d'autre part, elles sont communes à d'autres langues indo-européennes.

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Ilmari Lahti, *La métathèse de l'r dans les idiomes romans.* Thèse de doctorat . . . de l'Université de Helsinki. (Annales Acad. scientiarum fennicae, B XXXII, 1). Helsinki 1935. 211 pages.

L'auteur ne s'occupe pas de philologie indo-européenne et il passe sous silence encore bien des faits qu'il aurait pu citer du latin, tels que *certus* < *krtos* (κρῑτός; cf. Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, . . . völlig neu bearb. von Leumann u. Hofmann,

[1] Chapitre x, *Les changements du latin à l'époque impériale.*

1928, p. 118/119, livre dont M. Lahti s'est servi rarement). Donnant un résumé assez sommaire de ce qui se passait en latin il ne s'arrête guère que sur la métathèse romane. C'est en effet un champ d'études assez vaste pour un débutant; et l'on salue la hardiesse et le sérieux avec lequel il a abordé le dépouillement de tant d'éditions, de glossaires, de gros dictionnaires et d'Atlas linguistiques représentant les centaines de parlers romans qu'il envisage.[1] Il y a plus: on constate que les matériaux avec lesquels opère ici M. Lahti sont beaucoup plus abondants que ceux qui avaient été réunis avant lui. Il est remarquable aussi que ce jeune linguiste finlandais ait pu enrichir sa documentation livresque de certaines observations personnelles faites au cours d'une correspondance avec une personne portugaise, voire même qu'il a faites directement lors d'un grand voyage par différents pays romans: il a lui-même entendu *crapa* pour *capra* à Anacapri (p. 79). Il entre dans une série de discussions portant sur différentes théories récentes, notamment (p. 56) sur certaines idées que M. Grammont n'avait émises que dès 1932 (dans *Miscelánea Alcover*). M. Lahti va jusqu'à nous offrir une page (p. 22) relative à un terrain non roman, qui est celui des parlers grecs de la Basse Italie; très riches en métathèses, ces parlers, nous dit-il, pourraient avoir constitué un centre de rayonnement qui mérite d'attirer l'altention des romanistes métathétisants.

Toutes ces qualités positives une fois signalées, le lecteur du travail de M. Lahti ne tarde guère à le trouver accablé d'une série de défauts qui en réduisent sérieusement la valeur, à tel point que la plupart des conclusions formulées, d'ordre statistique ou autre, doivent être considérées comme sujettes à révision.

M. Lahti envisage quatre catégories de métathèse de l'*r*:

1. Métathèse simple, p. ex. *temperare* > *tremper*; *pratum* > *padru* (définition à la p. 12: »Il y a mét. simple lorsqu'une consonne est arrachée du voisinage d'une consonne quelconque pour former un nouveau groupe de consonnes dans une autre syllabe du même mot»).

2. Métathèse dite pseudométathèse, p. ex. *apremier* > *apermier* (définition à la p. 24: »métathèse d'une voyelle et de l'*r*»). 2¹: pseudométathèse proprement dite, p. ex. **darbōne* > *dərbun*, *derbon* (p. 35: affaiblissement du vocalisme, puis »métathèse» de l'*r*); 2²: métathèse dite émilienne, p. ex. *prádu* > *párdu* (p. 38: mét. sans affaiblissement du vocalisme).

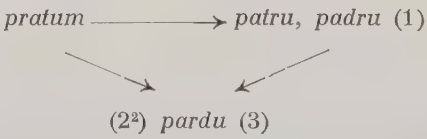
[1] M. Lahti a pris note aussi de quelques publications non romanistes tel que (p. 109) le *Teuthonista*.

3. Métathèse de deux consonnes contiguës, p. ex. *tenro* > *ternos* *padru* > *pardu* (p. 52: il s'agit toujours d'un groupe de consonne médial).

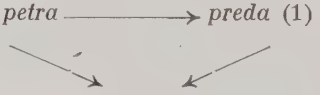
4. Métathèse réciproque, p. ex. *miraculum* > *milagro* (p. 56: »tandis que dans la métathèse simple un seul son [à lire: une seule consonne] se transpose, ici ce sont deux sons [consonnes] qui changent de place entre eux [à ajouter: d'une syllabe à l'autre]).«

Comme il ressort déjà de cette étude des indications données par l'auteur, les catégories 2^2 et 3 se confondent au point de de vue descriptif: plus avant dans le livre, sous le titre de »Matériaux«, on trouve en effet, énumérés sous 2 (p. 99—188, où d'ailleurs, 2^1 et 2^2 ne sont point distingués) aussi bien que sous 3 (p. 189—191), ou énumérés sous l'une seulement des deux rubriques correspondantes, ou énumérés sous 1 (sic), nombre d'alternances du type *pratum-pardu*, forme que je viens de citer sous 2^2 et sous 3. En d'autres termes, au point de vue génétique, le mot-type *párdu*, qui apparaît sous 2^2 et sous 3, se prête à être ramené à *pratum pradu* par deux des processus différents qu'envisage M. Lahti: par l'étape 1 (métathèse simple: *padru*) suivie d'une métathèse 3 (métathèse de deux consonnes: *pardu*); puis par 2^2 (métath. émilienne directe de *pradu*). Le lecteur n'est pas renseigné sur les critères qu'a suivis l'auteur pour présenter les nombreux cas analogues, tantôt sous 2^2, tantôt sous 3, tantôt sous les deux catégories, tantôt ailleurs. Les explications qu'il donne à la p. 52 ne sont pas suffisantes à cet égard.

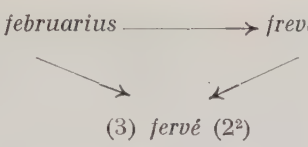
Il aurait été utile de coordonner tous ces cas sous une formule unique, qui, à mes yeux, semble prendre l'aspect d'un triangle, ainsi:



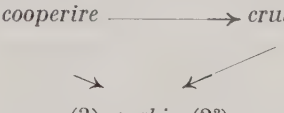
(chez M. Lahti, ce *padr-* figure sous 1 et sous 3, ce *patr-* sous 2: »cf. sicil. *patru* . . .«; ce *pard-* sous 1, 2 et 3);



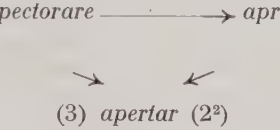
(ce *pre-* est envisagé sous 1 et sous 3, mais ce *perda* ne l'est que sous 1 [*sic*] et sous 3);



(ce *frevé* est bien envisagé sous 1, mais ce *fervé* ne l'est que là-même);



(ce type *crubir* ainsi que ce type *curbir* figurent aussi bien sous 1 que sous 2²; *curb-* manque sous 3);



(*apretar* et *apertar* ne sont présentés que sous 1); et ainsi de suite.

La grande abondance des matériaux qu'il a recueillis, obligeait M. Lahti: il aurait bien dû, se dit-on, tout faire pour en obtenir un groupement raisonnable, universellement acceptable, et pour fixer (ou, éventuellement, pour créer de toutes pièces) une terminologie correspondant à ce groupement contrôlé. M. Lahti ne l'a pas fait.

Un autre manque de méthode, qui, celui-là encore, intrigue tout lecteur de M. Lahti, c'est le mauvais coordonnement que l'on constate entre la Table des matières et le corps du livre, ainsi qu'entre le corps du livre et le Résumé (p. 69—73). Certains sous-titres très utiles que l'on trouve à la Table ne sont point reproduits dans le corps du livre; aussi est-on parfois très embarrassé pour trouver la page à laquelle on cherchera le commencement de telle ou telle des subdivisions envisagées à la Table. Un de ces sous-titres figurant à la Table, sous »I. Métathèse simple», est celui-ci: *Accent tonique*. Ce sous-titre se rapporte, je crois, à un alinéa de la p. 20, lequel ne compte que neuf lignes; or, toujours pour ce qui concerne le rôle de l'accent tonique, cette matière est bien traitée, également, et au cours de non moins de 3 pages, par rapport à la »Pseudométathèse» (p. 36—39), mais c'est en vain que cette fois-ci on cherche à la Table un sous-titre correspondant. —

Le Résumé (p. 69—73) est plus qu'un résumé en ce sens qu'on y rencontre des constatations qui, si je ne me trompe en l'absence de tout renvoi, sont introuvables dans le corps du livre (Résumé, fin de »10», où il s'agit du portugais, puis »12» et, je crois, »13»...).

Le corps du livre comprend, abstraction faite d'une brève Introduction, etc.: 1. une étude raisonnée des différentes catégories de métathèses et 2. une partie lexicographique comportant quatre listes alphabétiques réunies sous le titre de *Matériaux*, cette dernière partie occupant bien plus de la moitié du volume. Or ici encore, il y a manque de coordonnement. M. Lahti raisonne, dans la partie 1ère, sur pas mal de mots ou de formes qui, ensuite, ne réapparaissent pas sous »Matériaux» — tel est le cas notamment des énumérations que l'on trouve pp. 19, 25, 35, 37, 41; il raisonne, toujours dans la partie 1ère, encore en procédant à des constatations d'ordre statistique et, une fois, en relevant un détail déclaré unique dans son genre: p. 43, fr. *bréhaigne*; ce cas n'est point relevé ensuite sous »Matériaux», p. 101. On est choqué, enfin, de voir deux cas de métathèse simple (*pistrinarius-pristinarius* et *interpetrationem*) se glisser parmi ceux qui ne doivent représenter que la pseudo-métathèse (p. 24).

Ce manque de méthode introduit dans les listes de M. Lahti un élément d'incertitude qui se fait sentir autant de fois que l'on se trouve en présence d'un mot ayant des reflets différents au point de vue des quatre catégories de métathèse. Il aurait été relativement facile et très utile de remédier à cet inconvénient.

La Table des Matières est du bon type français; malheureusement, elle sert à mettre en relief le manque de plan qui vous choque à la lecture des raisonnements correspondant aux p. 12—51. Ces pages auraient beaucoup gagné à être rédigées de nouveau. De belles idées risquent de s'y perdre maintenant sous le fatras de certains passages qui sont cousus et recousus d'incohérences et d'obscurités.

Tout auteur étudiant la métathèse devrait prendre des mesures pour que les lecteurs sachent toujours quelle est la syllabe tonique de chaque mot cité.

Il est peu recommandable de citer (p. 146), sous *grossus*, un »*gursè* (< grossitum)», et sous *grunnire*, un »*gurni*»; car s'il est vrai que tout le monde aura l'intelligence de voir dans ce dernier un infinitif en *-i*, donc une métathèse en syllabe atone, il n'en est pas moins vrai que maint lecteur, dans les conditions du présent contexte, risquera de lire »*grossītum*», donc de prendre

gursé pour un oxyton, donc aussi de croire survenue toujours en syllabe atone la métathèse de notre mot. Il n'en est rien: il s'agit d'un **grossĭtum gúrsé* (en regard de *gurñí*). Certes, M. Lahti renvoie ici et là, à Dauzat, *Patois de Vinzelles*, où l'accent tonique est dûment indiqué; mais il aurait fallu nous épargner cette fatigue constante d'aller nous renseigner ailleurs sur la plus essentielle des conditions prosodiques qui règlent les cas précités de métathèse. J'ajoute, pour le cas en question et pour tous les cas analogues, que M. Lahti, qui, certes, a bien cité *grossitum gursé* à la liste des métathèses en syllabe tonique, p. 37, aurait pu nous accorder en outre la commodité d'un simple renvoi des »Matériaux» à cette liste de la p. 37.

Voici enfin, quelques remarques de détail:

P. 13, vers le bas, il s'agit de la p. 239, non point d'une »Hist. d. lat. Sprache» qu'auraient écrite Wackernagel et Stolz, mais de la *Historische Gramm. d. lat. Sprache*, tome I, de Stolz, qui y citait Wackernagel *Kuhns Zeitschr.* XXXIII 9. Cette *Historische Gramm.* I—III, plus *Suppl.*, n'est pas citée à la Bibliographie. Là-même, d'intelligentes observations personnelles portant sur *Sturm* > *Strum* et d'autres métathèses commises par les élèves d'allemand de M. Lahti.

P. 15, dès la l. 2, l'auteur étudie neuf cas de métathèse apparente, donc à écarter. Huit de ces cas se retrouvent parmi les *Matériaux* (»voir dict[ionnaire]», dit M. Lahti); le cas restant, *crocodilus cocodrilus* . . . y aurait mérité une place également, et précisément à l'une des pages 81 et 84.

P. 16, étude intéressante des groupes médiaux de consonnes que l'on évite. A propos de *-str-*, il aurait été utile de citer aussi les cas contraires, réfractaires, où la métathèse aboutit précisément à créer ce groupe *-str-*. Parmi les Matériaux de M. Lahti, je relève 4 cas de ce genre: **parsitare* > roum. *păstrá*, *transtellum* (pas: »transstellum») < *tastré*, *crusta* > *costra*, et, cas non roman, *πρίστις* > *pistrix* (ce dernier manquant à la p. 94). Au milieu de la page, on pourrait citer esp. *orquesta* à l'appui de la réflexion concernant la difficulté d'articuler *str* en syllabe atone (cf. it. *orchestra* etc.). Relever ici, à propos de *-ctr-* (*-ttr-*), *doctrina* < *drottina*, cité pp. 19, 85, et à propos de *-sfr-*, *phosphorus* > **frosfo* > *frofo*, cité p. 94. Relever encore, à titre de cas réfractaire, **exvaporare* > *ezbrebá*, où un groupe *-zbr-* à l'atone est créé par la métathèse, cas cité p. 85.

P. 17, en haut: *esfrondar*, afr., lire apr. — »Restent trois cas où l'*r* est attiré à la consonne initiale»? Je n'en compte que deux: *deintro* > *drento* et *venter* > *brenti*.

P. 18—20, statistique intéressante des groupes initiaux cons. + *r* qui se trouvent chez Meyer-Lübke et chez Gamillscheg, avec de bonnes réflexions.

P. 24. Voici un cas de métathèse dialectale de l'Espagne du sud: *pobre* > *probe*, que je relève chez Rodríguez Marín, *Cantos pop. esp.*, IV, p. 433:

La probesita e mi mare
a on Antonio le jabló . . .

P. 25, *influence grecque*? Page de valeur, comme je l'ai déjà dit, se rapportant aux métathèses simples des parlers grecs de l'Italie Méridionale, sur lesquels M. Lahti déclare ne pas avoir été suffisamment bien informé par les grammaires grecques à sa disposition, ainsi qu'au rayonnement éventuel de ce centre de métathèses sur l'italien de ces régions. Mais il aurait fallu indiquer l'accent tonique des mots grecs; et il est assez choquant de constater deux fautes constantes commises en transcrivant les graphies grecques de Rohlfs, *Etym. Wörterb. der unteritalienischen Gräzität*: »*vrudako*», avec »*d*», pour *vrúθako*, et »*britaxos*», avec »*x*», pour *βρίταχος*.

P. 22, en bas, »la métathèse simple . . . n'est guère attestée avant le XIII^e^ siècle . . .». Mais l'auteur lui-même cite, pp. 17, 92, *Παγκράτιος* > *Prancatius* et p. 82, *conger-gongrus-grongus*, cas l a t i n s e t r o m a n s, et il aurait pu citer à la p. 94, *pistrīnum* > *pristinarius* (relevé confusément à la p. 24) en même temps que les reflets r o m a n s qu'il range (p. 94) sous lat. *pisturire*. Un phénomène qui est latin et roman est bien »attesté avant le XIII^e^ siècle» — à moins d'admettre qu'après avoir dit *Prancatius* en latin, on ait dit *Pancr-* au courant du haut moyen âge pour reprendre ce *Pranc-* au XIII^e^ siècle, ce qui serait absurde. Ce lapsus étrange est en quelque sorte réparé au Résumé (p. 69/70), où l'on nous dit à propos de la métathèse simple: »Rare en latin».

P. 23. En fait de métathèse progressive, je relève en outre un anc. esp. *pedricar* pour *pred-*, puis, cité par M. Lahti, p. 96, *scrofa* > *ekuvre*.

P. 24, cités comme exemples de la pseudométathèse, *pergula precula* et *trapezita tarpessita* ne devraient pas être attribués au *ThLL*, qui n'en est pas encore jusque-là. Pour *praelum perlum*, s'en tenir à Schopf, p. 180, 198 — et l'acribie philologique de cet auteur aurait dû servir d'exemple au nôtre!

P. 25, fin du 1^er^ alinéa, la conclusion »que la période des [pseudo]métathèses ne commence qu'avec les langues romanes»

n'est pas soutenable, même si l'auteur veut dire »la période proprement dite», »la véritable floraison». L'énumération des cas latins attestés, à la p. précédente, n'épuise pas la matière; d'autre part, les cas attestés ne constituent, je pense, qu'une fraction du nombre des cas réels, non attestés. Quant au haut moyen âge, M. Lahti montre lui-même qu'il sait bien à quoi s'en tenir: ce sont les documents qui nous manquent ou qui sont peu nombreux. — De retour d'Italie, j'ai traversé la Suisse de nuit. Je n'ai pu en voir les montagnes. Me faudrait-il déclarer par conséquent que la Suisse manque de montagnes, qui ne seraient propres qu'à l'Italie Centrale et à l'Allemagne?

Toutefois, la liste des plus vieux des cas romans attestés aurait de l'intérêt si elle avait été dressée avec plus d'acribie par rapport aux Matériaux (p. 99—188), auxquels on est renvoyé.

P. 27. Théorie de Herzog: *formaticum* > **frmage* > *fromage*, **frmage* étant propre à un débit rapide. Objection avancée par M. Lahti: 'ce »*frmage*» n'est pas attesté'. Mais, de grâce, se figure-t-on bien un scribe médiéval, c'est-à-dire habitué au latin avant toute autre langue, qui se serait laissé aller à écrire un jour, *frmage*? N'est-ce pas que, eût-il entendu prononcer autour de lui, constamment, *frmāğ*, il aurait bien écrit, soit *formage*, soit *fromage*? Alors, attesté ou non, ce *frmāğ* de Herzog pourrait bien avoir eu une existence réelle dès le moyen âge. M. Lahti est content de l'attester dans les patois modernes (p. 28, où il semble faire allusion à *brida brda bœrda*).

P. 31, observations personnelles utiles concernant un phénomène propre à un dialecte finnois.

P. 35, l. 7, pour »Dans le second cas», lire »Dans le cas contraire» ou plutôt, pour prévenir tout malentendu fatal à la compréhension de ce raisonnement un peu abstrus: »A défaut d'affaiblissement». — Plus bas, l'auteur se propose d'éclaircir la question des différentes voyelles qui entrent en jeu en cas de pseudométathèse proprement dite; et il atteste (*dar-*) *dra- drə-*, (*bar-*) *bra-*, *bre-*, *gar- guer- gra-*, *ber- bre- bar-*, etc. La liste serait importante si elle s'accordait avec ce qui est donné sous »Matériaux». Pour *d a r b o* (lire: **darbōne*), art. basé sur Du Cange, sur *ALF*, sur Meyer-Lübke et sur Mistral, on trouve à la p. 117 un art. différent basé, celui-là, sur Wartburg et sur *ALF* (avec l'inexactitude de »*darbouire*» pour *darbonire* et avec omission du foréz. *drabouni* 'taupinière'); pour *b r a c a*, cf. p. 104, où l'ou pourrait ajouter d'après Wartburg: *briéta*; pour *b r e l e q u e*, *bərlek*, cf. p. 105, s. v. *brennos* (!), où l'on

trouve en outre *barloke(r), berloke, breloque, boerlok, beurloque* . . .; pour *v e r v e x*, cf. p. 185, et y ajouter d'après Wartburg *borbit*; pour *w e r p a n*, cf. p. 188, où manquent les deux formes *guirpir* et *gripire* figurant à la p. 35; pour fr. *b r i d e*, cf. p. 106, s. v. *brittil*, article développé où l'on est très surpris de ne trouver, ni ce *bride* de la p. 35 ni la série de formes correspondantes que M. Lahti cite, non sans insister sur leur importance, à la p. 46; et ainsi de suite. Ajouter à la liste, à titre de variantes vocaliques qui auraient dû attirer l'attention de M. Lahti à notre p. 35: *f i r m u s* (p. 123), avec *forme, fram*; *g r a n a r i u m* (p. 144), avec *guernier, garnier, gurnāi, gürni, gruñe, gœrnà*; *p r i m u s* (p. 163), avec *pirma, parmaveira, purmaveyra*; *s t r i c t u s* (p. 177), avec *starcu*. Il s'ensuit que la liste de la p. 35 ne répond pas à son but.

P. 37, liste des cas de pseudométathèse en syllabe tonique. Elle donne lieu à une série de remarques, analogues pour la plupart à celles de tout à l'heure: manque d'accord entre cette p. 37 et »Matériaux» par rapport surtout au mot-tête ou l'étymologie. Lacunes ici ou là. Présence, ici, d'exemples où la syllabe métathétique n'est point tonique: tel est le cas non seulement de *fervere* > ptg. *frever*, d'*extorquere* > aesp. *estrecer*, mais aussi de *balga* > *alpregatas*, de »germ. *brecha*» (p. 105 mieux: *brekan*) > prov. *berca* (infinitif, cf. Levy Petit); de *crux* > Belmont *kərxədž*.

P. 38, présentation de la notion de métathèse »émilienne», avec une longue liste de ces métath. en syllabe tonique. Abstraction faite de *fructi* > p a v. *furti*, cette liste ne renferme pas un seul exemple qui soit tiré d'un parler é m i l i e n. Le lecteur non métathétisant s'attendrait aussi à une ligne ou deux rendant compte de la genèse de cette dénomination, qui ne remonte point à Silvio Pieri Arch. Glott. XIV 435, comme le ferait accroire M. Lahti.[1]

P. 41, liste d'exemples donnés par Haberl, avec polémique qui a du bien fondé. Mais pourquoi ne pas citer sous »Matériaux» quatre des mots cités ici: *apremier* > *apermier*, *bribe* > *birbe*, *broumo* . . ., *frefel* . . ., et pourquoi citer *formir*, ici, sous *frumjan* et p. 139, sous **frōnjan*?

P. 47, en haut. Inexactitude de citation de l'Atlas linguisti-

[1] D'ailleurs Pieri, là-même, cite à titre d'*emiliane*, trois métathèses qui, d'après les indications de M. Lahti, devraient bien être qualifiées de pseudométathèses proprement dites et non de mét. émiliennes: *Formentale* (frūm-), *Permaggiore* (prātom-), *pornecchia* (prūn-).

que de la France, en tant que l'aire de la métathèse de *bride* (c'est-à-dire, du type b^{voy}-rd^{voy}-) ne correspond pas à la Haute-Savoie. En effet, des 8 points que comprend ce département, 2 seulement ont la mét. complète en question (points 946, 967), métathèse qui apparaît également ailleurs, soit à proximité (points 938, 936, 933, 955), soit à une assez grande distance de ce prétendu centre métathétique (62, 913). Le 945 mis à part, tous les autres points, dans la H.-S. aussi bien qu'en dehors, jusqu'à la limite approximative du franco-provençal, ont, soit la forme non métathétique, soit quelque forme de type brd^{voy}.

P. 53, *r* et *v* auraient-ils une »grande affinité de prononciation . . . presque dentale»? On ne le comprendrait un peu que pour certaines variétés de l'*r* anglais, qui n'entrent pas en ligne de compte.

P. 56, en bas; 57, en haut. Tant qu'on n'a pas établi nettement le point d'articulation de chacun de ces *l* et de ces *r*, il paraît un peu risqué d'affirmer que ces exemples militent contre ou pour la théorie de Grammont. Est-il bien sûr que tous ces *r* linguaux se prononcent plus avant que l'*l*? — Pour les métathèses autres que de *r*, *favilla* > *falliva* et *nabagêr* > *nagabêr* me semblent f a v o r a b l e s à la théorie de Grammont.

P. 74 –98: Métathèse simple. — J'ajouterais à cette liste: lat. *accerso-arcesso*, d'étym. incertaine (Ernout et Meillet), métathèse digne d'être relevée parmi les mét. simples au même titre que l'est, par M. Lahti, *lacerta-largata* et, mot latin, non roman, digne de mention ici au même titre que (p. 167 et suiv., sous »pseudomét.»), *prœlum perlum*, *Proparcu Porparcu*, *Scrofulae Scorfularum ripa*, *Scrupus Scurpillosa*, mots latins, non romans.

P. 75, *bibere*, fin: à côté de *abrevar*, l'anc. esp. disait bien *abeurar*. Cette forme non métathétique est la seule que connaisse, notamment, la *Gaya* (1474).

P. 77, en haut, mentionner l'esp. *cangrejo*.

P. 81, *comperare* n'a pas besoin d'astérisque, un *comperator* apparaissant dans le Papiro Marini pour l'an . . 570 . . (*ThLL*).

P. 83, *cooperire*. Par confusion grave, des reflets de *recuperare* (*recroramento*, *krorer*, *crürer*, *crubar*, etc.) se sont glissés ici au lieu d'être réunis sous mot-tête à part.

P. 84, aj. *decretum*, gallur. *drikkettu*, cité p. 19.

P. 85, *dextralis*. Wartburg a, non pas »*dredo*», »*dreta*», mais *dreθo*, *dréta*, où *-ālis* est représenté par *-ó* et par *-á* toniques.

P. 85, *encaustum*; cf. p. 15. L'it. *inchiostro*, dont l'*i* pourrait être dû à une contamination tardive avec *chiostro* c l a u s t r u m, ne devrait peut-être pas être ramené à un **inclaustrum*. Forme tardive, puisqu'encore Dante (Purg. XXVI 114) a *incostri*. Dans ces conditions, je verrais dans l'*r* de ce *incostro* et de aven. alomb. *incrosto* une épenthèse due à je ne sais quoi, placée dans une syllabe ou dans une autre, sans intervention de la métathèse.

P. 85, *fabrica*. Supprimer la phrase relative à l'accentuation. Ce n'est qu'en France qu'à côté de *forge* on trouve la forme livresque *fabrique* > Cantal *Fabrinches*.

P. 86, *fabrica*. Aj. une métathèse andalouse *frabicando* que je trouve chez Rodríguez Marín, *Cantos pop. esp.*, II, p. 313.

P. 90, *fimorare*. Étant donné Wartburg, supprimer la citation initiale de Godefroy. Une collation sur Wartburg des énumérations qui suivent montre que différentes petites erreurs s'y sont glissées.

P. 91, lignes 1—3 d'en bas. La polémique contre Borao 84 manque son but; il suffit de lire deux pages du contexte de Borao pour voir qu'il a vu dans arag. *intrego* etc., non point un emprunt au provençal, mais »una simple alteración fundada en la preferencia de ciertas letras . . . evolución tan española como aragonesa». En effet, pour *in-*, on relève chez Munthe, *Anteckningar om folkmålet i . . . Vestra Asturien*, p. 70—71, une série de mots *endilgar ind-*, *encesu inc-*, *ensuitu ensuchu insuitu*.

P. 92, *interpretare*. Je puis confier à l'auteur que même un contemporain, d'ailleurs collaborateur à la *Società filologica romana*, commet à plusieurs reprises la métathèse *interpetr-*, qui, par conséquent, n'est pas circonscrite au lat. vulg., au milanais, au siénois. Je fais allusion au *Libro de varie romanze volgare, cod. Vat. 3793*, a cura di F. Egidi, pages VII; XXII, n. 2.

P. 92, *Pancratius*. Au lieu de Dessau 5164, citer Schopf, p. 198, qui donne toute une série d'indications très complètes et utiles. J'ajoute en marge que l'it. *Brancaccio* survit, p. ex., dans le nom du *Palazzo* où est logée aujourd'hui la Légation de Finlande à Rome.

P. 93, en bas, la citation de »Monaci, Crest., 106», manque de sens, puisque ce chiffre 106 renvoie, non point à une page ou à une pièce citée, mais à la ligne 106 d'une pièce L, rencontrée à la p. 555.

P. 98, *tonitrus*. Il n'est point recommandable d'incorporer sous ce mot-tête des reflets de *tonare*, tels que *tronar*, *tro*, *truonu*

[aj. esp. *trueno*], qui ont leur *r* sans intervention d'une métathèse.

P. 101, *barbarus*. Menéndez Pidal, *Orígenes del español* (1926), p. 331 s., dérive *bravo* etc. de *pravus*, donc sans métathèse. Qu'en pense l'auteur?

P. 105, *brennos*. C'est un mot-tête chimérique et dû sans doute, chez Lahti, à quelque confusion d'ordre matériel. Ajouter fr. mod. *breloque, berloque*.

P. 115. »*Crena* 'Einschnitt, Kerbe' ist aus dem lat. Wörterb. zu streichen», dit Walde, et cf. Ernout-Meillet. Mettre la chose au point!

P. 120: Comme mot-tête, qu'est-ce que »*excrebere*»?

P. 123–129, »*firmus*» et dérivés. Matériaux insuffisamment disposés en gros et en détail: »*enfremerie* Långfors, Hist. Fécamp, v. 1755» se trouve p. 124 parmi les dérivés verbaux et se répète p. 126 parmi les »autres dérivés»; une fois, un passage de Fierabras est cité sur le ms., d'après Godefroy, et l'autre, d'après une édition moderne. Un apr. *fremadura*, cité p. 25 et, indûment, p. 127, manque sous le mot-tête *firmatura* de la p. 125. C'est pour porter au désespoir le lecteur, qui ainsi, ne parvient point à se former une idée de l'ensemble de ces 6 pages.

C'est dommage, car l'auteur aboutit à une série de réflexions positives. En présence de deux exemples cités p. 124, on ne comprend même pas bien les mots »même en picard» qui se lisent au milieu de la p. 127.

P. 130—133 *formaticum*, p. 134—136 *formīca*. Importante collection de matériaux, mieux disposés que tout à l'heure, avec une série de réflexions. *Formaticum* est un mot de commerce rayonnant de Paris, qui, dès le latin peut-être, prononce la métathèse (*from-*). En revanche, *formica*, mot sédentaire, de province, ne s'est guère soustrait à la métathèse qu'à Paris. Ainsi, pour avoir une représentation matérielle du *formica* d'il y a deux siècles on pourrait le placer, me dis-je, au centre (Paris) d'un cercle, et un système de flèches indiquerait l'avancement centripète d'une périphérie prononçant *from-*; par contre, le *fromage* de l'an 1100 placé au centre (Paris) serait entouré de flèches à mouvement centrifuge et visant *form-*. Pages pleines d'intérêt, celles-là.

P. 145, confusion par rapport au *gernun* de Roland; ce mot, avec d'autres semblables qui sont cités, soit ici-même, soit aux pages 25, 42, et avec esp. *greña*, *-ñón*, prov. *gren* 'barbe', qui sont omis, vise le gaul. *grennos*, que l'auteur ne cite qu'à propos de canav. *gernun*; refaire la tête de la page, où figure un mot-tête chimérique *granonem*.

P. 149, ajouter *interpretare*, lat. tardif **interpertare* Isid. Orig. X 123, »quod inter *partes* medius sit duarum linguarum» (les mss. donnent *interpretare*). Cf. ci-dessus, p. 156.

P. 152, ajouter d'après Nigra 3, un *organum*, morv. *rogane*.

P. 154/155, les exemples de *persona* > *pressona* figurent sous le préfixe *per* (à plusieurs reprises au cours de la p. 155) et ensuite, mais sans correspondance stricte, sous un mot-tête *persona*, p. 158. — Pour le majorcain, j'ajouterai qu'Alcover, *Rondayes*, I 81, met en italique un *pressones* métathètique, sans doute pour relever la différenciation sociale que doit représenter en majorcain cette prononciation.

P. 163 suiv., *pro*, ajouter le roum., qui est représenté au moins par un *purcede* (< *procedere*). Ce long article n'est pas bien composé.

P. 170—174, belle étude des pseudo-métathèses dues à la réduction de la voyelle du préfixe *re-*.

P. 174 et suivantes, coordonner sous ce **scabrare* (M.-L. 7636) encore différents autres mots qui figurent maintenant, par je ne sais quel accident, parmi les correspondances de *skarwahtan* p. 175 ainsi que sous **skrapan* p. 176.

P. 175, it. *sfarzo* vise M.-L. 3205 *farsus*.

P. 179, sous *thyrsare*, figurent et sont discutés différents mots qu'il faudrait sans doute répartir entre *thyrsus* et *tortiare*. Distinguer notamment entre it. *torso*, a. fr. *tros*, cat. *troç*, *tros* (> esp. *trozo*, ptg. *troço*, tronçon', (*des*)*trozar* 'hacer pedazos'), d'une part, et de l'autre, a. it. *torciare*, cat. *trossar*, fr. *trousser* et semblables.

P. 180, *torculare*, infinitif en regard de *torcular* p. 179? Mais tant de reflets romans étaient là pour mettre l'auteur sur ses gardes.

P. 188, *acer*: à côté d'esp. *arce*, il y a un anc. esp. *azre* (*Gaya*), sans métathèse.

P. 189, ajouter, à côté d'esp. *burla* (cf. p. 109), a. esp. *bulr(r)a*; puis sous un *generatione*, majorc. *tanta gernació* 'tant de monde', Alcover, *Rondayes*, I 91, etc.

P. 191, *tener*: l'esp. a *tierno*.

P. 192, aj. *furicare*, lucc. *ruficare*, M.-L.

P. 193, *palus*, aj. esp. *Paular*, nom de lieu.

P. 195, à la Bibliographie, on est un peu étonné de ne point voir citer le *Corpus glossariorum latinorum*.

P. 202, le *Recueil* de Luchaire devrait figurer un peu plus haut, sous l'a n c i e n provençal, et p. 203, en bas, Braun, *Der Einfluss*, sous l'a n c. fr., p. 204.

Je n'ai point épuisé mes notes marginales; mais je crois en avoir dit assez long. On a l'impression un peu mélancolique d'un livre qui ne porte qu'une partie des bons fruits qu'il était appelé à mûrir. On dirait un être vivant qui, encore en voie de formation, aurait été mis à un régime d'inédie mortifiante. L'auteur s'est-il fatigué chemin faisant? n'a-t-il point tenu à lire et à relire son livre? On lui en veut un peu, on se demande comment il se fait qu'un auteur puisse finir par refuser ainsi le soleil de son amour à une création organique qui lui doit son origine et qu'au début, il avait pourtant bien soignée et choyée. Après tout, son livre nous est un peu cher à nous autres: on pense à la quantité imposante des matériaux réunis, aux grands voyages entrepris, à l'ardeur et à l'esprit de victoire avec lesquels furent entreprises un jour les vastes lectures du jeune romanisant.

On lui souhaite de tout cœur d'avoir dorénavant l'haleine un peu moins courte, d'éprouver la joie des efforts soutenus, la joie exquise que nous procure tout ce qui, sous nos yeux et sous nos mains, pousse et prospère en se rapprochant toujours plus de la perfection.

O. J. TUULIO

Mitteilungen

Ferienkurse im Auslande: *Besançon*, vom 1. Juli bis 30. September. *Boulogne-sur-Mer* (Université de Lille), vom 22. Juli bis 29. August. — *Dijon*, vom 15. Juni bis 31. Oktober. — *Grenoble*, vom 1. Juli bis 30. September. — *Hamburg*, vom 2. bis 29. Juli. — *München*, Goethe-Institut der Deutschen Akademie. Vierwöchige Lehrgänge, zwischen 14. Juni und 3. Oktober, im ganzen sieben Kurse. Der Unterricht findet in der Form von Arbeitsgemeinschaften statt, Vorträge bilden die Ausnahme. Besondere Veranstaltungen des nächsten Sommers sind literarische Studienreisen: 1. in die Heimat der schwäbischen Dichter; 2. klassische Stätten deutscher Dichtung (Wartburg, Weimar, Jena, Leipzig, der Harz, Dresden); 3. auf den Spuren des »Sturmes und Dranges» (Rheinreise). *Paris*, Institut de Phonétique de l'Université, vom 1. bis 21. Juni und vom 27. Juli bis 14. August. — *Perugia*, vom 1. Juli bis 30. September. — *Strassburg*, vom 6. Juli bis 29. August. — *Tours* (Université de Poitiers), Juli-September.

Zu Victor Hugo's »Le Rouet d'Omphale«

(Nachtrag zu S. 107)

Le Rouet d'Omphale ist das Thema auch musikalischer Komposition geworden. Saint-Saëns hat es in seinem so betitelten »Poème symphonique« — ob unter motivischer Beeinflussung V. Hugo's, ist nach dem durchaus auf das Verliegen den Akzent legenden Werke fraglich — 1871 aufgegriffen. C. Schneider charakterisiert das Werk in dem Programm zum 5. Wiener philharmonischen Konzert des Jahres 1935/6 folgendermassen:

»Das reiche und vielgestaltige Lebenswerk von Saint-Saëns enthält auch vier symphonische Dichtungen, die alle in knapper Aufeinanderfolge in den Siebziger Jahren, unter dem Eindruck von Liszts Werken der gleichen Gattung, entstanden sind. Am bekanntesten ist noch heute der »Danse macabre«. Den drei übrigen liegen Stoffe aus der Antike zu Grunde, die Saint-Saëns, der feingebildete Klassizist der französischen Musik, auch auf dem Gebiete der Oper bevorzugt hat.

»Le Rouet d'Omphale« behandelt gleich seiner symphonischen Dichtung »La Jeunesse d'Hercule« eine Episode aus dem Leben des griechischen Heros. Diese schildert Herkules in seiner Jugend am Scheideweg, jene seine Schmach am Hof der lydischen Königin Omphale, wo er nach Vollendung seiner heldischen Abenteuer drei Jahre lang dient, und dort, weibisch geworden, in Frauenkleidern Wolle spinnt. Aber Saint-Saëns will diese Episode nicht mit allen Einzelheiten musikalisch illustrieren. Er erklärt im Vorwort zur Partitur ausdrücklich seine Absichten: »Der Gegenstand dieses symphonischen Gedichtes ist die weibliche Verführungskunst, die triumphierende Kraft der Schwachheit gegen die Kraft. Das Spinnrad ist nur ein Vorwand, gewählt allein unter dem Gesichtspunkt des Rhythmus und der allgemeinen Haltung des Stückes.«

Musikalisch wird der raffiniert instrumentierte, vielleicht den Gegenstand allzu leicht und graziös illustrierende Satz, vor allem vom Motiv des schnurrenden Spinnrades beherrscht, das zu Beginn allmählich in Gang gesetzt wird, dann mit seinen beweglichen, gleitenden Achtelfiguren die Grundlage des Werkes bildet, um am Schluss sanft zu verklingen.«

Das symphonische Gedicht des Musikers verläuft in der Zeit und kann in dem Spinnradmotiv einen Dauerzustand darstellen, eine Art perpetua mobilitas (wie in den Spinnerliedern Mendelssohns und R. Wagners — bei V. Hugo ist ein *Moment der Bannung* dargestellt. V. Hugo wirkt keineswegs »allzu leicht«, sondern unheimlich. — Leo Spitzer.

Älteres deutsches Sprachgut und Urkundenmaterial in Finnland.

Dieses Thema ist in Teilfragen mehrmals behandelt worden, meistens von archäologisch-historischer Seite und in finnischsprachigen Veröffentlichungen. Für deutsche Fachgenossen wurden viele in dieses Gebiet fallende Probleme schon im Jahre 1909 von Prof. T. E. Karsten in einem anregenden Aufsatz dargestellt betitelt: Altdeutsche Kulturströmungen im Spiegel des finnischen Lehnwortes[1]. Ich sehe meine Aufgabe darin, eine kurze Übersicht über die bisherigen Forschungsergebnisse auf diesem Gebiete zu geben. Ausser dem in Lehnwörtern bestehenden Sprachgute werde ich auch die in Finnland vorhandenen deutschen Urkunden heranziehen, die bisher vom sprachlichen Gesichtspunkt aus kaum beachtet worden sind.[2]

Ich glaube meine Darstellung am besten damit beginnen zu können, dass ich zunächst in aller Kürze die wichtigsten Phasen der deutsch-finnischen Berührungen ins Gedächtnis zurückrufe.

Die Berührungen zwischen Deutschland und Finnland sind bekanntlich recht alt: sie gehen mindestens in das 9. Jh. zurück und dauern dann mehr oder minder lebhaft durch die Jahrhunderte bis auf den heutigen Tag fort. Es lassen sich dabei verschiedene Perioden unterscheiden. Als erste Finnland-

[1] Idg. Forsch. 26 (1909), S. 236—257.

[2] Einen besonderen Anlass, das vorliegende Thema gerade jetzt aufzunehmen, gaben mir zwei bemerkenswerte Ereignisse in unserem wissenschaftlichen Leben: vor Weihnachten erschien über die ältere finnische Geschichte ein umfangreiches Werk von Prof. *Jalmari Jaakkola*, das mit Anerkennung und lebhaftem Beifall aufgenommen worden ist, und vor einigen Wochen ist der 8. Band von »Finlands medeltidsurkunder», hg. von *R. Hausen*, im Druck erschienen, womit der greise Verfasser in seinem 85. Lebensjahre sein grosses Werk glücklich vollendet hat.

fahrer treten von den deutschen Stämmen die Friesen auf (9. bis 11. Jh.). Ihr Weg geht zuerst über das schleswigische Hedeby und später über Lübeck nach Ostschweden und von dort weiter nach der Süd- und Westküste Finnlands. Nach den Friesen erscheinen dann auf finnischem Boden die eigentlichen Hanseaten, die schon früh (nach 1000) auf Gotland festen Fuss gefasst hatten und wohl bald danach ihre Fahrten weiter nach Norden fortsetzten.

Die Hanseaten kommen nicht nur zu kurzen Geschäftsbesuchen, sondern bleiben an finnischen Handelsplätzen als sog. Gäste (finn. *kestit*) oft auch längere Zeiten (z. B. über den Winter bis zur folgenden Schiffahrtsperiode) oder lassen sich (seit etwa 1300), besonders in der Regierungszeit der schwedischen Könige deutscher Abstammung Albrecht von Mecklenburg (1363—1389) und Erich von Pommern (1397—1434) und in der Blütezeit ihres Handels (im 15. Jh.), in den finnischen Städten Turku (Åbo) und Wiburg als Bürger nieder. Mit den Kaufleuten kommen auch Handwerker ins Land. Die Bedeutung der Deutschen im Leben unserer mittelalterlichen Städte war, ungeachtet ihrer geringen Zahl im Verhältnis zu der übrigen Bevölkerung, sehr gross: dies beweist u. a. der Umstand, dass die Hälfte der Ratsplätze in der Regel von Deutschen besetzt war. Die Zahl der im Lande gebliebenen deutschen Familien ist jedoch ziemlich klein: die meisten kehrten auch nach längerem Aufenthalt wieder in ihre Heimat zurück. Als im Anfang des 16. Jhs den Hanseaten im ganzen schwedischen Reiche der Handel erschwert wurde und als die Macht der Hansa auch in Deutschland selbst zusammenbrach, verlor das deutsche Element in unseren Städten seinen Einfluss immer mehr. Eine Ausnahme macht nur Wiburg. Am Ende des 16. Jhs siedeln wieder zahlreiche Deutsche in diese Stadt über, gelockt durch ihnen eigens bewilligte Vorrechte, und werden dort sesshafte Bürger. Als dann Wiburg und die umliegende Provinz im 18. Jh. unter russische Herrschaft geraten war, erhält die Stadt von Petersburg und den Ostseeprovinzen her bedeutenden deutschen Zuzug: neben Kaufleuten auch eine nicht geringe Zahl von

Beamten. Damals wurde aus Wiburg auf ein halbes Jahrhundert eine zur Hälfte deutsche Stadt.[1]

Deutsches Sprachgut wurde nach Finnland auch durch die einheimische Bevölkerung vermittelt, und zwar durch die Kaufleute, die schon früh mit eigenen Schiffen nach Reval und den norddeutschen Hansestädten Handelsfahrten unternehmen, durch junge Leute, Studierende, die besonders seit der Reformation die Universitäten zu Rostock, Erfurt, Wittenberg, Prag, Leipzig und Greifswald besuchen.[2] Vielleicht kann in diesem Zusammenhang auch die zahlreiche Beteiligung finnischer Soldaten an dem dreissigjährigen Kriege erwähnt werden. Im »Alten Finnland», wie das im 18. Jh. an Russland abgetretene Gebiet genannt wurde, haben viele Finnen die deutsche Sprache, etwa in der deutschen Schule[3] in Wiburg, als zweite Sprache gelernt.

I. Deutsches Sprachgut

Die Friesenzeit

Die Friesenzeit, wie ich der Kürze halber die ältere Zeit nenne, ist in Schweden gut dokumentiert. Auch bei uns hat sie nicht wenige gegenständliche Reste (Münzen, Waffen usw.), aber nur geringe sprachliche Spuren hinterlassen. Es handelt sich dabei hauptsächlich um Ortsnamen. Zunächst der Friesenname selbst. Ältere Forscher, J. R. Aspelin und Kustavi Grotenfelt[4], haben angenommen, dass folgende in den Küstenkirchspielen Südfinnlands vorkommende Ortsnamen: *Friisi* (Hofname in Raisio), *Frisensby* (Dorfname in Kustavi), *Friisilä* (Dorfname in Kuusisto), *Frisby* (Dorfname in Kyrkslätt),

[1] J. W. Ruuth, Viborgs stads historia, Helsingfors 1906, S. 583 ff.

[2] K. Grotenfelt, Suomalaisia ylioppilaita ulkomaan yliopistoissa ennen v. 1640 (Finnische Studierende an ausländischen Universitäten vor 1640) in: Historiallinen Arkisto (Hist. Arch.) XIII (1894), S. 96—125, und XVII (1902), S. 277–289.

[3] Vgl. Ruuth, a. a. O., S. 692 ff., 880 ff.

[4] Vgl. Historiallinen Aikakauskirja (Hist. Zs.) 1927, S. 29.

Frisans (Landzunge in Esbo) und ein paar im 14. Jh. in Österbotten urkundlich belegte Familiennamen: *Fris* (Kemi 1386), *Friisilä* (Iso-Kyrö 14. Jh.) auf friesische Kaufleute zurückzuführen seien. Diese Annahme ist von T. E. Karsten [1] gutgeheissen, m.W. aber nicht allgemein anerkannt worden. Das auch an finnischsprachigen Orten erhaltene anlautende *f* der Namen verbietet ihre Verlegung in allzu frühe Zeit. Die Hypothese ist jedoch auch nicht endgültig widerlegt worden und hat wegen der relativ weiten Verbreitung der betreffenden Namen eine gewisse Wahrscheinlichkeit für sich.

Schwächer begründet ist meiner Meinung nach die Annahme Karstens [2], der auch urkundlich belegte Dorfname *Flaaminki* in Österbotten am Kyrö-Fluss sowie einige in diesen Gegenden vorkommende *Flemming*-Namen gingen auf den flamländischen Volksnamen in dessen alter (unumgelauteter) Form zurück und sprächen für vereinzelte aus Friesland eingewanderte Kaufleute. Der Formenwechsel zwischen dem nur finnisch erhaltenen *Flaaminki* und der schwedischen Nebenform *Fläming* erkläre sich nur auf Grund des hier erst im 9.–10. Jh. durchgeführten schwedischen *i*-Umlauts. Ich glaube, dass der Dorfname auf einen Hofnamen zurückgeht, der wiederum seinen Ursprung einem *Flaming* geheissenen Besitzer verdankt. Der Name würde also aus spätem Mittelalter herrühren. Dasselbe gilt wohl auch von den vereinzelt in Haukipudas und Pedersöre vorkommenden Hofnamen *Holland* und *Holländar* und einigen anderen fremden Namen, die Karsten aus dieser Gegend anführt. Einzelne Ansiedler mit fremdem Namen mögen etwa von der gegenüberliegenden schwedischen Küste oder mit den Birkalamännern von Südfinnland hierher geraten sein.

Ein Name, dessen friesische Herkunft allgemeiner angenom-

[1] Språkliga intyg om vår medeltida kultur (in: Societas Scientiarum Fennica Årsbok VIII B nr. 1, Helsingfors 1929), S. 8.

[2] Svensk bygd i Österbotten II (in: Skrifter utgivna av Svenska Litteratursällskapet i Finland CLV, Helsingfors 1921) S. 288 ff.

men wird, ist das viel behandelte *Pirkkala*, schwed. *Birkala*, welche Form dem ältesten urkundlichen Beleg vom Jahre 1328 genau entspricht. Heute Name eines Kirchspiels am Kokemäki-Fluss unweit Tampere, früher wurde es aber wohl auf einen einzelnen Handelsplatz bezogen. Jaakkola[1] hat diesen Namen unter Abtrennung des Ortsnamensuffixes *-la* mit dem berühmten *Birka* (späteren Björkö) auf einer Insel im Mälarsee in Schweden, dessen naher Zusammenhang mit den Friesenzügen aus geschichtlichen und archäologischen Gründen[2] kaum in Abrede gestellt werden kann, zusammengestellt. Er hat aus Finnland noch weitere an Wasserwegen gelegene Orte angeführt, deren Namen seiner Meinung nach ebenso erklärt werden könnten: *Pirknäs* (Hofname in Kokemäki, am Pahakoski-Wasserfall), *Pirkkala* (Dorf in Harjavalta), *Birknäs* (Landzunge vor Ekenäs), *Birkerudhe* (in Kemiö), *Birkekere* (in Sauvo), *Birkholm* (Insel vor Uusikaupunki).

Archäologische Funde in Finnland stehen, wenn auch noch nicht erschöpfend verwertet, dieser Annahme nicht im Wege, im Gegenteil unterstützen sie sie eher.[3]

Den alten Ortsnamen *Birka* (am Mälarsee) hat nun ein guter Kenner der friesisch-nordischen Kulturbeziehungen E. Wadstein[4] auf das fries. Wort *berek* < **bi-rek* »Gericht», »Gerichtsbezirk», dän. *birk*, zurückführen wollen, welches auch im Mnd. als Fremdwort in *berkdinc*, *berkvoget* belegt ist.[5] Das Wort habe also ursprünglich das bei den Friesen geltende

[1] In seiner Studie: Pirkkalaisliikkeen synty (Entstehung der Birkalamännerbewegung) in: Annales Universitatis Aboensis B, S. 110 f. und seinem kürzlich erschienenen Suomen varhaishistoria (Finnische Frühgeschichte), S. 313 ff.

[2] E. Wadstein, Friserna och forntida handelsvägar i norden: Göteborgs Kungl Vet. och Vitt samhäll. Hand. 4. F. 21, 1., Göteborg 1920, S. 8.

[3] Über die Waffenfunde wird eine Untersuchung erscheinen, deren Ergebnisse neues Licht auf die Friesenzüge in Finnland werfen werden.

[4] a. a. O. S. 10 f.

[5] Borchling-Lasch, Mnd. Handwb., Sp. 221 f.

Handelsrecht bezeichnet, dann einen Bezirk, in dem ein solches Recht Geltung hatte, die letztgenannte Bedeutung habe sich dann, meint er, zu einem Nomen proprium entwickeln können. Er nimmt das Gleiche an von anderen durch den friesischen Handel hervorgerufenen Handelsplätzen, wie *Byrki* (früher *Birki*) auf Gotland, *Bjarkøy* in Halogaland in Norwegen und mehreren mit *birk-* zusammengesetzten Orten in Dänemark.[1] Wenn der Name in Schweden später in der Form *Björkö* erscheine, so sei dies eine volksetymologische Umbildung nach einem ursprünglich gleichlautenden schwed. Worte mit der Bedeutung »Birke».[2] In Finnland zeigt nach Jaakkola[3] eine ähnliche Umbildung der zum ersten Male im 13. Jh. belegte Name *Björkö* (finn. *Koivisto*) in der Ostecke des Finnischen Meerbusens, und zwar weil der Ort ein von den Warägern gegründeter und häufig besuchter Handelsplatz gewesen sei. Die alten Birka-Namen am Kokemäki-Fluss hätten sich erhalten, weil keine zur Kontamination verleitenden gleichlautenden einheimischen Worte zur Seite standen

Einige schwedische Forscher (Wessén[2], Schück[4]), unter ihnen allerdings nur ein paar Geschichtsforscher, lehnen den von Wadstein aufgestellten Erklärungsversuch ab und gehen von der einheimischen jüngeren Form Björkö (*björk-* »Birke») aus. Auf diesem Platze habe sich ein besonderes Handelsrecht, das sog. *bjärkörätt*, entwickelt, das sich dann weiter verbreitet habe.

Diese Annahme hat m. E. jedoch zwei schwache Punkte: erstens kann auf diese Weise die Verbreitung des friesischen Handelsrechtes nicht genügend erklärt werden, und zweitens

[1] E. Wadstein, Namnet Birca och därmed sammanställda ord, in: Namn och Bygd 12 (1924), S. 127 ff.

[2] E. Wadstein, Birca och bärkörätt, in: Festskrift för A. Noreen, S. 95; Namn och Bygd 2 (1914), S. 92.

[3] Suomen varhaishistoria, S. 315.

[4] E. Wessén, Birca och bjärkörätt: Namn och Bygd 10 (1923), S. 135 ff.; A. Schück, Studier rörande det svenska stadsväsendets uppkomst och äldsta utveckling, Uppsala 1926, S. 51 f. und 318 f.

müssten die in Finnland vorkommenden Birka-Namen aus dem Zusammenhang ausgeschaltet werden.

Mit dem Fall Birka deckt sich sachlich ein anderer durch die Friesen nach Skandinavien vermittelter Rechtsbegriff, das *hundari*, das gerade in dem von den Friesen beeinflussten Nordschweden das gemeinskandinavische *härad* ersetzt hat.[1] Finnland bietet für diese Substitution keinen direkten Beweis, wohl aber – wie Jaakkola annimmt[2] – einen indirekten, nämlich den Namen *Satakunta*, um dessen Deutung man so eifrig gerungen hat. Ich übergehe hier die Hypothesen von Ojansuu, Mikkola und Ravila, die den Namen aus einheimischem Sprachmaterial haben erklären wollen, ebenso den von Karsten[3], nach dem das finn. *kunta*, der zweite Teil des Namens, auf altuppländisches *hund* zurückgeht (die finnisch-ugrische Herkunft des Wortes steht ausser allem Zweifel), und begnüge mich damit, die Annahme von Jaakkola als die neueste anzuführen.

Die in Finnland sich aufhaltenden friesischen Kaufleute hätten den Begriff auch hier nicht entbehren können, die finnische Umgebung habe ihn aber durch ein eigenes Wort substituiert, welches so zustande gekommen sei, dass die im *hundari* empfundene Bedeutung »hundert» durch das finn. Zahlwort *sata* ausgedrückt und dies mit der üblichen Bezirksbezeichnung *kihlakunta* kontaminiert wurde. Dessen späterer Gebrauch als Name einer ausgedehnteren Provinz erkläre sich dann einfach durch Bedeutungserweiterung. Jaakkola weist[4] auf ein paar interessante Parallelübersetzungen hin: auf schwed. *gislalagh* und russ. *pogost* für das als terminus technicus empfundene finn. Wort *kihlakunta* »Gerichtsbezirk».

Die obengeschilderte Erklärungsweise der Namensgruppe

---

[1] Vgl. S. Tunberg, Studier rörande Skandinaviens äldsta politiska indelning, Uppsala 1911, S. 202.

[2] Suomen varhaishistoria, S. 317 ff.

[3] Germ.-finnische Lehnwortstudien (1915), S. 112, und Språkforskning och arkeologi, in: Fornvännen 1934, S. 168 f.

[4] a. a. O., S. 319.

von Birka ist auch auf eine Gruppe von zusammengesetzten Namen, deren erster Teil aus dem Worte *kugg* besteht, angewandt worden. Dieses ist ursprünglich ein fries. Wort *kugg* oder *kogg*[1], das eine besondere Art von Handelsschiff bezeichnete (abgebildet[2] u. a. auf Münzen aus dem alten Birka). Der Seehandel der Friesen war wohl anfangs primitiver Küstenhandel, bei dem die fremden Kaufleute ihre Waren aus dem Schiffe verkauften oder gegen Produkte der Landesbewohner austauschten[3]. Seit der Mitte des 14. Jhs war ein derartiger Kleinhandel mit der einheimischen Bevölkerung den Ausländern streng verboten. Abgesehen von der Form des Wortes, die sich am besten aus dem Friesischen erklärt, deutet besonders dieser Umstand darauf hin, dass die Kugg-Namen recht früh, wohl schon zur Friesenzeit, entstanden sind. Die Stellen, an denen nun ein Kugg-Schiff zu landen pflegte, konnten leicht danach genannt werden. In Schweden kommen Kugg-Namen verhältnismässig selten vor.[4] In Finnland sind sie dagegen recht häufig. Jaakkola hat an Hand dieser Namen, die er aus Urkunden, alten Karten und mündlicher Tradition gewonnen hat, in den südfinnischen Schären eine einheitliche Kugg-Fahrstrasse aufgestellt. Auch am Bottnischen Meerbusen hat er einige Kugg-Namen entdeckt. Einen allerdings etwas unsicheren hierhergehörigen Namen: *Kuggen* (Schärenname aus Replot, Österbotten) hat Karsten[5] aus Österbotten angeführt. Ausserdem begegnen diese Namen an der baltischen Küste, z. B. *Koggkrô*, *Koggstain*, *Koggnäs*, *Koggham*, alle auf der Insel Nod Rootsi, *Kokael*, *Cokgele* oder *Koila* in einigen Ur-

[1] Wadstein, Friesische Lehnwörter im Nordischen, in: Skrifter utgifna af Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala 21 (1918—22), S. 6.

[2] Jaakkola, Suomen varhaishistoria, S. 173. Ein deutlicheres Bild aus einer Nowgoroder Chronik ebd. S. 178.

[3] Bei Jaakkola, a. a. O., S. 184 durch ein hübsches Bild aus der Historia de gentibus septentrionalibus des Olaus Magnus illustriert.

[4] Wadstein, Friserna och forntida handelsvägar i norden, S. 12.

[5] Svensk bygd i Österbotten I, S. 552.

kunden aus dem 13. Jh., *Kockscher* (= Koggskär) in der Revaler Bucht und das bekannte *Kokenhusen* an der Düna (vgl. die beigefügte Karte).[1]

Ich will etwas genauer auf die von Jaakkola besprochene Route eingehen, weil sie für unsere frühesten Handelsbeziehungen so bezeichnend ist. Nimmt man zum Ausgangspunkt das alte Birka am Mälarsee, so hat man in dessen Nähe ein *Kugghamn*, dann bei Stockholm ein urkundlich belegtes *Kogga haffn*, dann vor Waxholm ein altes *Coggendep* (heute Kodjupet). Auf der finnischen Seite stossen wir in den Åländischen Schären auf *Kuggholm* südöstl. von Lemböte. Etwas weiter nach Osten, an dem alten Seewege nach Saltvik, dem früheren Zentrum des åländischen Salzhandels, liegt *Kuggsundet*. Bei Saltvik liegen noch *Kuggevik* und *Kuggeböle*. Nördl. von Kökar finden wir *Kuggholm* und nicht weniger als drei Kugg-Schären: *Deger-Kuggskär*, *Lång-Kuggskär* und *Tvär-Kuggskär*. Südlich von Kökar begegnet noch *Kuggskären*, weiter in den Binnenschären ein *Kuggskär* bei Öresund und *Kuggören* nördl. von Hiitis, nicht weit von Jungfrusund. Weiter im Norden in Korppoo mehrere Kugg-Namen: *Kokombrink*, aus *Koggenbrink*, wie Jaakkola vermutet, eine uralte und heute noch bekannte Seezeichenstelle, *Kuggholm* und *Kuggvik* unweit des Kirchdorfs Korppoo. Es folgen weiter *Kuggö* in Pargas, *Kuggholma* in der Paimio-Bucht, *Kuggböle* nördl. von Lappdalsfjärd, dann die unsicheren *Kokkila* und *Kokkilan saari* an der Nordspitze von Angelniemi, etwas weiter östlich *Kuggböle*. Auch an der nyländischen Küste kommen diese Namen vor: *Kuggholm*, ca. zwei Seemeilen östl. von Ekenäs, *Kuggehamnssundet* bei Susisaari vor Suomenlinna (nach einer Karte aus dem 17. Jh.) und *Kuggen*, eine kleine Insel. Zu diesen Namen gehören wohl auch noch die vor der Porvoo-Landzunge liegende *Koggen* oder *Kuggen* und vielleicht die der Stadt Porvoo gegenüber-

[1] Jaakkola, Suomen varhaishistoria, S. 178, P. Johansen, Die Estlandliste des Liber Census Daniae I, S. 137 ff., C. Russwurm, Eibofolke oder die Schweden an den Küsten Ehstlands und auf Runö, § 146.

liegende Insel *Kuukkonsaari*. In der Nähe des soeben genannten *Koggen* werden seit dem 16. Jh. *Kugginloppet* (Einfahrtstelle der Kuggen), weiter noch *Kuggesund* und *Kuggesundby* erwähnt. Noch weiter im Osten, in der Nähe der Pernå-Bucht begegnet ein Dorfname *Kuggeby* oder *Kuggom*, endlich vor Kotka eine Klippe *Kuggör* oder *Kukkouri*. Einige in finnischer Form erhaltene Namen können wir, als vorläufig unerklärt, unberücksichtigt lassen. (Auf der Karte bezeichnet.)

Die Kugg-Erinnerungen am Bottnischen Meerbusen sind weniger zahlreich, wohl deshalb, weil diese Küste wegen der Landhebung und der Konzentration der Siedlung im Binnenland die betreffenden Namen weniger gut aufbewahrt hat. Auf der schwedischen Seite, an der Küste von Helsingland, begegnet ein *Kuggesund* (auf der Karte von Olaus Magnus *Koggesund*).[1] An der gegenüberliegenden finnischen Küste kommt ein *Kukainen* vor in Pyhämaa[2], das nach Jaakkola zu der in Rede stehenden Namensgruppe gehören könnte, weiter *Kukkiskallio* bei Rauma und *Kuggi* in Merikarvia, vielleicht auch der von Karsten oben S. 168 angeführte Ort. Sie bilden zusammen keine klare Fahrstrasse, zeigen aber deutlich, bis wie weit die Kuggfahrten ausgedehnt wurden.

Ein früh entlehnter Name ist seiner Herkunft nach klar: das für Deutscher, Deutschland und die deutsche Sprache bis auf den heutigen Tag übliche *saksa*, das natürlich auf den Stammesnamen der Sachsen zurückgeht und wohl durch diese selbst übermittelt worden ist. Die Chronologie der Bedeutungsübergänge lässt sich aber nicht genauer feststellen. Wegen des Endvokals nimmt man allgemein nordische Vermittlung an: *saksa* aus *saxar* (Pl.).[3] Das Wort wurde in der

[1] A. Schück, Sveriges vägar och sjöleder: Nordisk kultur XVI, S. 251.

[2] Jaakkola, Suomen varhaishistoria, S. 184.

[3] E. N. Setälä, Bibliographisches Verzeichnis der in der Literatur behandelten älteren germanischen Bestandteile in den ostseefinnischen Sprachen: Finnisch-ugrische Forschungen 13 (1912), S. 106. Ob nicht die aschwed. Pluralform als Vermittlerin entbehrlich ist? Den schon wohl etwas reduzierten, jedenfalls

älteren Sprache zunächst als Völkername (= Deutscher), dann aber auch apellativisch in der Bedeutung von »Kaufmann» gebraucht. In dieser Bedeutung ist es in vielen Ortsnamen erhalten, besonders in Ableitungen und Zusammensetzungen. Am vollständigsten findet man sie aufgezählt bei Karsten[1], allerdings ohne Rücksicht auf ihr Alter. Die im Kokemäkiflusstal vorkommenden Namen hat Jaakkola zusammengestellt.[2]

Ich führe aus der Liste Karstens folgende Namen an, die nach meiner Ansicht zu der älteren Gruppe zu gehören scheinen, da sie an der Küste oder nicht weit davon liegen (die Binnenlandnamen werden sog. »uppkallelsenamn», Herkunftsnamen, sein): *Saksa*, Hofname in Östermark (Österbotten), ebenso in Uskela. *Saksila* (*-la* Ortsnamensuffix), Hofname in Nousiainen, Masku und Naantali, *Saksanböle* in Pärnå, *Saksankari* (Sachsenfelsen), *Saksansaari* (Sachseninsel) in Uusikirkko, weiter ins Schwedische übertragen als *Tyskas*, Hofname in Hiitis und Kimito (alle diese Namen im Eigentlichen Finnland); aus Nyland: *Saksa*, Hofname in Kyrkslätt, Esbo, Pärnå und Porvoo, *Saxby*, Dorfname bei Porvoo, *Saksanniemi* (Landzunge) und *Saksansaari* (Insel) im Kymi-Fluss.

Im Kokemäki-Flusstal liegen die Namen dichter neben einander: *Saxcekiffue*, heute *Saksankivi* (Sachsenstein) in der Gegend von Merikarvia auf einer alten Karte vom J. 1684; derselbe Name heute noch bei der Stadt Pori, am Tulkkila-Brückenkopf in Kokemäki und in der Pluralform *Saksankivet* in der Stromschnelle Pahdinki in Kokemäki; dann

unbestimmten Schlussvokal der fries. Form kann das finn. *a* gut ersetzen, da es ja (nebst seinem Umlaut *ä*) wenigstens in den zusammengesetzten Völkernamen der üblichste Auslautsvokal war: vgl. z. B. norj*a*lainen (Norweger), rys*sä* (Russe), ven*äl*äinen dass.; auch in Fällen, in denen der entsprechende Ländername auf einen anderen Vokal ausging: häm*äl*äinen zu Häme (Tawastland), ruots*a*lainen zu Ruotsi (Schweden), lapp*a*lainen zu Lappi, suom*a*lainen zu Suomi (Finnland).

[1] Idg. Forsch. 26, S. 238 ff.

[2] Historiallinen Aikakauskirja (Hist. Zs.) 1919, S. 119 ff.

Saksan saunan louas (Ecke der Sachsenbadestube) in Luvia in der Nähe des Gutes Sassila[1], *Saksan korva* kleine Insel in der Stromschnelle Ruskeala in Kokemäki. In alten Urkunden aus Luvia wird eine Bezeichnung *Saxor* erwähnt, wohl verschrieben für *Sax-oura* (Sachsenschäre). Alle diese Stellen liegen an lebhaften Wasserstrassen in der Nähe von Orten, die schon früh als Handelsplätze bekannt sind. Der Name *Saksankorva* ist dadurch besonders interessant, dass nicht weit davon auch ein *Vironkorva* (Estenlandungstelle) und *Pyhänkorva* (Heiligenlandungstelle, nach der Sage von St. Henrik) vorkommen.

Der Sachsenname erscheint in der epischen Literatur oft als Appellativum. Zu den von Karsten[2] nach J. R. Aspelin zitierten Stellen, die jungen Quellen entnommen sein werden, sei noch folgender, übrigens einziger Beleg aus dem neuen Kalevala (Rune 36, 224) angeführt:

> Kuollut koissa pestäköhön
> *Saksan* saippuavesillä.

In der Schiefnerschen Übersetzung ungenau:

> Waschet in dem Haus die Tote
> mit der aller*feinsten* Seife.

In jüngeren erzählenden Liedern, auf die ich noch kurz zurückkommen will, ist das Wort als Appellativum ganz gewöhnlich.

Wenn hinter verschiedenen Orts- und Personennamen unseres älteren Heldenliedes auch sonst deutsche Namen sich verbergen, könnten sie in der früheren Friesenzeit entlehnt und umgebildet worden sein. Die aufgestellten Hypothesen sind jedoch sehr vage und wenig überzeugend. Ich verweise auf Krohns Untersuchungen auf diesem Gebiete[3] und begnüge

[1] Über diesen Namen s. unten S. 177.

[2] Idg. Forsch. 26, S. 239.

[3] Kalevalastudien I—V: FF Communications Bd. 53, 67, 71, 72, 75, 76.

mich damit, nur ein paar Beispiele anzuführen. Eine Annahme Krohns[1], der Name des bekannten Kalevala-Helden *Lemminkäinen* gehe auf *Fleming* (= Flame) zurück, ist noch einigermassen plausibel, obgleich keine direkten Beweise für den Übergang vorhanden sind. Grössere Schwierigkeiten bereitet schon das Epitheton des erwähnten Helden: *veitikka* (*verevä*). Varianten des wahrscheinlich jungen *veitikka* sind *vietrikka*, *vierikki*, *vedöökka*, estn. *vidrik*. Nach Krohn setzen diese Formen ein fremdes Vorbild voraus, er kann es aber nicht nachweisen. Karsten[2] hat an einen Ostgotenkönig *Vidiricu*, *Vitricu* oder *Vedericus* gedacht, Mikkola[3] an den im Beowulf erwähnten Namen *Vedergeatas*, *Vederas* (Gen. *Vedra*) und Ojansuu[4] an den Vornamen *Fredrik*. Diese Art Namensreminiszenzen sind aber von geringer Bedeutung, wenn man den sachlichen Zusammenhang in keiner Weise aufzuhellen vermag.

Ob aus der Friesenzeit ausser Eigennamen auch Appellativa im Finnischen erhalten sind, ist unsicher. Karsten[5] hat für ein paar finnische Wörter: *ankkuri* (Anker) und *pippuri* (Pfeffer) ev. friesische Herkunft angenommen, und zwar zunächst aus lautlichen Gründen. Sehe man von dem End-*i* ab, das im Finnischen allgemein konsonantisch auslautenden Fremdwörtern angehängt wird, so sei in den erwähnten Wörtern das *u* verdächtig. Das Altnordische, das zunächst als Quelle in Frage kommen könnte, habe hier abweichende Vokale: aisl. *akker*, aschwed. *ankare*, ebenso schwed. *peppar* aus and. *peper*, mnd. *peper*, *pepper*. In Anbetracht der lautlichen Genauigkeit, die das Finnische im allgemeinen bei der Aufnahme von Lehnwörtern aufweist, könnten diese Formen den betreffenden finnischen Formen nicht als Vorbild gedient haben.

---

[1] FF Communications 53, S. 106 ff. Zuerst hat diese Etymologie wohl Karsten aufgestellt in Germ.-finnischen Lehnwortstudien (1915), S. 249.

[2] Acta Societatis Scientiarum Fennicae 45, 2, 25.

[3] Journal de la Société Finno-Ougrienne 30, 35, 8.

[4] Valvoja 1919, S. 425.

[5] Idg. Forsch. 26, S. 248, 250, Folkmålsstudier II, S. 78 f.

Dagegen liessen sich die finnischen Formen aus dem Friesischen erklären: vgl. ags. *anchor* und *pipor*. Sachlich stehe der Entlehnung nichts im Wege.

Zugegeben, dass die Annahme in sachlicher Beziehung in Ordnung wäre, obgleich es etwas auffällt, dass sich die Entlehnungen aus dem Friesischen auf so wenige isolierte Wörter beschränken würden, erweckt sie gerade vom lautlichen Gesichtspunkte aus betrachtet gewisse Bedenken. Der friesische Vokal, der das unerwartete finn. *u* erklären sollte, ist ja nirgends *u*, sondern *o*. Für das *u* in *ankkuri* finde ich ein einziges Gegenstück nur im hd. *enchur*, das Dieffenbach s. v. *ancora* aus einem Reichenauer Glossar des 13. Jh. anführt.[1] Bei Richthofen, Afries. Wb., fehlt die Entsprechung von Anker, das zweite Wort belegt nur in der Form *piper*. Bei genauer Wiedergabe der Vorlagen müssten die finn. Wörter also etwa lauten: *ankkori* und *pippori* (vgl. z. B. *marmori* »Marmor»). Mir erscheint deshalb die von Setälä[2] gegebene Erklärung natürlicher, nach der es sich hier um Anlehnung der betreffenden Wörter an den sehr gewöhnlichen Worttypus auf *-uri* handelt. Mit *-uri* werden gebildet Nomina instrumenti: *heiluri* »Pendel», *puskuri* »Buffer» u. a., Nomina agentis: *parturi* »Barbier», zu *parta* (Bart), mundartl. *telturi* »Brautführer», zu *telta*, schwed. *tält* (Zelt) in der Bed. »Brauthimmel», andere Nomina, z. B. *tuhkuri* eine Art Hautausschlag, zu *tuhka* »Asche». Ein gutes Beispiel für den Übergang zu diesem Typus bietet das schwed. *socker*, das im Finnischen in doppelter Form vorkommt: *sokeri* und *sokuri*. Als weitere Beispiele für das Schwanken der Suffixvokale seien erwähnt: *tohtori* (Doktor), mundartlich *tohteri*, *tohtari*, und *palturi* »schlechter Tabak», das nach E. Lönnrot, Finskt-svenskt lexicon II, S. 146, auch in der Form *palteri* vorkommt.

---

[1] Teutsche Glossare und Glossen Nr. 61 (in: Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit hg. von Franz Joseph Mone, VIII Jg., Karlsruhe 1839, S. 393 ff.)

[2] Bibliographisches Verzeichnis, S. 136.

Die Hanseatenzeit

Auch die sprachlichen Reste der Hanseatenzeit in Finnland spiegeln sich hauptsächlich in Ortsnamen wider. Allerdings sind diese, wie unsere Ortsnamen überhaupt, nur zu einem kleinen Bruchteil ermittelt. Sie scheinen in vielen Fällen auf Familiennamen zurückzugehen, und in unseren mittelalterlichen Urkunden ist in der Tat eine grosse Menge von deutschen Familiennamen überliefert. Aber auch sie sind bisher noch nicht gesammelt und untersucht worden.[1] In seinem öfters erwähnten Aufsatz in Idg. Forsch. hat Karsten auch eine Menge von Hofnamen aufgezählt, die letztlich auf nd. Formen zurückgehen. Da sie aber über ein unzusammenhängendes Gebiet zerstreut sind, gestatten sie keine Rückschlüsse auf die ev. Siedlungsgeschichte. Von Prof. Jaakkola haben wir wiederum recht interessante Beobachtungen, die sich auf das Namenmaterial des Kokemäki-Flusstales, der auch an den obenbehandelten Saksa-Namen so reichen Gegend, beziehen.[2] Er ist hier deutschen Spuren nachgegangen und hat u. a. festgestellt, dass die Hanseaten von Gotland aus diese Gegend seit dem 13. Jh. nicht nur regelrecht besucht, sondern sich auch hier längere Zeiten, vielleicht dauernd aufgehalten haben. Davon zeugen alte Grabmäler im Kirchspiel Ulvila an der damaligen Mündung des Kokemäki-Flusses, die auch auf Got-

---

[1] Prof. T. E. Karsten hat eine Seminararbeit über die mittelalterlichen deutschen Familiennamen in Åbo, Prof. H.-Fr. Rosenfeld eine entsprechende Arbeit über die Namen der Wiburger Deutschen anfertigen lassen. Beide Untersuchungen sind nicht veröffentlicht und bedürfen einer Vervollständigung, weil in ihnen nicht das ganze Material verwertet wurde.

[2] Lisiä Kokemäen seudun taloudelliseen kulttuurihistoriaan keskiajalla (Beiträge zur wirtschaftlichen Kulturgeschichte der Kokemäki-Gegend im Mittelalter), in: Historiallinen Arkisto (Hist. Arch.) 1919, S. 113 ff.; weiter Jaakkola, Ulvilan asutuksen, seurakunnan ja kaupungin synnystä (Über die Entstehung der Besiedlung, Gemeinde und Stadt Ulfsby, finn. Ulvila), in: Satakunta VI. (1926), S. 57 ff.

land in Visby oder in anderen Hansestädten bekannte Familiennamen aufweisen, wie *Herbort Wiperenvorde* (1313), *Tidemanus de Camen*[1] (1318) und *Arnoldus Stolte* (1345). Ferner noch die auffallend reiche Entwicklung der für die Hansakaufleute charakteristischen Gilden, die nirgends in Finnland oder überhaupt im Norden auf dem platten Lande in einem so kleinen Gebiete ihresgleichen hat. Urkundlich sind bezeugt: *Suosmeri* (= *Swarting*?)*-Gilde*, *St. Gertrud Gildestube*, (*curia conuiuii sancte Gertrudis*) und *St. Olaus-Gilde* in Ulvila, dort auch eine Gildestube, weiter die *Villilä-Gilde* in Nakkila, die *Kokemäki-Gildestube*, *Sampu-Gilde* in Huittinen, aus Sikala in Pirkkala wird ein Ortsname *Kiltakukkaro* (Gildebeutel) in einer Flurregelungsurkunde erwähnt.

Die in Frage kommenden Ortsnamen[3] sind meistens Hofnamen, die wohl auf deutsche Besitzer zurückgehen. Sie lassen sich in folgende tabellarische Übersicht einordnen:

Hof- oder sonstige Ortsnamen in Kokemäki od. angrenzenden Kirchspielen (NB. *-la*, *-lä* ein finn. Ortsnamensuffix)	Herkunft des Namens.	Urkundl. belegt
Hintikkala Dorfname	nd. Name *Hinze* oder *Hindeke?*	Belegt: *Hincecinus* in Visby auf Gotland
Horelli Hofname	nd. (westf.) *Hordel*, in dieser Form belegt in Urkunden	
Kesti[4]	mnd. Wort *Gast*, in der Bed. »ausländischer Kaufmann, der sich im fremden Lande aufhält«	

[1] Vgl. Jaakkola, Satakunta VI, S. 85.
[2] Vgl. Jaakkola, Hist. Aikakauskirja 1919, S. 124 ff.
[3] Vgl. Jaakkola, Hist. Aikakauskirja 1919, S. 142 f.
[4] Dieser Name ist sehr verbreitet im Lande, vgl. Karsten, Idg. Forsch. 26, S. 212, wo auch die Form des Wortes behandelt wird.

+ *Friisi*-Namen ⊙ *Saksa*-Namen ▲ *Kugg*-Namen
▪ Nd. Hofnamen z *Birk*-Namen

Kierikkala	nd.	Name	*Gereke.*	Belegt:	*Gerece*	in	Visby
Köönikka, in einer Urkunde ersetzt durch *Kuningas* (König)	nd.	»	*Köneke*	»	*Konecinus*	»	»
Krootila, in einer Urkunde (1437) *Grotela*	»	»	*Grote*	»	*Gruten*	»	»
Meinikkala	»	»	*Meneke*	»	*Menecinus*	»	»
Reinikka	»	»	*Reineke*	»	*Reinicke*	»	»
Vitikkala	»	»	*Wideke*	»	*Vitice*	»	»
Essenti, eine Wiese in Ylistaro				»	*van Essende, de Essendia*	»	»

Ausserdem seien aus dieser Gegend noch folgende fremd (germanisch) klingende Namen erwähnt, deren Herkunft ich allerdings nicht genau anzugeben weiss: *Puosi*, *Klomsi* (urkundlich *Boze*, *Glomse*, dazu noch *Vilcken*) aus Nakkila, heute noch existierende Hofnamen *Köömilä* (= *Göme*?), *Poti* (in einer Urkunde *Boddœ*) in Kokemäki. Nd. Namen?

Vielleicht gehört hierher noch der Name eines nur sagenhaft überlieferten Handelsplatzes *Teljo* in Kokemäki. In einer Visbyer Totenliste, die nur Namen von auswärtigen Verstorbenen enthält, werden unter den Namen aus Finnland, wie *Hermannus Finland cum genero Gotscalco* u. a., auch erwähnt: *Cecilia uxor Konekini* (vgl. obige Liste) *de Telgete cum filiis.* Hier dürfte wohl der westfälische Stadtname Telgte den Ausgangspunkt bilden.[1]

In diesem Zusammenhange sollten vielleicht auch die Namen *Sassi*, Hofname in Hämeenkyrö (einem Kirchspiel an einem Nebenfluss des Kokemäki-Flusses) und in Solf in Österbotten sowie der oben S. 172 erwähnte Dorfname *Sassila* erwähnt

[1] Allerdings hat man diesen Namen auch auf den alten schwedischen Stadtnamen *Tœlghia*, *Telge*, das heutige *Södertälje*, zurückführen wollen und auf den auffallenden Parallelismus zwischen *Birka—Tœlghia* dort und *Pirkkala—Teljo* hier hingewiesen; vgl. Wessén, a. a. O., S. 116, Jaakkola, Hist. Aikakauskirja 1919, S. 138 ff.

werden. Nach Karsten handelt es sich hier um jüngere Formen des Sachsennamens mit der bekannten Assimilation *hs* = *ss*.[1]

Auffallend und schwer deutbar ist ein in unseren mittelalterlichen Urkunden oft belegter, dann aber ganz verschwundener Name *Kaland* (Varianten: *Kalandia, Kalandh, Kolandum, Kalast, Kalaas, Calais, Kalas* u. a., Ableitungen: *Kalenningiatekt, Kalenske, Kalantska, Kallainen* usw.).[2] Er bezeichnet die Gegend um Uusikaupunki, wahrscheinlich ein Gebiet von einem (Uusikirkko) oder mehreren Kirchspielen. In den letzten Jahren haben die Fennologen für den Namen finnische Herkunft postulieren wollen. Mag. A. Meri hat in der Zeitschrift Virittäjä den Namen einer eingehenden und sorgfältigen Untersuchung unterzogen und ist zu dem Schluss gekommen, er habe ursprünglich **Kalanti* geheissen und sei nach dem Typus *Aranti, Viljanti, Vesunti* aus dem finn. Worte *kala* (Fisch) entstanden.[3] Neben der finnischen Form sei dann eine umgebildete schwedische *Kaland* in Anlehnung an den Namentypus auf *-land* entstanden. Auch Jaakkola hält finnischen Ursprung des Wortes für möglich, glaubt aber, dass die überlieferten Formen schwedische Umbildungen seien und zwar zunächst nach dem naheliegenden Åland. Eine eigentümliche Erklärung gibt

---

[1] Idg. Forsch. 26, S. 240.

[2] Am vollständigsten aufgezählt bei A. Meri, Kalanti: Virittäjä 38 (1934), S. 38 f. Vgl. auch C. A. Nordman, Kalanti—Uusikirkko: Virittäjä 38 (1934), S. 234 ff. Ein paar Belege hat Meri jedoch übersehen. Nach Grotenfelt, Hist. Arkisto XIII, S. 103 ff (vgl. oben S. 163, Anm. 2) hat die Matrikel der Universität Rostock u. a. folgende drei Kaland-Aufzeichnungen, die wohl auf Finnland zu beziehen sind: *1419 Dns Rodolphus de Caland* (daneben von demselben Jahre *Thomas de Wiborgh*), *1444 Febr. 23 Vyneiantze Kaland ddt 1 m:r.*, und *1491 Sept. 26 Cifrigdus Kaland de Abo ddt 2 m:r.*

[3] Eine Bemerkung von Prof. Y. Toivonen in Virittäjä 38 (1934), S. 92, dass im Siegel und auf dem Wappen der Stadt Uusikaupunki (Nystad) zwei Fische abgebildet sind, scheint diese Annahme weiter zu bekräftigen. Er teilt mit, dass man schon früh an diesen Zusammenhang gedacht hat.

Karsten[1]: er leitet den Namen von der nd. Brüderschaft Kaland (lat. calendae) ab, die nach den Urkunden auf Gotland und womöglich auch in Finnland existiert hat. Dieser Name ist aber nicht zur Bezeichnung eines geographischen Gebietes verwendet worden, sondern kommt an einzelnen Orten Norddeutschlands nur als Haus- oder Gassenname vor. Ausserdem ist zu bedenken, wie Jaakkola in einer Diskussion geäussert hat, dass die Kaland-Brüderschaften sich auch in ihrer Heimat erst im 13. Jh. voll entwickelt hatten, in Finnland kamen sie viel später vor. Wie hätten sie unter diesen Umständen hier schon im Anfang des 14. Jh. einer umfangreichen Landschaft den Namen geben können? Solange also keine direkten Beweise aus der betreffenden Gegend für die Hypothese Karstens sprechen, muss sie als sachlich ungenügend begründet abgelehnt werden. Fällt sie aber, so scheidet auch der Name als deutsches Sprachgut in Finnland aus.

Die Hansekaufleute haben auch in unseren jüngeren epischen Liedern Spuren hinterlassen. Diese hat vor einigen Jahren Kaarle Krohn in seinem Aufsatz »Der Hansakaufmann in der finnischen Volksdichtung»[2] eingehend behandelt. Den Gegenstand seiner Untersuchungen bilden fünf Gedichte: Die Männermörderin, die prüde Marketta und Hannus der Inseldeutsche, Maid von Turku und Hansagast, die Elchjagd des Hansakaufmanns. In sprachlicher Hinsicht ist die Ausbeute gering. Ausser dem schon erwähnten Worte *saksa*, das sowohl als Ländername wie als Appellativum ganz gewöhnlich ist, und dem Worte *kesti* (Handelsgast) dürfte auch ein Personenname deutsch sein: *Lyylikki*, der Elchjäger, das Krohn[2] von *Lüdecke*, einem nd. Diminutivum aus *Ludwig* oder *Liudo*, ableitet mit Hinweis auf Parallelentwicklungen wie *Lyyli* < *Lyydia*, *Lyyti*, oder *Lyytikäinen* < *Lüdecken*. Inhaltlich sind die Gedichte viel interessanter. Sie werfen helles Licht auf das

[1] T. E. Karsten, Språkforskning och arkeologi, S. 172 ff.
[2] Finnisch-ugrische Forschungen XVI (1923/24), 103 ff.
[3] a. a. O., S. 127 f:, FF Communications 67, S. 153 ff.

Leben der im Lande verweilenden Gäste und auf die tragikomischen Verwicklungen, die ihr Leben im Winter hier mit sich bringen kann. Köstlich ist das Bild Lyylikkis, wie er mit den selbstgemachten Skiern auf die Jagd zieht und zum Gaudium seiner einheimischen Konkurrenten mit seiner Ausrüstung sehr ungeschickt umgeht.

Das Finnische hat eine beträchtliche Menge von Lehnwörtern aufgenommen, die letzten Endes ohne Zweifel niederdeutscher Herkunft sind (Wörter wie *tapuli* »Stapel», *kuppari* »Schröpfer», *torppari* »Kötner», *tuulaaki* »Tolage»). Es ist aber in den meisten Fällen sehr schwer zu entscheiden, ob sie direkt aus der nd. Sprache entlehnt sind, was ja z. B. durch den lebhaften Verkehr mit den Hansakaufleuten möglich wäre, oder ob sie durch die Vermittlung des Schwedischen in unsere Sprache gedrungen sind. Das Schwedische ist, wie bekannt, vom Nd. stark beeinflusst worden, hat aber seinerseits auf unsere Sprache nachhaltigen Einfluss ausgeübt. Ich übergehe hier diese Frage gänzlich und verweise auf den eingangs erwähnten Aufsatz von Karsten, der eine lange Liste der betreffenden Wörter gibt, ohne jedoch irgend eine Scheidung zwischen direkter oder indirekter, älterer oder jüngerer Entlehnung zu versuchen.

II. Deutsches Urkundenmaterial

Die Hanseatenzeit in Finnland ist reichlich bezeugt durch Urkunden in verschiedenen Sprachen: lateinische, niederdeutsche, schwedische, hochdeutsche. Diese sind nunmehr bis zum Jahr 1530 in dem umfangreichen Werke R. Hausens »Finlands medeltidsurkunder I—VIII» (der 8. Band soeben erschienen) abgedruckt. Einzelne Urkunden (darunter auch einige deutsche) aus dem 16. Jh. (1530–1600) hat derselbe Verfasser in seinen »Bidrag till Finlands historia» I—V herausgegeben. Auch in verschiedenen Bänden des Hist. Arkisto (Hist. Arch.) sind einige deutsche Urkunden aus dem

16. u. 17. Jh. veröffentlicht (in Bd. 10, 16, 18, 19). Die Sammlungen Biographica und Topographica des Finnischen Staatsarchivs enthalten aber noch eine Menge von unveröffentlichten Dokumenten des 16.—18. Jhs. (auch hier deutsche Akten). Hausen bietet in seinem Hauptwerke (wenn nicht gedruckt, wenigstens beschrieben) alle auf Finnland bezüglichen Urkunden, einerlei, von wem sie ausgestellt und an wen sie adressiert sind. Die in Finnland geschriebenen Urkunden bilden demnach nur einen Teil der grossen Menge. Uns interessieren zunächst die deutschen Urkunden, wenn auch die übrigen, wie schon erwähnt wurde, für deutsche Namen reiches Material liefern.

Die deutschen Urkunden beginnen in der Mitte des 14. Jhs. Ihre Zahl bis 1400 beträgt bei Hausen 28, die meisten vom Ende des Jhs. Die erste stammt aus dem Jahre 1343. Sie enthält einen Friedensvertrag zwischen dem schwedischen König Magnus und der Stadt Reval wegen Einmischung einiger finnischer Schlossherren in die Angelegenheiten Revals. Die Sprache ist Mittelniederdeutsch wie in allen folgenden deutschen Urkunden bis zur Mitte des 16. Jhs mit Ausnahme von einigen Briefen der Könige an hd. Orte, die hd. sind. Die Zahl der Urkunden ist in der zweiten Hälfte des 14. Jhs noch ziemlich gering (25); von diesen ist etwa die Hälfte in Finnland ausgestellt. Im 15. Jh. werden sie bedeutend zahlreicher, um im 16. Jh. wieder stark abzunehmen. Die Gesamtzahl der von Hausen angeführten deutschen Urkunden beträgt 462. Von diesen sind etwa die Hälfte in Finnland geschrieben. Ihren Ausstellern nach verteilen sich die hier angefertigten Urkunden folgenderweise:

Rat von Turku (Åbo)	60
» » Wiburg	20
» » Porvoo (Borgå)	1
Schlossvögte von Wiburg (u. a. Kristian Niklisson, Erik Axelsson, Knut Posse, Erik Turesson u. a.)	96
Schlossvögte von Turku (Åbo)	15
» » Raseborg (u. a. Otto Pogwisch, ein Deutscher)	10

Von auswärtigen Orten haben die meisten Schriftstücke abgesandt:

Rat von Reval	130
Bürger von Reval	30
Rat von Lübeck	16
» » Riga	13
» » Danzig	12
Bürger von Danzig (Hans Chonnert)	11
Rat von Dorpat	2
Meister des Livländischen Ordens	36
Ordensvogt in Narva	3

Was den Inhalt anbelangt, beziehen sich die meisten Urkunden auf den Handel und andere wirtschaftliche Fragen: die Mehrzahl besteht aus Klagen wegen Überschreitung vereinbarter Bedingungen, wegen Kaperei, Diebstählen, eine Menge sind Mahnbriefe, einige Steckbriefe, daneben Empfehlungen und Schutzbriefe für Vertreter, Vollmachten, testamentarische Bestimmungen usw.

Wie gesagt sind die abgedruckten Urkunden bis zur Mitte des 16. Jhs mittelniederdeutsch. Schon im Anfang des 16. Jhs begegnen jedoch einige auswärtige Urkunden in hochdeutscher Sprache: zwei Briefe des Rates von Turku an den Rat von Reval (Hausen VII, Nr. 5876 u. 5885) vom 22. April bzw. 7. Juni 1516 über eine Erbschaftsangelegenheit, ein Schreiben des Königs Gustaf an den Rat von Riga vom 30. Juli 1523, weiter ein Brief von Königsberg (1524), von Gotland (1524), von Sören Norby, dem berühmten dänischen Admiral an Kaiser Karl V. (1528). Einige Briefe dieser Zeit sind leicht untermischt mit hochdeutschen Wörtern (unten kursiv gedruckt), so ein Brief Nils Erikssons von Raseborg an den Rat von Reval (28. VII. 1519, Nr. 5979 bei Hausen):

> Frun*lichenn gruss* tu vor jw ersamen herenn burgermeystere vnd ratmanne, jw gutten frunden. *Ich* bekenn jw dat *ijch* habe gelygenn Albrycht Schyllinge hundert mark . . . *der* nu todt yst. Got *habe* syne sele . . .

Vom Jahre 1540 datiert ist ein hochdeutscher Brief von Albrecht von Preussen an Erik Fleming betreffend den Kauf eines Wolfspelzes (in Wirklichkeit ist das eine Spionageerkundigung). Ein Hans Gerich von hier schreibt in demselben Jahre an Albrecht von Preussen und bedient sich des Hd. 1542 sendet Erik Fleming einen hd. Brief an den Rat von Reval. Gemischten Charakter (hd. und nd.) hat ein Brief Gustaf Finckes aus Wiburg an den Rat von Reval vom Jahre 1546 (»Den erbarn heren ff*reu*ndlichenn thor handen. Mynen fruntlichenn *gruss* stedes tho vorn . . .»).[1] Nach 1550 folgen noch wenige nd. geschriebene und von hier abgesandte Briefe: einer von Jesper Jönsson an den Rat von Reval (1555), einer von Nils Boije aus Helsingfors (von demselben Jahre) und ein paar andere. Die Mehrzahl der angeführten Urkunden sind hd., allerdings die meisten vom Ausland gesandt. Von finnischen Ausstellern rühren nur die folgenden her: zwei Briefe Svante Stures an Herzog Johann (1563), Brief Henrik Klasson Horns aus Pernau an einen Schlossherrn des Herzogs Johann (1564) und Brief Anders Nilssons aus Wiburg an den Statthalter von Nöteborg (1571), Brief Åke Classon Totts (1582).

Sprachlich sind die betreffenden Urkunden, einerlei ob nd. oder hd., wenig ergiebig. Sie sind in der Regel in dem üblichen, schon in den lateinischen Urkunden herrschenden Urkundenstil geschrieben. Die Begrüssungs- und Schlussworte der Briefe und Kundgebungen kehren als beinahe gleichlautende Formeln wieder. Wie konventionell die Briefanfänge empfunden wurden, geht u. a. daraus hervor, dass die Briefschreiber sich bisweilen mit einem abgekürzten Gruss »mynen grot to vor etc.» begnügen, um danach unmittelbar zur Sache überzugehen. In privaten

[1] Der Absender soll mit dem Schreiben seiner Briefe Schwierigkeiten gehabt haben. Es wird erzählt, dass er einmal einen Scholar (djäken) aus der Schule gewaltsam holen liess, weil er einen Schreiber nötig hatte. Der Schulmeister habe energisch protestiert, Fincke soll aber einen ähnlichen Streich noch einmal verübt haben. Vgl. Ruuth, Viborgs stads historia, S. 236 f.

Geschäftsbriefen fehlen die Formeln nicht selten. Der Danziger Kaufmann Hans Chonnert schliesst seine ausführlichen geschäftlichen Mitteilungen ein paar mal mit den Worten: »Nicht mer vele godes nacht» (Datum und Unterschrift).

Ausser den stereotypen Formeln, die immerhin in ihrer Orthographie etwas variieren können, haben die Urkunden oft einen recht umfangreichen Inhalt, aus dem bei genauerer Untersuchung der individuelle Sprachgebrauch, mundartliche Eigentümlichkeiten, syntaktische und stilistische Eigenheiten des Schreibers herausgelesen werden können.

Die mnd. Sprache der in Rede stehenden Urkunden ist die übliche Verkehrssprache des 15. Jhs, die ja auf nordniedersächsischer Grundlage beruht. Bei der Lektüre dieser Texte muss man sich oft darüber verwundern, wie gleichmässig die Schriftsprache der Hansezeit in der Tat gewesen ist. Die hd. Briefe stellen das gewöhnliche bunte Frühneuhochdeutsch des 16. Jhs dar, vielleicht, soweit ich bisher beobachtet habe, mit einer leichten mitteldeutschen Färbung.

Die sprachliche Untersuchung der in Finnland erhaltenen Urkunden wird nun allerdings dadurch einigermassen beeinträchtigt, dass die Hausensche Ausgabe vom Standpunkte des Sprachforschers aus beurteilt recht viel zu wünschen übrig lässt; Hausen gehört zu der älteren Generation von Geschichtsforschern, die bei der Herausgabe von alten Urkunden das Hauptgewicht auf den sachlichen Inhalt legten und erst in zweiter Linie sich um die möglichst genaue Wiedergabe des überlieferten Wortlautes kümmerten. Auf mnd. Texte mit ihrer mangelhaften Orthographie angewandt ist dieses Verfahren doppelt bedenklich. Es gehen dabei leicht die einzigen sprachlichen Kriterien verloren — ich denke z. B. an die verschiedenen diakritischen Zeichen, Umlautsbezeichnung usw. Um die Ungenauigkeiten bei Hausen zu veranschaulichen, entnehme ich der Seminararbeit meines Schülers Herrn Mieho einige Beispiele. Herr Mieho hat die bei Hausen abgedruckten Briefe des Danziger Kaufmanns Chon-

nert[1] mit den Originalen, die in der hiesigen Universitätsbibliothek aufbewahrt werden, kollationiert, und ich habe selbst seine Beobachtungen überprüft.

Hausens Lesung (Finnlands medeltidsurk. VIII)	Hs.
werstanden 46, 2	worstanden
botter 46, 3 u. öfters	batter (nach Lasch[2] eine Eigentümlichkeit der Danziger Sprache)
unworchofft 46, 7	unworchafft (Danziger Eigentümlichkeit)
(ebenso choffte oft, vorchoffte 306, 11)	chaffte, vorchaffte
nenne 46, 9	nerne (= nirgends)
war 47, 6	wor (= wurde)
dan(s)ke 47, 14	danker
dat 47, 22	dot
so 47, 22	jo
hoppen 48, 6 u. oft	happen (Danziger Eigentümlichkeit)
nacht 48, 31 (wohl Druckfehler)	macht
offte 48, 35	effte
so fferne 48, 38	so ffarre (od. fferre)
ehe gen 86, 23	che gen (= gegen)
Paul 86, 28	Pawel
sende 160, 4	sande
honijch 160, 15	hanijch
feget 160, 26	foget
chommpt 160, 27	chwmpt
ijuen 161, 11	mynem
lasse ik 271, 2	laffe ik (= lobe)
tijden 271, 8	tydyne
dusse 271, 11	dÿsse
bogesolt 290, 26	bagesolt (= Baiensalz)
weyen 290, 26 (Druckfehler)	weyten
solken 291, 1	solfen
besslude 306, 17	bosslude (= Bootsleute)
peperkake 307, 6	peperkoke

[1] Wohl derselbe *Hans Konrad* oder *Johann Konnert*, der bei Simson, Geschichte Danzigs II, S. 189 f. als Donator erwähnt wird.

[2] Aus niederdeutschen Stadtbüchern (Dortmund 1925), S. 124.

tern(ij)ch 307, 6	pruch (?)
schotteken 307, 15	schottelen (sonst allerdings schotteken)
drwcken 312, 5	drwnken
meder 316, 12	moder
för 325, 15 (wohl Druckfehler)	for
vmgelde 325, 23	vngelde
werduger 325, 25	werdicger
werduheit 326, 29	werdicheit
steht 325, 28	steyt
steit 326, 39	stund

Aus dem 17. Jahrhundert sind in Finnland wenig Urkunden erhalten, aber gleich im Anfang des folgenden Jahrhunderts wächst ihre Zahl bedeutend. Eine besondere Stellung nimmt, wie ich in meiner geschichtlichen Übersicht erwähnte, das Wiburger Län ein. Das grösste Urkundenmaterial dort liefern die Protokolle des höchsten Gerichtshofes, des sog. Justizkollegiums. Diese russische Gerichtsinstanz wurde im Jahre 1735 neugeordnet: für die Ostseeprovinzen wurde eine deutsche Abteilung in Petersburg gegründet, und dieser wurde nun das vor kurzem eroberte Wiburger Län unterstellt. Die Protokolle des Justizkollegiums sind von geborenen aus Petersburg und den Ostseeprovinzen stammenden Deutschen abgefasst und spiegeln das auch sonst gut bezeugte damalige Deutsch dieser Gegenden wider. Die von einheimischen Behörden und Privatpersonen eingereichten Dokumente, die den Protokollen beigefügt sind, bieten in sprachlicher Beziehung ein bunteres Bild. Natürlich haftet auch ihnen das Schablonenhafte der Kanzleisprache an.

Der Wiburger Magistrat bediente sich anfangs des Schwedischen als offizieller Sprache, ging aber auch bald zum Deutschen über. Auch die sog. Bürgerbücher (Einwohnerlisten) wurden deutsch geführt.

Unter den deutschen Sprachquellen seien zuletzt noch die zwei Zeitungen erwähnt, die zu Beginn des 19. Jahrhunderts in Wiburg herausgegeben wurden: Wiborgs Mancherley zum Nutzen und Vergnügen (1821) und Wiborger Wochenblatt

(1823—32). Für den Sprachforscher bieten sie aber sehr wenig Interessantes. Sie wurden so unselbständig redigiert, dass eigentlich nur die wenigen Annoncen von der Redaktion herrühren.[1]

PEKKA KATARA

Zu den musikalischen Einlagen im Fauvelroman

I

Einen eigenartigen Reiz bietet dem Literaturhistoriker die Beobachtung, dass nicht nur geistige Strömungen, sondern auch literarische Gattungen in den verschiedenen Epochen der

[1] Bei der Aufzählung deutscher Schriftstücke in Finnland dürften vielleicht auch die unserer Bibliothek gehörigen Handschriften und Buchraritäten erwähnt werden. Sie sind schnell erledigt, denn unsere Universitätsbibliothek hat unter zahlreichen mittelalterlichen Pergament- und Papierhandschriften nur drei bis vier deutsche: Bruchstücke einer mhd. Paraphrase von Ave præclara maris stella und eines mhd. Evangelientextes (hg. von Suolahti), eine etwas längere mnd. Plenarienhandschrift, wie auch ein mnd. Bruchstück des Altväterbuches, die ich herausgegeben habe. Es sind unveröffentlicht drei Urkunden betreffend das Kloster Woltingerode im Harz, eine vom Jahre 1342, die übrigen vom Ende des 15. Jhs. Ich habe meine Schüler alle alten deutschen Drucke des 15., 16. und 17. Jhs aus dem Hauptkatalog der Universitätsbibliothek ausschreiben lassen. Zu meiner Enttäuschung zeigt das Zettelverzeichnis keine Seltenheiten. Ältere Bücher gehören in der Regel zu der reformatorischen Literatur, daneben einige Reisebeschreibungen. Vor etwa zwanzig Jahren wurde für die Universitätsbibliothek ein Teil der grossen Korffschen Bibliothek aus Petersburg erworben. Johann Albrekt Korff (1697—1766) war s. Z. russischer Minister in Dänemark und wohnte den grössten Teil seines Lebens in diesem Lande. Er war ein leidenschaftlicher Bibliophil und verschaffte sich eine grosse Büchersammlung. Ein ganz besonderes Interesse hatte er für allerlei Flugschriften, die er dann zusammenbinden liess. Vielleicht finden sich in seiner Sammlung Flugschriften z. B. aus Schleswig-Holstein, die sprachlich interessant wären. Die Bibliothek ist aber erst teilweise katalogisiert.

Weltliteratur einen in Jugend, Blütezeit und Absterben zu gliedernden Ablauf nehmen, der lebhaft an gleiches Geschehen bei organischen Gebilden erinnert. Man könnte, etwa auf den Pfaden Spenglers, durch Anwendung dieser Betrachtungsweise in die historische Darstellung der Literatur eine anziehende Dramatik hineinbringen; und umgekehrt wäre ein Nihilismus, wie ihn Theobald Lessing (»Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen») in der Auffassung der realhistorischen Fakta durchzuführen suchte, auf dem Gebiete der Geistesgeschichte eine glatte Unmöglichkeit. — Auch könnte man, die Ziele weiter steckend, den Ablauf der Literaturgeschichte zu historischen Nachbargebieten parallel stellen oder gar ihnen unterordnen: ein Versuch, der schon mehrfach unternommen wurde, aber noch nie voll gelungen ist. Man hat dabei vielleicht nicht genügend berücksichtigt, dass die »Literaten», wenn auch *Objekte* ihrer Zeit und ihres Milieus, so doch als Schöpfer ihrer Produkte entschieden als *Subjekte* tätig waren. Freilich nicht unbedingt, sondern unterworfen dem Geschmack ihres Publikums und (im engen Zusammenhang damit) dem Gradus, den die technischen und stofflichen Entwicklungsmöglichkeiten des betreffenden literarischen Genus im gegebenen Zeitpunkt erreicht hatten.

Diese Betrachtungsweise, zwar anspruchslos, aber nicht ohne Erträge, wird also hauptsächlich mit der »inneren Geschichte» der literarischen Gattungen sich zu befassen haben. Sie wird in erster Linie dort auf Erfolg rechnen dürfen, wo ein genügender zeitlicher Abstand dem Betrachter das Erkennen der grossen Umrisse und Gliederungen eines umfangreicheren Komplexes erleichtert.

Um 1280 war das *altfranzösische Epos* als Gattung ein greisenhaftes Gebilde. Das richtige Heldengedicht vermochte nur noch kleine Kreise, alte Leute mit simpler Geisteshaltung zu fesseln.[1] Die Literaten, die sich bemüssigt fühlten, die

[1] Der Musiktheoretiker Johannes de Grocheo schreibt: Cantus autem iste debet antiquis et civibus laborantibus et mediocribus ministrari, dum requiescunt ab opere consueto . . . Et ideo

Wünsche eines anspruchsvolleren Publikums nach erzählender Literatur zu befriedigen, wählten in ersterer Linie belehrende und moralische Stoffe. Auch die Form hatte sich seit langem gewandelt: durch verschiedenartige Versuche, die einförmige Vortragsart der Laisse zu modernisieren. Schon seit dem Anfang des 13. Jahrhunderts hatte man sich bemüht, einem Publikum, das weniger stofflich als ästhetisch interessiert war, durch Einstreuung gesungener Strophenlyrik etwas Besonderes zu bieten. Das war in der ersten Zeit, wie eine oft herangezogene Stelle im Guillaume de Dole erhärtet, nur vor einem besonders feinen Publikum möglich. Allerdings waren hier die Einschiebsel keineswegs schwer verständlich: ältere volkstümliche Weisen und moderne hochberühmte Liebeslieder, vorgetragen von einem Jongleur, begleitet von der Viële. Ähnlich steht es mit den Einschiebseln des um 1225 entstandenen Roman de la Violete. Anders jedoch verfuhr etwas später Gautier de Coinci, der seinem aus Klerikern und gebildeten Laien bestehenden Publikum neben einstimmigen Kontrafakten weltlicher Lieder auch mehrstimmige Werke zur Würzung seiner Mirakeldichtungen darbot. Andere Dichter hätten dieses Verfahren vielleicht gern imitiert, wenn ihnen der nötige geschulte Chor zur Verfügung gestanden hätte; so konnte sich Richart de Fournival, der als Schöpfer mehrstimmiger Kompositionen bekannt ist, nicht enthalten, in seinen Commenz d'Amours einen Motettenteil (hier natürlich einstimmig gesungen) einzuschieben. Gautier und Richart waren geistliche Würdenträger, ebenso Adan de la Bassée, dessen Ludus super Anticlaudianum neben zahlreichen einstimmigen Einsatzstücken eine Motette, ein zweistimmiges Agnus und einen sonst unbekannten Motettenteil (Homo, cur extolleris) enthält.

---

iste cantus (= c. gestualis) valet ad conservationem totius civitatis. Vgl. die Ausgabe von Joh. Wolf in Bd. I der Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft, S. 90; dazu die Korrekturen von H. Müller (ibidem Bd. IV) und E. Rohloff, Studien zum Musiktraktat des Johannes de Grocheo, Leipzig 1930 (eine ausgezeichnete Arbeit!).

Am weitesten geht in der Verzierung eines epischen Textes durch gesungene Einschiebsel der Mesire CHAILLOU DE PESTAIN, der 1316 den zwei Jahre vorher vollendeten Roman de Fauvel in der Fassung der berühmten Handschrift Paris BN fr. 146 mit 145 Musikstücken durchwob. Der Interpolator war kein Kleriker (Maistre), sondern Ritter (Mesire); sein Auftraggeber war jedenfalls ein fürstlicher Herr, der sich für Musik interessierte und an seinem Hofe die für den Vortrag der mehrstimmigen, teils recht schwierigen Stücke erforderlichen geschulten Sänger unterhielt.

Für die Auswahl der Einlagen war hier, wie auch in den anderen Fällen in erster Linie der musikalische Geschmack des Interpolators bzw. seines Auftraggebers massgebend. Dass derselbe Lieder satirischen Inhaltes bevorzugte, ist bei dem gleichfalls satirischen Inhalt des Fauvelromanes kein Wunder; aber es blieb ihm, wenn wir der Sache auf den Grund gehen, auch nicht viel Anderes übrig. Denn die Masse der lateinischen Motetten oder Conductus hohen Stiles waren, wie schon ein Blick in das Inhaltsverzeichnis der Bände XX und XXI der Analecta hymnica zeigt, 1) rein geistlich, d. h. für kirchliche Festzyklen oder Heiligenfeste bestimmt, und 2) Cantiones morales (meist satiricae) und variae (Gelegenheitsdichtungen). Für den Fauvelroman kam die erste Gattung aus Stilgründen kaum in Betracht; es blieb also nur die zweite. Bei der unten folgenden Besprechung des Einzelnen wird sich zeigen, dass Chaillou nicht nur rein satirische, sondern auch Stücke allgemeinen Charakters auswählte. Aber fast immer versuchte er, hier einem gesunden Stilgefühl folgend, vom Text des Romans zu dem der Einlagen eine Brücke zu schlagen, sei es durch Anbringung des Wortes *Fauvellus* oder durch kleine textliche Umbiegungen. Die musikalische Einstellung des Arrangeurs tritt auch darin hervor, dass er von Conductus, deren Originale mehrere Strophen mit gleicher Melodie hatten, meist nur die erste Strophe aufnahm; Motetten verkürzte er oft durch Weglassung einer Stimme, sequenzenartig gebaute Stücke dagegen gab er vollständig oder mindestens die a)-Versikel;

Melodien, die dem Zeitgeschmack nicht mehr entsprachen, wurden durch neue ersetzt. Dass diese freie Behandlung des Umfanges jene Änderungen des Wortlautes nicht nur ermöglichte, sondern äusserst begünstigte, liegt auf der Hand.

Nach Lage der Verhältnisse müssen wir die an den lateinischen Zusätzen vorgenommenen Änderungen wohl Chaillou de Pestain zuschreiben; ihre Ausführung wirft kein günstiges Licht auf die Lateinkenntnisse des Verfassers. Schon aus diesem Grunde ist es recht unwahrscheinlich, dass irgend eines derjenigen lat. Einschiebsel, die aus keiner anderen Quelle bekannt sind, von Chaillou herrührt.

Anders steht es mit den französischen Zusatzstücken. Nicht nur die wenigen, die eigens für den Fauvel gedichtet sind, sondern auch manche der übrigen (allerdings wohl kaum die unflätigen Sottes Chansons) könnten recht gut von Chaillou verfasst sein; eine genauere Untersuchung der entscheidenden sprachlichen und stilistischen Momente dürfte sich lohnen. — Was im allgemeinen auffällt, ist die Tatsache, dass anscheinend am Anfang des 14. Jahrhunderts die *ältere* Vokalmusik in französischer Sprache nicht mehr geschätzt wurde. Man war der kunstvollen Vielfältigkeit der Trouvère-Strophen so überdrüssig geworden, dass man nicht nur keine neuen dichtete, sondern nicht einmal alte Prachtstücke, die Adan de la Bassée noch zur Nachbildung reizten, textlich oder musikalisch verwertete. Vielleicht lag der Geschmackswandel mehr noch auf dem textlichen als auf dem musikalischen Gebiete; denn musikalisch war die Trouvèrechanson dasselbe wie der Conductus (Johannes de Grocheo: »Cantus coronatus = simplex conductus»). Und die im Fauvel benutzten Conductus sind teilweise gegen 100 Jahre vor dem Roman gedichtet und komponiert worden; einer, »Redit etas aurea», war schon 1169 entstanden, die sequenzenförmige Melodie (der Text hat *gleiche* Strophen) ist wohl jünger, vielleicht sekundär. Modern waren nach 1300 die Lais und die Tanzliederformen: und sie beherrschen den (verhältnismässig kleinen) Bestand der französischen Fauvel-Einschiebsel. Die drei *Lais* stehen formlich auf der

gleichen Stufe wie die Lais Guillaumes de Machaut, sind teilweise in der Einförmigkeit ihrer Metrik über ihn sogar hinausgegangen. Auch hier wird im Fauvel die *alte* Stufe der Gattung (wie in dem alten »Lai Markiol») nur in *lateinischen* Einsatzstücken verkörpert. Die Rondeaux und Balladen sind wieder *neu;* nur einige der isoliert auftretenden Refrains lassen sich in älteren Quellen nachweisen. Inhaltlich schliessen sich die französischen Interpolationen viel weniger der satirischen Tendenz des Fauvel an als die lateinischen; mit geringen Ausnahmen sind sie Liebespoesien. Das ist wieder kein Wunder: die satirische Gattung nahm quantitativ und qualitativ in dem französischen Kunstliede des 13. Jahrhunderts bei weitem nicht den gleichen Rang ein wie im lateinischen; insbesondere fehlte es an Liedern, deren Tendenz gegen öffentliche Zustände gerichtet war.

Zu den obigen Feststellungen (wie zu diesem ganzen Artikel) veranlasst mich die Neuausgabe der Fauvel-Interpolationen von Emilie Dahnk (L'Hérésie de Fauvel, Leipzig—Paris, 1935). Die Einleitung beginnt: Parmi les différents genres poétiques, il y en a un qui est très en vogue au Moyen-Age, et en particulier aux 12^{e} et 13^{e} siècles: c'est celui qu'on a appelé »Malcontentendichtung», poésie des malcontents (Sp.:soll wohl heissen »mécontents»). C'est là une manière poétique qu'il est difficile de définir exactement, bien que nous possédions un assez grand nombre de poèmes et que nous en connaissions parfois les auteurs. Ces pièces sont en général groupées, elles forment des ensembles comme p. e. celui des Carmina Burana. Ainsi les additions du ms. 146. . . forment un de ces ensembles.» Die Schule der Malcontentendichter charakterisiert sich durch den satirischen Inhalt ihrer Poesien, besonders aber durch eine dunkle, mehr verschleiernde als enthüllende Sprache, die nur dem Eingeweihten voll verständlich ist, ein Jargon, der sich in manichäischen (= albigensischen) Kreisen herausbildete. Am Schluss der Einleitung heisst es klipp und klar: Il est certain que nous possédons dans Fauvel une manifestation excellente de la façon de parler alors en vogue dans les cercles hérétiques.

Der einzige Beweis für diese ebenso neue wie kühne Theorie ist die oft betonte »obscurité du texte», ein Beweis, der allerdings nicht jeden überzeugt (die Interpunktion der Ausgabe deutet an, dass der Verfasserin freilich sehr Vieles dunkel geblieben ist). Ferner wird angeführt eine gewisse Doppelsinnigkeit, die manche Einschiebsel, insbesondere die liturgischen, durch ihre Verwendung im Zusammenhang des Romans und durch kleine mit ihnen vorgenommene Veränderungen erhalten. — Die ersten Zeilen meines Aufsatzes geben Antwort auf die Frage nach dem Warum und Wie dieser Einschiebsel; ihre Umbiegung entspricht ausserdem ganz der Vorliebe des Mittelalters für parodistische Verwendung liturgischer Texte. Weder die Tatsache noch die Art der Interpolation hat irgend etwas Geheimnisvolles und Dunkles: der Fauvel ist eben eins der vielen Epen mit lyrischen Einlagen; massgebend für die Wahl der Einlagen waren musikalische Interessen. Merkwürdig könnte vielleicht die Benutzung rein liturgischer (gregorianischer) Musik erscheinen. Aber ähnliches findet sich auch sonst: der Ludus de Anticlaudiano hat neben manchen weltlichen Melodien auch eine Antiphon, ein Responsorium und ein Alleluia interpoliert, und im Renart le Nouvel singt einer der Insassen eines in Seenot befindlichen Schiffes, sicher zur Belustigung der Hörer des Romans: »Asperges me hysopo» etc. Man könnte schliesslich annehmen, der Kompilator habe das Prinzip befolgt, *sämtliche* musikalische Gattungen zu Worte kommen zu lassen: am äussersten rechten Flügel ständen die liturgischen Sachen, am äussersten linken die Sottes Chansons.

Über die Gattungsgeschichte sowohl des Fauvelromanes als auch seiner satirischen lateinischen Einschiebsel wäre noch manches zu sagen. Zunächst aber ist die oben zitierte Charakterisierung der Carmina Burana als einer Sammlung von »Malcontentendichtungen» zu berichtigen: die genannte Sammlung ist literarisch-musikalischen Interessen ihres Veranstalters entsprungen; dass die satirischen Stücke zusammenstehen, entspricht dem im ganzen Codex durchgeführten Prinzip der Anordnung nach dem Inhalt. Im Übrigen ist

durchaus zu unterschreiben, was O. Schumann über diesen Punkt in seiner Ausgabe (Bd. II, S. 90) sagt: ». . . im Buranus überwiegt die Diesseitsstimmung durchaus . . . Wenn sich die Satiren zum grossen Teil auch gegen die Geistlichkeit richten, so darf man daraus nicht etwa, wie einst Bale und Flacius (Sp.: und jetzt E. Dahnk) so etwas wie vorreformatorische Klänge vernehmen oder irgend welche Zusammenhänge mit den Häresien jener Zeit, etwa mit der der Albigenser herauslesen wollen.»

Die Gattung des Rügeliedes ist alt und hat ihre eigene vielleicht noch nicht voll geklärte Geschichte. Aber die Verwendung satirischer Tendenzen im *Kunstliede* hohen Stiles lässt sich in den Grundzügen geschichtlich verfolgen. Der Ursprung *dieses* Ablegers liegt keineswegs in einem Ressentiment Unterdrückter, sondern in einer im 12. und 13. Jahrhundert deutlich erkennbaren Gepflogenheit klerikaler Kreise. An den *Bakelfesten* bot sich eine organisierte, aus den Wesen dieser Feste hervorgehende Gelegenheit zu satirischen Ausfällen der Niederen gegen die Hohen: die Spitzen der geistlichen Behörden wurden hier nicht nur in ihren liturgischen Funktionen durch junge Studenten abgelöst, sondern mussten sich, im Zwang der lascivia festi, allerlei unangenehme, in literarisches Gewand gekleidete Wahrheiten sagen lassen. Da zudem durch den von seinen Studiengenossen gewählten Episcopus asinorum (»Studentenbischof») eine reiche Gastlichkeit geübt wurde, fanden sich zu einer Art von poetischem Wettstreit bei diesen Festen auch auswärtige Gelegenheits- und Berufspoeten ein. Ihre Produkte entsprachen dem Charakter des Festes, waren teils ernster Art (Admonitiones, Symbolik des Baculus), vorwiegend aber satirisch, zuweilen gegen einzelne Personen, meist gegen ganze Stände gerichtet. Auf dieser Stufe, die in der handschriftlichen Überlieferung noch deutlich den engen Zusammenhang mit dem Bakelfest (durch eine oft an den Schluss gehängte Bitte an die largitas des Festgebers) erkennen lässt, stehen die von Strecker klassisch edierten Lieder des frühesten grossen Vertreters des Rüge-

liedes, Walthers von Châtillon, der 1170—80 blühte. Seine Produkte gingen teilweise in das musikalische Repertoire des Notre-Dame-Conductus über. Ein Menschenalter später hob der zweite grosse Vertreter des sangbaren Rügeliedes, der berühmte Kanzler von Paris, die Gattung aus der Sphäre des Gelegenheits- und Bettelliedes in die höchster Dichtkunst; mit ähnlichen, weniger streitbaren Poemen war ihm Peter von Blois, ebenfalls als Klassiker zu bezeichnen, schon vorausgegangen. Im Laufe des 13. Jahrhunderts schlossen sich diesen Klassikern in der Pflege einer (oft übertrieben) scharfen, aber im Grunde ernsten Rügelyrik manche anonyme Nachfolger an, die Vorzüge der Vorbilder, wie es so oft geschieht, in Fehler verwandelnd. Philipps Diktion ist in ihrer Gedrängtheit und ihrem Streben nach Eigenart und Tiefe und ihrer reichen Verwendung der theologischen Symbolik zwar anspruchsvoll, aber durchaus nicht dunkel. Die Nachfolger, die vielleicht manches nicht verstanden, suchten der Seichtheit ihrer Gedankengänge durch Unklarheit und Verschwommenheit der Diktion den Anschein von Tiefe zu verleihen.

Eine weitere Quelle der »obscurité« der Rügelieder liegt auf anderem Gebiet. Philipps Lyrik wurde, anscheinend ausnahmslos, vertont; wohl nicht von ihm selbst, sondern von Komponisten der Schola Cantorum der Notre Dame-Kathedrale, teilweise von dem Klassiker Perotinus Magnus, über dessen Wirken kürzlich Jacques Handschin wertvolle Nova veröffentlicht hat.[1] Das Rügelied *vor* Philipp wurde (vgl. Walther von Châtillon) wohl nur dann gesungen, wenn es die metrischen Formen des Conductus (Strophenlied, Lai, Sequenz jüngeren Stiles) benutzte; ob die *anders* geformten Stücke (meist Vagantenzeilen) gesprochen oder (wie im Epos) mit einer für alle Zeilen gleichen Melodie vorgetragen wurden, ist noch unsicher (ich möchte Letzteres annehmen). Wenn man nun ganz allgemein die in Conductusformen geschriebenen Stücke mit der *anders* geformten Lyrik (hierher gehört

[1] Acta Musicologica IV, S. 10 ff.

etwa der Archipoeta und der Primas von Orléans) vergleicht, lässt sich nicht verkennen, dass die gesprochene (bzw. musikalisch *rezitierte*) Gattung durchweg in der sprachlichen Formulierung viel durchsichtiger ist als die gesungene. Dafür gibt es mehrere Gründe. Im Mittelalter war Dichten und Komponieren weit öfter als später durch Personalunion verbunden; dort wo die Musik, bzw. die musikalische Erfindung im Vordergrunde stand, wurde das Textliche vielfach (krass zeigt sich das z. B. in Lais und Motetten) vernachlässigt. So kommt es, dass in Motetten lateinischer und französischer Sprache der Text nicht nur unbedeutend, sondern auch unkorrekt und damit unklar wird; in der Praxis war das kein sehr störender Fehler, da beim gleichzeitigen Erklingen der verschieden textierten Stimmen das akustische Verständnis der einzelnen Motettenteile notwendig leiden musste. Anders beim Conductus, wo bei einer in allen Strophen sich wiederholenden, wenn auch zuweilen mehrstimmigen Melodie dem Texte eine ganz andere Aufmerksamkeit gewidmet werden konnte. Wieder anders beim Lai: hier erklang zwar nur *eine* Stimme, aber die Melodie, welche von Punctus zu Punctus wechselte, verlangte eine Aufmerksamkeit, die sich notwendigerweise dem Texte nicht in gleichem Masse zuwenden konnte.

Diese Tatsache der obscurité mancher poetischen Erzeugnisse des Mittelalters (in der Fauvelhs. 146 noch verschlimmert durch die stultitia scribae) gibt zu der Frage Anlass, ob der »dunkle Stil» gewisser Troubadours ähnlich erklärt werden könnte. Die Frage ist schwer zu beantworten. Man könnte sich mit der Erklärung zufriedengeben, dass Marcabru, nach dem Stande der Überlieferung der Erfinder dieses Stiles, auf eine ganze Generation provenzalischer Lyriker einen wegweisenden Einfluss ausgeübt habe. Aber schon vor ihm gab es im Lateinischen ein Gebiet, auf dem das Streben nach eigenartigem, pathetischem Ausdruck zuweilen eine (vielleicht gewollte) Dunkelheit herbeiführte: die Dichtung der Sequenzen und Tropen, nicht derjenigen, die man zur Zeit Marcabrus schrieb, sondern der des 10. und 11. Jahrhunderts, die sich

dann im kirchenmusikalischen Gebrauche noch Jahrhunderte lang erhielten. Ein hübsches Beispiel von ihrem Stile bietet das Einschiebsel Nr. 50 des Fauvel, »Inter amenitatis tripudia» mit seinem schwülstigen Ausdruck und den a-Assonanzen, die noch an das (mir unbekannte) Vorbild erinnern.

II

Die in der Handschrift 146 vorliegende Bearbeitung (auf eine andere, jetzt verlorene, wiesen schon Besseler und Gennrich hin) gibt in ihren Einschiebseln ein wertvolles Bild von dem musikalischen Geschmack der damaligen Zeit (1316). Das Inhaltsverzeichnis auf der Rückseite des ersten Blattes unterrichtet über den Bestand. Es sind 1) 24 dreistimmige Motetten (darunter eine, Nr. 21, vierstimmig), 2) 10 zweistimmige Motetten, 3) 30 »Proses et Lays» (von ihnen fehlen im Verzeichnis 6, 26 und 64; 69 ist ausradiert und nachher unter den Balladen aufgeführt, aber zu Unrecht), 4) 14 »Rondeaux, Balades et Reffrez de Chançons» (unter ihnen ist 69 zu streichen; die Refrains fehlen im Verzeichnis), 5) 54 »Alleluyes, Antenes, Respons, Ygnes et Verssez» (darunter fehlen im Verzeichnis 114 und 121).[1]

Die mittelalterliche Nomenklatur ist hier, wie so oft, unzuverlässig und nötigt zu einer Nachprüfung. Zu den Gruppen 1) und 2) ist nichts zu bemerken. In 3) bezieht sich der Ausdruck *Lays* sicher auf die *französischen* Stücke des Abschnitts (44, 46, 64 und 90); dieselben haben tatsächlich die Laiform, in der strengen, architektonischen Fassung, die gegen 1300 die Freiheiten des alten Lais verdrängt hatte. Der Ausdruck *Proses*, der für die lateinischen Stücke des Abschnittes übrigbleibt, müsste, wenn er korrekt gebraucht wäre, eigentlich nur Stücke in Sequenzenform enthalten, in der strengen (»Sequenz jüngeren Stiles») oder der aufgelockerten (»Lai»). In Wirklichkeit aber stehen unter den Proses auch Lieder

[1] Die hier und später benutzten Bezeichnungen der Nummern richten sich nach der Ausgabe von Dahnk.

aus *gleichen* Strophen, die der Metriker als *Strophenconductus* bezeichnen wird. Besser hätte das Verzeichnis also »Conduits» statt »Proses» geschrieben; denn der Ausdruck Conductus bezeichnet in den Handschriften sowohl sequenzenartige Stücke (incl. Lais) als auch solche aus gleichen Strophen, wenngleich der Theoretiker Johannes de Grocheo den Conductus (simplex, = einstimmig) präziser fasst und mit dem Cantus coronatus, also dem Liede aus gleichen Strophen gleichsetzt. Bevor wir den Inhalt der Abteilung *Proses* näher ins Auge fassen, sind einige Stücke vorwegzunehmen, die nicht dem strengen Begriff Conductus entsprechen: Nr. 28 ist ein hier einstimmiger Motettentext, mit gleicher Melodie wie in den anderen Quellen; Nr. 36 ist, wie E. Dahnk fand, die Bearbeitung eines jüngeren Motettentriplums, dessen Anfang, »Floret cum vana gloria», sei nebenher bemerkt, vielleicht den Anstoss zur Erfindung der Dame »Vaine Gloire» im Fauvelromane gab; die Melodie stimmt auch hier mit dem Original überein. Nr. 72 ist, wenngleich eine Quelle mir nicht bekannt ist, anscheinend die Umarbeitung eines liturgischen Textes, vielleicht, wie der Schluss nahelegt, eines Tropus »ante Gloria»; auf die kirchliche Herkunft deuten Ausdrücke wie »gaudet nimium», »gracia», »spiritus repletus». Nr. 72 ist die drittletzte der eingelegten Proses; die beiden letzten, 85 und 93, sind Teile aus regelrechten (liturgischen) Sequenzen, so dass allerdings hier der Ausdruck *Prosa* genau zutreffen würde (aber nicht der Begriff *Conductus*).

Als *Conductus aus gleichen Strophen* sind zu bezeichnen die Vorbilder von Nr. 6, 10, 14, 16 (die zweite Strophe ist im Laurentianus bei sonst gleichem Bau um drei Verse kürzer als die erste), 23 und 69. In 11 hat die Quelle nur eine Strophe, von aussergewöhnlicher Länge und einer Reimverteilung, wie sie sonst in Strophenliedern kaum sich findet; man könnte denken, es handle sich um einen Motettenteil, aber das Original steht in einem Conductusfaszikel des Laurentianus, zwischen anderen teilweise einstrophigen Liedern ähnlicher Gestaltung. Auch 19 hat im Laurentianus nur *eine* Strophe, aber im Fauvel

vier Strophen, die sicher echt sind; ähnlich hat das im Laur. vorhergehende Lied »Non te lusisse pudeat» (fol. 435) dort nur die erste Strophe, weitere 6 in den Carmina Burana (Nr. 33 der Hilka'schen Ausgabe). Übrigens ist Fauv. 19 dem letztgenannten Liede stilistisch so ähnlich, dass es recht wohl vom gleichen Verfasser stammen könnte, nicht von Philippe de Grève (wie Dreves meint), sondern von einem Homo mitioris ingenii. Ohne bekannte andere Überlieferung ist Nr. 18 (Presum, prees, verbum dignum), ebenfalls aus gleichgesungenen Strophen bestehend, in seiner wohllautenden Diktion und im Strophenbau beeinflusst von der schönen Sequenz »Verbum bonum et suave».

Eine weitere Gruppe von Conductus lässt sich *metrisch* von der vorigen nicht unterscheiden, aber *musikalisch:* diese Lieder bestehen aus gleichen Strophen, aber dieselben haben nur in Str. 1 und 2 die gleiche Melodie, in 3 (= 4, eine neue, ebenso in 5 (= 6) etc. Man bezeichnet diese Gattung, sachlich eine Kreuzung zwischen Strophenlied und Sequenz, formenhistorisch die jüngste Art der Sequenz, als »Sequenz jüngsten Stiles». Zu ihr gehören Nr. 13 (das Original entstand i. J. 1169), 15 (im Laurentianus stehen nur Strn. 1, 3, 5), Nr. 25 (im Laur. drei Strn. mit verschiedenen Melodien, im Fauvel die erste Strophe des Laur. und zwei andere; Näheres s. unten), Nr. 34 (Strn. 3 und 5 haben einen Vers mehr als Str. 1). — Eng verwandt mit dieser Stufe der Sequenz, historisch ihr vorausgehend, ist die »S. jüngeren Stiles»; ihr gehören an: Nr. 20, 24, 26, 40, 65 (im Fauvel nur Str. 4a des Originales): hier wird der Sequenzencharakter auch in der Metrik ersichtlich, wenngleich die einzelnen Abschnitte wie regelrechte Strophen aussehen. — Als Lais sind schliesslich zu bezeichnen Nr. 52 (Veritas equitas) und 66 (Fauvel cogita). — Die bisher angeführten Lieder haben im Fauvel dieselbe Melodie wie in der älteren Überlieferung, mit Ausnahme von Nr. 34, 65 und 69; bei Nr. 18 und 72 ist nichts zu ermitteln, da keine andere Fassung überliefert ist; für 85 und 93 fehlt mir augenblicklich die Möglichkeit einer Kontrolle.

Die vierte Gruppe des Inhaltsverzeichnisses umfasst vier Rondeaux, nämlich 30, 45, 47 (Mel. = 45) und 62, und 9 Balladen, nämlich 42, 43, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61. Vorherrschend ist in den letzteren der um diese Zeit typische Bau: zwei gleiche Stollen, eine Cauda, ein Refrain, der sich dem letzten Teil der Cauda anpasst. 55 und 59 haben den Refrain, der sich der *ganzen* Cauda angleicht, auch *vor* dem Liede (»Chanson baladée»). 58 muss verstümmelt sein, obwohl der Sinn keine Lücke zeigt; weder der metrische Bau (7 abac CC) noch der musikalische (ABCD/EF) gehört irgend einer bekannten Gattung zu. Mit dem Tanz haben diese »Tanzlieder» nichts zu tun, da die Melodien sehr reich melismiert sind; mit alleiniger Ausnahme der ersten Ballade (Nr. 42), die durch ihre streng syllabische Melodie und durch den dialogischen Text ganz aus dem Rahmen fällt. — Die Refrains fehlen, wie schon bemerkt, im Inhaltsverzeichnis; so sind wir nicht sicher, welche Einschiebsel der Arrangeur zu dieser Gattung zählte; wahrscheinlich sind es nur diejenigen, die von E. Dahnk mit den Nummern 1—15 versehen sind, und nicht alle, die Fr. Gennrich (Rondeaux und Virelais, II, S. 234 ff. unter 1) bis 32) anführte. Näheres s. unten.

Über den reichen Inhalt der letzten Gruppe vergleiche man die Ausgabe S. XLII und S. 3. In der Identifizierung der einzelnen Stücke steckt ein wertvolles Stück Arbeit. Eine allgemeine Bemerkung verdient nur der Ausdruck »Verssez», den der Schreiber offenbar in mehrfachem Sinne gebraucht. Nur ganz wenige dieser Einschiebsel stammen aus der Liturgie (Teil des Tractus), die meisten sind Bibelzitate, wörtlich übernommen oder zurechtgemacht; die textlichen Quellen hat E. Dahnk (mit Ausnahme von Nr. 113) gefunden. Woher stammen die Melodien dieser vielen Stücke? Es ist anzunehmen, dass Chaillou dieselben selbst verfertigt hat, in enger Anlehnung an den liturgischen Stil. Eins der als »Vers» bezeichneten Stücke, Nr. 121, stammt wegen seiner metrischen Form (6-Silbner mit Reimen) anscheinend aus einem Conductus oder einer Sequenz. Gebundene Form haben ausserdem noch

zwei Kompositionen dieser Gruppe: Nr. 111 besteht aus einem Hexameter und zwei Pentametern; was aus dem bescheidenen, noch dazu verderbten Gereimsel herauszuholen war, hat Edv. Rein (s. diese Zts. XXXVII, S. 64, in der Besprechung der Dahnk'schen Ausgabe durch A. Långfors) geschickt besorgt. Man fühlt sich hier erinnert an die metrischen »Versus», die in den Carmina Burana einzelne Abschnitte der Sammlung abschliessen und tendenzenartig deren Sinn zusammenfassen. Aus drei Hexametern besteht der Versus Nr. 126, mit einem »Alleluia» am Schluss; er enthält ein Gebet an Christus, ohne direkte Beziehung zum Fauvel-Inhalt, dürfte aber (mit Ausnahme vielleicht des ersten Verses) neu gedichtet sein. — Leider unterrichtet uns E. Dahnk bei den Antiphonen und Responsus, deren Quelle sie mitteilt, nicht über das musikalische Verhältnis zwischen Entlehnung und Quelle; nur in drei Fällen wird mitgeteilt, dass die Melodien verschieden sind. Die Offizien, aus denen die Stücke entlehnt sind, gehören grösstenteils zur Liturgie des Weihnachtsfestes oder eines Marien- oder Jungfrauenfestes; das hängt mit ihrem Inhalt zusammen und berechtigt nicht zu irgend welchen besonderen Folgerungen.

III

Die lateinischen Einlagen stammen grossenteils aus der Blütezeit der lat. Liedkunst des Mittelalters und sind Perlen der mlat. Lyrik; die französischen sind weniger wertvoll: teils eigens für den Fauvel angefertigt, teils sonstige Erzeugnisse des Zeitgeschmackes, flach im Inhalt, ohne Farbe und Kraft. Die letzteren waren zum grössten Teil unediert, lohnten also immerhin eine Edition. Auch die ersteren verdienten eine Neuausgabe; denn die bisherigen Ausgaben, mit Ausnahme der Stücke, die Hilka-Schumann und Strecker edierten, hatten nur einen Teil der Handschriften benutzt und waren auch textkritisch unzulänglich.

Leider erfüllt die neue Ausgabe nicht die Wünsche, die sie erwecken musste. Die Verfasserin hat den Text an ver-

schiedenen Stellen falsch gelesen, an anderen nicht verstanden (wie die Interpunktion beweist). So war es im Prinzip richtig, dass sie auf eine kritische Herausgabe verzichtete und lieber den Text der Handschrift druckte, um die Lesarten anderer Quellen und die Varianten der bisherigen Editionen als Fussnoten zu geben. In den Fällen, wo Fauvel nur einen Teil des Originals enthielt, druckte sie das vollständige Stück nach der besten vorliegenden Ausgabe und setzte die Lesarten nach unten, meist auch hier die alten Editionen (und vielfach deren Fehler) kopierend. Im Apparat werden gewissenhaft auch die falschen Lesungen bisheriger Editoren verewigt. Man mag das hingehen lassen, als Zeichen einer angestrebten Akribie, wie sie freilich nur in einer édition définitive, die mit altem Wust endgültig aufräumt, einen gewissen Sinn hat. Aber als groben Unfug und arge Taktlosigkeit muss ich brandmarken, dass E. Dahnk irrige Lesarten, die sich in dem handschriftlichen Nachlass von Friedrich Ludwig finden, in ihrem kritischen Apparat ausgräbt und an den Pranger stellt. Das hätte der Grossmeister der mittelalterlichen Musikwissenschaft, in dessen Publikationen sich (auch in philologischen Belangen) nicht ein Tüpfelchen bemäkeln lässt [1], um so weniger verdient, als D. die musikhistorischen und bibliographischen Daten zu den betr. Stücken in ihrer Ausgabe von Fr. Ludwig und seinem Schüler Besseler, deren Arbeiten sie (wie nur wenige Zeitgenossen) durchackert hat, fast restlos abgeschrieben hat. Es sei zugegeben, dass die Bemerkung auf S. XXXVI »Ce qui sera dit de la musique (»und von vielen andern Dingen», muss man hinzufügen) dans le cours de l'ouvrage, n'est pas le fruit des recherches personnelles de l'auteur etc.» auf diesen Sachverhalt hinweist. Aber auch der *Kommentar* zu den einzelnen Gedichten, in der Regel nur dort aufschlussreich, wo sich bisherige Arbeiten verwerten liessen, ist in der Quellenangabe nicht immer deutlich genug.

[1] Im Gegensatz zu den gedruckten Werken anderer Musikhistoriker, die in der Fassung ihrer Melodien t e x t e teilweise geradezu jämmerlich sind.

Damit soll nicht verkannt werden, dass sich die Verfasserin der Lösung ihrer Aufgabe (der sie nicht gewachsen war) mit hingebendem Eifer und deutlichem Geschick gewidmet hat. Die Hinweise des Kommentars auf Bibelstellen und andere Gebiete als Quellen einzelner Stellen zeigen eine grosse Vertrautheit mit der mittelalterlichen Literatur; die (fast zu grosse) Ausführlichkeit des Schumann'schen Kommentars zu den Carmina Burana hat hier offenbar vorbildlich gewirkt. Die Vollständigkeit und die Anordnung des bibliographischen Teiles ist musterhaft und für die Forschung ungemein fördernd. Doppelt schade, dass sonst so Vieles zu beanstanden ist! In seiner erwähnten Besprechung hat sich A. Långfors auf die französischen Teile beschränkt. Die nun folgenden Angaben holen einiges dort übergangene nach und ziehen die lateinischen Texte hinzu.

Nr. 1. Die Lesart V. 8 *prestat iudicium* ist zu halten; *iudicium* bedeutet »Willkür». Die Anmerkung *ancien motet* könnte irreführen; Ludwig spricht nur von »älterem Stile». Zwecklos schlagen die Varr. *obtinent* (statt *optinent*) und *exsilium* (statt *exilium*) vor; die verworfenen Lesarten sind in den Hss. fast gebräuchlicher als die korrekten und werden heute von keinem Editor mehr emendiert. (Auf Ähnliches in den weiteren Stücken wird nicht mehr hingewiesen).

Nr. 2. Wieder ein irreführendes Zitat nach Ludwig: »Cette version de la pièce ne se trouve pas ailleurs»: L. meint das Musikalische: »eine nur hier vorkommende zweistimmige Mittelform zwischen Conductus und Motette». Das Singuläre ist lediglich die *Form*. Die Schreibweise ist unkonsequent: Str. II, 1 steht *immunditiae* (mit Dreves gegen die Hss.), ähnlich weiter *praesulum*, *aequitas* etc.; IX, 1 aber *Simonie* (mit Hss. gegen Dreves). Nach III, 2 erfordert der Sinn ein Komma. Man hätte erwähnen können, dass die Hs. BN Paris, lat. 8207 das Lied als *Prosa* bezeichnet; es ist streng gefasst ein Conductus. Nach VIII, 4 setze einen Strichpunkt; zu VIII, 6 fehlt die Variante *ponderat* Dreves (statt *praeparat:* woher stammt das richtige *praeparat*? Anscheinend von Flacius).

Nr. 3. Zu der Anmerkung »Version sous cette forme unique» gilt das oben zu Nr. 2 Gesagte. Der Inhalt hat eine deutliche Beziehung zu Nr. 2: *non viderunt* > *cecitas*.

Nr. 4. Lies Mot. Vers 5 *ymnos, arma* (ohne das Komma wird das syntaktische Verhältnis zerstört; *arma* ist Akkusativ). — Die Verwechslung von *c* und *t* ist in den Codices so häufig, dass es keinen Sinn hat, im Text *laticat* zu schreiben, um in den Varr. *latitat* zu verbessern. Lies im Triplum, Vers 4 *quis* statt *quid* (Druckfehler?). Interessant ist die gleichzeitige Beschimpfung der Prelati (Pontifices) und der Regulares; doch der Verfasser sagt, das er mehr Wert auf die Kritik der Praelaten legt, denn er bezeichnet das auf die Ordensmitglieder gemünzte Bibelzitat (*Veniunt falsi prophete* etc.) als *verbum deterius*, gegenüber dem ersten Zitat, das sich gegen die Praelaten richtet (*Quod dicunt, facite, quod faciunt, nolite*).

Nr. 5. Mot. 7 fehlt ein Komma nach *potatur* oder (8) nach *Henricus*. Zur Bibliographie des Tenors fehlt die Ausgabe der Werke Adams von St. Victor von Aubry-Misset. Tr. 5 setze ein Komma nach *mitem;* tilge das Komma nach 7; in 13 ist die Korrektur heu (statt heis) nicht unbedingt nötig, denn heis kommt als Ausruf in Hss. öfters vor. Der Sinn der letzten Verse ist durch kleine Änderungen und andere Interpunktion herzustellen:

Quot (statt Tot) sunt gentes,
[Con]sentiunt tamen studentes
Lucano: »Servat multos fortuna nocentes.»

Auf die betr. Lucan-Stelle hat D. selbst hingewiesen. — Inhaltlich und im Ausdruck zeigt das Stück eine so enge Verwandtschaft mit dem vorhergehenden, dass man einen gemeinsamen Verfasser annehmen möchte. — Das Rufzeichen nach 11 ist unsinnig und zu streichen; *delire* gehört zu dem folgenden *Dies*.

Nr. 6. Zur Bibliographie ist hinzuzufügen: C. L. Kingsford, in Engl. Hist. Rev. V (1890), S. 323. Zu den Varr. ergänze: 5 *trahitur* haben auch Bodl. und Rawl. — II, 1 ist mit allen Hss. *locis* (statt *loco*) zu schreiben; Dreves irrte hier. Ebenso

II, 4 Usurpant. Der Punkt nach III, 4 zerstört den Sinn: »Zu den Scharfrichtern gesellen sich die Pontifices, die den Sacerdotes die Haare vom Scheitel rupfen.«

Nr. 8. Setze einen Punkt nach 9, ein Komma nach 14. Der nach Aubry gedruckte Text des Triplums aus Bamberg ist mir in der vorliegenden Fassung unverständlich; einiges wäre durch andere Interpunktion zu bessern, jedenfalls aber ist im letzten Vers *Deo te soli da* (statt *solida*) zu setzen.

Nr. 9. Der Mot. ist ein umgekehrter Planctus, nicht auf den Tod, sondern das Leben eines Herrschers (Fauvels). Lies Mot. 5 *rectum* u. setze Punkt am Ende; ebenso Kommata nach 6 und 7 und einen Punkt nach 9, tilge das Komma nach 11 und setze einen Strichpunkt nach 12; nach 16 würde ich ein Komma setzen und 20 *cuius* (statt *eius*) schreiben, bezüglich auf *regimine*. Der Schluss instat translatio repentina könnte einem richtigen Planctus entnommen sein: *translatio* = Bestattung (im Fauvel jedoch »Übertragung«); zum mindesten aber beabsichtigte der Verfasser hier (parodistisch) einen Doppelsinn. Das Triplum hat D. durch gute Korrekturen lesbar gemacht, nur bleibt ihr Vers 21 unklar; es ist jedoch zu lesen *efficitur ingloria* (statt *in gloria*). Zu dem Wortspiel *Francia: terra franca* vgl. die Trouvèrestelle

> Douce France n'apiaut l'en plus ensi,
> Ançois ait non: le païs assougiez . . . (Rayn. 1147).

Die Korrektur *abscindantur* (V. 22, statt *abscidentur*) ist nur teilweise nötig: *abscidantur* genügt. — Die Inhaltsangabe geht am Wesentlichen vorbei; ob jeder die Übersetzung von *hostis familiaris : ennemi familier* billigen wird? Die aus dem Lai *Expirante primitivo* zitierte Stelle übernimmt die Emendationen Schmellers (Carm. Bur. S. 48), die aus metrischen Gründen unhaltbar sind.

Nr. 10. Zu der (von Schumann entnommenen) Aufzählung der Gedichte, in denen der Anfang gleich dem Schluss ist, lassen sich hinzufügen: Analecta hymn. XX, Nr. 168, XXI,

Nr. 1 und 159 (Dreves hat im letzten Vers irrig *leviter* statt *leniter*).

Nr. 11. Setze ein Komma nach 6, tilge den Punkt nach 7.

Nr. 12. Setze einen Doppelpunkt nach Mot. 4 und 8, einen Punkt nach 9 und ein Komma nach 10. Im Triplum ist am Ende von 8, 12 und 18 -é zu schreiben; lies 14 *pitiez, s'en sont pluseurs marri*. Die beiden Verse 7/8 sind unverständlich:

> Detrahere ulli vel audire
> Ont medisant de vouloir desiré.

Doch das Folgende, das D. als unverständlich bezeichnet, lässt sich erklären:

> Huiusmodi quid dampnabilius,
> Jugier ce doit reison et non li ius,
> De Picquegni o vicedomine.

Die Frage bezieht sich auf die beiden im Vorigen verurteilten Gattungen: Verläumder und Schmeichler (medisans und lecheours); der angeredete Vidame heisst de Picquigny, er muss ein Bekannter, vielleicht Schützer des Dichters sein. Ist es Renault de P. (1304—15 Vidame von Amiens), wie A. Långfors, l. c., S. 60 vorschlägt, oder sein Vorgänger im gleichen Amte, Enguerrand de Picquigny (1197—1225), dem Moniot d'Arras das Lied Rayn. 242 widmete (vgl. H. P Dyggve, Onomastique des Trouvères, S. 32)? Långfors zieht noch die Erwähnungen des Ortes Picquigny in zwei Sottes Chansons des Fauvel heran und knüpft daran den Schluss, dass ein Teil der Fauvel-Einlagen in Amiens entstanden sein könnte; man könnte die Sachlage vielleicht dahin präzisieren, dass der Verfasser unseres Motetts, der dasselbe dem Herrn von P. widmete, irgendwie an der Zusammenstellung der Fauvel-Einlagen beteiligt war und auch für die Aufnahme der beiden Sottes Chansons verantwortlich wäre. Dann käme natürlich nur der spätere der beiden Genannten Vidames in Betracht. Oder, wenn man angesichts der bezeugten literarischen Beziehung zwischen dem alten Vidame und Moniot

sich für Enguerrand entschiede, wäre die Frage zu beantworten, ob vielleicht Moniot der Verfasser von Nr. 12 sein könnte. Da Nr. 12 auch in einer anderen Quelle überliefert, also wahrscheinlich nicht eigens für den Fauvel gedichtet ist, ferner die Mischung von lateinischen und französischen Versen schon im 12. Jahrhundert (in Bakelliedern, später auch bei Gautier de Coinci) auftritt, ist diese Frage immerhin diskutabel. Aber der geringe poetische Wert sowohl der lateinischen als der französischen Teile dieses Mischgedichtes spricht durchaus gegen diese Hypothese.

Nr. 13. Hinter V. 6 fehlt ein Satzzeichen; korrigiere 8 *Christi qui dampnatur*. In den Varr. zu dem Vorbilde füge hinzu: I, 9 *fuga* W_1; II, 3 *potulit* (irrig) Anal.; II, 9 *osculamur* (nicht *osculatur*) W_1; die Angabe, W_1 habe nur Str. 1 u. 2, ist irrig; die Hs. hat alle vier Strophen; III, 1 hat W_1 *Qui* (statt *Pius*); III, 9 lies in den Varr. *veritatis* F, Del.; IV, 7 hat W_1 *Scambria*. In der Bibliographie fehlt die Faksimile-Ausgabe der Wolfenbütteler Handschrift von J. H. Baxter (An old St. Andrews Music Book, London 1931).

Nr. 14. Zu den Varr. ergänze: II, 12 *Curarum* Oxf., III, 8 *tandem* Oxf., 9 *paupertate* Oxf., 17 *Currat procul abiecta* Oxf. – Zum Musikalischen ergänze, dass die Strophen von *Vanitas* gleiche Melodie haben, und dass *Veritas* (musikalisch von *Vanitas* verschieden) auch in Oxf. auf *Vanitas* folgt. Setze ein Komma nach II, 16.

Nr. 15. Zur Bibliographie ist die Ausgabe von Flacius zu ergänzen, der die drei a)-Strophen dieser Strophensequenz als selbständige Stücke an verschiedenen Stellen druckt. Die b)-Strophen stehen nur im Fauvel. Eigenartig ist die nachlässige, an frühe Tropen erinnernde Reimtechnik. Alle Strophen bestehen aus acht 8-Silbern; der Bau der einzelnen Strophen ist folgender:

1a) abab aaab 1b) abba baab
2a) aabb abab 2b) aaba abab
3) abab abab;

also nicht einmal in den Parallelversikeln gleiche Reimordnung. Setze ein Komma nach III, 3 und tilge das Komma nach III, 4. In IV, 1 ist die vorgeschlagene Korrektur *Clavis* statt *Clavi* zu verwerfen; *clavi* bezieht sich auf den verlorenen Kreuzesnagel. Die Verse IV, 4—5 sind schwer verständlich: *Clavis quid est confixio, — Que clavo fit contrario;* auch wenn man (mit D.) in beiden Versen *clavi* liest, kommt nichts Befriedigendes heraus. Übrigens möchte man nach *Clavi* in Vers 1 als Gegensatz dazu in 5 *Clavis* (wie Fauv. hat) erwarten. Dagegen ist V, 4 *claves* (mit beiden Hss.) zu halten: es sind die Himmelsschlüssel, während V, 2 die Schlüssel als Insignien der geistlichen Gewalt gemeint sind. — Zu denken gibt, dass auch in einem zweiten Conductus, der den Verlust des Kreuzesnagels besingt, »*Clavus clavo retunditur*» (im Laur. mit drei Strophen verschiedener Melodien, nur die a)-Strophen (?), Verfasser Ph. de Grève), in den ebenfalls aus acht 8-Silbnern bestehenden Strophen wieder die unregelmässige Reimung auftritt: abab bbba, abba bbba, aaba aaab. Von den 8 nach Delisle mitgeteilten Varianten zum Text der Analecta entsprechen die ersten 6 dem Text der Handschrift.[1] In II, 6 möchte ich *signat* (statt *signans*) vorschlagen, da ein Verbum fehlt; aber vielleicht war ein Verbum aus der verlorenen Str. 1b) zu ergänzen.

Nr. 16. Nach meinen Notizen hat in F die zweite Strophe dieselbe Melodie wie die erste; das ist auffallend, da die erste Str. bei sonst gleichem Reimschema (7 aaabbccddaeea) drei Verse mehr hat (-eea). In I, 4 sucht D. mit Recht *amicitias* gegen *amicitia* (F Dreves Strecker) zu halten; aber dann gehört ein Komma nach *Laudes!* Nach Ludwig (Archiv f. Musikw. V, S. 279) ist die Melodie des Fauvel »die Unterstimme des 3st. Conductus Codex F». D. schreibt anders; wer hat Recht?

Nr. 17. Korrigiere Triplum 18 *Postponunt* (statt *pre-*

[1] Ich entnehme diese Angabe dem in der Göttinger Bibliothek aufbewahrten Analecta-Handexemplar aus dem Nachlass von W. Meyer.

ponunt). In Vers 1 der zugesetzten Str. aus *Vide quo fastu* lies *Heredes* (statt *Haeredes*).

Nr. 18. Hier werden (anders als in bisherigen Stücken) die richtigen Lesarten teilweise im Text gedruckt und das Falsche (der Hs.) unterm Strich; warum nicht immer? Lies II, 9 *Minotaurum*, V, 3 *fellius*, V, 4 *prodesse*, V, 6 *potius* und 10 *altius;* ein Komma nach V, 8 würde den Sinn verdeutlichen. Das Lied ist so formgewandt geschrieben, dass ich es nicht für eine Parodie halten möchte. Zu *tantillus* (im Kommentar) gibt es ein älteres Zeugnis: den Vers, mit dem Alcuin Karl dem Grossen eine Sequenz widmete: Tantillus tanto prompsit parasitus alumno.

Nr. 19. Der Sinn ist keinesfalls »obscur», auch sind die nur im Fauvel erhaltenen Strophen 2—4 keine »addition postérieure». Dieser schöne Conductus ist gedichtet zur Begrüssung eines hohen geistlichen Würdenträgers in Paris, aber nicht unmittelbar nach dessen Amtsantritt, sondern etwas später, als er sich schon durch treffliche Anordnungen bewährt hatte. Der Adressat ist schon in Str. I als »*unicus* (*praefectus pontificum*)» genannt, und schon hier werden seine Vorzüge (*virtutum normula*, *vivendi regula*) genannt, die sich bereits gezeigt haben (*satis inspecta*); des weiteren wird gerühmt: seine Unabhängigkeit gegenüber der Curie und dem Königshofe (Str. II), seine Fürsorge für die Hilfsbedürftigen innerhalb der *urbs scolarium* (III). In Str. IV stand ursprünglich anscheinend der frühere Wirkungsort des Neuberufenen: nach *processit de* steht in der Hs. ein freier Raum, ähnlich wie oft in Sequenzenhss. ein Eigenname, der für den betr. Sammler nicht von Interesse war, durch *NN* oder einen freien Raum ersetzt wurde. Verf. schlägt *synodio* vor, sicher beachtenswert; aber die Begründung »la lacune exige quatre syllabes rimant en *-odio*» ist nicht stichhaltig, denn der Reim verlangt nur *-io*. In IV wird nochmals auf die Doppelstellung hingewiesen, die der Adressat gegenüber dem weltlichen und dem religiösen Prinzip innehat. Vielleicht liesse sich aus den vorstehenden Daten eine historische Persönlichkeit ermitteln. Leider wird

der Text wieder durch eine Anzahl Schnitzer verdunkelt: setze nach I, 4 Komma oder Strichpunkt; tilge das Komma nach II, 3; setze Strichpunkt nach II, 7; lies IV, 6 affectu, IV, 8 censu; der Hinweis des Kommentars zu diesem Verse auf Nr. 16, 2 ist zwecklos, da das Wort census in den beiden Fällen ganz verschiedenen Sinn hat. Ob der Verfasser wirklich Philippe de Grève ist, darf man bezweifeln; das Zeugnis der Darmstädter Hs. hat an Wert verloren, seitdem eins der Stücke dieser Hs. durch Strecker als Eigentum Walthers von Châtillon erkannt wurde.

Nr. 20. Verteilung der Melodie in F: 1a = Anal. I; 1b = II; 2a = III; 2b = IV; 3a = V, 1—4; 3b = V, 5—8; 4a = VI, 1—4; 4b = VI, 5—8. — II, 8 genügt die Korr. *questus cura.* Im Abdruck der Reststrophen nach den Analecta setze nach II, 2 einen Strichpunkt; V, 4 hat auch F *ereptus* (Dreves irrt); VI, 8 lies *tollit* (*tollat* bei Dahnk wohl Druckfehler).

Nr. 21. Tr. 3 ist *decent* (Fauv.) ganz unmöglich (D.: »n'est pas impossible»); setze Komma nach 12. Mot. 4 korr. *dapulo.* Im Quadr. setze Komma nach 2 und 14, Strichpunkt nach 15. – Zum Abdruck von »*Trinae vocis*»: Flacius hat auch den Refrain gedruckt (S. 62). — Zu »*Quid ultra*»: in der Aufzählung der Hss. setze Vat. Ott. (statt V) und Madrid Reg. 2 H 6 (statt Ma, das nach S. XVIII eine ganz andere Hs. bedeutet). II, 8 hat auch F *quem* (Dreves irrt), ebenso hat F III, 2 *ista* und III, 10 *nudus ad hostia* (in den *Text* gehört natürlich *ostia*); IV, 5 lies (mit F) *allia;* in den Varr. zu IV, 10 lies *fugerat* (*fugeret* Druckfehler); VII, 6 lies *quia;* setze einen Punkt nach VIII, 7 und ein Rufzeichen nach VIII, 10.

Nr. 22. Tr. I, 7 ist *verbo* zu belassen: »den nach dem Worte hungernden Völkern»; ebenso liesse sich I, 2 *die* vielleicht halten: »blind am hellen Tage»; III, 5 würde ich lieber *pasti* lesen »vollgefressen vom Fleische derselben (der Herde)».

Nr. 23 ist die erste Strophe eines Notre-Dame-Conductus, der in den vollständigsten Quellen fünf Strophen hat. In mehreren Quellen folgt der Conductus auf das Gedicht *Captivata largitas,* das sich durch sein Thema (»Schwund der

largitas»), seine Form (Str. aus vier Vagantenzeilen + Refrain) und besonders die letzte, allerdings nur in *einer* Hs. erhaltene und von Strecker als unecht betrachtete Strophe (»Einer wird von dem Tadel gegen alle ausgenommen»: wohl der Spender des Festes) als Bakellied kennzeichnet. Strecker (W. von Châtillon II) möchte die beiden Gedichte als ein Ganzes auffassen, wogegen ich einige Bedenken habe: 1) ist die Strophenform von »Omni pene curie» eine andere (7 abab abab, ohne Refrain), und 2) ist auch das Thema verschieden: Tadel gegen die Schlechtigkeit der Rechtspflege.[1] — Zu 9,3 vermisst man unter den Varr. die gute Lesart *perficitur* Anal. (oder ist *preficitur* im Text Druckfehler?).

Nr. 24. Die enge Anlehnung an Schumanns Kommentar (CBur. Nr. 36), ohne ein Wort der Erwähnung, wirkt auf mich etwas peinlich. — In der Aufzählung der Ausgaben lies Anal. XXI (statt XX).

Nr. 25. Ist es möglich, die Fassungen des Laurentianus und des Fauvel zu einem Gedicht zu vereinigen? Folgendes ist zu berücksichtigen: Keinesfalls gehört das Gedicht, auch nicht teilweise (trotz Darmstadt), Ph. de Grève an; es ist eine ungeschickte, wenig originale Reimerei, und man wird auch auf kunstvollen Gedankenaufbau hier wenig hoffen dürfen. Die Melodien der drei Florentiner Strophen sind verschieden, aber (nach Ludwig, Archiv V, S. 279) anscheinend denen der Fauvelfassung gleich; man könnte die in beiden Fassungen erfolgte Kürzung durch die Weglassung von b)-Gliedern einer Strophensequenz erklären. Den ersten Ganzversikel würden die beiden Fassungen gemeinsame erste Strophe (*Rex et*) und die zweite des Fauvel (*Horum*), die im Laur. fehlt, bilden; die beiden Strophen passen im Sinn (»Christus ist König und Priester») gut zusammen, haben ausserdem gleiche Reime (-uit, -io). Die dritte Str. des Fauvel (*Quod ad*) wendet sich

[1] Das Zusammenstehen der beiden Lieder hat m. E. den Grund, dass man gewohnt war, dieselben bei gewissen Gelegenheiten (eben an den Bakelfesten) nacheinander zum Vortrag zu bringen; warum, wissen wir nicht.

abrupt vom Thema ab und tadelt die damaligen Seelsorger. Daran schlösse sich die zweite Str. des Laurentianus, gegen den Kaiser Otto IV. gerichtet (*Otho quid*), mit gleichen Reimen wie Fauvel III (-et, -io). Den Abschluss bildet, im Sinne sich eng an die vorige anschliessend, die dritte Str. des Laurentianus (*Exclamat Innocentius*), mit neuen Reimen: -ius, -ulo. In höherem Sinne wäre eine Einheit des Gedankenganges wohl erkennbar: Christus war pontifex und rex in einer Person, und jetzt bekriegen sich Papst und Kaiser. Für wirklich verdächtig halte ich allerdings die Verse 1—4 der Strophe »*Quod ad*»; sie dürften dem Bestreben des Fauvelarrangeurs ihren Ursprung verdanken, das Lied in Beziehung zu seinem Thema zu bringen. Im Original dürfte der Übergang vom Allgemeinen zum Besonderen, der in den letzten 3 Versen dieser Strophe recht deutlich ist (Ve tali qui sic preminet – Non previdens quod imminet — Rote Fortune lesio!), sich schon in Vers 1—4 vollzogen haben. Die Verteilung der drei vorhandenen Melodien auf das Ganze wäre dementsprechend: 1a): *Rex et*, 1b): *Horum*; 2a): *Quod ad*, 2b): *Otho;* 3: *Exclamat.*

Zum Textlichen: die Überlieferung (auch der Sinn) rechtfertigt I, 4 *convinctum*, 1, 7 *vincture*, II, 1 *vincturam.*

Nr. 26. Die b)-Strophen dieses Sequenz-Conductus werden hier zum ersten Mal gedruckt; denn der Laur., den Dreves benutzte, hatte nur die a)-Strophen. Die fehlenden Teile stehen allerdings auch in Bodl. Add. 44; die Anmerkungen Dahnks (»ne se trouve que dans Fauvel») sind irrig. — Lies IIb, 6 *aule;* IIIa, 1 hat F *explorat;* IIIa, 9 hat Anal. nicht, wie D. angibt, *laborat*, sondern das richtige *laborent.*

Nr. 27. Als Subjekt im Motetus ist *ecclesia* zu ergänzen. Den Schluss des Triplums bildet ein Hexameter.

28. In der Anm. zu 3 lies cinq syllabes (statt quatre s.). Die Bemerkung (S. 61) Cette prose sert de motet etc. ist nicht zutreffend; es ist keine Prose, sondern der hier isoliert (d. h. einstimmig) auftretende Motetus der ib. nachgewiesenen Notre-Dame-Motette. Die Melodie ist, sei hinzugefügt, gleich der im Laurentianus.

Nr. 29. Die vorgeschlagene Korrektur im Tenor »poinse» (statt *poise*) ist unnötig, hat auch keinen Sinn. — Interessant ist die Form im Motetus und Triplum: ein Rondeau, in dem der Binnenrefrain fehlt, AB aabAB (statt AB aAabAB). Diese Form ist in der frühesten Periode des Rondeaus nicht bezeugt, muss aber existiert haben, da sie schon von dem frühen Troubadour Marcabru nachgebildet wurde; andere Beispiele s. bei Spanke, Beziehungen zw. romanischer u. mlat. Lyrik, S. 125. S. 64. In der Textstelle Vers 15 schlägt D. (nach G. Paris) vor *Regnant li Lyons debonaires* statt *Regnaut* etc.; die Wortstellung spricht eher für einen Eigennamen (Renaut). 25/26 lies *Loÿs, assoÿs.*

Nr. 32. Tr. 19 lies *d'iteus* (statt *di teus*), 23 *joïr.*

Nr. 33. Mot. 1 lies *Francorum.* In den Varr. zu Tr. lies *Tr. 2 et unitas.* Der Vers 7 muss verderbt sein; man möchte lesen *impietate* (statt *impietas*), aber dann wäre eine Silbe zuviel da.

Nr. 34. Interessant ist, dass die (nach Ludwig) in Fauvel neue Melodie Sequenzencharakter hat, genau wie die des Originals in F. — 1, 2 ist nach *egreditur* ein Komma zu setzen, denn *ut flos* gehört auch zu dem nachfolgenden *conteritur* etc.; setze ein Komma nach II, 4; III, 8 hat Dreves nicht *nil* (wie der krit. Apparat angibt), sondern *vel;* die Textlücke im gleichen Vers hat vielleicht den Grund, dass der Schreiber von Fauv. nichts mit *autumans* anzufangen wusste; lieber sähe man dafür *poterit*; III, 7 hat die Lesart *amens* (Fauv.) viel für sich. Setze ein Komma in IV, 6 nach *detrahis;* lies unter den Varr. (S. 71) zu Da: Str. I, III, 1—6 (statt 12).

Nr. 35. Lies Triplum, 6 *actio;* setze ein Komma nach 7, ebenso nach 19. Die Anmerkung »Ces poésies» etc. (S. 74) verwässert den Tatbestand: In Wirklichkeit wuchs aus gelegentlichen Anspielungen liturgischer Stücke im Laufe der Zeit eine (im Umfang beschränkte) antijüdische Literatur heraus, die Villetard in seinem (von D. zitierten) Aufsatz »I Giudei nella Liturgia» (Rassegna Gregoriana IX, 1910) hübsch umrissen hat; als frühes Beispiel aus der Sequenzenliteratur sei

zitiert: Iudea incredula, cur manes adhuc inverecunda? (Versikel 12a der uralten Ostersequenz *Fulgens preclara*).

Nr. 36. Lies 5 *Otia* (denn *Odia* steht 9). Interessant ist 6 *Passio* = Leidenschaft. 11 ist *iniuria* klein zu schreiben (»der Jubel über das Unrecht des Nächsten»). 22 ist *Fallacio* sprachlich so unwahrscheinlich, dass ich trotz der Bestätigung durch die Brüsseler Hs. lieber *Fallacia* lesen möchte. 25 macht die vorgeschlagene Korrektur *ex gulae* nicht besser; sie hat nur Sinn, wenn man die Verse 25/26 mit Benutzung von Brü. liest: Ex gule immunditia — Sensus hebes ingenio. Möglich wäre auch: Post Gula, Immunditia, — Sensus hebes ingenio. 32 bin ich mit der Tilgung von *quod* einverstanden, aber da *cui* einsilbig ist, kann *cum* erhalten bleiben. 39 hat das von D. bevorzugte *Pertinacie Captio* keinen Sinn; lies mit Brü. *pertinentie*. Im Abdruck der Brüsseler Fassung setze ein Komma nach 35.

Nr. 40, der schöne Sequenz-Conductus über den Streit der Glieder mit dem Magen. Setze entweder ein Komma nach 1a, 3 und einen Doppelpunkt nach 1b, 2, oder mindestens ein Komma nach 1b, 2. 3a, 3 lies *satior*. 4a, 2 ist *cibi* die richtige Lesart. Ein Satzzeichen fehlt nach 4b, 7. Das Fragezeichen nach 5a, 4 ist in ein Komma zu verwandeln, da der Satz noch nicht zu Ende ist. 5b, 1 hat auch Dreves *pascas* (die richtige Lesart). 7b, 2 ist die Lesart des Fauvel *ficus* (gestützt durch futus in StV) nicht übel. Komma fehlt nach 9a, 1, ebenso nach 10b, 1. 11b, 1 wird in den Varr. *inquid* (mit Fauv.) übernommen und *inquit* (Dreves) als Lesart verzeichnet! Interessant ist, dass in Fauv. der den musikalischen Aufbau störende, aber in allen andern Quellen erhaltene Vers »Quam ceca conspiratio» nach 11a, 5 fehlt.

Nr. 44 ist von den französischen Lais des Fauvel der am freiesten gebaute, vielleicht also, falls nicht original, der älteste; die grosse Anzahl der Puncti (14) ist etwas auffallend. 1b, 3 gibt *venir* keinen Sinn; vl. *merir*? Tilge Ib, 5 das Komma nach *poair*. VI, die drei letzten Verse sind zu drucken:

de ce ne ment,
decevement
ne pens, se Damedieu m'ament.

VIIIa, 1 lies *en irour*. Tilge das Komma nach IXa, 4. IXd, 4 hat eine Silbe zuviel, *m'esleesce* dürfte also dreisilbig sein. X, 7 ist *quart* schon von Långfors *qu'art* verbessert worden (tilge das Komma): »denn ich finde weder Kunst noch *engins*». In XIa, 2 fehlt nach *li* ein Komma (me seigne korrigierte Långfors). Lies XIVa, 1 *joïr*, 7 *griés*.

Nr. 46. IIa, 3 lies *envaÿe*, ebenso IIIb, 2 *n'emperere*. Nach IIIb, 3 schlägt Långfors ein Fragezeichen vor; wenn man *compere* als Substantiv auffasst, ist das unnötig. VId, 2 könnte man zur Herstellung der Silbenzahl statt *qui en* auch *qu'en* lesen; Långfors schlägt eine Umstellung vor.

Nr. 47 tilge den Punkt nach 7.

Nr. 50. Der Text ist zwar schwierig, aber nicht so unverständlich wie D. durch Verzicht auf jede Interpunktion anzudeuten scheint. Er zerfällt in zwei Hauptteile: der erste (1—14) stellt die himmlische Freude der heiligen Heerscharen dar und ist einer Sequenz frühesten Stiles entnommen oder nachgebildet (a-Assonanzen, Ausdrücke wie *amenitatis tripudia, zabuli seva machina, innumera agmina, policlimata serena*); der zweite, sprachlich viel durchsichtiger, ist neuer Zusatz und beschreibt die Wirren irdischer Eifersucht, auch in seinen u-Assonanzen deutlich in Gegensatz zum ersten Teile tretend. Zur Herstellung des Sinnes schlage ich vor: 2 *aule* (mit Trt.), 10 *milites* (ist Subjekt des ersten Satzes, der 1—11 umfasst), Strichpunkt nach 11, Punkt nach 14; Strichpunkt nach 16; im letzten Satze (15—22) fehlt das Verbum zu *extraneo: parens* (gehorchend). Zur Erklärung: *nuncii* gehört zu *zabuli, mutua* zu *gloria, innumera* zu *agmina*. Die Handschrift »Trem.» hätte in der Hss.-Übersicht (S. XVIII) genauer gekennzeichnet werden müssen als durch »Fragment Trémoille (f. XIV^{e} s.)»; es handelt sich um die 1926 von E. Droz und G. Thibault (Revue de Musicologie, Februarheft) zur Kenntnis gebrachte, leider nur frag-

mentarisch erhaltene Motettenhs. im Besitz der Familie de la Trémoïlle (Schloss Serrant).

Nr. 51. Tr. 6 würde ich die Ludwig'sche Korrektur *fratre* vorziehen; gut ist die zu 16 vorgeschlagene Korr. *imitari*.

Nr. 52. Wir wollen der Verfasserin nicht verübeln, dass sie diese schöne Gelegenheit, von dem berühmten Lai *Veritas equitas* eine (sehr wünschenswerte) kritische Neuausgabe herzustellen, nicht wahrgenommen hat; aber hätte sie wenigstens die (für manche Fälle sicher entscheidenden) Lesarten der bisher noch nicht ausgenutzten Hs. Paris BN, lat. 1251 mitgeteilt! — IIc würde ich anders als D. und die Anal. interpungieren:

Fraus, fictio, seductio
Iustitie, sub pallio
Ambitio, proditio
Sub cinere, cilicio:
Virtutis gaudent pretio.

IIIb, 2 lies *otia* (die Varr. haben keine Notiz), ebenso Vc, 1 *literati*. Vd, 4 hat F *intrati* (zu verwerfen). VIa, 1 hat F *imprudentie*. Setze ein Komma nach VIIc, 2. VIIIb, 3 passt besser *fit* (statt *sunt*), wie Dreves schreibt (Hss.?), wegen des folgenden Singulars *spernitur*. Nach Xa, 2 ist das Komma zu tilgen, denn *vota plura* etc. ist Subjekt zu *fiunt*. Tilge das Komma XIIb, 3 nach *hi*. XIII,6 ist *que* (zudem in Hs. 2193) genau so gut wie *quod*. — Zur Bibliographie füge hinzu: Spanke, Studien zur Geschichte des altfr. Liedes (Archiv fdSt. d. n. Spr. 156, S. 226).

Nr. 55. Lies II,2 *qu'envaÿ*, 4 *chaÿ*, III,2 *qu'envaÿr;* setze ein Komma nach III,5.

Nr. 56. Lies Vers 4 *ançois*.

S. 117. Korr. Vers 65 *sages soie ou*, 66 *loiauté*, 71 *marïer*, 80 *de* [*tres*] *fin;* S. 120, korr. Vers 150 *mepris*, 169 *que je droit aie;* S. 121 korr. Refrain 3 *quant la voi* (statt *voie*); zur Bibl. dieses Refrains lies Rayn. 444 (statt 443). Vers 199 korr. *du desir* (?); S. 122, Vers 200 korr. *bouche et touchier*, korr. 209 *mal* [*je*] *m'ai;* S. 123, V. 246 korr. *Et biau* (statt *en b.*), 255 *seroie* (statt *seroi*); S. 131 gehört Vers 475 mit

zum Refrain; die Notation ist vom Schreiber vergessen worden. Demgemäss ist der Refrain nicht Nr. 282 des Gennrich'schen Verzeichnisses (diese Nr. ist aus demselben zu streichen), sondern die auch sonst belegte Nr. 285. S. 134 steht zum Refrain 12 in der Anm. die nötige Korrektur, mit dem Bemerken »d'après FG»; ich habe die Korrektur bei Gennrich nicht gefunden, nur die falsche Fassung der Hs. (Rondeaux II, S. 286 und im Refrainverzeichnis).

Nr. 57 verwandle den Punkt nach I,4 in ein Komma.

S. 136 lies Vers 606 *qu'eür* (statt *que eur*); S. 138 lies V. 661 *veuille,* nach 678 fehlt ein Satzzeichen. S. 139 bezieht sich im Vers 704 der Ausdruck *motet* nur auf den Refrain; wenn Hoepffner im Anschluss daran den ganzen folgenden Passus des Gedichtes als »motet enté» bezeichnet hat, so ist das nur mit einem deutlichen »quasi» zu akzeptieren, denn die hier vorhandene Gattung steht mit einem musikalischen »motet enté» nur in ganz äusserlichem Zusammenhange. S. 140 ist Vers 712 zu drucken:

> Le quoi trouver: »conseil, confort,
> N'alegement» — si me confort etc.

Setze einen Strichpunkt nach 714 und ein Komma nach 715. S. 141 lies V. 730 *escïent;* nach 736 ist ein Fragezeichen zu setzen; lies 742 *istré m'en;* tilge 747 *a.* S. 143 korr. Vers 792 *Vois a ma mort, je sui delivre* (nicht delivré). S. 144 lies V. 802 *Diés.* S. 145 tilge nach V. 860 den Strichpunkt und setze im folgenden Vers nach *tant* ein Komma. S. 146 fehlt nach V. 876 ein Fragezeichen; V. 887 korr. *Se ce qu'i pens* [*et*] *qui me nuit;* nach 888 fehlt ein Komma. S. 147 setze nach V. 916 ein Komma. S. 148 korr. V. 935 *ce qu'appartient.* S. 149 korr. V. 955 *meschief* [*me*] *tendra.*

Nr. 60. I,4 ist die vorgeschlagene Korrektur (*ai*) für das gute *art* unsinnig; III, 2 korr. *pareil,* 4 lies *griés.* Dass Gennrich die Identität des Refrains mit dem Lescurel-Refrain kannte, geht aus seinem Inhaltsverzeichnis hervor.

Nr. 61. Lies II, 3 *per* (statt *par;* Druckfehler?); nach diesem Verse setze einen Strichpunkt; nach III, 3 fehlt ein Satzzeichen.

Nr. 64. Dieser Lai, bedeutend glatter geschrieben als die vorigen Einschiebsel, rührt sicher von einem anderen Verfasser her. Lies Ib, 6 *desevrance;* VIIb, 8 sähe man nach *las* lieber ein Komma als ein Rufzeichen, da das Folgende noch zu dem vorigen Satze gehört. Nach XIb, 1 fehlt ein Punkt, nach 3 ist das Fragezeichen zu streichen, 5 lies *m'en envoiseüre.*

Refr. 14. Was heisst »Ed.FG etc. (mus.)»? Die Noten fehlen doch!

Nr. 65. In dem Zitat zu Vers 1 aus der Bibel lies *Vade retro me, Satana* etc. Ia, 9 hat auch F *nunquam carus* (Dreves irrt); nach Ib, 9 setze einen Punkt; IIa, 7 ist *dari* besser als *dare,* 9 hat auch F *impingo;* IIb, 1 ist *exsules* Koni. Praes.; die Anmerkung (*exul es?*) ist zwecklos; ein Komma nach IIb, 6 erleichtert das Verständnis; IIIa, 5 hat Schmeller nicht *potentum* (wie D. angibt), sondern das richtige *potentium;* D. hat diesen Irrtum aus dem Apparat der Analecta abgeschrieben. IIIb, 2 lies *Ne* (*Me* wohl Druckfehler), 6 hat auch F *convictu,* 8 ist das unsinnige, von Dreves eingefügte *In* zu streichen (Giëzi dreisilbig); IVb, 4 hatte Dreves lesen wollen *Simul esse* (statt *Si vis esse*), aber in der Fussnote irrig IVb, 3 (statt 4) geschrieben (D. übernimmt diesen Fehler). Dreves wollte offenbar die Verse 3 und 4 (Nil est opus Cynico - Simul esse cynicus) zusammenfassen: »Ein Kyniker hat es durchaus nicht nötig, zugleich hündisch zu sein», — nicht übel, aber unnötig, denn Vers 3 heisst: »Ein Kyniker hat nichts nötig», und der folgende Vers »Si vis esse Cynicus (auch hier gross zu schreiben!)» gehört syntaktisch zu 5ff.[1]

Nr. 66. Die Ausgabe in den Analecta hat die Nummer 144 (nicht 114). Über den musikalischen Bau dieses Lai vgl.

[1] Dreves gelangte zu seinem Vorschlage wohl durch die Annahme, Cynicus in V. 3 und Cynico in 4 müssten einen verschiedenen Sinn haben; aber das wäre nur nötig, wenn die beiden Wörter mit gleichem Reim am Versende ständen.

Spanke, in Archiv f. n. Spr. 156, S. 75. Zu I, 12 sagt die Fussnote »lire: *citro*, d'après AH»; das (auch im Laurentianus) überlieferte *cito* ist richtig, *citro* (ob Druckfehler bei Dreves?) sinnlos. IV, 3 haben (nach Dreves) anscheinend die anderen Hss. *mors et quam* (statt *est*); eine Angabe darüber fehlt bei Dahnk. IV, 6 möchte ich *moratura* vorschlagen; das (in allen Quellen?) überlieferte moritura gibt keinen Sinn, wie mir scheint. Lies VI, 3 *profutura* (statt *pro futura*).

S. 166 liest D. Vers 1008 (0 Di immortales!) *crëins*, um die Silbenzahl zu retten; setze etwa *Tu ne criens pas* etc.; 1010 hat eine Silbe zuviel, wohl durch Nachlässigkeit des Dichters.

Nr. 68. In Mot. 1 würde ich lieber ergänzen *fust* [*ses*] *souhais* (statt *fust* [*a*] *souhais*); 3 lies *ainçois*, 10 *crüelment;* im gleichen Vers druckt Gennrich *diz* (statt *dis*), ebenso im Triplum 2 (statt *n'i font*) *ne font* (wer hat Recht?). Tr. 11 lies (mit Gennrich) *ne feïssent;* der Schreiber, der zwischen den beiden Wörtern *se* einschob, irrte.

Nr. 69 möchte D., mit einem Korrektor der Hs., als Ballade bezeichnen, m. E. ohne Grund; der metrische und musikalische Bau der Fauvel-Fassung (ABAB CDEF) entspricht der Kanzone und ist identisch mit dem eines Liedes von Gace Brulé (Rayn. 413); die Melodien habe ich noch nicht verglichen. Im Laur. haben nur die beiden ersten Strophen Noten (ob identische Melodie, geht aus meinen Notizen nicht hervor); die Melodie der ersten Str. hat den Bau ABCD EFGH und auf der ersten Silbe ein langes Melisma. Zu IV, 7 hat die Fussnote »lire: *fraudas*, comme AH»; aber oben im Text (nach Hs. F) steht a u c h *fraudas* (Druckfehler für fraudat; allerdings ist das *t* nachträgliche Korrektur des Laurentianus-Schreibers, für ursprüngliches *s*).

Nr. 71. Der Text ist wirklich dunkel und trotzt allen Besserungsversuchen; aber klar ist ersichtlich, dass hier keine Absicht mystischer Verhüllung, sondern einfache Unzulänglichkeit oder Nachlässigkeit des Dichters, vielleicht verschlimmert durch Missverständnisse des Schreibers, die Schuld trägt. So sind natürlich auch die historischen Dinge, die hier ange-

deutet werden sollen, nur schwer erfassbar; die Gleichnisse »Icarus« und »Phaeton« werden auf einen Mann angewandt, der »evectus a pulvere, in loco Falcionis Montis collocatus erat«, um dann, tief gefallen, dem Regen und Wind eine Beute zu werden. Man könnte an Montfaucon denken, auch an den Herrschersitz der Templer auf dem Felsenberge; D. weist (S. 173) selbst auf die Templer hin. — Tr. 13 schlägt D. statt des überlieferten *uito* die Korr. *nito* vor, worunter ich mir nichts vorstellen kann; eher könnte man an *vite* denken.

Nr. 72 könnte, wie oben (S. 199) erwähnt wurde, auf einen älteren Gloria-Tropus zurückgehen; aber möglich wäre auch, dass der Verfasser sich rein fiktiv eine Art Gloria-Tropus im Aufbau und Stil seines Stückes parodistisch zum Leitpunkt genommen hätte. Denn die wirklichen Tropi ante Gloria, in spärlicher Anzahl erhalten, sehen (vgl. Bd. 47 der Analecta hymnica) formlich ganz anders aus. Die folgenden Einschiebsel (Nr. 73—77) geben eine Vorstellung von der parodisierenden Technik des Interpolators.

Nr. 78. Der Inhalt dieses Conductus lässt sich mehrfach deuten. Dreves stellt ihn unter die Kreuzlieder (»De excidio Hierosolymae«), was einige Stellen der zweiten und dritten Str. rechtfertigen. Dann wären die Verse

Rex custodit atrium
Ut fortis armatus

ironisch gemeint und auf Friedrich II. gemünzt, der lange Zeit durch das Aufschieben des von ihm erwarteten Kreuzzuges Ärgernis erregte. Die Fortsetzung

Tendit in exilium
Sanctorum senatus

bezöge sich dann auf die aus Jerusalem (allerdings schon seit langem) vertriebenen Geistlichen und Ordensleute. Wer es dagegen vorzieht, die historische Grundlage in Europa zu suchen, wird nach einer Situation forschen müssen, in der eine

»Räuberbande» sich an Heiligem, speziell am Besitz eines Marienheiligtums vergreift, ohne dass der König einschreitet. Ich möchte die erste Deutung vorziehen. Interessant ist, dass im Fauvel die mit gleicher Melodie versehenen zwei ersten Strophen des Notre Dame-Conductus gleichzeitig mit verschiedenen Melodien und einem textlosen Tenor (als Motette) erklingen. Im Übrigen deutet der Schluss der letzten Strophe vielleicht darauf hin, dass das Original als Tropus ante »Alma redemptoris» gedacht war; die sonst überlieferten Tropierungen dieses berühmten Antiphons sind, wenn ich nicht irre, alle erheblich jünger. — Die Inhaltsangabe sagt: *Le roi met en exil;* aber *tendit* heisst nicht »jagt», sondern »geht», ausserdem kann *senatus* kein Akkusativ sein.

S. 180. Vers 1044 ist durch Långfors in die richtige Form und Länge gebracht worden. In den beiden vorhergehenden Versen ist der von D. vermisste Reim (lies aïde, dreisilbig) zwar vorhanden, aber die Länge des V. 1042 stimmt nicht; man könnte etwa korrigieren: *Aprés le secours et l'aïde.*

S. 181 lies Zeile 2 (von unten) *ex cuncta* (statt *et c.*); oder ist *ex* oben im Text Druckfehler?

S. 184ff. Falls die »sottes chansons chantées par mi les rues» *nicht* vom Interpolator selbst herrühren sollten (und mehreres spricht dafür), so hätten wir hier interessante Exempla einer richtigen Gassenpoesie vor uns, wohl zu unterscheiden von den Oxforder Sottes Chansons, deren inhaltliche Roheit und Obszönität sich aus der Tendenz erklären lässt, das hohe Minnelied in allen Beziehungen, nicht nur durch Umbiegung des Phrasenschatzes, sondern auch der ethischen Haltung zu parodieren und hinunterzuziehen. Die metrische Form der Oxforder Stücke ist die der chanson courtoise; über die Form der Fauvel-Narrenlieder lässt sich nichts Genaues sagen, da nur die beiden ersten vollständig kopiert sind. SC 1 ist, textlich betrachtet, ein motet enté (Singstück, das durch den ersten und den zweiten Vers eines Refrains eingerahmt wird); da aber nur der Refrain selbst mit Noten versehen ist, ausserdem alle andern Merkmale der Motettengattung fehlen, dürfte die

Ähnlichkeit sich höchstens aus einer parodisierenden Tendenz erklären lassen. Ähnlich steht es mit SC 2, das, wenn man (mit Långfors) die beiden ersten, allein notierten Verse als Refrain betrachtet und am Schluss hinzufügt, zu einer Art chanson baladée wird, vielleicht besser gesagt zu einer Parodie dieser Gattung. Ob die fragmentarischen Anfänge der weiteren Stücke ebenfalls Refrains oder nur Initien sind, bleibt ungewiss. — Textbesserungen haben hier wenig Zweck; höchstens liessen sich in SC 2 die Verslängen richtigstellen, durch *la granche* [*de*] *Rumegni* (Vers 7) und *se* [*je*] *n'ai* (Vers 11).

Nr. 90. Der Lai des Herlequines hat mit dem viel älteren Lai des Hermins ausser dem Wortanklang nichts gemeinsam. Dass dies Stück einmal als *Lai* und einmal als *Descort* bezeichnet wird, hat nichts Auffälliges, denn die beiden Begriffe sind identisch. Långfors hat (l. c., S. 63) schon richtiggestellt, dass die Bezeichnungen der 12 Genossinnen der *Blanche Princesse*, die in dem Lai über den Wert oder Unwert der Liebe ihr Urteil abgeben, Eigennamen und dementsprechend gross zu schreiben sind. Beachtung verdient Vers 10: Quar selon *la matere* ce non (d. h. »descort») si li est vrai; der Verfasser kannte die alte Erklärung des Begriffes Descort (Lied mit Gegensätzen im Inhalt), vielleicht aber auch die richtige Erklärung (Lied aus Abschnitten mit verschiedener Melodie), denn er präzisiert »selon la matere». In Vers 22 setze ein Komma nach *Belle;* ein Komma nach 26, einen Strichpunkt nach 30; lies 41 *j'ai d'en*, 42 *adés* (statt *a*)[1], 43 *eschés*, 51 *a Pensive* (statt *appensive*), 56 *joïr*, 65 *crüelment*, 71 *s'i*, nach diesem Verse ein Komma, 72 *avoir*, 77 *loër*, 82 *Bien Amée*, nach 83 Komma, 84 Komma nach *foy*, 85 *dëisse*, 90 *souverainne: Joie*, 96 *ont parlé*, 100 *Fate* (*Faée* gäbe eine Silbe zuviel), 105 *si jujon*; S. 191 Z. 9 lies IVb, 6 (statt VIb, 6).

Nr. 100. Setze ein Komma nach *patre.*

Nr. 111. Die hübsche Korrektur von Edv. Rein, die Lång-

[1] Die beiden Korr. zu 41 und 42 schlug mir brieflich A. Långfors vor, ebenso die zu 105.

fors (S. 64) abdruckt, erzielt bessere Verständlichkeit, ohne jedoch ganz zu befriedigen; anstössig bleibt das Verbum *luxabat* und besonders sein Tempus (man erwartet ein *Präsens*).

Nr. 120. Setze ein Komma nach Mot. 6; Tr. 14 hat Fauvel die richtige Lesart, *delabi sit* (verbinde: quis fructus sit delabi in profundum); das von D. bevorzugte delabescit gibt keinen Sinn, verstösst zudem gegen die Syntax, die den Konjunktiv erfordert. Die beiden Hexameter am Ende des Triplums sind mittelalterliches Erzeugnis. Lies unter »Mss».: *Mü D IV;* Zeile 8 der Varianten: 5 prefate (statt 4).

Nr. 121. Im Original dieses Versus hiess es wohl: . . aqua regenerans, — Unda salvificans.

Nr. 122. Wie sehr in dieser Ausgabe alles in der Luft hängt (trotz der gelahrten Aufmachung), zeigt die Bemerkung zu diesem Stück auf S. XLVI der Einleitung: Nr. 122 occupe une place spéciale à cause de son curieux remaniement dans un sens favorable à Fauvel. In Wirklichkeit wird Maria gebeten, ut nos glorificet virtutum presencia et *Falvelli absencia* (am Schluss des Motetus); im Triplum heisst es: Tuum roga filium, ut nobis *tollat Falvium* et nos *absencia* sequacium eius gaudere faciat.

Nr. 123. Die Anmerkung über das Auftreten leoninischer Hexameter im Fauvel ist irrig; derartige Verse treten ferner auf in Nr. 27 (Ende des Triplums), sowie in Nr. 111. Die Korr. pneumatis (st. neupmatis) ist überflüssig.

Nr. 124. Eigenartig ist die Struktur der Triplum-Verse. Es sind Langverse mit regelmässiger Zäsur: 4 + 5′, oder 3′ +5′, oder 4 + 5′, oder 4 + 6; also, allgemeiner ausgedrückt, männliche 10-Silbner neben weiblichen 9Silbnern. Ein ähnliches Nebeneinander von 8 und 7′ findet sich auch in anderen unserer Texte; aber hier hat man den Eindruck, dass der Verfasser die beiden Arten als rythmisch identisch empfand. Die Grundlagen einer solchen Vermischung, die auch anderswo in mlat. Liedertexten, und zwar eindeutiger als hier, auftritt, sind vorläufig noch unklar. Wer sie einmal zusammenfassend untersuchen will, wird berücksichtigen müssen 1) die musikalisch-

rythmischen Verhältnisse, 2) die Frage, wie die einzelnen Nationen im Mittelalter lateinische Verse betonten.

Nr. 126 besteht *natürlich* aus Hexametern; D. versieht diese Tatsache mit einem Fragezeichen. Lies Vers 1 *Nos* (statt *Non*).

Nr. 128. Die Einteilung des Motetus in vier Strophen überzeugt nicht, da (zum mindesten metrisch) keine Gleichheit dieser Strophen ersichtlich ist. Die dritte Strophe ist keineswegs »corrompue»; setze einen Punkt nach Vers 12 und lies 13 *tu, tam* (statt *tutam*), sowie ein Komma nach diesem Verse. — Das Triplum besteht aus drei Strophen mit dem Bau 8 abab aaabb (in der Str. 2 fehlt das letzte b); I, 5 liegt wegen des Reimes für das unbrauchbare *imprime* die Korr. *impie* nahe (eher als *improbe*, was D. vorschlägt); III, 5 zerstört das überflüssige Komma am Versende den Sinn: »Jesu, du Zuflucht derer, die Gewalt leiden».

Nr. 129. Setze ein Komma nach Mot. 13; lies 15 *ve pullis, mox ve ceco leoni!* In Tr. 4 befriedigen die vorgeschlagenen Besserungen (excubito, cedens) nicht; das Überlieferte

> Que satrape traditur dolose
> ex cubino sedens officio

muss heissen: (Die Hühnerschar), die sitzend aus ihrem (eier-) legenden Handwerk heraus dem Statthalter ausgeliefert wird. Ob das freilich die ursprüngliche Lesart ist, bleibt zweifelhaft; anscheinend hat der Redaktor des Verses »ex cubino etc.» die *concio gallorum* tatsächlich als »*Hühner*schar» aufgefasst, wenngleich *gallus* der Hahn heisst. Vielleicht ist zu lesen *Gallorum* (GALLIER), Wortspiel mit dem *gallus* (hier sicher = Hahn) des ersten Verses; dann ist freilich Vers 4 zu ändern; aber wie? In 12 würde ich *secutura* (für *subniture*) vorschlagen (paläographisch läge *sub nitore* näher) und nach dem Vers einen Strichpunkt setzen. 17 hat (durch das Versmass gesichert) *miserum* statt *miserorum;* bei einem solchen Schnitzer könnte man dem Dichter wohl auch (s. oben) *gallorum* statt *gallinarum* zutrauen. 20 ist mir nicht ersichtlich, weshalb D. *patet* (statt

paret) setzen will; der Sinn ist sonnenklar: »Die Blindheit des Löwen gehorcht dem Trug des verräterischen Fuchses», ähnlich wie Mot. 10: »der Löwe gehorcht dem Schwanze des Fuchses». Über die Verwendung von Motiven aus dem Roman de Renard hätte sich gelohnt, einiges zu sagen. — Das Nebeneinander von 9'- und 10-Silbnern im Mot. und Triplum erinnert an Nr. 124.

Nr. 130. Zu der Bezeichnung »explicit en musique», die von P. Aubry geprägt, aber von Långfors abgelehnt wurde (l. c., S. 64), ist zu sagen, dass sie, im Sinne Aubry's *bildlich* aufgefasst, überaus treffend ist. Gar oft spricht in mittelalterlichen Handschriften der Schreiber nach Beendigung seiner langweiligen und ermüdenden Arbeit den Wunsch nach einem kräftigen Schluck Wein in einem Explicit aus. Natürlich geht dieses Explicit nicht auf einen Schreiber, sondern den Interpolator zurück; doch dieser versetzte sich, auch hier parodisierend, in die Rolle des Schreibers.

H. SPANKE

Colette et la langue française

(Conférence faite au Cercle franco-finlandais de Helsinki)

Le Dictionnaire de Littré donne du mot »écrivain» les définitions suivantes: Celui qui compose des livres . . . Il se dit aussi des femmes. Comparant le mot »écrivain» et le mot »auteur», Littré écrit: »Auteur est plus général qu'écrivain; il se dit de toute composition littéraire ou scientifique, en prose ou en vers: un poète en composant une tragédie, et un mathématicien en composant un traité de géométrie sont des auteurs. Mais écrivain ne se dit que de ceux qui ont écrit en prose des ouvrages de belles-lettres ou d'histoire; ou du moins, si on le dit des autres, c'est qu'alors on a la pensée sur leur style: Descartes est un auteur de livres de philosophie et de mathématiques, mais c'est aussi un écrivain. Racine est un grand écrivain, pour la même raison, parce que son style est excellent, car eu

égard à la forme du langage employé on dira toujours que c'est un grand poète.»

Mais qu'est-ce qu'un poète? J'ouvre encore mon Littré et je lis: Poëte, 1°) Celui qui s'adonne à la poésie; 2°) Il se dit aussi des femmes; 3°) Celui qui, composant ou non, a les facultés poétiques.

M'appuyant sur ces définitions qui ont, en France, force de loi, je dirai de Colette à ceux, rarissimes, d'entre vous qui n'auraient jamais lu une ligne d'elle, qu'elle est un grand écrivain. D'ailleurs, elle se qualifie elle-même d'écrivain. N'écrit-elle pas dans la *Naissance du jour*, après avoir cité un texte, incontestablement fort beau, de sa mère: »D'elle, de moi, qui donc est le meilleur écrivain? N'éclate-t-il pas que c'est elle?»

S'il n'y a point en français de mot pour désigner la femme qui écrit en prose (pour celle qui écrit en vers, il y a bien »poétesse», mais cela fait penser à »pythonisse»), c'est que, jusqu'à nos jours, en France, le métier d'écrivain a été considéré comme un métier viril. Et il est à remarquer que jusqu'à notre époque, les femmes de lettres françaises — à part peut-être Louise Labé, à part Mme de Sévigné qui écrivait à sa fille, Mme de Ségur pour ses petits-enfants, à part aussi, ombres falotes, Mmes Deshoulières et Desbordes-Valmore, et en faisant une place à part à Mme de La Fayette et à Eugénie de Guérin — se sont appliquées à écrire virilement, l'exemple le plus parfait de ce que j'avance étant Mme de Staël, sans parler de George Sand, à qui vous avez tous pensé déjà, et en évitant de parler de déformations spéciales comme celle de Renée Vivien, ce grand poète. Or la merveille de Colette c'est que, étant devenue écrivain, elle soit restée femme et que c'est probablement la première femme écrivain qui nous ait fait de véritables révélations sur l'homme, tel que le voit la femme, c'est-à-dire tel qu'il est. (Tandis que les hommes qui écrivent nous ont livré d'innombrables confidences sur la femme sans que nous soyons plus avancés sur »l'éternel féminin».) »C'est un homme, il craint l'ironie», écrit-elle dans son portrait de Vial (*La Naissance du jour*). Or nous croyons et nous disons avec assurance que les femmes

craignent l'ironie. Mais nous ne savions pas que les hommes, ces êtres supérieurs, la craignent aussi, même quand elle est maniée par les femmes. Voilà une — entre mille — révélation de Colette. En voici une autre, dans ce même portrait: »Vial, dans l'erreur, attendait tout de sa passivité. Ce n'est pas une tactique étrangère à l'homme - au contraire». Je cueille encore à votre intention dans le dernier livre de Colette (*Mes apprentissages*) l'étonnant portrait en deux paragraphes d'ailleurs assez distants l'un de l'autre du trop illustre Willy: »J'ai connu des individus énormes. M. Willy n'était pas énorme, mais bombé. Le puissant crâne, l'œil à fleur de front, un nez bref, sans arête dure, entre les joues basses, tous les traits se ralliaient à la courbe. La bouche étroite, mignarde, agréable, sous les très fortes moustaches d'un blond-gris qu'il teignit longtemps, avait je ne sais quoi d'anglais dans le sourire. Quant au menton frappé d'une fossette, il valait mieux — faible, petit et même délicat — le cacher. Aussi M. Willy garda-t-il une sorte d'impériale élargie, puis une courte barbe. On a dit de lui qu'il ressemblait à Edouard VII. Pour rendre hommage à une vérité moins flatteuse, sinon moins auguste, je dirai qu'il ressemblait surtout à la reine Victoria . . . un homme qui a déjà de l'âge, un trouble regard bleuâtre, illisible, le don des larmes à faire frémir, la voix merveilleusement voilée, une légèreté étrange d'obèse, une dureté d'édredon bourré de cailloux . . .» Et pourtant ce peintre subtil qui cerne de traits plus corrosifs encore ce portrait (»Je crois que s'il n'eût été frappé d'un empêchement d'écrire, M. Willy n'aurait pas dépassé, pour faire connaître son nom et ses romans, les bornes de l'opportunité commerciale. Stérile, il devait tôt ou tard s'égarer . . . Il faut reconnaître qu'en dehors de la littérature, notre auteur en vogue était un homme fort actif, ordonné, inspirateur . . . Tout lui sembla facile, tout lui sembla permis, hors la tâche de l'écrivain»), cette cruelle observatrice désespère d'»attraper la ressemblance»: n'écrit-elle pas un peu plus loin: »Dans *Claudine à Paris* éclôt un personnage qui se promènera désormais dans toute l'œuvre, si j'ose écrire, de M. Willy. Henry Maugis est peut-être la

seule confidence que M. Willy nous ait faite sur lui-même, et si je dis »nous», c'est que *mon ignorance d'un homme aussi exceptionnel* exige que je me range parmi la foule. D'avoir travaillé pour lui, près de lui, m'a donné de le redouter, *non de le connaître mieux.*»

Mais en voilà assez, pour le moment, sur Willy. Voici d'autres portraits d'hommes, portraits imaginaires mais non moins proches de la réalité. Il y a celui de »Chéri», auquel est consacré tout un livre, et que vous connaissez tous: portrait de l'homme dans toute la splendeur de la jeunesse, de la beauté, de la force, et aussi de l'égoïsme, et aussi de la perfidie que les hommes, d'habitude, attribuent si généreusement aux femmes. Il y a d'autres portraits que Colette excelle à peindre, soit en un roman, soit en une brève nouvelle. Portrait de l'homme jaloux, qui est tout le sujet de *Duo*, qui est traité en quelques pages dans une nouvelle de *La femme cachée*. Il s'agit d'un homme qui a enlevé une femme et qui, l'ayant en quelque sorte séquestrée, s'aperçoit que cette femme n'a pas entièrement rompu avec son passé ni avec le monde extérieur, enfin avec ce qui n'est pas seulement lui, et qui se trouve hanté par la crainte, par l'angoisse de la voir se détacher de lui, lui échapper, consommer enfin cette rupture qui s'est produite secrètement entre les cœurs et les âmes. Et voici comment se produit la rupture définitive: »Un jour qu'il avait laissé Elsie à la villa, et qu'il marchait, seul, au bord du lac, soumettant son aberration à une sorte de discipline sans espoir, il entendit courir derrière lui, se retourna et vit venir une servante d'Elsie, singulière et défaite, qui s'arrêta, haletante, à quelque pas de lui. — Ah! Monsieur . . . Madame . . . Il lui cria, sur un ton haut et factice: — Madame? . . . Oui? Elle vient de partir, n'est-ce pas? »La servante ouvrit et referma la bouche, ne put parler tout de suite, puis articula quelques mots où l'homme comprit qu'un accident . . . la chute sur les degrés de marbre . . . une fracture du crâne . . . la mort immédiate . . . la mort . . . Il s'assit, détendu, sur le talus d'herbe: — Ah! soupira-t-il, j'ai eu peur» .

*

Je n'ai pas eu l'impertinente curiosité de rechercher la date de naissance de Colette. Je vois en elle un grand écrivain français vivant, dont l'œuvre n'est pas encore terminée. Son âge ne compte pas pour moi et, de sa vie privée[1], je veux connaître seulement et vous faire connaître, ou vous rappeler, ce qui est de notoriété publique à Paris dans les cercles qui s'intéressent aux arts et aux lettres. Ce qui m'importe davantage, c'est son origine, c'est de savoir qu'elle est bourguignonne, comme sa prononciation le décèle, et fille d'un officier qui s'appelait M. Colette — car, contrairement à la croyance générale du public, ce pseudonyme de Colette n'est pas un prénom féminin, mais le propre nom de famille de celle qui fut successivement Mme Gaultier-Villars et la baronne de Jouvenel et qui, deux fois divorcée et deux fois veuve, est aujourd'hui, pour le fisc et pour son concierge, Mme Colette, Madame parce que jadis mariée, Colette parce que née Sidonie-Gabrielle Colette. »Voilà — écrit-elle dans la *Naissance du jour*, son plus beau poème — voilà que, légalement, littérairement et familièrement, je n'ai plus qu'un nom, qui est le mien. Ne fallait-il pour en arriver, pour en revenir là, que trente ans de ma vie?»

Ce qui m'importe encore, c'est le moment de l'apparition de Colette dans la vie parisienne, comme femme de Gaultier-Villars, dit Willy, comme actrice de »music-hall», comme comédienne, comme écrivain (elle signera ses premiers livres »Colette Willy»). Cette apparition se place aux environs de 1900 et le premier livre de Colette, *Claudine à l'école*, par Willy et Colette Willy, a paru la dernière année du XIX^{e} siècle. Ceux qui, dans très longtemps, écriront l'histoire de Colette, distingueront sans doute dans sa vie deux parties, celle où elle écrit en collaboration avec Willy, puis seule sous son premier pseudonyme et celle où elle a écrit sous le second, c'est-à-dire sous son vrai nom. Quant à moi, je distinguerai dans la vie de Colette deux époques, l'Avant-Guerre et l'Après-Guerre, c'est-à-dire la

[1] J'ai entendu dire qu'elle s'était mariée une troisième fois, mais je n'ai pas voulu vérifier ce bruit.

période où Colette, trop jeune encore, trop inexpérimentée dans l'art d'écrire, a été entièrement dominée par son entourage et par son temps, qui couvait des événements immenses, et la période où Colette, s'étant libérée de son premier mari, de certaines fréquentations, de certaines influences, et en quelque sorte de sa chrysalide, où Colette ayant atteint la maîtrise de son art, et s'étant enfin créé une personnalité autonome, a commencé à dominer son temps, un temps qui nous paraît si trouble et où elle n'a peut-être pas la place qu'elle mérite, parce que la hiérarchie des valeurs y est bouleversée.

*

Ce Paris d'il y a une quarantaine d'années, où la très jeune Colette va paraître, est bien différent du Paris d'aujourd'hui, bien plus près du Paris de 1835 que du Paris de 1935. Les économistes nous révèlent que l'année 1895 est la dernière d'une période qu'ils appellent la grande baisse des prix et, de fait, dans certaines provinces, pour un sou, on achète une douzaine d'œufs, pour cent sous, on peut faire un très somptueux repas et pour un louis, à Paris, on peut dîner convenablement chez Voisin ou au Café Anglais. Les historiens, de leur côté, nous montrent un gouvernement instable, constamment menacé, obligé de faire face à des manifestations tumultueuses qui parfois dégénèrent en émeutes ou dévoilent des conspirations. En 1835, c'était l'horrible attentat de Fieschi, en 1894, c'est la bombe de Vaillant. En 1894, c'est aussi le début de l'affaire Dreyfus qui va créer en France plus de quinze ans de violents remous. A chaque instant, le régime, comme la Monarchie de Juillet, va paraître près de sa chute et pourtant il est fort, parce que, à tous moments, il se sent soutenu par l'ensemble d'une population laborieuse, épargnante, très indifférente, en somme, à la forme de l'État, pourvu que celui-ci assure l'ordre, la liberté et observe une certaine modération dans sa politique fiscale.

Vers 1895, comme soixante ans plus tôt, la province est paisible et Paris est agité. Mais encore faut-il s'entendre sur le

caractère de cette agitation. Où s'exerce-t-elle? Au parlement, dans les salles de rédaction, dans les »meetings», dans certains salons — car il y a encore des salons, j'entends des salons politiques et littéraires, ceux de la Princesse Mathilde, de Mme de Loynes, de Mme Ménard-Dorian, de Mme Bulteau (lisez Léon Daudet et Abel Hermant) - voire dans certains cafés car il y a encore, chose complètement disparue aujourd'hui, des cafés littéraires et politiques. Mais déjà, dans ces cafés, le Chat Noir, par exemple, la rumeur politique, les grands cris passionnés de Déroulède et de Jaurès, le manifeste de Péguy (préface de sa première *Jeanne d'Arc*) »à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la république socialiste universelle», le cliquetis d'épées des duels politiques, tout cela vient mourir contre l'ironie qui déjà s'appelle l'»humour». C'est le moment où Alphonse Allais écrit gravement à Paul Déroulède pour lui suggérer l'emploi, dans la prochaine guerre, d'un procédé qui permettrait de faire disparaître non seulement l'armée ennemie mais aussi toute la population civile de l'adversaire, plaisanterie qui, après les ravages des gaz asphyxiants, ne nous paraît plus tellement drôle. C'est le moment où Jarry compose son *Ubu Roi*, énorme et vengeresse satire de la démocratie. Et c'est aussi à ce moment, en cette fin du XIX^e^ siècle, qu'un autre humoriste, P. J. Toulet, futur ami et maître de Colette, entendant un Anglais vanter les bienfaits de la colonisation anglaise, supérieure, d'après lui, à la nôtre, disait: »Je connais, il est vrai, une colonie française qui n'a pas bien tourné . . . l'Angleterre.»

Enfin, dans ce Paris, où, comme dans le reste de la France, il y a, en dehors de quelques centaines d'agités qui mènent un grand et parfois magnifique vacarme, une immense population paisible, avide de se distraire après son labeur journalier; dans ce village de Paris où les autochtones disparaissent sous le flot sans cesse renouvelé des provinciaux et des étrangers, il y a des zones enchantées, dont l'éclat, parfois violent et grossier, attire le monde entier et qui s'appellent la Butte et le Quartier. Alors, détrônant le vénérable théâtre, et le café, dont

Courteline sera le dernier défenseur, apparaissent le bar américain, avec ses hauts tabourets, ses »cocktails», ses cornets à dés, et le »music-hall», où l'on boit et où l'on fume, où l'on se promène, en lorgnant des »girls» toutes pareilles, dont les exercices alternent avec les »numéros acrobatiques» et les »tours de chant». C'est là que se rencontrent les gens du monde, les gens de lettres, les artistes et le reste du monde. C'est là — et aussi au bal Tabarin, cette survivance d'un Paris balzacien que le Paris de 1936 a, je crois, conservée, comme il conservera toujours, sans doute, les bals musette — c'est là que Toulouse-Lautrec va contempler, pour les immortaliser, la Goulue et Valentin le Désossé, évoluant au milieu d'une foule de magots aussi terribles à voir que lui-même. Et tout cela, c'est le Paris de Colette Willy.

Car Sidonie-Gabrielle Colette est mariée depuis quelque temps déjà (elle s'est mariée étant encore mineure) à un homme qui s'appelle Henry Gaultier-Villars, fils d'un honorable éditeur, bourgeois respectable et qui s'est exilé de la bourgeoisie, comme Colette de la province, pour écrire, ou plutôt pour signer sous le pseudonyme de Willy un nombre considérable de marivaudages que le volume à quatre-vingt-quinze centimes va répandre dans le monde entier. Il y a là un fait important, qui n'est pas très glorieux pour la France mais que je suis cependant obligé de noter, c'est l'apparition de la littérature industrielle. Mais il y a, entre la littérature industrielle d'avant-guerre et celle d'aujourd'hui, une différence. C'est que les livres signés Willy étant presque tous dus à la collaboration de bons écrivains comme Pierre Veber, comme Jean de Tinan, comme P.-J. Toulet, comme Curnonsky et comme Colette elle-même, ils étaient écrits en français. Si ces historiettes frivoles pouvaient donner au lecteur étranger une fausse image de la France laborieuse, sobre, tenace, inébranlable que la guerre de 1914 allait révéler, du moins la langue française telle que Voltaire nous l'a léguée n'a-t-elle pas souffert aux mains des »nègres» de M. Willy. Or je ne sais si MM. Dekobra, Clément Vautel, Paul Reboux et autres auteurs en vogue de notre époque écrivent eux-mêmes

leurs volumes, mais ce dont je suis assuré, hélas! c'est que ces produits industriels, bien qu'ils soient inscrits dans les exportations françaises avec des certificats d'origine réguliers, ne représentent à aucun titre la pensée française et encore bien moins la langue française. Le plus triste c'est que la plupart de ces producteurs de livres pourraient sans doute écrire en français plutôt qu'en petit nègre — M. Reboux en a donné la preuve du temps qu'il collaborait avec Muller, et l'on doit à M. Vautel plus d'un article bien tourné. S'ils préfèrent avilir leur plume, c'est, encore une fois hélas! qu'ils écrivent pour le grand public et que le grand public de 1936 ne comprendrait plus les délicatesses de 1900. Pourquoi? Il ne suffit pas de dire qu'il y a eu la guerre. La guerre n'a pas entraîné partout les mêmes conséquences. Il y a des peuples, dont vous êtes, à qui elle a apporté, avec l'affranchissement, une recrudescence, une renaissance de la vie intellectuelle. Ce qu'il y a eu, en France, c'est un affaissement progressif de la culture dû à beaucoup de causes dont la moindre n'est pas sans doute quelques petites erreurs d'aiguillage des conducteurs de la nation.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de notre décadence. Je me borne à la constater et je constate également que si quelques écrivains ont cru devoir se maintenir au niveau du peuple (certains ont même cru devoir, j'y reviendrai, écrire comme ils croient que le peuple écrit, comme ils croient que le peuple aime qu'on écrive), il y en a d'autres qui croient que l'écrivain, avant d'avoir »une mission», un »message» à livrer au monde, a d'abord des devoirs envers lui-même, qu'il se doit d'écrire mieux, d'écrire plus »serré», et que, plus son œuvre sera parfaite, plus elle aura de chances d'atteindre non seulement le lettré, le délicat, mais l'homme du commun. Je crois que les *Confessions*, que *Zadig*, que les *Mémoires d'Outre-Tombe*, que *Le Père Goriot*, que *Le Rouge et le Noir*, que *Les Misérables* sont accessibles à tous ceux qui entendent le français. Quand je lis le *Voyage au bout de la nuit*, moins heureux sans doute que l'ouvrier de Belleville ou que le petit épicier de Montrouge, je ne suis pas sûr de tout comprendre. Mais, à ma grande joie, je retrouve

dans le *Journal* de Gide le style et la grammaire de *Paludes*. Car Gide a eu beau se convertir à une idéologie étrangère, il ne se croit pas dispensé pour cela des disciplines du français. Le vocabulaire de Fargue est aussi éblouissant qu'il y a vingt ans, sa syntaxe aussi précise. Giraudoux a transporté son talent au théâtre, sans rien perdre du raffinement de *L'École des Indifférents*. Quant à Colette, à mesure que la culture s'affaissait autour d'elle, son art s'élevait. C'est après la guerre, c'est maintenant qu'elle est devenue un grand écrivain, ce grand écrivain qui, conscient de son talent, de son originalité, ose écrire: »il importe seulement que je dénude et hisse au jour ce que l'œil humain n'a pas, avant le mien, touché.» . . . (*Sido*, 1930, p. 47).

*

Si la guerre n'a pas eu, à mon avis, une influence très considérable sur l'affaissement de la culture française, elle n'en a eu aucune, j'en suis sûr, sur l'évolution de Colette. Son second mariage a-t-il joué un rôle dans cette évolution? Pas davantage, je crois. M. de Jouvenel était un de ces hommes brillants, séduisants, un peu superficiels, comme la France en a produit tant à ses époques agitées. On lui doit un certain nombre d'idées, de plans, de projets plus merveilleux les uns que les autres mais qui, une fois passés du domaine du merveilleux dans celui des réalisations pratiques, ont causé plus d'une surprise et plus d'une déconvenue. Car ce fut la destinée de Colette d'être unie par deux fois à des fantaisistes, elle, souveraine dans le domaine du merveilleux mais, avec cela, si pleine de bon sens, si voisine de la réalité et, pour tout dire, si paysanne.

Je ne conseillerai à personne, et Colette non plus, je crois, de lire *Claudine à l'école*, qui se ressent trop de l'esprit frivole et obsédé de Willy. Mais pourtant je discerne là déjà ce sentiment de la nature, cette intelligence du règne animal, ce goût passionné de la province française qui, avec la peinture exacte de l'éternel masculin, caractérise son talent. Et voici ce que, sur cette province chérie, elle écrit dans *Sido* en 1930: »Ne l'eussé-je

pas tenu d'elle (de »Sido», de sa mère), qu'elle m'eût donné, je crois, l'amour de la province, si par province on n'entend pas seulement un lieu, une région éloignés de la capitale, mais un esprit de caste, une pureté obligatoire des mœurs, l'orgueil d'habiter une demeure ancienne, honorée, close de partout, mais que l'on peut ouvrir à tout moment sur ses greniers aérés, son fenil empli, ses maîtres façonnés à l'usage et à la dignité de la maison.» Et déjà en 1922, dans *La Maison de Claudine*, elle écrivait: »Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si le secret est perdu qui ouvrait, — lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort, — un monde dont j'ai cessé d'être digne.» Nous sommes loin, vous le voyez, dès 1922, des gamineries perverses de *Claudine à l'école*. C'est que Colette n'écrit plus sous la férule de Willy, c'est aussi peut-être qu'avec les années, qu'avec la maternité, une conception plus sage, plus raisonnable de la vie lui est venue, et le sentiment que son talent ne pouvait plus s'abaisser à la fabrication monotone d'estampes galantes pour collégiens curieux et barbons fatigués. Je crois avoir découvert le moment où l'évolution définitive s'est produite. C'est entre le *Voyage égoïste* et la *Naissance du jour*, livre si beau qu'il a conquis l'admiration difficile de Paul Claudel. Dans le *Voyage égoïste*, recueil de morceaux très inégaux publiés çà et là, dans des journaux et dans des revues, il y a un poème en prose intitulé *Répit*, dont voici le début: » On t'a dit qu'en ton absence je vivais seule, farouche et fidèle, avec un air d'impatience et d'attente? . . . Ne le crois pas. Je ne suis ni seule, ni fidèle. Et ce n'est pas toi que j'attends.» Et voici le plus beau, le plus douloureux passage: »Tout l'après-midi est devant moi comme une terrasse inclinée, rayonnante en haut et qui plonge, là-bas, dans le soir indistinct, couleur d'étang. C'est l'heure, te l'a-t-on dit? où je m'enferme. Réclusion jalouse, n'est-ce pas? Méditation voluptueuse et triste d'une amante solitaire? . . . Qu'en sais-tu? Quels noms donner aux fantômes que je choie, quels conseillers me pressent, et pourrais-tu jurer que mon rêve a les traits de ton visage?

Doute de moi! Doute de moi, toi qui as pu surprendre mes pleurs, et mon rire, toi que je frustre à tout moment, toi que je baise en te nommant tout bas: »Étranger . . .«. Et la fin: »Je te change . . . Peu à peu, et tout entier, et jusqu'au nom que tu portes . . . Et puis je m'en vais, furtive, honteuse, légère, comme si, entrée avec toi sous l'ombre de l'arbre, j'en sortais avec un inconnu . . .« Or tout cela devient parfaitement intelligible lorsqu'on lit, parmi beaucoup d'autres passages poignants de la *Naissance du jour*, le passage suivant: »Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. L'instinct maternel est une autre grande banalité. Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux. *Mais on ne sort pas de là quand, ni comme on veut.* Qu'elle était judicieuse, la remontrance d'un de mes maris: »Mais tu ne peux donc pas écrire un livre qui ne soit d'amour, d'adultère, de collage mi-incestueux, de rupture? Est-ce qu'il n'y a pas autre chose dans la vie?« Si le temps ne l'eût pressé de courir — car il était beau et charmant — vers des rendez-vous amoureux, il m'aurait peut-être enseigné ce qui a licence de tenir, dans un roman et hors du roman, la place de l'amour . . . Il partait donc, et, au long du même papier bleuâtre qui sur la table obscure guide en ce moment ma main comme un phosphore, je consignais, incorrigible, quelque chapitre dédié à l'amour, au regret de l'amour, un chapitre tout aveuglé d'amour.« Aussi ce livre de la *Naissance du jour*, ce livre désenchanté, où Colette voit poindre l'aurore de la sagesse, est-il, comme tous les autres car »on ne sort pas de là quand, ni comme on veut« —, une histoire d'amour.

Mais, dans cette histoire d'amour, trop lucide pour que l'auteur qui en est l'héroïne ait été bien profondément atteinte, que d'éclairs de repentir, que de raisonnables et pathétiques retours vers cette nature, vers cette faune, vers cette jungle, vers ce monde mystérieux des bêtes qui a toujours été, qui sera toujours le royaume de Colette. Oui, elle a beau écrire: »L'abîme, que des siècles ne comblent point, est toujours béant entre elles et l'homme«, et ceci: »M'émerveillerai-je jamais assez

des bêtes?», il n'y qu'elle au monde qui, par un don spécial, soit capable de scruter cet abîme et d'en rapporter des découvertes comme celle-ci: »Infailliblement, la chatte prostrée va s'allonger jusqu'au prodige, extraire d'elle-même une patte de devant *dont personne ne connaît la longueur exacte . . .*» . . . D'ailleurs, voici l'aveu, emprunté lui aussi à la *Naissance du jour:* »On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes. Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte . . .» Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec des bêtes», disait mon second mari, »j'ai l'impression d'être indiscret. Tu te retireras quelque jour dans une jungle . . .» Sans vouloir rêver à ce qui se pouvait cacher, sous une telle prophétie . . ., je m'y arrête . . . Je m'y arrête comme à une sentence écrite par un doigt d'homme sur un front qui, si l'on écarte le feuillage de cheveux qui le couvre, sent probablement, au flair humain, la tanière, le sang de lièvre, le ventre d'écureuil, le lait de chienne . . . Je me tairai ici. Je m'arrête aussi sur le seuil des arènes, et des ménageries. Car, si je ne vois aucun inconvénient à mettre, imprimés entre les mains du public, des fragments déformés de ma vie sentimentale, on voudra bien que je noue, secrets, bien serrés dans le même sac, tout ce qui concerne une *préférence* pour les bêtes, et, c'est aussi une question de prédilection — l'enfant que j'ai mise au monde. (Cette enfant, c'est Bel-Gazou, fille de Colette et de Jouvenel). Qu'elle est charmante, celle-ci, quand elle gratte, réfléchie et amicale, la tête granuleuse d'une vaste crapaude . . . Chut! Autrefois, je me suis mêlée de camper, au premier plan d'un roman, une héroïne de quatorze à quinze ans . . . Que l'on m'excuse, je ne savais pas, alors, ce que c'était.»

*

J'ai essayé tout à l'heure de vous peindre le Paris d'avant la guerre, le Paris du XX^{e} siècle naissant, et je vous ai montré une Colette débutante, une Colette apprentie on plutôt esclave, peinant sous la férule de Willy. Puis je vous ai indiqué, par

quelques citations, une Colette libérée de ses chaînes, écrivant pour elle-même et donnant déjà la pleine mesure de son talent. Vous vous attendiez peut-être à ce que, maintenant, je vous peignisse le Paris d'aujourd'hui et, dans ce nouveau décor, une nouvelle Colette. Or cette description de Paris en 1936, je crois qu'il n'est pas possible de la tenter. Pourquoi? Parce que le présent est toujours beaucoup plus difficile à décrire que le passé et parce que l'époque où nous vivons est particulièrement trouble et instable. Ce n'est pas de manque d'informations que nous souffrons, c'est d'excès d'informations. Les airs frémissent de messages, les rotatives ronflent sans arrêt, les éditions spéciales submergent notre table. Chose pire, les êtres humains voltigent comme les nouvelles. Où est Colette? Aux environs de 1900, je sais où la trouver: de telle heure à telle heure, elle travaille sagement au 93, puis au 177bis de la rue de Courcelle, et, après son »pensum» elle se rendra à tel »music-hall» ou à tel café. Les gens célèbres de l'époque ont des horaires aussi précis, des cheminements aussi réguliers que les ouvriers ou les employés de bureaux. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que les diplomates pour avoir des habitudes sédentaires. Ne me demandez pas où est Colette, où elle habite, comment elle vit. Hier, elle faisait une conférence à l' »A.B.C.», demain elle ira prendre place à l'Académie de Bruxelles, après-demain elle partira pour les États-Unis ou pour la Nouvelle-Zélande. Mais, entre temps, elle aura fait un bond à sa villa de Saint-Tropez. Comment pourrais-je la fixer puisque, appartenant désormais à la phalange des vedettes, elle est devenue insaisissable!

Un jour viendra, je l'espère, où Colette saura briser la tyrannie de la gloire comme elle brisa celle de Monsieur Willy. Où elle se retirera dans sa petite maison, et je l'imagine volontiers procédant à une édition définitive de son œuvre, édition que je voudrais expurgée de toutes les *Claudine*, de *Ces plaisirs*, méme du *Voyage égoïste*, enfin de tout ce qui est indigne de figurer auprès de *la Naissance du jour*. A moins qu'elle ne préfère tout simplement se consacrer, dans le calme et dans le

silence, à la composition de nouveaux chefs-d'œuvre. En attendant, elle court. Je ne chercherai pas à la poursuivre. Ce qu'elle a déjà fait est assez important pour que je m'occupe de ce qu'elle prépare. Laissons aux historiens et aux anecdotiers futurs le soin de révéler tous les secrets d'une vie qui aura été singulièrement aventureuse. Ils ont déjà si bien travaillé, ces nécrophores, que *les Fleurs du Mal* et les *Fêtes galantes* ont fini par nous apparaître, à travers le frais souvenir de nos premières lectures, comme le produit monstrueux de la démence et du »delirium tremens».

Ne lisez pas *Mes apprentissages*, ne relisez pas *Ces plaisirs*, voire même les premières *Claudine*. Puisque vous vous trouvez en présence d'un écrivain de premier ordre, négligez, dans son œuvre, ce qui n'est que scorie. Ne choisissez que les sommets, c'est là qu'il faut se placer pour embrasser l'étendue. Et maintenant examinons ensemble, tres brièvement, non point le côté poétique de l'œuvre de Colette, celui-là je n'ai pas besoin de vous l'expliquer, mais le mérite de cette œuvre au point de vue de la philologie.

*

Dans l'horrible combat qui est mené aujourd'hui contre la langue française par les ennemis les plus divers et dont la plupart sont d'ailleurs inconscients de leurs ravages, en première ligne par les petits journalistes trop pressés, les instituteurs insuffisamment préparés, les politiciens et un certain nombre d'hommes de lettres tels que ces romanciers »populistes» dont je vous parlais tout à l'heure, les Céline, les Guéhenno et les Poulaille, Colette est un des écrivains qui combattent eux aussi en première ligne mais du bon côté de la barricade, et c'est sans doute pour cela que le gouvernement français, lorsqu'un académicien y figurait encore, lui a décerné, au risque de la vieillir, la commanderie de la Légion d'Honneur.

Il y a plusieurs manières de défendre la langue française. On peut, comme le fait M. Abel Hermant sous le pseudonyme de Lancelot, tenir, dans un grave journal intitulé *Le Temps*,

une rubrique où l'on dénonce les néologismes, où l'on poursuit les tournures vicieuses dont la littérature est encombrée, mais je ne crois pas que cette manière soit bien efficace, et Lancelot lui-même est trop expérimenté pour voir dans ce qu'il fait autre chose qu'un divertissement de l'esprit. La meilleure manière de défendre le français, c'est de le bien écrire, c'est de respecter la syntaxe telle qu'elle fut établie par les bons auteurs.

Certes, le français n'est pas une langue immuable; une langue immuable n'est-elle pas une langue morte? Certes, Chateaubriand a ajouté à Voltaire et Victor Hugo à Chateaubriand. Et je crois que Colette, comme Léon-Paul Fargue, comme Léon Daudet, comme Giraudoux et Morand, comme Alexandre Arnoux, comme d'autres encore dont le nom m'échappe en ce moment, a ajouté elle aussi à notre vocabulaire. Comment rajeunit-on une langue? Parfois par des apports populaires, principalement peut-être par des apports populaires, par la naturalisation de mots d'artisans, de mots paysans, voire de mots d'argot. Mais attention! il ne s'agit pas, comme s'amuse parfois à l'avancer Paul Claudel, de donner accès, sous prétexte qu'elles sont courantes, à des expressions vicieuses qui n'ajoutent rien à la langue ni en clarté, ni en force, ni en profondeur, d'écrire, par exemple: »Vous me *causez*» au lieu de »Vous me parlez . . .» (»Ce n'est pas français que vous me causez, disait Toulet, mais du chagrin»), ou de substituer »solutionner» à »résoudre», »ovationner» à »acclamer», »émotionner» à »émouvoir», »démissionner» à »se démettre», c'est-à-dire de remplacer des mots harmonieux et disant bien ce qu'ils veulent dire par des mots pesants et prétentieux, sans autre résultat que d'encombrer la langue au lieu de l'enrichir, ou bien encore d'écrire, comme le font nos populistes déjà dénoncés, »v'la» au lieu de »voilà», »ben sûr» au lieu de »bien sûr», »nature» au lieu de »naturellement», comme si, dans cette époque de chômage, de piétinement et de raréfaction dans les idées, le temps manquait pour exprimer le peu qui en reste. Ce n'est pas ainsi que procèdent les écrivains. S'il leur arrive, au cours de leurs con-

tacts avec le peuple ou, pour employer une expression plus noble, avec le prolétariat, de saisir un mot nouveau, une expression nouvelle et qui fait image, ils ne dédaignent pas de s'approprier ce mot ou cette expression et de lui offrir dans leur prochain livre ce stage nécessaire à l'admission définitive, que parfois vient consacrer l'Académie, dans le langage des »honnêtes gens», c'est-à-dire, pour parler plus simplement, dans la langue française.

Mais il y a encore d'autres moyens de rajeunir, d'enrichir la langue. C'est de remettre en circulation, c'est, comme on dit dans le jargon politique, de »dédouaner», des mots qui étaient charmants et qui, on ne sait pourquoi, sont tombés en désuétude. Ou bien encore d'introduire des mots techniques, non pas de ces mots affreux, de ces mots tirés du grec ou du latin par les vétérinaires et les apothicaires, mais de ces honnêtes mots français connus des horticulteurs, des chasseurs, des pêcheurs, de tous ceux qui vivent de la nature. C'est dans ce procédé surtout que Colette excelle parce qu'elle aussi vit de la nature. Et certes, l'emploi de tant de mots cynégétiques, botaniques, gastronomiques (nombreux chez Colette qui apprécie mieux que personne la bonne cuisine) n'est pas sans nous dérouter un peu, nous, qui, presque tous, sommes tellement ignorants de la faune, de la flore et de la manière de les accommoder. Savez-vous ce que c'est qu'un *jaseron*, qu'un *aiguail*, qu'un *palis*, qu'un *cyste* même amer et poisseux, qu'une *bondrée planante* (*Sido*, 36)? Moi non plus, je l'avoue, mais si je découvre ces jolis mots dans *La Maison de Claudine* ou dans la *Naissance du jour*, je suis assuré de leur importance et je recherche leur sens dans Littré, voire dans l'humble Larousse, ou du moins je me promets de le rechercher.

*

Puisque je me suis mêlé de parler de Colette, je ne veux rien cacher de ma pensée. Il y a, à mon avis, dans cette œuvre notable, une lacune, une carence dont je trouve l'explication à la page 166 de *La Maison de Claudine:* »Ma mère, mécréante,

permit cependant que je suivisse le catéchisme, quand j'eus onze ou douze ans. Elle n'y mit jamais d'autre obstacle que des réflexions désobligeantes, exprimées vertement chaque fois qu'un humble petit livre, cartonné de bleu, lui tombait sous la main.» Or, vous connaissez l'amour, le respect, l'admiration professés par Colette pour »Sido». Il est évident que l'agnosticisme de Colette, son indifférence apparente à l'égard des grands problèmes de la mort, de la survie, de la récompense et du châtiment, ont pour origine l'irréligion maternelle. Je sais bien que la littérature française, prise dans son ensemble, présente de nombreux exemples de cette attitude indifférente ou légèrement ironique à l'égard du problème religieux. Et je sais bien — je l'ai d'ailleurs écrit — qu'il y a dans le peuple français ou, plus exactement, dans le paysan français (or vous savez combien Colette est paysanne), un fond de paganisme aussi certain que celui dont une certaine prédication voudrait, en Allemagne, ressusciter la flamme. Mais il est rare qu'un grand écrivain ne prenne pas parti, au moins une fois, vis-à-vis de la religion, soit pour l'attaquer, soit pour la défendre. Or Colette semble ignorer tout à fait, et cela m'étonne et me trouble un peu, le problème religieux. En lisant certaines de ses analyses, les plus fouillées qui soient, du tempérament et du caractère de l'homme (portrait de Vial, portrait de Chéri, et tant d'autres), j'ai souvent pensé à cette réponse imbécile d'un chirurgien à qui on demandait s'il croyait à l'immortalité de l'âme, et qui disait: »Je n'ai jamais trouvé l'âme sous mon scalpel». En disséquant, en désarticulant ses macchabées vivants, Colette n'a jamais, elle non plus, rencontré l'Esprit. C'est qu'à vrai dire elle ne l'a jamais cherché! Elle étudie les hommes comme elle étudie les bêtes, faisant entre celles-ci et ceux-là si peu de différence que le héros de *La Chatte* met en balance les mérites de sa chatte et ceux de sa femme, au préjudice de celle-ci. Willy et Chéri, Vial et Jouvenel n'ont jamais, apparemment, eu pour elle, que des réactions animales. Et lorsqu'elle écrit: »Qui donc mesurera la patte du chat?» elle ne se soucie pas de poser l'immense problème de la relativité.

Mais je ne veux pas aller plus loin dans cette direction. A l'égard de l'indifférence de Colette j'ai plus de regret que de curiosité. Je lui suis d'ailleurs reconnaissant de n'avoir pas, si elle ne se sentait pas inspirée, effleuré des sujets plus élevés que ceux qu'elle a traités. Tout dans cette œuvre, sauf naturellement la partie antérieure à 1907, écrite sous le knout de M. Willy, est donc franc et de bon aloi. Au surplus, je ne me reconnais pas le droit de porter un jugement définitif sur une œuvre qui, Dieu merci, n'est pas terminée.

Parvenue à l'âge mûr, c'est-à-dire à la plénitude de son talent, la fille de »Sido» à qui est promise une verte vieillesse, commence peut-être à porter vers l'avenir des regards moins désabusés que ceux de *La Naissance du jour*. Ses yeux, habitués à sonder le monde visible, commencent peut-être à chercher d'autres visions. Et, si elle se retourne vers son passé d'écrivain, n'aura-t-elle pas le sentiment qu'en dehors de la partie qui lui fut dictée par l'amour filial, il y a beaucoup de vide? Et ne sera-t-elle pas tentée, après avoir si minutieusement décrit tant de monstres issus de la chair, de la passion et, en définitive, de la poussière, de nous offrir la peinture sereine d'êtres complets faits de matière et d'esprit, de ceux dont l'Écriture nous dit qu'ils sont véritablement des enfants de la lumière?

PIERRE DE LUZ

Besprechungen

Tsutomu Chiba, A Study of Accent, Research into its Nature and Scope in the Light of Experimental Phonetics. Fuzanbo Publishing Co. Tokyo, 1935.

Professor Chiba is a member of the Council of the International Phonetic Association and the director of the »Phonetics Laboratory at the Tokyo School of Foreign Languages». This laboratory seems to be well equipped with different kinds of modern machinery for studying peculiarities in pronunciation. The author mentions in his introductory words modern

inventions which are used also in other laboratories of this kind, but some apparatus specially invented or improved by professor Chiba may also have been used. It would have been interesting to find in the book photographs and clear descriptions of the machinery and the methods used by the author, and it would have been necessary to show some original chartograms, especially of the registrations of the oscillograph, on which the content of the book and various conclusions of the author are based. The numerous graphs and charts given are reproductions of drawings made by hand, if I am not quite mistaken. They are probably well and conscientiously made, but they cannot be said to be convincing and exactly illustrative to the same degree as original pictures and photographs would have been.

It is the accent in a strongly scientific sense which is the subject and scope of this study, not, of course, the »accent» in the specific English sense of dialect or any local mannerism in the speech (pag. 107).

Accentuation is the general result of variations in intonation, stress, pitch and — in many languages — also time or duration. In some languages (e. g. Finnish, Hungarian, Japanese, Mongolian) the time is independent of the general accentuation or the combination of stress and pitch. It is just the relation between stress and pitch which the author has tried to registrate and make visible. He has used for this purpose both words and sentences spoken in English, German, French, Japanese, Korean, Chinese, Mongolian, Russian and Hindustani. With stronger stress follows in a natural way a higher pitch, but the one or the other of these two is in most languages the more important and more characteristic. The author gives the two lines or curves together, the upper being that of the pitch, the lower that of the stress or energy.

As known, the pitch is comparatively easy to registrate by the use of phonetic machinery, although not as simple as is the registration of time. But the stress, the energy or intensity of the articulation, has generally been considered too complicated, too difficult to measure exactly by mechanical means. How professor Chiba has obtained the results on the basis of which the drawings of the stress line are a last simplification, is difficult to judge. As it is, the drawings cannot be said to be the original, untouched and convincing figures received by mechanical stress registration. Nevertheless they are interesting and well illustrate the ups and downs of the

stress as well as of the pitch. Professor Chiba seems to have done very painstaking work, but he has given in his book results somewhat simplified, and therefore a little too general in character.

G. J. RAMSTEDT

Wilhelm Braune, *Althochdeutsche Grammatik.* Fünfte Auflage, bearbeitet von Karl Helm (=Sammlung kurzer Grammatiken der germanischen Dialekte, begründet von Wilhelm Braune, herausgegeben von Karl Helm. A. Hauptreihe Nr 5). Max Niemeyer, Halle/Saale. 1936. X+ 326 S. Preis: geh. RM. 8: 50, gbd. RM. 10: —.

Mit Recht hat man Braunes althochdeutsche Grammatik als ein Muster wissenschaftlicher Grammatik betrachtet. Sie zeichnet sich nicht nur durch wissenschaftliche Solidität aus, auch in pädagogischer Hinsicht ist sie eine vorzügliche Leistung. Das beste Zeugnis dafür ist, dass sie sich während eines halben Jahrhunderts bewährt hat und dass die jetzt erschienene fünfte Auflage, die in Karl Helm einen pietätvollen Bearbeiter gefunden, im wesentlichen dieselbe Grammatik ist, welche Braune schon im Jahre 1911 als unveränderte 3. und 4. Auflage abdrucken liess. Helms Bearbeitung beschränkt sich auf leichte stilistische Änderungen des Textes, Hinweise auf neuere Literatur und einige Umstellungen in der Flexionslehre, die damit zusammenhängen, dass er die Erscheinungen in näheren Zusammenhang mit der indogermanischen Grammatik hat bringen wollen. Das sind alles Kleinigkeiten.

Es ist erfreulich festzustellen, dass die vorzüglichen Leistungen der alten Koryphäen der germanischen Sprachwissenschaft aus den achtziger Jahren des vorigen Jahrhunderts noch immer ihren Wert behalten. Braunes Grammatik ist auch heute noch unübertroffen als Lehrmittel für den Studenten und als Hilfsmittel für den geschulten Germanisten.

HUGO SUOLAHTI

Hermann Paul, *Deutsches Wörterbuch,* Vierte Auflage von Karl Euling. Max Niemeyer, Halle/Saale. 1933—1935. 9 Lieferungen. VII+688 S. Preis: RM. 2: pro Lieferung. Einbanddecke in Halbleder RM. 5: 50, in Leinen RM. 1: 00.

»Pauls Wörterbuch wendet sich an alle Gebildeten, welche sich für deutsche Sprachgeschichte interessieren, in erster

Linie ist es jedoch für die Lehrer bestimmt, die Unterricht im Deutschen erteilen. Sowohl für den Universitätslehrer wie für den Studenten ist das Werk ein ebenso unumgängliches Hilfsbuch wie Kluges Etymologisches Wörterbuch. Diese beiden Lexica, die in ihrer Anlage ganz verschieden sind, ergänzen sich auf das vortrefflichste.

Während in Kluges Wörterbuch die Herkunft und Verwandtschaft der Worte erörtert und die weitere Geschichte derselben in ihren wichtigsten Zügen dargestellt wird, nimmt Paul nur die neueste Zeit, speziell die letzten Jahrhunderte, unter die Lupe und zieht ältere Epochen bloss dann heran, wenn dies zum Verständnis des neuhochdeutschen Sprachgebrauches notwendig ist. Damit hängt denn auch zum Teil die Verschiedenheit in der Behandlungsweise des Materials zusammen. Kluge lässt in seinem Buche die äussere Entwicklungsgeschichte des Wortes besonders stark hervortreten, bei Paul dagegen wird mehr die semasiologische Seite betont und die Verwendung des Wortes im Satzzusammenhange berücksichtigt. Dadurch nimmt die Phraseologie in dem Paulschen Wörterbuch einen wichtigen Platz ein und ein gutes Stück von der Syntax ist da hineingearbeitet.»

Diese Worte schrieb ich in meiner Anzeige der zweiten Auflage des vorliegenden Wörterbuchs in den Neuphilologischen Mitteilungen im Jahre 1909. Während der zwölf Jahre, die damals seit dem ersten Erscheinen des Buches verflossen waren, hatte Paul neues reichhaltiges Material für die zweite Auflage gesammelt, so dass diese als um ein Fünftel grösser erschien als die erste. Nach einem Zwischenraum von wieder zwölf Jahren erschien die dritte Auflage im Jahre 1921. Der Verfasser, der Ende desselben Jahres starb, hatte da Verschiedenes geändert und auch Zusätze gemacht, aber im grossen und ganzen war das Buch ziemlich gleich geblieben; auch die Seitenzahl war ungefähr dieselbe wie in der vorhergehenden Auflage. Dasselbe gilt auch von der vorliegenden vierten Auflage, die von Euling bearbeitet ist. Der Bearbeiter, der an der Herausgabe des Grimmschen Wörterbuchs teilgenommen und als Frucht seiner diesbezüglichen Arbeit, die ein Vierteljahrhundert gedauert, einen ganzen Band des grossen Wörterbuchs fertig gebracht hat, hat in dem Wörterbuch Pauls nichts Wesentliches zu ändern gefunden. Doch merkt man bei einem Vergleich der vorliegenden vierten Auflage mit der vorhergehenden, dass diese einer sorgfältigen Revision unterzogen worden ist. Euling hat allerlei Kleinigkeiten hineingearbeitet

und zwar in sehr geschickter Weise, so dass der alte Text nur leicht geändert worden ist. Manchmal kommt einem die Änderung fast gar zu lakonisch vor. So z. B., wenn Pauls Text »Bär — — — — gemeingerm. Wort» in »Bär — — — — gemeingerm. Tabuwort» geändert ist.

Pauls Wörterbuch war ursprünglich, ebenso wie Kluges Etymologisches Wörterbuch, so angelegt, dass auf die in den Wortartikeln benutzten Quellen nicht hingewiesen wurde. In den letzten Auflagen des Etymologischen Wörterbuchs hat Kluge dieses Prinzip nicht mehr strikte befolgt. Auf ältere Etymologien, die allgemein bekannt geworden waren, ist allerdings auch hier nicht verwiesen worden, aber bei der Wiedergabe neuerer Wortdeutungen sind ihre Urheber namhaft gemacht. Auch Paul hat in der dritten Auflage seines Wörterbuchs ähnlich verfahren. Euling ist in dieser Beziehung weiter gegangen, indem er die Hinweise auf Quellen, in denen ein Wort irgendwie erklärt oder ausführlicher behandelt ist, vermehrt hat. Es scheint mir, dass er auf diesem Wege doch zu weit gegangen ist, wenn er Hinweise auf allgemein bekannte Handbücher, wie Behaghels Syntax, Kluges Etymologisches Wörterbuch und das Grimmsche Wörterbuch, eingeführt hat.

Man findet in der vorliegenden Auflage einige neue Wortdeutungen, wie z. B. die Erklärung des von Paul als dunkel bezeichneten *Urian* als *Urianus* = ein obskurer Heiliger, Kirchenpatron in St. Evreux. Im allgemeinen sind die von Paul angegebenen Etymologien jedoch stehengeblieben, bisweilen auch da, wo sie einer Änderung bedurft hätten. Das lautnachahmende *Uhu* stammt nicht aus mhd. *hûwe*. Das nhd. *Fehl* M., mhd. *vaele* ist nicht aus dem Verbum *vaelen* gebildet, sondern beruht auf dem afrz. Substantiv *faille*.

HUGO SUOLAHTI

Deutsche Wörterbücher

1) *Der grosse Duden.* Rechtschreibung der deutschen Sprache und der Fremdwörter, bearbeitet von Otto Basler. Elfte, neubearbeitete und erweiterte Auflage. Leipzig. Bibliographisches Institut. 1934. 670 S.
2) *Der grosse Duden.* Stilwörterbuch der deutschen Sprache. Bearb. von Dr. Otto Basler. Idem. 1934. 694 S.
3) *P. F. L. Hoffmann:* Wörterbuch der deutschen Sprache in ihrer heutigen Ausbildung mit besonderer Berücksichtigung

der Schwierigkeiten in der Bedeutung, Beugung, Fügung und Schreibart der Wörter und mit vielen erläuternden Beispielen aus dem praktischen Leben. Zehnte Auflage bearb. von Dr. Martin Block. Leipzig, Friedrich Brandstetter. 1935. 1 u. 2 Lieferung. 368 S.

4) *Der grosse Duden.* Bildwörterbuch der deutschen Sprache. Bearb. von der Fachschriftleitung des Bibliographischen Instituts. Herausgb. v. Dr. Otto Basler. Mit 342 Tafeln in Strichätzung und 6 Farbentafeln. 1936. 795 S.

5) *Der Sprach-Brockhaus.* Deutsches Bildwörterbuch für jedermann. Leipzig. F. A. Brockhaus. 1935. 762 S.

6) *Knaurs Konversationslexikon A—Z.* Berlin. Th. Knaur Nachf. 1894 S.

7) *Büchmann:* Geflügelte Worte. Neu bearb. v. Dr. Valerian Tornius. Leipzig, Philipp Reclam jun. 315 S.

Der schon lange rühmlichst bekannte Duden nennt sich nunmehr »*Der grosse Duden*», und zwar mit Recht, denn er hat nicht nur seinen Umfang als ursprüngliches Nachschlagewerk für deutsche Rechtschreibung bedeutend erweitert, sondern sich neben diesem Wörterbuch noch ein paar andere Nachschlagewerke angegliedert. In unmittelbarem Zusammenhang mit dem orthographischen Wörterbuch steht jetzt ein Stilwörterbuch (das auch mit dem erstgenannten in einem Bande zusammengebunden zu beziehen ist). Wenn man diese beiden Wörterbücher einzeln für sich studiert, so kann man nur Gutes von ihnen sagen. Jedes ist in seiner Art vortrefflich, sehr reichhaltig und in den Erläuterungen klar und vollständig. Bei fleissigerem Gebrauch taucht aber eine Frage auf: wäre es nicht praktischer, beide Wörterbücher zu einem einzigen zu verschmelzen? Das Rechtschreibebuch (I) enthält nämlich fast bei jedem Wort auch eine kurze Erklärung des Wortes, also mehr als bloss Orthographie. Das wiederholt sich beim Stilwörterbuch (II) vielfach. In manchen Fällen ist die Wiederholung sogar fast wörtlich (vergl. z. B. abfällig, ander, schönen, schnüren u. s. w.). Da nun I doch mehr als blosse Rechtschreibung gibt, (oft *viel* mehr), warum dann nicht gleich den ganzen Inhalt von II mit I zu einem einheitlichen Nachschlagewerk verarbeiten? Hierfür sprechen nicht nur Gründe der Ersparnis an Raum und Geld, sondern ebenso gewichtige des praktischen Gebrauches. Man kommt nämlich bei häufiger Anwendung des Werkes dazu, sich nie mit dem

Nachschlagen in I oder II allein zu begnügen, sondern schlägt jedesmal in beiden Teilen nach. Diese fortwährend sich wiederholende Mühe lässt einen sehr bald den Wunsch empfinden, *alles* sich auf ein bestimmtes Wort Beziehende nur an *einer* Stelle beisammen zu finden.

Natürlich sind an einem Werk von dem Umfange des »Grossen Duden» auch manche Ausstellungen zu machen. Hier seien nur ein paar angeführt, die ich beim Gebrauch notiert habe. Wenn schon in dem Umfang, in dem es geschieht, einzelne Wörter mit Erklärungen ihrer Bedeutung versehen werden, dann müsste es auch wirklich durchweg geschehen, besonders bei solchen Wörtern, deren Bedeutung nicht ohne weiteres jedermann bekannt zu sein braucht (z. B. Handpferd oder Wasserglas, wo die chemische Zusammensetzung nicht genügt, »Stallen [Harnen der Stalltiere] usw.). Auffallend ist, dass gewisse Wörter vollkommen fehlen, nach denen sicher gesucht werden wird, z. B. »untertags», »Bierzipfel», »maikäfern» (als Zeitwort) u. a. m. Ihre Anzahl ist recht gross; in folgenden Auflagen werden sie hoffentlich Aufnahme finden. Zu wünschen wäre auch, dass die trennbaren und untrennbaren Zusammensetzungen der Zeitwörter mit den Präpositionen durch, über, um und unter durch deutlichere Angaben voneinander unterschieden würden. (Im Stilwörterbuch fehlen die Betonungsangaben überhaupt.) Die falsche Anwendung des untrennbaren »überführen» statt des trennbaren »*über*führen», die selbst unter bekannten deutschen Schriftstellern wie eine Seuche verbreitet ist (»Die Leiche wurde ins Krematorium überführt» – ich habe eine ganze Blütenlese solcher Beispiele aus den Werken deutscher Schriftsteller gesammelt), verlangt eine energische Abwehr im Duden. Statt dessen aber lesen wir auf S. 588 »Ueber*führung*» (an einen anderen Ort, eines Verbrechers, einer Strasse)», was ein offenkundiger Fehler ist. Ein Verbrecher wird wohl eines Verbrechens über*führt*, aber an einen anderen Ort *über*geführt.

Sehr wertvoll sind sämtliche »Vorbemerkungen» mit ihren ausführlichen Angaben zur Rechtschreibung, Sprachlehre, Wortbildungslehre und Satzzeichenlehre; ebenso die Einzelvorschriften für den Schriftsatz und die Angaben über die Anwendung des Wörterverzeichnisses. Für den Ausländer sei bemerkt, dass in der grammatischen Terminologie die üblichen fremdsprachlichen Bezeichnungen (Verb, Konjugation etc.) durchweg durch deutsche ersetzt sind, was dem Ausländer manchmal Schwierigkeiten verursacht (z. B. »»Nennform statt

des Mittelwortes der Vergangenheit» bedeutet Infinitiv statt Partizip perf.).

In einem Sinne weniger und in einem anderen mehr als Duden will die von Dr. Martin Block bearbeitete zehnte Auflage von P. F. L. Hoffmann »*Wörterbuch der deutschen Sprache*» geben. Es will kein Konversationslexikon sein und verzichtet deshalb auf alle nicht eingedeutschten Fremdwörter. Es will dafür den wirklich gesprochenen und geschriebenen Wortschatz der deutschen Sprache in möglichst reichem Umfange geben. Spezial- und Fachausdrücke fallen deshalb fort, ebenso mundartliche Wörter, die sich auf einen kleinen Landschaftsraum beschränken. Dagegen werden aber weidmännische, studentische, sportliche Ausdrücke wohl erklärt. Eine besondere Aufmerksamkeit widmet das Buch dem Wortsinn. Jedes Wort wird nicht nur in allen Bedeutungen, in denen es vorkommt, sondern auch durch gute und zahlreiche Beispiele erläutert. Ich habe die beiden ersten Lieferungen, also die Hälfte des Werkes, recht aufmerksam durchgesehen und kann bezeugen, dass es einen ausserordentlich reichen Wortschatz birgt. Der Zweck ist rein praktischer Art, auf jeglichen wissenschaftlichen Apparat ist verzichtet worden. Ausländern, die das Werk bei der Lektüre deutscher Bücher gebrauchen, kann es unschätzbare Dienste leisten.

Wünschenswert wäre es, wenn bei den Erläuterungen »Für den Benutzer des Wörterbuchs» möglichst viel Beispiele gegeben würden. Ein merkwürdiger Widerspruch findet sich in dem Punkt 9 S. XI, wo ein Asterisk als Zeichen für ein stark flektiertes Verb angegeben wird, während auf S. XIII unter den Abkürzungen ein Doppelasterisk als Zeichen dafür steht. Mangelhaft sind in dem Buch die Aussprachebezeichnungen (die allerdings bei der Vermeidung von Fremdwörtern nur spärlich vorkommen), z. B. »Schurnahl» für Journal, »Loschie» für Logis, »Schenie» für Genie usw. In einer neuen Auflage müsste unbedingt die wissenschaftlich allgemein eingeführte phonetische Transkription verwertet werden.

Im allgemeinen versagt das Buch äusserst selten (z. B. Mitbringsel, Fisimatenten, deisen, maikäfern, Bierzipfel u. a.), enthält dagegen eine grosse Anzahl von Wörtern, die man in den meisten gebräuchlichen Wörterbüchern vergeblich sucht. Wir können dies Wörterbuch angelegentlichst empfehlen.

Fast zu gleicher Zeit sind zwei Wörterbücher erschienen, die denselben Zweck, aber in verschiedener Weise, verfolgen, nämlich die sichtbare Welt nicht bloss durchs Wort, sondern

auch durch das Bild zu erläutern. Man kann durchs Wort einen Gegenstand bezeichnen und auch erläutern, aber oft nicht so, dass er ohne weiteres verständlich wird, wenn man ihn nicht im Bilde zeigen kann. Diese Tatsache brachte die Herausgeber des »Grossen Duden» auf den Gedanken, ein Wörterbuch in Bildern zu schaffen, wo Menschenleben und Natur in all ihren Escheinungen in so einfachen und deutlichen Zeichnungen wiedergegeben werden, dass durch Nummer und Wort jeder Einzelteil zur Erläuterung gebracht werden kann. So erschien denn als vierter Band des »Grossen Duden» ein »*Bildwörterbuch der deutschen Sprache*» mit 342 Darstellungen in Strichätzungen und 6 Farbentafeln. In zwölf Tafeln, nämlich: 1) Mensch, Familie, Heim; 2) Arbeit und Beruf; 3) Freizeit; 4) Wissen, Forschen, künstlerisches Schaffen; 5) Glaube; 6) Staat; 7) Gemeinwesen; 8) Wirtschaft und Verkehr; 9) Vergangenes; 10) Land und Leute; 11) Tier und Pflanze; 12) Erde und Weltall — ist es tatsächlich gelungen, den ganzen Umfang der sichtbaren Welt, soweit sie für die Wortbezeichnung im praktischen Leben in Betracht kommt, im Bilde festzuhalten. Dies ist in der Weise geschehen, dass neben den einzelnen Tafeln unter Nummern und Buchstaben die Wortbezeichnung für alle im Bilde gegebenen Teile angegeben werden. Für den praktischen Gebrauch sehr wichtig ist natürlich, dass der ganze Stoff in einem alphabetischen Register zusammengefasst ist, so dass alles, was man sucht, mit Leichtigkeit gefunden werden kann.

Der Gedanke, an sich nicht neu, aber in dieser lexikographischen Form zum ersten Mal angewandt, kann als genial bezeichnet werden. Für den Ausländer wie auch für den Deutschen selber ist diese Art, die Welt in ihren sprachlichen Bezeichnungen kennen zu lernen, sehr anregend und belustigend, und ein jeder wird bei fleissigem Gebrauch sicher die Erfahrung machen, dass er eine Menge Dinge neu gelernt hat, von deren Namen, ja, von deren Vorhandensein er gar keine Ahnung gehabt hat.

Einen nicht zu überwindenden Mangel hat natürlich ein solches nur auf bildliche Darstellung angewiesenes Wörterbuch: was nicht bildlich dargestellt werden kann, also die ganze Welt des Abstrakten und bloss Gedachten, ist ausgeschlossen. Damit muss man sich abfinden.

Diese Schwierigkeit hat das andere, fast gleichzeitig erschienene »Deutsche Bildwörterbuch für jedermann», nämlich »*Der Sprach-Brockhaus*», in geschickter Weise überwunden,

indem es ein Wörterbuch mit einem Konversationslexikon verbindet. Als Wörterbuch bringt es das gesamte heutige Deutsch: Schrift- und Umgangssprache, Berufs- und Sondersprachen, die Neubildungen der letzten Jahrzehnte, Mundartliches und einen grossen Reichtum an Fremdwörtern. Es verbindet mit den Wörtern deren Orthographie, Verdeutschung und Bedeutung, Grammatisches, Stilistisches und oft Historisches. Die Fülle des Gegebenen ist ungeheuer und konnte nur dank einer sehr kleinen, aber doch deutlich lesbaren Schrift und einem sehr gedrängten Satz gemeistert werden. Das Bildwörterbuch ist bei Brockhaus nach demselben Prinzip wie bei Duden, aber nach einer anderen Methode aufgebaut. Einen guten Vergleich hierfür bietet das Wort »Kraftwagen» in dem einen und dem anderen Wörterbuch. Duden gibt immer eine ganze Seite Bild und daneben eine Seite nach Buchstaben und Nummern geordneten Text. Das Bild ist also gewissermassen Ausgangspunkt und Hauptsache. Aber auch dem Text wird ein verhältnismässig grosser Spielraum gewährt. Weil Duden alles andere aus seinem Buch ausschaltet, was nicht Bild und Erläuterung ist, hat er die Möglichkeit, sich in viel ausgiebigerer Weise über einen Gegenstand zu verbreiten als Brockhaus. Dieser gibt den Text zu den Bildern immer innerhalb des Bilderrahmens und ist deshalb zu grösserer Sparsamkeit gezwungen. Statt der Bildertafeln bei Duden gibt Brockhaus kleinere eingerahmte Bildergruppen (die aber manchmal auch zu ganzen Tafeln auswachsen, wie z. B. »Haus», »Schiff») und stellt hier oft Darstellungen zusammen, die nicht sachlich, sondern nur abecelich zusammengehören; z. B. Gruppe K 23 enthält: Kerze, Kescher, Keule, Kiefer, Kieke, Kiepe. Das Nachschlagen ist bei beiden durch deutliche Hinweise im alphabetischen Verzeichnis gleich leicht und bequem gemacht. Man wähle zum Vergleich etwa das Wort »Zylinder» (bei Duden 18, bei Brockhaus 9 Hinweise).

Welches System der Bebilderung den Vorzug verdient, ist Geschmackssache. Für manche, meist einfache Fälle scheint Duden vorzuziehen zu sein. In anderen, besonders in komplizierteren Fällen, dürfte Brockhaus grössere Möglichkeiten haben. Ein Vergleich zwischen beiden Büchern kann übrigens leicht zu einer Ungerechtigkeit führen, da sie in ihrer allgemeinen Anlage zu verschieden sind. Dudens Programm ist viel beschränkter, die Aufgabe, die Brockhaus sich gestellt hat, ist bedeutend schwieriger. Wie diese Aufgabe schon hier beim ersten Versuch gelöst worden, verdient vollste Aner-

kennung. Im Einzelnen kann man auch hier Ausstellungen machen. Die Zusammensetzung der Verben mit der Präposition »über» ist auch bei Brockhaus nicht nur mangelhaft, sondern falsch erläutert: »Die Leiche des Feldherrn wurde in das Ehrenmal überführt» heisst es als Beispiel statt »übergeführt». Wenn nicht diese grossen Nachschlagebücher, denen eine möglichst weite Verbreitung zu wünschen ist, endlich in diese im Grunde klare und einfache Zusammensetzungsfrage Ordnung bringen, wie soll man da hoffen, dass das durch leichtfertige Zeitungsschreiber verdorbene Deutsch der Schriftsteller sich bessere? Das Richtige hierüber findet man bei Hermann Paul.

Fruchtbare Verbesserungsvorschläge können bei all diesen Wörterbüchern erst nach längerem Gebrauch gemacht werden. Damit es daran nicht fehle, seien sie alle dringend zu fleissigem Gebrauch empfohlen. Den Herausgebern möchte ich empfehlen, sich bei der Vorbereitung neuer Auflagen u. a. eines Wörterbuches zu bedienen, das an Reichtum des Wortschatzes und an Zuverlässigkeit seines Gleichen sucht, nämlich das Deutsch-schwedische (Tysk-svensk ordbok) Wörterbuch von C. Auerbach, J. Holmberg, H. Reutercrona (P. A. Norstedt & söner, Stockholm). Dieses umfangreiche Werk von 2880 Seiten Lexikonformat enthält nämlich eine solche Menge rein deutscher Wörter, die auch in deutschen Wörterbüchern fehlen, dass es als Quelle unschätzbare Dienste leisten könnte.

Eine Art Nachschlagebuch ist auch der berühmte WUSTMANN mit seinen »*Sprachdummheiten*», wenn das Buch auch vor allem zum Lesen bestimmt ist. Als diese vor 44 Jahren zum erstenmal erschienene Auseinandersetzung mit den Unrichtigkeiten, Nachlässigkeiten und Entstellungen in der deutschen Sprache einen Sturm des Entsetzens und der Heiterkeit erregte, hatte das Buch einen ungeheuren Erfolg, denn es schimpfte nicht nur, sondern gab auch schwarz auf weiss alle Beweise dafür, dass es Recht hatte. Es hat dann zahlreiche Auflagen erlebt, die ungefähr denselben Veränderungen unterworfen waren, wie die Stimme eines in der ersten Zornesaufwallung Schreienden: der Ton milderte sich zusehends, und das Urteil wurde allmählich sanfter. Manches, was zuerst als Sünde wider den heiligen Geist der Muttersprache gegeisselt worden, wurde schliesslich als verzeihlich bezeichnet oder sogar als unvermeidlich anerkannt. Aus dem polternden Zornmütigen war allmählich ein zahmer Kritiker geworden. Das Buch hatte dadurch etwas an Objektivität gewonnen, aber doch noch viel mehr an Frische und Temperament eingebüsst. Man sah schliesslich

ein, dass die späteren Bearbeiter in ihrer Nachgiebigkeit viel zu weit gegangen waren. Freilich: Wustmanns allzu strenge Pedanterie in rein grammatischen Formfragen musste zum Teil aufgegeben werden, soweit die lebendige Entwicklung der Sprache ihm Unrecht gab. Der Kampf gegen die Schlamperei, die Geschmacklosigkeit und die Abstumpfung des Gehörs für die wirklichen und berechtigten Feinheiten der Sprache musste aber aufrechterhalten und, wenn möglich, mit dem alten Wustmannschen Temperament weitergeführt werden. Dies ist dem Herausgeber der neuesten Auflage in glücklichster Weise gelungen. Es ist ein heiterer Genuss, seinem unermüdlichen Kampf gegen die drohende Versimpelung und Verhunzung der Sprache zu folgen. In manchen Einzelheiten mag man vielleicht anderer Ansicht sein, in den meisten Fällen muss man ihm aber Recht geben. (Vgl. z. B. auch hier die Zusammensetzungen mit »über» S. 44.) Es ist ein sehr nützliches und lustig belehrendes Buch.

Knaurs *Konversationslexikon* führe ich hier nur an, um darauf hinzuweisen, wie dieses bei aller Gedrängtheit erstaunlich reiche Nachschlagewerk mit immer neuen Auflagen sich die Welt erobert. Das liegt natürlich ausser an der zuverlässigen Gediegenheit vor allem an dem unglaublich billigen Preise.

Nicht als Wörterbuch, sondern als nützliches und praktisches Nachschlagebuch sei hier zum Schluss auf eine neue, sehr preiswerte (Rmk 3: 50) Auflage von Büchmanns längst bewährten »*Geflügelten Worten*» hingewiesen, die Philipp Reclam jun. in Leipzig in einer Neubearbeitung von Dr. Valerian Tornius herausgegeben hat. Die wissenschaftlichen Kommentare des alten Büchmann sind stark gekürzt, dafür zahlreiche neue geflügelte Worte, auch aus der jüngsten Zeit, aufgenommen worden.

JOHANNES ÖHQUIST

Mitteilungen

Auf Einladung der Universität hielt Professor Dr. *Th. Frings* aus Leipzig am 16. und 17. September zwei Vorträge über »Grundfragen der westeuropäischen Sprach- und Kulturgeographie» und »Die deutschen Stämme und die deutsche Sprache».

Einheimische Veröffentlichungen: Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, XI, 1936. Inhalt: *V. Kiparsky*, Fremdes im Baltendeutsch (S. 1—221); *Emil Öhmann*, Simon Roths Fremdwörterbuch (S. 225—370). Preis: FM. 150: —. — *Ole Reuter*, Verb Doublets of Latin Origin in English (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum, VIII.4.) Helsingfors, 1936. 45 p.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *A. Långfors*, Bespr. von Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXIV CLXVI in Romania, LXII, S. 268—271.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XXXV, und Germanisch-romanische Studien Professor Hugo Suolahti dargebracht, bespr. von Mario Roques, Romania, LXII, S. 414—3 und 396—7. — *A. Långfors*, Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XII^e siècle, bespr. von A. Hilka in Zeitschrift für romanische Philologie, LIV, S. 492—3. *Ders.*, Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque de Metz et 10047 des nouv. acq. franç. de la Bibliothèque nationale, bespr. von Ruth J. Dean in Medium Aevum, III (1934), S. 229—30. — *Emil Öhmann*, Über Homonymie und Homonyme im Deutschen (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, XXXII,1) bespr. von Alf Sommerfelt in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 1935, S. 82.

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles

V[1]

L'Yolent à l'écu échiqueté du «Tournoiement» de Huon d'Oisi

Le *Tournoiement des dames* de Huon d'Oisi a été, ici-même [2], l'objet d'une étude ayant pour but d'identifier les dames qui y figurent comme combattantes — ce sont pour la plupart de très grandes dames — et de fixer la date de la chanson. Quant à l'identification, qui s'était imposée plus ou moins facilement dans plusieurs cas, elle avait dans d'autres résisté à toutes nos tentatives. Si, dans les lignes qui suivent, nous revenons à ce sujet déjà traité, c'est que nous nous croyons aujourd'hui à même de donner des indications précises sur l'une des dames jouant un rôle des plus importants dans le tournoi et concernant laquelle nous étions contraint, la première fois, de nous en tenir à des conjectures.

Comme on s'en souvient peut-être, le tournoi en question n'avait pas été achevé dans une seule journée, mais fut repris le lendemain. Tandis que le récit, assez détaillé, des événements de la première journée remplit les sept premiers des huit couplets dont se compose la chanson, c'est dans le seul couplet restant que le poète relate les combats de la deuxième journée aussi bien que la fin du tournoi. Les détails qui nous intéressent se trouvant exposés dans ce même couplet, il sera utile de le reproduire ici: [3]

VIII Pou ai dit, si m'en repent,
Et conté;

[1] Sur les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65.

[2] T. XXXVI, p. 65 ss.

[3] Nous suivons l'édition de M. Alfred Jeanroy, *Romania*, XXVIII, 1899, p. 232 ss.

Au demain tournoiement
Ont crié.
De la prohece Yolent
Vous diré:
Tost a son elme fermé,
[De]seur Morel l'abrievé
Prist l'escu eschequeré,
Puceles fait arouter
Par mi les prez;
Lances porter
Lor a fait cent;
N'a pas trives demandé:
Sanz arrester
Vait pour jouster
Droit a lor gent;
Entor li ont flahuté
Et vïelé
Si qu'esgardé
L'ont durement.
Vaincu a et oultré [1]
Tot de ça et de la;
Desouz Torci [2] u pré
Son pavillon dreça;
Iluec jut, s'a douné
Quanqu'ele guaaingna.

De toutes les dames joutant ensemble pendant la seconde journée du tournoi, l'auteur ne nomme, comme nous venons de le voir, qu'une seule: *Yolent*.[3] L'éclat que cette distinction lui donne déjà, est encore augmenté du fait que c'est à elle que revient le prix du tournoi: tel est en effet le sens des mots finauls si laconiques. Si l'identification de cette grande dame offre des difficultés à nous qui, après tant de siècles, y voyons moins clair, il faut poser en fait que pour le cercle

[1] M. Jeanroy corrige à tort: *Vaincu* [*l'*]*a et oultré.*

[2] Le tournoi a lieu devant le château de Torcy (Seine-et-Marne, arr. Meaux, cant. Lagny).

[3] Cette *Yolent* ne doit pas être confondue avec *Yolent de Cailli* du v. 22, ni avec *Yolent* (*la senescauchesse*) des v. 53, 59—60 et 99: il s'agit évidemment ici d'un troisième personnage.

des nobles chevaliers et des nobles dames pour le divertissement et le châtiment desquels le poète avait composé sa chanson, cette dame a dû être immédiatement reconnaissable. Autrement, en quoi aurait consisté l'hommage de l'auteur et l'intérêt que devaient prendre à son œuvre les auditeurs? Il devait donc se trouver, dans les vers cités, une indication caractéristique révélant à tout le monde le nom de famille de la dame. Cette indication s'y trouve en effet, mais, lors de notre première étude, nous n'étions pas à même de la mettre en valeur. Après nous avoir fortement intrigué, tout ce problème de l'identification de l'Yolent du dernier couplet de la chanson de Huon d'Oisi avait cessé, depuis un certain temps déjà, de nous préoccuper, lorsque, par un heureux hasard, nos regards, en parcourant, en vue d'autres recherches, un ancien volume [1], se sont arrêtés sur un tableau généalogique où était reproduit le blason des comtes de Dreux.[2] D'un seul coup l'*escu eschequeré* du v. 198 nous revint à l'esprit, et le mot de l'énigme était trouvé. La mention de l'écu *eschequeré*, c.-à.-d. échiqueté, comme on dirait en français moderne, que tenait Yolent à la main en s'élançant dans le combat, voilà l'indication nécessaire en même temps que suffisante par laquelle l'auteur avait fait reconnaître la dame et qui avait rendu inutile de la nommer par son patronyme: tout l'auditoire de Huon d'Oisi savait, en entendant cette épithète, qu'il s'agissait d'Yolent de Dreux. Le blason des comtes de Dreux représente en effet un échiquier, toutefois ne comprenant pas, comme un véritable échiquier, 8 × 8 ou 64 carrés, mais seulement 8 × 7, c.-à-d. 56 carrés. Ceux-ci sont alternativement d'or et d'azur.

L'examen de la généalogie de la maison de Dreux [3] ne fait que confirmer notre hypothèse. En 1189, date de la composition du *Tournoiement des dames* [4], la comtesse de Dreux

---

[1] C'était l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France* par le P. Anselme, 3e éd., Amsterdam, 1713.

[2] *Ib.*, page 39, n° I.

[3] *O. c.* du P. Anselme, p. 206-07.

[4] Voir notre article cité ci-dessus, p. 82—83.

s'appelait Yolent. Robert II, comte de Dreux depuis 1184, l'année où son père, Robert I^er^, mort le 11 octobre 1188, lui résigna le comté, et jusqu'au 28 décembre 1219, fut marié deux fois, premièrement avec Mahaut de Bourgogne, fille unique de Raymond de Bourgogne et d'Agnès de Thiern, dame de Montpensier, dont il fut séparé pour consanguinité. Sa seconde femme, épousée en 1184, était Yolent de Couci, fille aînée de Raoul I^er^, seigneur de Couci, et d'Agnès de Hainaut, dite la Boiteuse, sa première femme. Yolent mourut un peu plus de deux ans après son mari, le 8 mars 1222.

Cette Yolent de Dreux qui, soit dit en passant, a donné à son mari ni plus ni moins de douze enfants parmi lesquels se trouvaient, outre Robert III de Dreux qui hérita du comté, le célèbre Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, et le trouvère Jehan de Braine dont trois chansons nous sont parvenues, était de si haut lignage et occupait une position sociale si brillante que la place d'honneur qu'elle tient dans le poème n'est nullement faite pour nous surprendre. L'origine de la maison de son mari ne laissait rien à désirer en fait de noblesse, cette famille étant une branche collatérale de la race des Capétiens: le premier comte de Dreux, Robert I^er^, père de Robert II et par conséquent beau-père d'Yolent, était fils du roi de France Louis VI, le Gros, et frère du roi Louis VII, dit le Jeune. Il s'ensuit que le mari d'Yolent était cousin germain de Philippe Auguste, le roi régnant. D'autre part, la comtesse était, par sa mère Agnès de Hainaut, très proche parente de la reine Isabelle, la première femme de Philippe Auguste, morte en 1190, qui était fille de Baudouin V le Courageux, comte de Hainaut, et de Marguerite d'Alsace, comtesse de Flandres. Agnès de Hainaut et Baudouin V étant frère et sœur (enfants de Baudouin IV, comte de Hainaut),[1] les deux grandes dames étaient donc cousines germaines.

Nous le voyons, Yolent de Dreux n'avait pas à céder le

[1] Voir Mas Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1612.

pas à qui que ce soit. Elle avait au contraire de quoi se sentir à son aise dans l'assemblée brillante de ses compagnons d'armes: mentionnons que de doubles liens d'étroite parenté unissaient Yolent et l'une des deux dames sous l'auspice desquelles eut lieu le tournoi et qui, dans la chanson, est appelée *ma dame de Couci*. Alix de Couci, fille de Robert I^{er}, comte de Dreux, était belle-sœur de notre Yolent, et par son mariage avec le père d'Yolent, Raoul I^{er}, seigneur de Couci, dont elle était la seconde femme, elle était devenue en même temps sa belle-mère. Nous avons démontré précédemment que l'intention du poète est de blâmer ceux qui n'étaient pas encore partis pour la croisade et d'amener les hésitants à se décider. A propos de ces deux dames, on dirait que ce n'est pas en vain que le poète, par leur intermédiaire, a fait appel aux maris: tous les deux se croisèrent, tous les deux se trouvèrent, en 1191, au siège d'Acre, mais, tandis que le seigneur de Couci y fut tué, le comte de Dreux eut la vie sauve et s'en retourna en France où il prit part, entre autres, à la bataille de Bouvines, en 1214, comme vaillant guerrier et fidèle serviteur de Philippe Auguste.

VI

L'énigme du «comte» de Couci

Préparant une édition des chansons de Moniot d'Arras, j'ai eu à me prononcer sur la valeur des témoignages des divers manuscrits relatifs à ce trouvère. Ainsi j'ai été amené à m'occuper, entre autres, de la pièce qui dans la *Bibliographie* de Gaston Raynaud porte le numéro 430.

Cette chanson, qui nous a été conservée dans les manuscrits [1] *CKNPTUVX*, est attribuée à *Moniot d'Arras* par les manuscrits *KNX* où elle occupe la dernière place dans une série de sept chansons portant cette rubrique — ce sont les

[1] Pour désigner les manuscrits nous nous servons des sigles de Schwan, *Die altfranzösischen Liederhandschriften*, etc., Berlin, 1886.

numéros R. 490, 1216, 1231, 94, 382, 1135 et 430. Anonyme dans le manuscrit *V*, qui ne donne jamais de noms d'auteur, elle y est placée, ainsi qu'on s'y attendait, vu l'étroite parenté qui l'unit aux trois manuscrits mentionnés tout à l'heure, exactement comme dans *KNX*, à la fin de la même série de chansons. Elle est également anonyme dans *P* où elle se trouve entre la chanson R. 1478 dont on ne connaît pas l'auteur et R. 349 attribuée au Chancelier de Paris, anonyme encore dans le manuscrit *U* où elle est précédée de la chanson anonyme R. 434 et suivie de R. 1216 qui, dans d'autres manuscrits, est attribuée à Moniot d'Arras. Restent les manuscrits *C* et *T*. Dans *C*, où les pièces sont rangées dans l'ordre alphabéthique, notre chanson porte la rubrique *Li cuens de Coucit*, et dans *T*, à en croire Gaston Raynaud, celle de *Li quens de Cousi*.[1] Telle a été, en effet, premièrement la rubrique du manuscrit *T*, mais la même main ou, en tout cas, une main contemporaine, a corrigé, après coup, le *C* de *Cousi*, en un *R*. On y lit donc en réalité *Li quens de Rousi*.[2] Dans *M*, manuscrit étroitement apparenté au manuscrit *T* et qu'il faut, pour cette raison, consulter ici, la pièce elle-même manque à la suite de la mutilation du manuscrit, mais elle est mentionnée dans la table placée en tête du volume. Pour mettre sous les yeux du lecteur tous les éléments d'information susceptibles de contribuer à la solution de la question d'attribution, nous donnons ci-après deux extraits de cette table,[3] dont l'un présente, dans son entourage

[1] *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e^ et XIV^e^ siècles*, t. I, Paris, 1884, p. 166. — Au t. II du même ouvrage, Raynaud indique, aussi bien pour *C* que pour *T*, par mégarde, comme rubrique de la chanson 430 *le chastelain de Couci*.

[2] Déjà P. Tarbé, qui dans *Les chansonniers de Champagne aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, Reims, 1850, p. 108, imprime, d'après le seul ms. *T*, la chanson R. 430 sous la rubrique de *Li quens de Rouci*, a vu cette correction.

[3] Je tiens à remercier ici mon ami Arthur Långfors, qui a bien voulu mettre à ma disposition sa copie de la table de *M*. C'est encore lui qui a attiré mon attention sur la correction de *Cousi* en *Rousi* dans le manuscrit *T*.

Rayn. n°	Table de *M*	Fol. de *M*	Rubr. de *M*	Fol. de *T*	Rubr. de *T*
	(Après le roi de Navarre) Fol. B, col. a:				
	Li rois Jehans				
733	Je n'ai chanté trop tart [ne trop souvent]	79	Rubr. enlevée	23	Jehans li quen[s] de Braine
1345	Pensis d'amours [dolenz et courrouciez]	79 b	Li quens Jehans de Braine	23	Li quens de Braine
1830	Par desous l'ombre [d'un bois]	79 v° b (texte interrompu, suit lacune dans le ms.)	Li quens Jehans de Braine	43	Anonyme
	Li quens de Couci				
430	De joli cuer enamouré (suit Gasse)	0	0	129	Li quens de Rousi (corr. sur Cousi)
	Fol. C v° b, après Audefroi le Bastart:				
	Moniot				
1087	A ma dame ai pris con[gié]	119 v°	Monios	118 v°	Monios
1285	Chançonete a un chant l[egier]	119	»	118 v°	»
242	Encore a si grant poissance	119 v° b	»	119	»
739	Ne me done pas talent	118 (début du texte mutilé)	Rubr. enlevée	117	Pas de rubr.
382	Nus n'a joie ne soulaz	121 v°	Monnios	121	Monios
1216	Bone amor sans trecherie	120	Monios	119 v°	»
1764	Plus aim que je ne sol[oie]	120 v°	»	119 v°	»
503	Dame, ains que m'en v[oise en ma contree]	120 v° b	Mounios	120	»
?	Aprés le definement	omis?		0	0
1135	Amors n'est pas que c'on die	118 b (fin du texte mutilée)	Monios	117 v°	Monios
810—796	Amors me fait renvoisier [et chanter]	118 v° b (début du texte mutilé)	Début coupé	118	»
490	Li dous termines m'[agree]	121 b	Mounios	120 v°	»
1259—1318	Quant voi les prés florir	121 v° b	»	121	»
1896	A l'entrant de la saison	122 (reste du fol. en blanc)	»	121 v°	»
	(suit Simon d'Autie)				

(immédiatement après le roi de Navarre), le n:o 430, et l'autre la liste des pièces de Moniot. En regard nous mettons, avec l'indication des folios respectifs, les rubriques correspondantes des manuscrits *M* et *T* (on sait que la table de *M* n'est pas toujours d'accord, pour les attributions, avec les rubriques du corps du volume).

Un coup d'œil jeté sur le tableau imprimé ci-contre fait voir que c'est sous la rubrique *Li quens de Couci* que la chanson R. 430 figure dans la table du manuscrit *M*. Ainsi le témoignage de *M* s'ajoutant à celui de *T* et de *C*, nous voyons que trois manuscrits, dont *M* et *T* sont réputés pour donner en général des attributions sûres, n'attribuent pas notre chanson à Moniot. Or, une fois constatée la judicieuse correction pratiquée par le copiste (ou un reviseur) du manuscrit *T*, le «comte de Couci» n'entre plus en ligne de compte. Tandis que les comtes de Rouci sont une réalité dès les plus anciens temps, il n'y a jamais eu, au moyen âge, de comtes de Couci, preuve, entre autres, la fière devise attribuée à Enguerran III de Couci, dit le Grand (1191—1242 ou 1243): *Rois ne sui, ne princes, ne dus, ne cuens aussi: je sui li sire de Couci.* Cette attribution n'est donc qu'une distraction de copiste facile à admettre, surtout si on prend en considération que le nom de Couci, à cause du nom du Châtelain de Couci, a dû être beaucoup plus promptement présent à l'esprit des gens du métier, qui par contre étaient sans doute très peu au courant du nom de Rouci.[1] Dès lors, il ne s'agit plus que de décider entre le comte de Rouci et Moniot d'Arras. Ici encore la chose est facile. Moniot n'est indiqué comme auteur — nous venons de le voir — que

[1] M. Hans Spanke qui voit, lui aussi, dans le nom du *comte de Couci* une combinaison fantaisiste, en a donné (*Zur Geschichte des altfranzösischen Jeu-parti*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, t. LII, p. 51, note) l'explication suivante. Faisant allusion au premier vers du second envoi de la chanson R. 430 où on lit: *Cuens de Lous, si con je desir*, M. Spanke s'exprime ainsi: »Aus der falschen Lesung von *Coussi* statt *Lous si con* . . . entstand wohl die in einigen Hss. stehende Autorenbezeichnung *Cuens de Couci*.»

par le groupe *KNX*, dont les attributions sont souvent sujettes à caution. Puis la pièce qui nous intéresse ne figure jamais dans les séries où se trouve réunie la grande masse des chansons certaines de Moniot.[1] Elle n'est donc probablement pas de Moniot. Cette probabilité se muera en une quasi-certitude, lorsque nous aurons examiné la question de savoir quel est le comte de Rouci ayant les meilleurs titres pour prétendre à l'honneur d'être admis parmi les poètes courtois.

Roucy (R o c e i u m, R u c i a c u m)[2], près de Reims sur le versant des collines qui séparent l'Aisne de la Vesle, l'une des sept pairies du comté de Champagne, est un très ancien comté dont le premier titulaire, Renaud ou Ragenolde, fut investi en 940. Robert Guiscard, comte de Rouci de 1160 à 1180, eut pour successeurs trois de ses enfants, d'abord Raoul, son fils aîné, puis, en 1196, son fils cadet Jehan I[er]. Après la mort de celui-ci, en 1200, le comté passa à Eustachie, sœur de Raoul et de Jehan. Eustachie se maria deux fois. Son premier mari, dont elle n'eut pas d'enfants, était Enguerran III, seigneur de Couci. Cette union, datant d'environ 1202, s'étant dissoute, après une durée assez courte, pour des raisons dont nous ne savons rien[3], elle contracta un nouveau mariage

[1] C'est, par exemple, le cas des manuscrits *M* et *T*, comme il résulte du tableau imprimé ci-dessus où la chanson R. 430 est séparée par une grande distance du groupe où sont réunies les chansons de Moniot.

[2] Aisne, arr. Laon, cant. Neufchâtel. — Voir sur les comtes de Rouci, Mas Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1670—71, et le P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison de France*, 3[e] édition, Amsterdam, 1713, p. 207.

[3] Ce qu'on peut conjecturer serait qu'il y fut poussé par la grande ambition qu'on lui connaît — il fut, par exemple, non sans vraisemblance, accusé d'aspirer à la couronne de France —, étant donné que son second mariage avec Mathilde, fille de Henri le Lion, duc de Saxe, sœur de l'empereur Othon IV et petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre, fit de lui le beau-frère de l'empereur d'Allemagne.

avec Robert, seigneur de Pierrepont[1], dont elle eut trois enfants, un fils et deux filles. Très jeune encore — sa mère était morte au plus tard en 1212 — son fils Jehan lui succéda dans le comté sous le nom de Jehan II, comte de Rouci depuis environ 1212 jusqu'en 1251. Celui-ci avait épousé avant 1225 Isabelle, fille de Robert II, comte de Dreux, dont il fut séparé pour consanguinité en 1235. Sa seconde femme était Marie, fille de Simon de Dammartin, comte d'Aumale et de Ponthieu. Le fils qu'il eut de Marie de Dammartin lui succéda en 1251 comme comte de Rouci sous le nom de Jehan III. Jehan II aurait, selon M. Buffum[2] qui ne cite pas sa source, accompagné — nous entendons en qualité de page de ce prince — le futur roi Louis VIII dans son expédition en Angleterre, en 1216.

Avant de faire notre choix définitif entre les comtes de Rouci que nous venons d'énumérer, il faut nous arrêter un instant au premier mari de la comtesse Eustachie, Enguerran III, seigneur de Couci. Pendant le peu de temps que dura leur mariage, Enguerran réunit dans sa personne les deux noms de Couci et de Rouci, étant alors comte de Rouci du chef de sa femme. On pourrait facilement croire avoir trouvé là la meilleure des explications possibles de l'erreur de copiste débattue plus haut: le copiste aurait, en pensant à Enguerran de Couci, confondu les deux titres qu'il croyait lui revenir de droit, à savoir celui de seigneur de Couci et celui de comte de Rouci. Mais, nous en sommes convaincu, il n'en est rien. Ce n'est certes pas de ce côté-là que nous avons à chercher notre auteur. D'abord nous sommes en droit de présumer que ce seigneur de très haute noblesse lui-même[3] et très fier

[1] Pierrepont-en-Laonnois (Aisne, arr. Laon, cant. Marle).

[2] Voir Douglas Labaree Buffum, *Le Roman de la Violette ou de Gerart de Nevers par Gerbert de Montreuil*, Paris, 1928, Introduction, p. LXI.

[3] Relevons ici tout spécialement que sa mère était Alix de France, fille de Robert Ier, comte de Dreux, frère du roi Louis VII, et par conséquent cousine germaine de Philippe Auguste (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1590).

— rappelons-nous à ce propos sa devise citée ci-dessus — ne daigna jamais se servir du titre de comte de Rouci. Il ne figure pas non plus sur la liste des comtes de Rouci régnants, dressée par les historiens, ce qui donnerait directement à croire qu'il ne s'est jamais servi de ce titre malgré son mariage avec l'héritière du comté. D'ailleurs la période pendant laquelle il aurait eu le droit de porter le titre de comte de Rouci étant, nous venons de le dire, très court — on sait que, dès 1205, il était déjà remarié [1] — il n'aurait pas même eu le temps d'être connu sous ce titre-là. Enfin on pourrait opposer à sa candidature qu'aucun document de l'époque, nul recueil de chansons conservés jusqu'à nos jours ne fait mention de lui comme trouvère, ce qui sans doute aurait été le cas si un seigneur de la distinction d'Enguerran s'était adonné à faire de la poésie.

Après avoir ainsi éliminé Enguerran de Couci, le choix entre les autres seigneurs dont les noms ont été transcrits plus haut n'offre guère de difficultés. Il ne saurait s'agir ni de Robert Guiscard, ni de Raoul, ni de Jehan I^{er} dont les règnes comprennent, en tout, les années de 1160 à 1200. Ces noms feraient sans doute trop reculer l'époque de la composition de notre chanson qui, entre autres, ne fait nullement l'impression d'appartenir à la poésie lyrique du XII^{e} siècle, portant tout au contraire l'empreinte nette du plein XIII^{e}. D'autre part, avec Jehan III qui régna de 1251 à 1284 nous risquerions de nous avancer un peu trop dans le siècle. Le seul qui nous reste encore de notre liste des comtes de Rouci, est Jehan II, qui serait par conséquent l'auteur de la chanson R. 430. A vrai dire, c'est là la solution à priori la plus plausible. Voici pourtant sur quels arguments particuliers nous l'appuyons.

Examinons encore une fois le tableau ci-dessus contenant des extraits des manuscrits *M* et *T*. Nous y voyons, dans la table de *M*, se suivre immédiatement la rubrique de *Li rois Jehans*

[1] Voir G. Servois, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, Paris, 1893, Table des noms, p. 192.

avec les incipit de trois chansons, et celle de *Li quens de Couci* avec l'incipit de la chanson R. 430. Chose curieuse, ces rubriques sont altérées toutes les deux et donnent ainsi une idée trompeuse des auteurs respectifs. Pour savoir ce qui en est de la première, on n'a qu'à regarder les rubriques, se trouvant dans le corps du manuscrit *M*, des chansons correspondant à celles des incipit: la première de ces chansons n'en a pas (elle a été enlevée, avec l'initiale illuminée, par quelque amateur peu délicat), tandis que celle des deux autres est *Li quens Jehans de Braine.* Cette indication est confirmée, pour la première et la deuxième de ces chansons, par les attributions du manuscrit *T* où on lit *Jehans li quen*[*s*] *de Braine;* la troisième chanson est anonyme dans *T*. Il s'ensuit naturellement que *Li rois Jehans* de la table de *M* y est pour »Jehan de Braine». Cette méprise est des plus faciles à expliquer. Nous voici en effet en présence du plus ancien exemple de la confusion, presque constante jusqu'à nos jours, entre le nom de Jehan de Braine, le trouvère, et celui de Jehan de Brienne, depuis roi de Jérusalem (en 1210) et empereur de Constantinople (en 1231) [1]: d'abord Jehan de Braine est devenu Jehan de Brienne, qui a ensuite été remplacé par la formule synonyme Le roi Jehan. L'autre rubrique, celle de *Li quens de Couci* est, nous le savons déjà, une leçon corrompue pour »Li quens de Rouci». Dans sa rédaction primitive et correcte, la table du manuscrit dont nous parlons a donc réuni, dans un seul endroit, des œuvres de Jehan de Braine et du comte de Rouci. Il y a lieu, croyons-nous, de ne pas regarder comme dû au hasard ce voisinage dont nous allons tâcher de trouver les causes réelles.

Jehan de Braine [2], trouvère et auteur des chansons R. 733, 1345 et 1830, était fils de Robert II, comte de Dreux et de Braine. Depuis son mariage, en 1224, avec Alix, petite-fille et héritière de Guillaume V, comte de Mâcon et de Vienne, il

[1] Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1779.

[2] Voir le P. Anselme, *o. c.*, p. 207, et Mas Latrie, *o. c.*, col. 1632.

porta le titre de comte de Mâcon et de Vienne. Parti en 1239 pour la Terre-Sainte, il y trouva la mort. Le comte Jehan II de Rouci ayant épousé, comme nous l'avons vu, Isabelle de Dreux, fille de ce même Robert II, comte de Dreux et de Braine, qui était le père de Jehan de Braine, les deux seigneurs dont nous parlons étaient donc beaux-frères. Mais ce n'est pas là le seul lien qui les unissait: ils n'étaient pas seulement de proches parents, ils étaient aussi de proches voisins. Rappelons-nous que Rouci est situé dans le département de l'Aisne, arr. Laon, cant. Neufchâtel. Braine est l'actuel Braisne-sur-Vesle, chef-lieu de canton du même département, arr. Soissons, à peu de distance de Rouci. Leur qualité de contemporains, étroitement apparentés et habitant le même pays, a valu à ces deux trouvères d'être rapprochés l'un de l'autre dans l'esprit des gens en général, et voilà pourquoi un ancien collectionneur de chansons, en les transcrivant dans son volume et en les rangeant, a trouvé tout naturel de mettre ensemble les œuvres de Jehan de Braine et de Jehan de Rouci. Telle a été leur place dès l'origine, et cet arrangement a été maintenu par le copiste de la table de notre manuscrit *M*, évidemment sans qu'il eût su la cause de cette juxtaposition, puisqu'il a modifié et déformé l'un et l'autre nom. Pour conclure: on ne saurait plus mettre en doute l'identité de l'auteur de la chanson R. 430 et du comte Jehan II de Rouci; le proche voisinage constaté des deux beaux-frères et tout ce qui s'y rattache en donnent la certitude.

Mais la rubrique de R. 430 n'est pas le seul endroit où on trouve, dans les manuscrits littéraires du moyen âge, la mention de Jehan II de Rouci. C'est encore à lui que fait allusion un passage du *Roman de la Violette*[1] que nous allons citer. Dans le tournoi de Montargis que décrit longuement l'auteur de ce roman, figure, entre autres, un groupe de neuf chevaliers, amis de Gérart de Nevers, le héros principal. Ces chevaliers se rendent au lieu du tournoi, et nous lisons:

---

[1] Voir o. *c.* de D. L. Buffum, p. LX—LXI et 236, v. 5912—16.

De cha vint li quens de Montfort;
En sa route ot maint escu fort:
Cil de Bretaigne et cil de Braine,
Cil de Rouci, qui molt se painne
D'avoir los d'armes et de pris, etc.

On sait que le poète a introduit comme comparses dans son roman plusieurs des plus fameux chevaliers de l'époque. Comme le *Roman de la Violette* date d'environ 1228, rien ne semble plus simple que d'identifier les personnages dont nous venons de lire les titres: on n'a qu'à les chercher parmi les contemporains de l'auteur. Par *cil de Rouci*, c'est-à-dire le comte de Rouci, car *cil* se réfère aux mots *li quens* du premier des vers cités, le poète indique donc certainement Jehan II de Rouci, étant donné que celui-ci était comte de Rouci de 1212 à 1251. Par *cil de Bretaigne* il entend Pierre surnommé Mauclerc, comte de Bretagne de 1213 à 1237, et par *cil de Braine*, c.-à-d. le comte de Braine, Robert III, dit Gastebled, comte de Dreux et de Braine de 1218 à 1234. Tous les deux étaient fils de Robert II, comte de Dreux et de Braine, et par conséquent frères de Jehan de Braine et beaux-frères de Jehan II de Rouci.[1] Chose curieuse, nous venons de voir un peu plus haut le comte de Rouci mis en connexion avec Jehan de Braine, ici ce même personnage se présente en compagnie de deux frères de celui-ci. Cette constatation n'est du moins pas faite pour affaiblir notre argumentation en faveur du comte de Rouci comme auteur de la chanson R. 430. Elle dénote de bonnes relations d'amitié entre lui et ses beaux-frères et nous donne en même temps une idée nette de la haute position sociale de ce comte, intime avec les membres d'une des familles les plus distinguées du royaume. Grâce au passage examiné, nous avons enfin acquis une notion plus complète du comte de Rouci encore à un autre égard: nous avons appris qu'il n'était pas seulement un trouvère plus ou moins renommé, mais qu'il comptait, de plus, parmi les chevaliers les plus illustres de son époque.

[1] Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1573 et 1593.

Avant de finir notre étude, nous avons à aborder encore un détail important, à savoir l'identification des personnages auxquels le comte de Rouci envoie sa chanson, qu'il adresse en effet, dans deux envois conservés seulement dans le manuscrit *U*, à *Hanri de Lusanborc* et au *conte de Lous.*

Le premier de ces destinataires est, avec son prénom significatif, facilement identifié. Le poète ne peut avoir en vue que Henri III, dit le Grand et le Blond, comte de Luxembourg de 1226 à 1281.[1] Son père Waleran, marquis d'Arlon, était devenu comte de Luxembourg en 1214 en épousant Ermensette, fille de Henri II, dit l'Aveugle, comte de Luxembourg de 1136 à 1196. Ermensette avait d'abord, en 1196, porté le comté de Luxembourg à son premier mari, Thibaut de Bar, qui régna jusqu'au 12 février 1214, date de sa mort. Après la mort de Waleran, en 1226, Henri III lui succéda dans le comté, d'abord sous la régence de sa mère. Sa vie était remplie de guerres et de luttes. C'est aussi sa qualité de vaillant chevalier qui lui vaut d'être mentionné par Jacques Bretel, l'auteur du *Tournoi de Chauvency*[2], qui, à deux endroits (v. 145 ss. et 1885), rappelle la prouesse de »Blondel de Luxembourg». Dans la chanson R. 267, l'auteur anonyme fait allusion à sa conquête de Namur, en 1258, et dans R. 1522, le poète, qui est le comte Thibaut II de Bar, son propre beau-frère, alors prisonnier dans l'Empire, le sollicite de venir le secourir les armes à la main.[3] Il se rendit, en 1271, en Terre-Sainte; rentré après une absence de deux ans, il mourut le 24 décembre 1281. Par sa femme Marguerite, fille de Henri II, comte de Bar (mort en 1239 près de Gaza) et de Philipe de Dreux, la sœur d'Isabelle de Dreux,

---

[1] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, 1787, p. 113, le P. Anselme, *o. c.*, p. 207, et le *Répertoire* d'Ulysse Chevalier.

[2] Voir Maurice Delbouille, *Jacques Bretel, Le tournoi de Chauvency*, dans *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Liége*, 1932, t. XLIX, p. 7 et 61.

[3] Voir mon ouvrage *Onomastique des trouvères*, dans *Annales Academiae scientiarum fennicae*, B XXX, I, Helsinki, 1934, *s. v.* Contesse, Marchis (mon frere le) et Henri (conte).

femme du comte Jehan II de Rouci, il était uni par d'étroits liens de parenté au comte de Rouci: Isabelle de Rouci était la tante de Marguerite de Luxembourg, et le comte de Rouci par conséquent en quelque sorte oncle du comte et de la comtesse de Luxembourg. La différence d'âge entre le comte de Rouci et le comte de Luxembourg n'était pourtant pas bien grande, le premier étant né vers 1205, le dernier vers 1217.

Maintenant c'est au comte de Lous d'attirer notre attention. Avant d'entamer l'essai d'identification de ce second destinataire, il est nécessaire de tâcher de dater le mieux possible la chanson R. 430. Nous venons de voir que le comte de Rouci a adressé sa chanson en premier lieu au comte Henri III de Luxembourg. Or, on doit, croyons-nous, considérer comme certain que, pour pouvoir être choisi comme destinataire par un trouvère, il faut en général avoir atteint l'âge adulte. Si, comme nous l'avons dit déjà, Henri III était né vers 1217, ce n'est donc probablement pas avant une vingtaine d'années plus tard, c.-à-d. vers 1237, qu'il atteignit l'âge d'être digne d'un tel honneur. Ainsi nous avons obtenu comme terminus a quo pour la composition de la chanson en question une époque avoisinant l'année 1237, le terminus ad quem en est 1251, date de la mort du comte de Rouci, et rien ne nous empêche donc plus de poursuivre nos recherches. *Lous* de notre texte correspond à Looz ou Loss, comté du pays de Liége dans la province de Limbourg en Belgique. Vers 1237, c'était Arnoul IV qui remplissait les fonctions de comte de Loss.[1] Fils de Louis III, comte de Loss dès le 20 septembre 1221 au plus tard, Arnould IV régnait déjà en 1227. Il prit part en 1234, sur les instances du pape Grégoire IX, à la croisade dirigée contre les Stadings, nom donné à des sectaires manichéens du diocèse de Brême. On mentionne sa passion

[1] Voir *Art de vérifier les dates*, *l. c.*, p. 132 ss., et *Biographie nationale, publiée par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, t. I, Bruxelles, 1866.

pour les joutes brillantes ainsi que son caractère loyal qui lui valut la haute estime des grands seigneurs, ses voisins, qui plus d'une fois le prièrent de remplir le rôle d'arbitre entre eux. En 1229 il avait pris pour femme Jeanne, fille de Louis, comte de Chiny, qui lui apporta en dot le comté de Chiny et d'autres terres. Il vivait encore le 24 novembre 1272.

Toutes les dates s'accordant parfaitement, il n'y a pas de doute sur le résultat de notre identification des destinataires. Ceux-ci n'étaient, d'ailleurs, nullement inconnus l'un à l'autre. Un lien qui unissait Arnoul de Loss et Henri de Luxembourg était d'abord le voisinage de leurs terres, et que ces seigneurs étaient de bons amis semble formellement prouvé par un fait dont nous allons rendre compte. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de parler encore une fois de la chanson R. 1522. L'auteur, le comte Thibaut II de Bar, y fait appel à ses amis; il a été fait prisonnier et c'est de sa prison qu'il leur adresse une prière versifiée de le tirer d'embarras. Parmi ces amis se trouve, nous le savons déjà, le comte Henri de Luxembourg, mais il s'y trouve aussi Arnoul de Loss.[1] Tous deux amis du comte de Bar, ils étaient sans doute eux-mêmes des amis.

Nous avons constaté plus haut les relations amicales qui existaient entre l'auteur de la chanson et le comte de Luxembourg. Qu'il a dû en exister de pareilles entre Jehan de Rouci et Arnoul de Loss, quoiqu'ils ne fussent pas de proches parents, est évident déjà parce que celui-là a choisi le comte de Loss comme l'un des destinataires de sa chanson. Il serait cependant intéressant de pouvoir trouver, en guise de confirmation, dans un autre texte une allusion à l'amitié de ces deux seigneurs. Nous croyons en effet en avoir trouvé une: qu'on veuille bien nous faire grâce des longues démonstrations qui sont nécessaires pour vérifier cette assertion. Il nous faut commencer par discuter quelques passages peu clairs se trouvant dans le *Roman de la Violette* et le *Roman de Guillaume de Dole*.[2]

[1] Voir *l'Onomastique des trouvères, s. v.* Thibaut conte de Bar.

[2] Nous nous servons des éditions déjà citées de Douglas Labaree Buffum et de G. Servois.

Lors d'une fête donnée par le duc de Metz en l'honneur du héros du *Roman de la Violette*, Gerart de Nevers, arrive un messager du comte d'Alos (v. 5730) pour inviter tous les chevaliers assemblés à prendre part à un grand tournoi, à Montargis, du côté du comte de Montfort qui en était l'un des organisateurs et y voulait réunir tous ses amis. Vient ensuite le comte d'Alos lui-même (v. 5800) qui, avec ses gens, était justement en route pour ce même tournoi. Celui-ci, qui est présenté comme parent de Gerart de Nevers, — c'est ainsi que nous entendons le v. 5806: *Li quens, qui Gerart apartient* —, insiste tout particulièrement pour que ce dernier assiste avec les autres aux joutes. Disons, avant de continuer, que M. Buffum par *Alos* entend Alost, ancien fief de la Flandre et actuellement ville de Belgique, ch.-l. d'arr. de la Flandre-Orientale, sur la Dendre.

Or, le *Roman de la Violette* nous a été transmis par quatre manuscrits, que M. Buffum désigne par les sigles *A*, *B*, *C* et *D*. Si nous examinons de près les vers de ce texte où se trouvent le nom du comte que l'éditeur appelle comte d'Alost, voici ce que nous voyons. Au v. 5730 *Che vous mande li quens d'Alos* (: . . . *pris et los*), trois sur quatre manuscrits, à savoir *B*, *C* et *D*, portent *de Los* (*D* écrit *de Loz*), et seulement *A* a *d'Alos*, et au v. 5800 *Vint li quens d'Alos et sa gent*, qui est omis dans *B* et dans *C*, c'est encore *A* qui porte *d'Alos*, tandis que *D* a *de Lost*. M. Buffum nous apprend (p. IX) que les manuscrits *B* et *C*, très apparentés, formant un groupe, le témoignage de ces deux manuscrits équivaut à un seul, et c'est ainsi que nous avons, au v. 5730, deux voix pour *li quens de Los*, contre une seule pour *li quens d'Alos;* le v. 5800 qui manque malheureusement dans *B* et *C* et où les voix s'entrebalancent, laisse la question indécise. Somme toute, on peut donc dire que les leçons des manuscrits parlent en faveur du nom de *Los*. *Los*, et non pas *Alos*, semble donc avoir été la leçon de l'original, mais, pour ne pas risquer de tirer des conclusions trop précipitées, continuons encore nos recherches.

On sait que le *Roman de Guillaume de Dole* a été, à bien des égards, le modèle de l'auteur du *Roman de la Violette* qui

lui a emprunté maint motif. Pour ce qui est du nom du comte d'Alost, il est justement, selon M. Buffum (p. LIX), un emprunt à ce roman. Il est donc dans notre intérêt de passer en revue les passages respectifs de ce texte — ils sont au nombre de trois — pour tâcher de démêler quelle a été la forme qu'y a revêtu primitivement le nom en question. En le faisant nous n'aurons le secours d'aucune variante, le *Roman de Guillaume de Dole* n'ayant été conservé que dans un seul manuscrit.

Premièrement il faut nous arrêter au v. 2377 *Un vallez le conte de Los* (: *Qui de chanter avoit le los*). Voici le fait que raconte le poète à cet endroit. Nous sommes à la veille du tournoi de Saint-Trond, ville de Belgique dans la province de Limbourg, arr. de Hasselt, à environ douze kilomètres de Looz. Dans la ville même, au château, on célèbre la fête de saint Georges, le patron de la chevalerie, et on se divertit entre autres à entendre chanter des chansons diverses. C'est *Galeran de Lamborc*, c.-à-d. Waleran de Limbourg, fils du duc de Limbourg et plus tard duc lui-même, qui se met à chanter le premier, suit *li fils le conte de Tré* (v. 2367) dont la patrie était Tref, le T r a j e c t u m a d M o s a m des anciens, devenu Maas-Trecht, Maastricht, c.-à-d. Maëstricht, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur les deux rives de la Meuse, à vingt-cinq kilomètres de Looz. Le troisième chanteur est, c'est ce que dit le v. 2377 cité plus haut, un des pages du *comte de Los*. Il n'y a là rien à changer. C'est bien le page du comte de Loss dont il s'agit ici. Le nom d'Alost n'a rien à voir dans ce milieu-là. Les trois jeunes gens qui lors de la fête au château ouvrent la série des chansons, ne sont pas là réunis par un pur hasard. Ils constituent un groupe voulu: représentants du pays avoisinant la ville de Saint-Trond où étaient assemblés les jouteurs arrivés de tous côtés, ils ont, pensons-nous, la mission de faire, pour ainsi dire, les honneurs au nom du pays en commençant le divertissement des hôtes.

Le second vers que nous devons examiner est le v. 2599: *L'emperere et li quens d'Aloz*. Avant de nous prononcer sur ce passage, écoutons ce que dit (p. XLVI—XLVII) G. Servois

à ce propos. Il a beaucoup d'objections à faire contre l'apparition, dans *Guillaume de Dole*, d'un comte d'Alost; il met même sérieusement en doute l'existence d'un tel titre. Voici comment s'explique le savant éditeur: »A l'époque où l'auteur écrivait, il n'était plus de comté d'Alost, s'il y en eut jamais un: la terre d'Alost appartenait à Philippe, marquis de Namur, auquel son père Baudouin VIII, comte de Flandre, l'avait donnée en 1194 ou 1195. Philippe, ce semble, n'a point porté le titre de comte d'Alost, non plus d'ailleurs que ses deux prédécesseurs immédiats, Baudouin VIII et, avant Baudouin, Philippe d'Alsace, qui hérita d'Alost en 1166 et devint comte de Flandre en 1168. Il faut remonter jusqu'au delà de 1166 pour faire la rencontre de la qualification de comte au profit des seigneurs d'Alost; encore la trouvera-t-on en divers documents de valeur secondaire, et non dans les actes émanant d'eux.» Voilà qu'on comprend que la justesse de la qualification du v. 2599 cité ci-dessus est déjà bien sujette à caution. Nous sommes heureux de croire pouvoir y ajouter un argument de plus qui fera disparaître, espérons-nous, toute hésitation possible. Dans le passage en question l'auteur, en racontant les péripéties du tournoi même de Saint-Trond, nous montre l'empereur d'Allemagne et le comte d'Alost s'avançant l'un à côté de l'autre, en amis. Or, c'est chose connue que les comtes de Flandre, pendant tout le moyen âge, étaient vassaux des rois de France. Alost étant un fief appartenant aux comtes de Flandre et situé dans la Flandre même, on a quelque peine à comprendre comment le seigneur d'Alost eût pu se trouver ici en compagnie de l'empereur d'Allemagne. Toutes les objections tombent, bien au contraire, si l'on met à sa place le comte de Loss. Celui-là était vassal de l'Empire et se trouve ici naturellement du côté de l'empereur. En même temps sont éliminées les difficultés chronologiques indiquées par G. Servois, et il n'y a plus de doute à l'égard du titre de comte. Notre vers doit donc être corrigé, et il faut lire: *L'emperere et li quens de Loz*.[1]

[1] Cette même correction a été introduite dans *Jean Renart, Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, édité par Rita

Finalement nous avons à nous occuper du v. 2693. Imprimons ici, pour plus de clarté, ce vers dans son contexte (v. 2691—2694). Le poète raconte un épisode du tournoi:

> Nus nes puet percier ne desjoindre,
> Si se tienent serré et clos
> Cil chevalier devers Alos,
> Cil Walencort et cil Baillués.

Traduction: Personne ne peut percer ni rompre leurs rangs (c.-à-d. ceux des compagnons de Guillaume de Dole), et les chevaliers venant d'Alost, ceux de Walencort et ceux de Baillués tiennent leurs rangs serrés et clos. — *Walencort* est pour Walincourt, commune du département du Nord, arr. Cambrai, et *Baillués* correspond à Bailleul dans le même département, arr. Hazebrouck, ch.-l. de cant. A la rigueur on pourrait garder ici Alost et penser que les chevaliers de cette localité et ceux de deux localités du département du Nord combattaient côte à côte. Mais, il faut l'avouer, nous préférerions de beaucoup pouvoir lire Loos pour Alos et entendre par ce nom Loos, commune du département du Nord, arr. Lille. Cette correction admise, la composition du groupe combattant ensemble en rangs serrés deviendrait plus homogène, tous les chevaliers étant de contrées très voisines, et on n'aurait qu'à remplacer, au v. 2693, Alos par Loos sans faire d'autres changements, car le nom de cette localité se prononce en deux syllabes.

Voilà enfin achevée l'étude que nous nous étions proposé de faire de quelques passages du *Roman de Guillaume de Dole.* Elle a donné pour résultat qu'il n'a été question, originaire-

---

Lejeune, Paris, 1936, p. 61, v. 2608. Ce n'est qu'en revisant les épreuves de notre article que nous avons eu connaissance de cet ouvrage. L'éditrice y renvoie (p. 180) pour le vers en question aux pages 112—113 de son travail antérieur: Rita Lejeune-Dehousse, *L'œuvre de Jean Renart*, Paris—Liège, 1935, *Bibl. de la Faculté de Philos. et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. LXI (Livre II, Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, p. 35—144), mais ce livre n'a pas été à notre disposition.

ment, à nul endroit de ce poème, d'un comte d'Alost, mais uniquement d'un comte de Loss. Nous sommes donc autorisé à supposer que c'est le cas aussi pour le *Roman de la Violette*. On se souvient d'ailleurs que déjà notre examen de ce dernier roman a fait voir, dans les manuscrits conservés, une préférence pour la leçon de Loss, et c'est ainsi que rien ne nous empêche de lire, de la manière suivante, le vers 5730: *Che vous mande li quens de Los*, et le vers 5800: *Vint li quens de Los et sa gent* (pour *li quens d'Alos*, dans les deux vers). On est d'autant plus autorisé à introduire cette rectification qu'à l'endroit même où, manifestement, l'emprunt a eu lieu, même la seule copie parvenue jusqu'à nos jours du *Roman de Guillaume de Dole* porte en effet *le conte de Los*. Nous allons nous expliquer plus clairement. Le passage que nous avons en vue est celui de la scène, que nous connaissons déjà, où chanta pour le divertissement des gens réunis en l'honneur de saint Georges, patron des chevaliers, un *vallez le conte de Los, qui de chanter avoit le los* (v. 2377—78) — ce sont bien là les propres termes du poète. Dans le *Roman de la Violette*, le nom du comte de Loss apparaît, comme nous le savons, deux fois: d'abord arrive un messager de ce comte et puis, peu de temps après, il vient lui-même. Là il n'y a pas encore de ressemblance indiquant un emprunt. Mais en examinant de plus près le texte, on trouve des rapports tout à fait convainquants avec le plus ancien roman. Voyons un peu ce qui en est. Pendant que tout le monde, au château du duc de Metz, est en train de s'émerveiller des vicissitudes subies par Gerart de Nevers, entre dans la salle, en hâte, *uns varlés* (v. 5716) tout en chantant à voix claire une chanson dont les deux premiers vers sont cités par l'auteur du roman. Ce n'est qu'après avoir chanté la chanson jusqu'au bout qu'il salue les assistants et dit son message. Le parallèle est complet: ici *uns varlés* du comte de Loss, là *un vallez le conte de Los*, et tous les deux entrent en scène en chantant une chanson. Il faut insister sur le détail que voici: le jeune page a un message important à débiter, mais il se donne tout de même le temps nécessaire pour chanter une chanson. Le chant qui dans

le *Roman de Guillaume de Dole* est tout à fait justifié (voir ci-dessus, p. 275), est dans le roman plus récent non seulement déplacé mais peu conforme aux règles de la courtoisie, puisque le jeune homme ne salue l'assistance qu'après avoir chanté. Cette particularité est bien intéressante et montre clairement qu'il s'agit ici d'un emprunt fait plus ou moins mécaniquement.[1]

Voilà donc dûment constaté qu'il s'agit bien, dans le *Roman de la Violette*, d'un comte de Loss, et il est temps, après cette longue digression, de revenir à notre sujet. Nous avions voulu trouver, s'il était possible, des traces de relations amicales entre le comte Jehan II de Rouci et Arnoul IV, comte de Loss. Or, le comte de Loss que vise l'auteur de ce roman datant d'environ 1228, ne peut être que Arnoul IV qui régna déjà en 1227 et mourut après le 24 novembre 1272. Ce même personnage est, dans le roman, intimement lié avec le comte de Montfort — nous avons vu (ci-dessus p. 270) son zèle, quand il s'agit d'engager les chevaliers à prendre part au tournoi de Montargis du côté de ce comte —, et ses rapports avec son «parent» Gerart de Nevers ne sont pas moins intimes. Plus haut (p. 270), nous avons cité un passage du *Roman de la Violette* d'où il résulte que le comte de Rouci appartenait à la *route*, c.-à-d. à la troupe, à la compagnie de ce même comte de Montfort, et comme c'est justement pour la cause de Gerart de Nevers que combattent ce comte et les chevaliers de sa troupe, nous voyons clairement quels liens amicaux devaient unir le comte de Rouci à Gérart de Nevers. Ayant ainsi des amis communs et combattant tous les deux au même tournoi,

[1] Disons-le en passant, l'éditeur du *Roman de la Violette*, M. Buffum, en parlant du nom d'*Alos*, se borne à indiquer (p. LIX): »nom emprunté à la Rose», sans prouver d'aucune manière le bien fondé de cette simple assertion. — Saisissons l'occasion de donner ici une explication de la confusion, fréquente dans les manuscrits, des noms de Loos et d'Alos(t): nous pensons que, comme notion purement géographique, les copistes en général étaient plus au courant du nom d'Alos que de celui de Loss, cette localité ne se trouvant même pas en territoire français (voir p. 276).

il s'ensuit que le comte de Loss et le comte de Rouci étaient eux-mêmes des compagnons d'armes et des amis. A qui voudrait faire ici l'objection que ce groupement des chevaliers sur lequel nous nous sommes appuyé pour démontrer l'amitié des deux comtes en question n'est que trop arbitraire et tout à fait sujet aux caprices de l'auteur du roman, nous répliquons que l'auteur, en introduisant, comme comparses, des grands seigneurs contemporains et encore vivants, n'aura pas pu faire ses groupements sans avoir égard à l'état de choses établi et aux faits connus: il y aurait eu mainte raison, entre autres la crainte de se couvrir de ridicule comme un ignorant. Nous croyons donc avoir réussi dans notre essai de trouver dans une source nouvelle des preuves des relations amicales des deux comtes Jehan II de Rouci et Arnoul IV de Loss.

Nous avons fait de notre mieux pour examiner, sous tous les aspects, les problèmes que suscite la chanson R. 430. Résumons ici brièvement le résultat auquel ont abouti nos recherches: la chanson R. 430 a été composée, peu après 1237, par Jehan II, comte de Rouci de 1212 à 1251, qui a choisi comme destinataires d'abord son proche parent Henri III, dit le Grand et le Blond, comte de Luxembourg de 1226 à 1281, et, puis, son ami Arnoul IV, comte de Loss de 1227, au plus tard, à environ 1272. La concordance parfaite de tous les faits qui se sont présentés pendant le cours de notre examen nous autorise à croire à la justesse de ces conclusions.

Chanson de Jehan II, comte de Rouci
De joli cuer anamoré

(R. 430)

Manuscrits: *C*, fol. 59v^0 (Brakelmann, *Archiv*, XLII, p. 278): *K*, fol. 138 (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *N*, fol. 80 c; *P*, fol. 180 d; *T*, fol. 129 r^0; *U*, fol. 101 v^0 (fac-similé p. p. la Société des anc. textes); *V*, fol. 83 d; *X*, fol. 95 b. — La musique est notée dans *KNPTVX*.

Éditions: [de La Borde], *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. II, 1780, p. 182; [P. R. Auguis], *Les Poètes françois depuis le XII^e siècle*, t. II, 1824, p. 30; P. Tarbé, *Les chansonniers*

de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles, Reims, 1850, p. 108; K. Hofmann, *Eine Anzahl altfranzösischer lyrischer Gedichte aus dem Berner Codex 389*, dans les *Sitzungsberichte der Königl. bayer. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1867, t. II, p. 196. Ces anciennes éditions, ne se basant chacune que sur un seul manuscrit, ne sont pas des éditions critiques.

VERSIFICATION: 8 a b a b a a b. *Coblas doblas* (2 + 2 + 1; é ai; ent u; ir oir). Il n'y a pas moins de trois envois, donnés par *U* seul, tous sont de trois vers et reproduisent les rimes des trois derniers vers du couplet V. Le couplet V manque dans *CT*, ainsi que les deux derniers vers du couplet IV. Nous avons gardé dans notre texte, aux v. 19—20 du couplet III, la rime *a* en *-ans* pour *-ant*, vu qu'elle se retrouve dans tous les manuscrits; mais l'original portait sans doute, au lieu des pluriels *mains fins amans iriés . . . liés et joians:*

> Mais Pitiés, qui maint fin amant
> Irié a fait lié et joiant, . . .

R. 130 a été le modèle de la chanson anonyme R. 135 (p. p. Edw. Järnström et Arthur Långfors, *Recueil de chansons pieuses du XIII^e siècle*, II, Helsinki, 1927, p. 154), et, selon M. H. Spanke (p. 96 de l'article cité ci-dessus p. 264, à la note), de la chanson anonyme R. 2033 (p. p. A. Jeanroy et A. Långfors, *Chansons satiriques et bachiques du XIII^e siècle*, Paris, 1921, p. 36).

AUTEUR: Rubrique de *C: Li cuens de Coucit;* de la table de *M: Li quens de Couci;* de *T: Li cuens de Rousi;* de *KNX: Moniot d'Arraz.*

DESTINATAIRES: *Hanris de Lusanborc* et *Cuens de Lous.* Voir ci-dessus, p. 271.

Nous suivons la graphie de *U*, le seul manuscrit complet.

I De joli cuer anamoré
Chansonnete conmanserai
Por savoir s'il vanroit a greit
Celi dont jai ne partirai,
Ains serai a sa volanteit:
Jai tant ne mi avrat greveit
Que ne mi truist amin verai.

I— 1 jolit *C;* jolif *KNPX*— 3 cil u. *U;* en gre *KT*— 4 Cele *KNPVX;* nem p. *T*— 5 en sa *C*— 6 Ne iai t. ne maurat gr. *U;* saura greuer *KNPVX*— 7 Quel ne *KNPVX;* me *C;* truisse *KNUVX;* ami *KNPTVX;* urai *U;* ami loial *V.*

II Quant son jant cors et sa biauteit
Et sa grant valour acointai,
Je la trovai si a mon gré
Que toute autre amor obliai;
Mais ne fut pas por ma santeit,
Et si cuit bien tot mon aié
Languir, que jai ne li dirai.

III Raisons me blame duremant
Et dit que ne l'ai pas creüt,
Ke d'amer si tres hautement
Ai mout mavais consoil eüt.
Mais Pitiés, qui mains fins amans
Iriés a fait liés et joians,
Dist c'ancor me serat randut.

IV Dame, se j'ain plus hautement
Que mestier ne me soit aüt,
La grant valour c'a vos apant
M'at a cest outraige emeüt,
Si vos pri merci bonement,
Car trop recroit vilainnement
Fins cuers qui bien ait esleüt.

II— 8 et son uis cler *CKNPTX;* et son cler uis *V*— 9 Et sa gr. biaute remirai *KNPVX*— 10 Lors la *CKNPTVX;* le tr. *T*— 12 Ce ne *CKNPTX;* Je nel fis *V*— 13 Car ie puis *U;* Ancois c. *CT;* croi *NPV.*

III— 15 Reson *KNPVX*— 16 di *U;* que pas ne *KNPVX;* ne la *N* - 17 Car damer *KNPVX;* Quant damer *CT;* loiaument *V* 18 A m. *U;* Ai trop *CKNTX;* Ai ie *P;* Nai ie pas bon c. *V* – 19 pitie *KNPX;* que *U;* qui les f. *KNPX;* qui ces f. *V;* qui le urais *C;* qui les urais *T*— 20 eit f. *U;* Fait estre iries *CT;* Fet i. l. bauz et i. *KNPVX*— 21 concor *NPX;* Et d. cancor mestrait *C;* rendus *U.*

IV— 22 hatement *U*— 23 mestiers *CTX*— 24 g. biaute *KNPVX;* grans beautes *T;* biaulteis *C*— 25 A si mon corage meu *CKT;* Ma si mon corage meu *PVX;* Ma si mon corage esmeu *N*— 26 Se u. *C;* proi *T;* cri m. *KNPVX;* doucement *CT*— *Les v.* 27 28 *manquent dans CT* 27 redout uilaine gent *KNPVX*— 28 Que il ne soient mescreu *KNPVX.*

V E des or mais dou departir
Est il nians, ne dou movoir,
Ne por dolour, ne por morir,
Ne por mal que mi face avoir,
Ains serai tout an li servir.
Or soit dou tout a son plaisir
De mercit atandre et avoir.

VI Hanris de Lusanborc, joïr
Poeis d'amors, se maintenir
La voleis a vostre pooir.

VII Cuens de Lous, si con je desir
A ma tres grant joie avenir,
Vos face bone Amor valoir.

VIII Et a celi cui je desir
Me dirés, chanson, sans mantir
Ke d'ansi durer n'ai pooir.

V— *Ce couplet manque dans CT. Les v.* 29—31 *se lisent ainsi dans KNPVX (leçon de K):*

Des ore mes n'est il noient (*NVX:* est il)
Du departir ne du mouvoir (*P:* De d. ne de m.)
Ne pour paine ne pour torment.

32 Que la bele me f. a. *V* — 33 touz *V;* a li *KNPVX* — 35 mecit *U;* Pour m. a. *KNPVX.*

Les envois (VI, VII, VIII) *ne se trouvent que dans U.*

HOLGER PETERSEN DYGGVE

Die Sirventes-Canzone des Bertran de Born lo filh *Un sirventes voil obrar*

(Pillet-Carstens, 81, 1 a)

Hs. a^1 527 (Bertoni, Studj di fil. rom. 8, 433); vgl. a^1, Bertoni, Nr 275.

Bei Audiau et Lavaud, Nouv. Anthol., p. 151 ist das Sirventes des jüngeren B. de Born, BGr. 81, 1, *Quan vei lo temps*, abgedruckt. In der Einleitung dazu wird dieses Gedicht aus dem Anfang des Jahres 1205 als das einzige seines Autors bezeichnet. Indes hatte schon im Jahre 1900 Bertoni in den Studi di fil. rom. 8, 433 aus dem *Codice Càmpori* (a^1) den diplomatischen Text eines zweiten Gedichtes dieses Bertran *Un sirventes voil obrar* zugänglich gemacht, das jetzt in der Bibliographie von Pillet-Carstens unter Nr 81, 1 a vermerkt ist. Schon um seines berühmten Vaters willen verdient *lo filhs d'en Bertran de Born*, wie der Verfasser in der Hs. a^1 genannt wird, dass hier nunmehr auch diese Dichtung eine kritische Bearbeitung erfahre.

Das Gedicht, v. 1 und 41 *sirventes* genannt, ist eine Sirventes-Canzone. Es besteht aus 5 achtzeiligen *coblas unisonans* und einer vierzeiligen *tornada*. Sein Schema 10 a‿b‿b‿a‿ccd‿d‿ steht bei Maus, Strophenbau, unter Nr. 535, 20. a ist *-atge*, b *-eia*, c *-is*, d *-ia*. Bau und Reimendungen scheint Bertran der Canzone des Guillem de Cabestaing Gr. 213, 7 (ed. Långfors, p. 21) entnommen zu haben, mit deren Strophen I—IV sie übereinstimmen. Gibt es doch auch Ähnlichkeiten im Sinn und Wortlaut beider Texte; vgl. bei Bertran die vv. 21—24, 26/27, 34, 36, 41/42 mit Guillems Str. III u. IV. Wiederkehrende Reimwörter sind *dis* »redete, äusserte» v. 5 und »sagte, teilte mit» v. 22, *enveia* »Sehnsucht» v. 19 und »Neid» v. 27, *assis* »festsitzend, fest» v. 21 und »gestellt, in einer Lage befindlich» v. 42 (Geleit).

Text

I Un sirventes voil obrar d'alegratge
Per esbaudir totz cels q'Amors gerreia.
Q'ieu vei de plan, si Merces no·s plaideia,
Tuit son malmis. Ja no·ls valra·n paratge,
Per qe·ls cosseil, si nu*l*s fes mal ni dis
Vas benestar d'amor, q'enmanentis
Totz los suffrens ab fina galliardia
Qe si garde*n* d'enoig e de follia.

II Ben es razos qe languisc' et enratge
Qui contradiz zo q'Amors vol qe se*i*a;
Q'*i*l vol q'om gar luec e temps; pois autreia
Al merceian zo qe qier d'agradatge.
Mas cel qi trop si ch*amja*, zo m'es vis,
Non pot aver dels fagz de paradis
Ni dels plazers q'Amors fai noig e dia
Als fiz verais, q'amon senz tricharia.

III Ja son set an q'ieu mis mon cor en gatge
En un chastel, on rics pretz segnioreia,
Si qes anc pueis no n'agui mas l'enveia,
E·l dezirer*s* m'en fes far homenatge
A leis qi·l ten e son poder assis,
Ni per aizo no·m lo rendet, ans di*s*
Q'il lo tenra per saber se·il poiria
Tolr'o emblar; mas ges non lo puesc mia!

IV Cel q'en amor a*ura* mes son coratge,
Si deu gardar qe lauzengiers non cre*i*a,
Car son vilan, enoios, plen d'enveia,

I. 5 nus — 8 garde
II. 10 qe sia — 11 Qel — 13 ch . . . (*von Bertoni zu* chamja *ergänzt*).
III. 20 dezirerz — 22 diz — 24 la p. *ursprünglich in der Hs.*
IV. 25 a mes — 26 creza.

Ni ja nul temps non dol*h*an lur dampnatge;
Anz prec ver Dieu, q*i* en la crotz fo mis,
Qe lur janglars ja no·m sia vezis
E mi s'emble de la lur compagnia
E mi don gaug e plazer de m'amia.

V Si m'aiut fes, ja per flac cor volatge
Non mi partrai da leis, vas cui sopleia
Tant douzamen mos cors, qi reverdeia
Per leis desse, ni m'en farai salvatge!
Anz l'estarai suffrentz, planz et aclis,
Tro qe Merces, qi franchamen chauzi*s*
Los merceianz segon dreg, senz bauzia,
La·m conqeira del tot e ma baillia.

VI Vai, sirventes, corrent a Flor de Lis
E digas li c'om non es miels assis
Ni plus gaillartz com ieu son, ses faillia,
Per leis qi·m jau de sa bella paria.

Übersetzung

I. Ein wohlgemutes Sirventes will ich anfertigen, um alle diejenigen zu ermutigen, denen die Minne zu schaffen macht. Sehe ich doch fürwahr, dass, wenn »Gnade« nicht vermittelt, alle übel daran sind. Keineswegs wird ihnen hohe Herkunft darin etwas nützen, weshalb ich ihnen für den Fall, dass keiner gegenüber dem, was sich in der Liebe ziemt, Übles tat oder sprach, derart zu Hilfe komme, dass ich alle Duldenden mit echter Courtoisie reichlich versehe, damit sie sich vor verdrusserregendem Benehmen und übertriebener Leidenschaft in acht nehmen.

II. Es ist ganz recht, dass vergehe und aus der Fassung

IV. 28 nuls t. non dolran — 29 qen
V. 38 chauziz
VI. 41 al flor

komme, wer sich dem widersetzt, was nach dem Wunsche der Minne zu geschehen hat; sie will nämlich, dass man Gelegenheit und Zeit berücksichtige (mit Besonnenheit vorgehe); alsdann gesteht sie dem, der um Gnade bittet, an Annehmlichkeit das zu, was er erstrebt. Aber wer zu wankelmütig ist, kann, so scheint mir, an den Gütern des Paradieses keinen Anteil haben noch an den Freuden, welche die Minne dauernd den wahrhaft Treuen gewährt, die ohne Trug lieben.

III. Es ist schon sieben Jahre her, dass ich in einem Schloss, wo hoher Wert herrscht, mein Herz verpfändete, so dass ich mich seitdem stets nur dahin sehnte, und diese Sehnsucht veranlasste mich, derjenigen zu huldigen, welche es (mein Herz) in ihrer Gewalt festhält und es mir daher nicht zurückgab, sondern sagte, sie werde es behalten, um zu erkennen, ob ich es ihr (einmal) wegnehmen oder entziehen könnte; aber dazu bin ich durchaus nicht imstande!

IV. Wer seinen Sinn der Liebe zugewandt hat, soll sich hüten, Spähern zu vertrauen; denn sie sind gemein, lästig und voll Neid, und er möge sich vorsehen, dass die von ihnen angerichteten Schäden nicht eine Zeitlang Leid verursachen. (Auch ich traue ihnen nicht.) Vielmehr bitte ich den wahrhaftigen Gott, der gekreuzigt ward, dass ihr Gerede mir nicht nahekomme und dass er mich von ihrer Gesellschaft fernhalte und mir von meiner Freundin recht viel Freude verschaffe.

V. So wahr mir Treue helfe, nie werde ich mich wegen eines schwachen, unbeständigen Herzens von *ihr* trennen, der sich mein Herz, das für sie immer aufs neue erglüht, so liebevoll zuneigt, und ich werde mich nicht scheu von ihr abwenden! Vielmehr werde ich ihr gegenüber geduldig, freimütig und ergeben bleiben, bis die »Gnade», welche diejenigen, die um Gnade flehen, auf edle Art, gerecht und ehrlich aussondert, sie völlig unter meine Botmässigkeit bringt.

VI. Sirventes, gehe rasch zu Flor de Lis und sage ihr, dass sicherlich kein Mensch in besserer Lage und vergnügter ist, als ich bin um ihretwillen, die mich durch ihr freundliches Entgegenkommen glücklich macht.

Anmerkungen

1. Das (Ende 1230 entstandene) Gedicht des B. d'Alamanon Gr. 76, 22 (ed. de Grave, Nr 1) beginnt: *Un sirventes farai ses alegratge.*

2. Wie hier, so gibt Bertran auch in Gr. 81, 1, dem *sirventes cozen* (v. v. 6), den Zweck seines Gedichtes an; er schickt dieses an den lässigen König Johann ohne Land *que·s n'avergonh.* — *esbaudir*, im Pet. Dict. nur als reflexives Verbum verzeichnet, ist hier transitiv.

3. *de plan* »fürwahr», Swb. 6, 353, 20.

5. *conselhar alcu* »secourir», Pet. Dict. — *nuls* »keiner», ohne Negation, Swb. 5, 437 a.

6. *enmanentir alcu* »j. bereichern, reichlich ausstatten»; bei P. Vidal, ed. Anglade 42, 37, ist es intr. oder refl.; vgl. Bartsch, Chr., Gl. und Pet. Dict.

7. *galliardia* »edle, feine Lebensart» (Swb. 4, 21, 8), Courtoisie.

8. *enoig* »conduite fâcheuse» (vgl. v. 10). Im Pet. Dict. stehen nur die Formen *enoi, -oc, -ueg, -ug.* — *folia* »übertriebene Leidenschaft» (vgl. v. 9).

9. Der Vers bietet ein neues Beispiel für *enratjar*, die Nebenform von *enrabïar*: vgl. Swb. 3, 25 a.

10. *seia*, das der Reim hier statt des *sia* der Hs. erfordert, belegt Mahn, Gramm. p. 217 zweimal als Reimwort.

14. *aver de* »Anspruch auf etw., Anteil an etw. haben»; vgl. afz. *avoir de* Tobler-Lommatzsch, Afz. Wörterbuch I 757, 32.

25. Zur Ergänzung der fehlenden Silbe kann man *a ura mes* statt *a mes* lesen; vgl. dazu Giraut de Bornelh-Ausg. II, p. 91 zu v. 42.

28. *doler* »causer de la douleur, faire mal», Pet. Dict.

31. Das *s'* vor *emble* ist wohl als dat. eth. anzusehen.

34. *da* »de», Pet. Dict.

36. *desse* »immer»; vgl. v. 19. Im Swb. 2, 136 b und im Pet. Dict. wird diese Bedeutung als fraglich hingestellt.

37. *plan* »freimütig»; vgl. afz. *plain* »franc» (en parlant de personnes), Godefroy.

41. *Flor de Lis* ist das *senhal* für Bertrans Geliebte; vgl. »Onomastique», p. 125, wo auch diese Stelle angegeben ist.

43. *com* nach Comparativ, Appel, Chr., p. 227 a.

44. *jauzir* »erfreuen, glücklich machen», Swb. 4, 251, 2, wo v. 42—44 zitiert sind. — *bella paria* »freundliches Entgegenkommen», Swb. 6, 78, 4.

Berlin-Lankwitz. ADOLF KOLSEN

Un antico termine di cucina

v ĕ r ū ū s t ŭ l ā r e »arrostire allo spiedo» (> fr. *brûler*, it. *abbrustolare*, ecc.)

Molte spiegazioni sono state fin qui proposte per chiarire l'origine di *br-* nelle voci fr. *brûler*, prov. *bruslar* »abbruciare», it. *abbruscare*[1] »arrostire», ant. it. *abbrustiare*[2] »abbrustolire leggermente», *abbrustolire*[3] »tostare», calabrese *abbruskjari*, *abbruškari* »abbruciacchiare, abbrustolire», *abbruskju*, *mbrušku* »puzza di bruciato» »abbruciaticcio», *abbrustulaturu* -a t ō r e »tostino», ecc., che evidentemente derivano da ū s t ŭ l ā r e. Nessuna soddisfa pienamente.

C'è chi ha voluto vedere in questo *br-* un influsso estraneo, come lo Storm, *Romania* V. 173 e il Baist, *ZRPh.* XXIV. 406,

[1] Anche *bruscare*, forme provenienti da qualche dialetto (Tommaseo) dove si ha *-šk-* < -s c l-.

[2] Da anteriore *abbruschiare*; cfr. *mastietto* per *maschietto* < m a s c ŭ l u s, ecc., che è forma toscana; »la mutazione di *skj-* in *stj-* fu, in Firenze, così generale in ogni classe, che vi si smarrì la tradizione dell'antica pronunzia», Bianchi, *AGlIt.* XIII. 176 n. 3.

[3] Per *abbrustolare*, meno comune (Tommaseo), sotto l'influsso di *arrostire* < germ. r a u s t j a n, *REW.*[3] 7098. Da quest'incrocio deriveranno le forme *abbrustire*, *abbrostire* (Tommaseo) e cfr. engad. *ustrir* »arrostire» (*REW.*[3] 9097a, s.v. ū s t ū r a).

che hanno pensato ad un incrocio con il ted. *brennen*, *brunst*, o il Nigra, *Romania* XXXI. 512, che ricorre al lat. b r ū s c u m »agarico, fungo arboreo», *REW.*[3] 1342. Tentativi di questo genere sono destinati a fallire miseramente. La diffusione della voce fa pensare piuttosto ad un'unica base latina volgare. È più nel vero chi ha voluto vedere in **brustulare* un composto di ū s t ŭ l ā r e »abbruciare».

Gravi difficoltà presenta però una base *p ĕ r ū s t ŭ l ā r e (Tommaseo) da p e r ū s t u s (p ĕ r ū r ĕ r e »bruciare dappertutto, abbruciare») per il suo valore intensivo e per la difficoltà di spiegare un'evoluzione p r- > *br-* di così vasta ragione.

Il Niedermann, *Festschrift Gauchat*, 64, ha immaginato che da un *a m b ū s t ŭ l ā r e (a m b ū s t u s, a m b ū r ĕ r e) e da un *c o m b ū s t ŭ l a r e (c o m b ū s t u s, c o m b ū r ĕ r e) sia stato estratto un *b ū s t ŭ l ā r e; bisognerebbe poi supporre una propagginazione della *r* alla seconda sillaba nel semplice a m b ū r ĕ r e, c o m b ū r ĕ r e.

Questa spiegazione è tutt'altro che impossibile, ma è riconosciuta dallo stesso Meyer-Lübke molto intricata (»ist reichlich verwickelt»).

Credo che queste difficoltà potrebbero essere superate ponendo per base dei nostri riflessi romanzi un lat. v ĕ r ū ū s t ŭ l ā r e[1] »abbruciare allo spiedo (la carne)», »arrostire allo spiedo»[2]. Si tratterebbe d'un antico termine di cucina, con un significato tecnico, che sembra conservato in alcuni riflessi italiani.

Non è la prima volta che termini di cucina acquistano una fortuna insperata, entrando nel linguaggio comune. Basti qui ricordare la storia e la diffusione del gr. [*ἧπαρ*] *συκωτόν* »fegato ingrassato con fichi», lat. [j e c u r] f ī c ā t u m, dove l'aggettivo, entrato nell'uso gastronomico, ha completamente sostituito il termine anatomico.

---

[1] Divenuto *v e r ū s t ŭ l ā r e nel linguaggio delle *popine*. Per simili composti ricorderemo a c ū p i c t ū r a, *ThLL.*, s.v.

[2] Contrapposto all'»arrostire sui carboni ardenti»: *prūnīs ūstulāre*, in uso nelle classi più povere.

Se l'ipotesi prospettata può essere accolta, è legittimo sospetto che anche il sopraselv. *brassar* e l'engad. *brasser* »arrostire» continuino un lat. v e r ū a s s ā r e[1] »arrostire allo spiedo» e non risultino, come aveva supposto il Salvioni,[2] dall'incontro di a s s ā r e col ted. *braten* »arrostire».

La relazione intima che lega lo spiedo all'arrosto trova la sua migliore espressione nello sp. *asador* »spiedo, menarrosto»< a s s ā t o r »arrostitore»[3].

Ammesse le basi v ĕ r ū ū s t ŭ l ā r e e v ĕ r ū a s s ā r e vediamo adesso come successivamente queste si riducano a **brustulare*, **brassare*, forme a cui fanno capo i riflessi romanzi. Il gruppo v + vocale + r passa spesso a *br-*; cfr. tosc. *brúcolo* < v e r r ū c a, *REW.*[3] 9241; lucch. *bráina* < v ŏ r ā g o, *REW.*[3] 9454 (accanto all'it. lett. *frana*[2]); moden. *brend* < v e r e n d u s, *REW.*[3] 9227; astur., galiz. *braña*, pg. *branha* < * v ē r ā n e a, *REW.*[3] 9215; pg. *brilhas* < v ĭ r ī l i s, *REW.*[4] 9369, ed altri. Per il francese, purtroppo, non possiamo addurre che un unico esempio sicuro *vrai* < v ē r ā t i u s, *REW.*[3] 9216a, accanto al prov. *verai*, per cui si può sempre pensare che la ē lunga sia caduta molto tardi, impedendo lo svolgimento *vr-* > *br-*. Del resto è noto che v ē r ā t i u s è una formazione relativamente recente, che s'incontra per la prima volta nelle formule merovingie (*veratius scire*), passata alla lingua del popolo dalla lingua giuridica. Come appare, dal punto di vista fonetico non insorgono obiezioni tali, che valgano a dissuaderci dal nostro tentativo etimologico. Si aggiunga che adesso si può anche ammettere una spinta esterna, che abbia favorito l'evoluzione v ĕ r- > *br-* nei riflessi romanzi.

---

[1] Cfr. *igni assāre*; *carbonibus, prunis vel furno assare.*

[2] *RendIstLomb.* XXXV. 83.

[3] Cfr. *assator· ὀπτανεύς*, *CGlLat.* II 22, 7; *ὀπτανάριος· assator* ib. II 385, 69; *asator· frixor* ib. II 568, 34.

[4] Escludiamo naturalmente l' it. e sp. *frasca*, per cui una base *v ī r a s c a, *REW.*[3] 9360 da v i r ē r e, è morfologicamente impossibile.

Ci si domanda ora: come è nato il termine culinario v ĕ r ū ū s t ŭ l ā r e, v ĕ r ū a s s ā r e? In quali condizioni venne a perdersi il significato tecnico originario di »arrostire allo spiedo»?

L'arrosto allo spiedo (ted. *Spiessbraten*) è uno dei modi più antichi noti all'uomo per cuocere la carne e frequentemente adoperato dai Romani.[1]

Molto dopo sembra siasi diffuso presso questi l'uso dello arrosto alla gratella (ted. *Rostbraten*), giacchè piuttosto tardi è attestata la voce c r a t i c ŭ l a[2] come strumento per arrostire la carne e come strumento di tortura.[3] Sintomatico è il fatto che le lingue romanze per indicare questo concetto siano ricorse al verbo germanico r a u s t j a n (> it. *arrostire*, fr. *rôtir*, prov. *raustir*, catal. *rostir*, *REW.*[3] 7098) a cui risalgono anche l'ingl. *to roast* »arrostire» e il ted. *rösten* id., connessi con *Rost* »graticola».

Ciò farebbe supporre che l'uso dell'arrosto in gratella sia penetrato dai paesi germanici nel mondo latino.

Da quanto abbiamo esposto si può concludere:

a) nessuna delle etimologie fin qui proposte per spiegare

---

[1] Cfr. v e r u: *instrumentum ferreum aut ligneum oblongum cuspidatum, cui infinguntur carnes igni torrendae*, Varr. *l.l.* IV 27.

[2] Da questa voce derivano l'it. [*graticola*], il fr. ant. *graïlle* (> ant. it. e nap. *gratiglia*, calabr. *graviggja*, sic. *gradi-*; gallur. *grail'a*), fr. mod. *gril(le)* da cui si è fatto il verbo *griller* »arrostire sulla graticola», in senso figurato »bruciare, ardere di voglia».

[3] Cfr. *fuerunt et tomacula super* c r a t i c u l a m *argenteam ferventia posita*, Petron. 31; c r a t i c u l a *cum veribus*, Mart. XIV 221; *quidquid* in c r a t i c u l a *vel in sartagine praeparatur*, Vulg. *exod.* VII 9; c r a t i c u l i s *exusta mulier*, Rufin. *hist.* V 1, 55; c r a t i c u l a *prunis substrata porci iubetur in medio*, ib. VIII 6, 3; *Laurentius in* c r a t i c u l a *flammarum igne torratur*, Ps. Aug. *serm.* 87, 2; *dum in* c r a t i c u l a *assatur*, Marcell. *med.* 33, 39; *sumen elixas . . . et in furnum mittis vel in* c r a t i c u l a m, *subassas*, Apic. VII 261; *in* c r a t i c u l a *superpositos ardēre*, Cassiod. *hist.* VI 13; *incisum bene in* c r a t i c u l a *ferrea, quae habet latas virgas, unguatur ficatum*, Anthim. 21; *de beati Laurentii* c r a t i c u l a, *in qua perustus est*, Greg. M. *epist.* III 33; e nelle glosse: c r a t i c u l a · *σχάρα, ἐσχάρα, focus*, *ThLL.* IV 1110.

l'it. *abbrustolare, abbruschiare*, fr. *brûler* soddisfa pienamente dal punto di vista fonetico e semantico, pur essendo generalmente accettata una connessione col lat. ū s t ŭ l ā r e;

b) un lat. volg. v[ĕ]r ū ū s t ŭ l ā r e »arrostire allo spiedo», derivato da una pratica abituale e quotidiana di cucina, ha potuto benissimo passare ad indicare »arrostire» > »consumare al fuoco» »bruciare», come il semplice ū s t ŭ l ā r e;

c) il nuovo verbo *r a u s t ī r e, preso in prestito dal germanico, legato forse ad una nuova usanza culinaria, ha dovuto far perdere in breve al lat. *v[ĕ]r ū s t ŭ l ā r e il significato tecnico di »arrostire (allo spiedo)», conservato solo in una parte del territorio romanzo, contribuendo all'identificazione semantica col verbo ū s t ŭ l ā r e (cf. ant fr. *brusler : usler*; calabr. *abbruškare : uškare*), sostituendo ū r ĕ r e e c r e m ā r e;

d) è verosimile che anche l'eng. *brasser* e il sopraselv. *brassar* risalgano ad un lat. *v[ĕ]r ū a s s ā r e, pur essendo queste voci suscettibili di altre spiegazioni.[1]

GIOVANNI ALESSIO

Das englische Ordinal «second»

Es ist eine auffällige Erscheinung, dass in der Reihe rein germanischer Zahlen im Englischen ein Romanismus vorkommt. Wie sollen wir diesen isolierten Romanismus unter den Numeralien erklären? Historisch liegen die Dinge folgen-

[1] Origine diversa sembra avere l'irp. *abbrodà* »abbronzare, abbrustiare» (Nittoli) da un anteriore **abbrurà*, con *r* riflessa e con successiva dissimilazione *r-d* < *r-r*, da *a b b ū r ā r e »bruciare», *REW.*³ 15; cfr. *buratum: incensum, CGlLat.* V 272, 43.

Invece il calabr. *abbilittà, abblittà, abbrittare* »abbronzare, abbrustolire, abbruciacchiare» richiede un *a d v ē l-ī t ā r e; cfr. *a d v ē l ā r e (v ē l u m) »coprire il fuoco con la cenere», *REW.*³ 214, formato come *n a s-ī t ā r e (n a s u s), *REW.*³ 5836.

dermassen. Im Altengl. haben wir *ōđer* und *æftera*, also «den anderen» und «den folgenden», beides Relationsbegriffe, bezogen auf den «ersten». Wir können diese Eigentümlichkeit nicht vom Englischen aus erfassen, sondern müssen das Phänomen in den weiteren Rahmen des Indogermanischen einspannen. Untersuchen wir dort die ersten beiden Ordinalia. «Der erste» bedeutet idg.: vorderster, frühester, ehester (gr. *πρῶτος*, lat. *primus*, got. *fruma*, ahd. *vurist*, *ērist*, ae. *forma*, *first* usw.)[1], also den, «der räumlich oder zeitlich an der Spitze steht». Für den «zweiten» haben wir idg. *anteros, einen «Komparativ» (got. *anþar*, ahd. *andar*, ae. *ōđer*, mhd. *ander*), der bekanntlich anfänglich nichts als den relativen Gegensatz ausdrückt (z. B. *dexter-sinister*)[2], die Verschiedenheit eines Genannten von einem anderen, mit dem er in Relation gesehen wird. Idg.* *pr̥-u̯os* ist so = «der, der vorne ist», **anteros* = «der, der daran ist». Das Auffällige dabei ist, dass, trotzdem die beiden ein Paar sind, **anteros* allein das Gegensatzsuffix hat (sonst *interior-exterior*, *magister-minister* u. a.), erklärlich nur daraus, dass **pr̥-u̯os* als absolute Grösse gesehen wurde. Durch die Einseitigkeit des Unterscheidungssuffixes wird das Abhängigkeitsverhältnis von **anteros* gegenüber **pr̥-u̯os* noch besonders klar. **Anteros* ist also der, der sich an den ersten sozusagen anlehnt, während der Ausdrucksgruppe, die «den zweiten» als «folgenden» u. ä. bezeichnet (gr. *δεύτερος*, lat. *secundus*, ae. *æftera*), zwar eine ähnliche Vorstellung zugrundeliegt, wobei jedoch das Dahintersein betont wird. «Der zweite» wird hier als »Nachstehender» bezeichnet, wiederum nur verständlich bei einem Denken, dem es allein auf die Unterscheidung zwischen dem, der an der Spitze, und dem, der es nicht ist, ankommt. Der zeitliche Sinn hat sich wohl erst sekundär herausgebildet. Das Ausschlaggebende ist gewiss ursprünglich nicht die zeitliche Folge, sondern die räumliche Hinter-

[1] Vgl. Brugmann-Delbrück, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen II, § 471.

[2] Vgl. Brugmann, Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen § 391, 2.

grundstellung des »zweiten». Die beiden ersten sind also nur für unser heutiges Denken Zahlwörter, der Entstehung nach sind sie es nicht, sondern bilden ein Gegensatzpaar. Vielleicht hat ihnen anfänglich überhaupt nichts als das Vorstellungspaar »Herr-Diener» zugrundegelegen, in dem ahd. *frô* steckt ja doch dieselbe Wurzel wie in *vurist*, *forma* und *vor*. Dann wäre »der zweite» entweder »der, der sich an den Herrn anlehnt» oder »der, der hinter dem Herrn kommt, ihm folgt».

Es ist wohl anzunehmen, dass die Ordinalia verhältnismässig spät gebildet wurden, sonst wären die Bezeichnungen für die beiden ersten nicht zu verstehen. Warum sollten ausgerechnet die beiden ersten anders gebildet worden sein als die übrigen Ordinalien, wenn nicht deshalb, weil man die Ordinalzählung noch nicht kannte? Die Ordinalien wurden geraume Zeit nach den Kardinalien geschaffen, nur die beiden ersten Glieder der Reihe sind alt, jedoch nicht als Ordnungszahlen, sondern ganz unabhängig von irgendwelcher Zahlidee als ein im sozialen Leben wichtiges Begriffspaar. Nach und nach entwickelte sich dann der Begriff der zeitlichen Aufeinanderfolge, des Rangmässigen, d. h. die Loslösung aus einem singulären, besonderen Verhältnis in eine allgemeine Kategorie. Damit war der Übergang in die einmal gewordene Ordinalreihe gegeben. In diesem Augenblick aber ist das zweite Glied bedroht, da »der andere» nicht mehr eindeutig bestimmt ist, jeder kann theoretisch »der andere» sein. Die Position des ersten bleibt dagegen unerschüttert. Erschwerend für die Existenz des »anderen» kommt hinzu, dass er ausserdem in dem Paar »der eine—der andere» steht. »Der andere» kann zum mindesten sowohl »der eine» wie »der andere» sein, also von zweien jeder. Dieser Sachverhalt brachte wohl lat. *alter* zu Falle, das in der Gruppe »*alter—alter*» ein ganz unpräziser Begriff ist. Es tritt seinen Platz an *secundus* ab. Wenn man dazu noch bedenkt, dass das Deutsche ebenfalls »den anderen» im Sinn von »der zweite» ausgeschaltet hat, wird man annehmen, dass *ōđer* wegen Begriffsundeutlichkeit fallen musste.

Hier aber erhebt sich gleich ein prinzipieller Widerspruch,

1) Häufig gebrauchte Wörter fallen nicht, und »*der zweite*» gehört mit »*dem ersten*» sicherlich zu der Kategorie von Gebrauchswörtern. 2) Absolute Zweideutigkeit wegen der Verwechselung mit »*the ōđer*» =»dem anderen» kommt nicht in Frage, da jedes Wort nur innerhalb eines Satzganzen lebt, und im Satzzusammenhang ist die Möglichkeit eines Missverständnisses ausgeschlossen. Beweis ist die Erhaltung der alten Wörter im Dänischen und Schwedischen. D. »*den anden*» und schw. »*den andra*» heissen noch heute »*der zweite*» und »*der andere*». Nehmen wir vorweg, das für »den folgenden» als »zweiten» dieselben Schwierigkeiten nicht bestanden, *secundus* und *δεύτερος* waren ausschliesslich auf den Ordinalsinn fixiert und haben historisch nie Bedeutungen wie »der folgende» gehabt, wenngleich es, wie z. B. *res secundae* zeigt, an vereinzelten Versuchen nicht gefehlt haben mag. [1] An diese Bildungen konnte eine Zweideutigkeit nicht herantreten und ist ja auch tatsächlich nicht herangetreten, wie das Weiterleben von *secundus* in den romanischen Sprachen und die alleinige Herrschaft des ngr. *δεύτερος* beweisen. Was nun also das Ordinal »*ander*» etc. angeht, so bietet für den, der den Ausdruck naiv verwendet, die Tatsache, dass das Wort in anderem Zusammenhang auch etwas anderes bedeutet, keine Schwierigkeit, es fällt ihm nicht einmal auf. Anderseits liegt für den k r i t i s c h Sprechenden etwas Ungenaues, Undeutliches in dem Wort. Wir können also nur von einer möglichen, nicht von einer wirklichen Zweideutigkeit reden, müssen darum die Zweideutigkeit als entscheidenden Grund für die Verdrängung von *ōđer* zurückweisen. Ich sage »entscheidend», denn wir werden sehen, dass die eben festgestellte relative, mögliche Zweideutigkeit doch eine Rolle spielt, wenn eine bestimmte Klasse einen solchen Einfluss ausübt, dass sie ein für sie nicht tragbares Wort der ganzen Sprachgemeinschaft aufzwingt. Da jede

[1] *Second to none* und frz. *à nul autre second* sind moderne Bildungen und erklären sich durch Einfluss von lat. *secundus*, als gelehrt bewusst gemachten »Partizipiums».

Sprachveränderung partiell beginnt, von einer Machtgruppe innerhalb der Gesamtheit ausgehend, so wird man prinzipiell beim Suchen nach der Entstehungsursache eines neuen Wortes nach dem Milieu fragen, in dem es gebildet wurde. Der erste Beleg für second findet sich laut NED in der Chronik von Robert of Gloucester, die kurz vor 1300 geschrieben wurde: *in the secunde yere that he verst bissop was* (5724). Das Wort ist unter dem Einfluss der politisch und kulturell herrschenden Normannen in die Sprache eingedrungen. Sein spätes Auftauchen erscheint nur auf den ersten Blick sonderbar. Die Verwendungsmöglichkeit eines Ordinalwortes ist nicht in jeder Art von Text gegeben. Es wird sich vorzüglich in Urkunden geschichtlichen Charakters finden, und die wurden zu jener Zeit nicht englisch abgefasst. Zudem ist zu bedenken, dass nach Ausweis der Texte das Eindringen der franz. Wörter verhältnismässig spät erfolgt, dass der Hauptschub erst zwischen 1250 und 1300 liegt, wie Jespersen in einer Statistik aufzeigt [1]. Es wirkten eine Reihe von Ursachen zusammen, um *other* zu verdrängen. Voraussetzung ist, was wir eben versucht haben darzulegen, dass die Gefahr des Unsicherwerdens von *other* latent vorhanden war. Die Basis des Wortes musste noch mehr erschüttert werden, als eine fremde Sprache, und zwar die Sprache einer kulturellen Oberschicht, das Altenglische überlagerte. Wie die Veränderung von Wortschatz und selbst Syntax zeigt, hat das Englische kein starkes sprachliches Rückgrat gehabt, sonst hätten wohl kaum derartig viele Französismen und Latinismen Eingang finden können. Einen entscheidend wichtigen Grund sehe ich aber in den französischen Sprachverhältnissen selbst. Im Französischen existiert *second* als gelehrte Bildung seit dem 12. Jh., während *l'autre* sozial bereits gesunken ist und in der Schriftsprache ausstirbt. In fr. *second* sind also um die Zeit der Normannenherrschaft in England diese Spannungen lebendig. Die Französisch sprechenden gebildeten Engländer übertrugen nun den dem

[1] Growth and structure of the English language, S. 92.

fr. *l'autre* anhaftenden Gefühlswert unwillkürlich auf das ihm ideenmässig entsprechende *the other*, indem sie dessen soziale Untragbarkeit aus jenem herleiteten, und dieser Umstand trieb nun die Entwickelung verstärkt zur Ausmerzung des Wortes. Der Weg war also der, dass unter den Normannen Französisch die Sprache eines jeden Engländers wurde, der als gebildet gelten wollte. Die Berührung der beiden Sprachen brachte den virulenten Keim der Undeutlichkeit in *other* zum Ausbruch, und die soziologische Situation Englands gab zugleich den Weg an, den das Englische bei der Wahl eines Ersatzwortes gehen musste. Möglicherweise spielte für die Aufnahme von *second* durch die französische Bildung vermittelter lateinischer Einfluss noch mit, den ich wegen der Schreibung *secunde* vermute, die in den ersten Belegen häufig ist. So wurde, wie ein Glied aus einer Kette, *other* aus der Reihe seiner germanischen Verwandten herausgenommen, und es kam als eigenartiger Fall einer Entlehnung *second* in die englische Ordinalreihe.

Es wäre müssig, die Frage zu stellen, warum man bei der Bildung eines neuen Ordinals nicht von der Grundzahl ausging. »Der erste» und, durch ihn gestützt, auch »der zweite» haben sich immer und überall ein Reservatrecht bewahrt, das bis in den heutigen Sprachgebrauch hinein zu verfolgen ist.[1] Die Anknüpfung an die Zahlenreihe spielt grundsätzlich keine Rolle. Hiergegen sprechen scheinbar die Verhältnisse im Deutschen und Französischen, wo die Sprache sich dieser Möglichkeit doch bemächtigt hat. Das Französische ist leicht abgetan. *Deuxième* ist eine Bildung des 14. Jahrhunderts, wurde im Zeitalter des Sprach- und Sprachgefühlzerfalls geschaffen, als das Bürgertum einen massgebenden Einfluss hatte. *Deuxième* war jedoch bis in die jüngste Zeit hinein nicht stark genug, sich absolut durchzusetzen. Littré gibt *second* als häufiger gebraucht an, erst im modernsten Französisch scheint

[1] Näheres darüber in dem Aufsatz von Spitzer, Urtümliches in romanischen Zahlwörtern ZfRPh B. 45.

deuxième die Oberhand zu bekommen[1]. Jedenfalls zeigt uns die Existenz von *second*, dass der seriale Gesichtspunkt keine Rolle spielt. Das Deutsche kennt »*den zweiten*« erst seit dem 15. Jahrh. Da das Wort zuerst im Mnld. und in einigen niederdeutschen Mundarten auftritt, vermute ich, dass es der Kaufmannssprache entstammt. Es gelangte dann durch die Handelsbeziehungen der niederländischen und niederdeutschen Städte ins Mitteldeutsche. Luther schreibt »*zweiter*«, das Nachdrucke seiner Bibel erst in »*ander*« umänderten[2]. Wenn meine Vermutung über die Herkunft von d. *zweitem* richtig ist, versteht man die Bildung von der Grundzahl aus, aber unter anderen Umständen hätte genau so gut »*anderte*«, das Abraham a Santa Clara im »Judas» gebraucht[3], Schule machen können. Ich will damit nur sagen, dass ich mich gegen die vielfach vertretene Ansicht wende, als würde bei einer Reihe von mehr als zweien eine Grundzahlbildung verwendet. Es *kann* so sein, aber ein allgemeines Prinzip lässt sich nicht aufstellen. Die Sprache hat viele Möglichkeiten, und jedesmal verfährt sie individuell.

Die Lebenskraft der alten Bezeichnungen ist jedoch sehr stark, die Wörter bleiben noch lange Zeit nach dem Auftreten ihrer Nachfolger in Funktion. Chaucer kennt noch *other*, und daneben die seit dem Frühmittelenglischen gebräuchliche Nebenform *that other*, in der Aufzählung mit *the first, the thridde, the fourthe, the fifte: That other arowe, that hurteth lesse, Was cleped, as I trowe, Simplesse.* (Romaunt of the Rose v. 953/54) *The other arowe next him bisyde It was y-cleped Vilanye* (Ibd. v. 976/77). Viel häufiger ist natürlich *secounde*. Der letzte Beleg, den das NED verzeichnet, stammt aus der Mitte des 15. Jh.: *Thre sones, the first hight Moyne, and the*

---

[1] Vgl. Brunot—Bruneau, Précis de Grammaire historique de la Langue française S. 413.

[2] Fr. Kluge, Von Luther bis Lessing[2] S. 73 ff.

[3] J. u. W. Grimm, Deutsches Wörterbuch s. v. *anderte*. Vgl. auch *anderthalb*.

tother Pendragon, and the tirde Uter. (Merlin II, 24 zit. NED s.v. *tother*). Im Frz. kommt *l'autre* nach dem frühen 13. Jh. nicht mehr vor, der letzte Beleg findet sich bei Villehardouin: *Fu premiers li marchis de Montferrat, li quens Baudoins de Flandres fu li autres, li quens Loys de Blois fu li tiers.* (Villeh. 53 zit. Littré s. v. *autre*). Im Deutschen versuchte *der ander* sich bis ins 17. Jh. hinein zu behaupten, bei Fischart, Fleming u. a. wird *der erste, der ander, der dritte gezählt* [1].

Da jedoch, wo es in einem seine Entstehung verursachenden Zweierverhältnis steht, hält sich das alte Paarwort z. T. bis auf den heutigen Tag. Es handelt sich in solchen Fällen um Wiederholung einer Gegebenheit in neuer und doch ähnlicher Form oder um ein Alternationsverhältnis, wo nur der erste und der zweite gezählt werden, der dritte aber wieder der erste ist, wo also nach Zweier*gruppen* gerechnet wird. Wiederum ist das Deutsche am konservativsten insofern, als die beiden Möglichkeiten länger allgemeinüblich waren als in den anderen Sprachen. Noch im 18. Jh. ist der erste Typus geläufig, Schiller sagt »*ein anderer Orpheus*», [2] womit nichts weiter ausgedrückt wird, als dass sich das Phänomen Orpheus wiederholt, zum zweiten und zugleich letzten Mal auftritt. Das Französische kennt den Gebrauch von *autre* im erwähnten Sinne bis zum 17. Jh.: (*il*) *parle comme un autre Elie Devant cette autre Jézabel* (Ath. II, 9); *Qu'ils cherchent dans l'Epire Une seconde Troie* (Andr. I, 230). Nach der Zahl der Beispiele jedoch zu schliessen, die sich bei Littré finden, ist *second* schon häufiger. Im Englischen haben sich die meisten Spuren erhalten in *another: give me another glass*, u. ä. und *his other self.*[3] Der zweite Typus lebt nur noch im Deutschen und Englischen,

[1] J. Grimm, Deutsche Grammatik I 2,764 u. DW s. v. *ander.*

[2] Hermann Paul, Deutsches Wörterbuch [4] s. v. *ander.* Weitere Belege bei Grimm DW s. v. *ander.*

[3] Diese Nüanze kennt schon das Altenglische: *Eft ȝelamp oper wundor* (Blickl. Homilies 219 zit. NED s. v. other 5). Doch beginnt die Sprache hier bereits unsicher zu werden und verwendet in dem Sinne = »noch einer »*additional*».

und zwar in den Ausdrücken: *am anderen Tag, anderen Tages, am anderen Morgen* (als korrespondierendes Glied zum vorhergehenden Abend) und *every other* (neben *second*) *day*. Es ist fast dasselbe Verhältnis wie in *dem einen – dem anderen*, nur dass in dem hier behandelten »anderen» neben der Zugehörigkeit zum ersten auch zugleich die zeitliche Nachfolge ausgedrückt wird. Immer handelt es sich jedoch um eine tatsächliche oder angenommene Zweiheit, wo jene Ausdrucksweise blieb, auf keinen Fall um ein Zählen von mehr als zweien. Als Enklitikon des »ersten», als der er geschaffen wurde, lebt der »andere» also, aber er lebt nur mehr ein allmählich verfallendes Altersdasein, bis er schliesslich ganz verschwunden sein wird. Dort, wo er als Zählwort ausgeschaltet wurde, wird er auch in immer weiterem Umfange als Paarausdruck ersetzt.

HANS MARCHAND

Nochmals Tipse

(S. Neuphilologische Mitteilungen, XXXVI, S. 48)

Ein philologisch interessierter Mediziner, Schulfreund aus jener österreichischen Zeit, da die Philologie noch ein zentrales Erlebnis jedes Gymnasiasten war, Dr. WALTER SCHILLER in Wien, schreibt mir das Folgende:

»Zu *Tipse* würde ich bemerken: in Wien gibt es heute nur noch »Maschinschreiberinnen», die spaltenweise in den Inseratenteilen der Tageszeitungen Stellen suchen; ebenso bieten sich »Maschinschreibbureaus» an, die Abschriften in »Maschinschrift» gegen mässiges Honorar anfertigen. Ich glaube, dass diese Wörter endgiltig im Sprachgebrauch stabilisiert sind. Vor ein paar Jahren hat man noch Briefe »getippt» und Manuskripte »abgetippt». Das ist endgiltig vorbei, — so wie man noch vor 10 Jahren statt *photographieren* »knipsen» gesagt hat und die illustrierten Wochenblätter Momentaufnahmen als »Knipsbilder» reproduziert haben und heute der Sinn dieser Ausdrücke kaum mehr verstanden würde. Ich glaube, dass

derartige Bildungen in Wien irgendwie als norddeutsch empfunden und aus diesem Grunde unnachsichtlich ausgerottet werden. Wörter mit *-epp-* und *-ipp-* haben für Wiener Ohren etwas unangenehm Schnappendes oder Klappendes, das man nach Möglichkeit vermeidet. Der *Teppich* wird zum »Tehbich» und selbst das onomatopoetische *scheppern* wird heute immer mehr als *schehbern* ausgesprochen. In der Schriftsprache verwendet man *Stiege* statt *Treppe* und *verwandt* statt *versippt* (*versippt* habe ich im Weltkrieg häufig von deutschen, namentlich von preussischen Offizieren gehört, *Sippe* scheint eine Errungenschaft der letzten Jahre zu sein). Sogar *Lippe* wird vermieden; ich habe mich oft in der chirurgischen Ambulanz gewundert, dass eine Verletzung immer nur *obn an der Pappn* oder *obn am Mäu* (Maul) sitzt, niemals an der *Lippe*. Derartige Wörter mit *-epp-* oder *-ipp-* haben offenbar einen preussischen Beiklang, siehe oder besser höre *Strippe*, *Nepper*, *Schippe*, — und den mag man hier nicht.

»Ich glaube, dass bei der Bildung von *Tipse* nicht nur *Schickse* sondern auch *Hexe* und *Nixe* mitgewirkt hat. Beide Wörter werden ja vom Sprachgefühl als *Heck- se* und *Nick- se* empfunden, — bei *Heckse* wirkt noch der auch ausserhalb des Märchens verständliche *Heckpfennig* und bei *Nickse* der *Nöck* (in der verbreiteten und beliebten Ballade von Löwe und Kopisch) mit. Im Rheingold heissen die Rheintöchter, die ja Wassernixen sind, »niedliche Nicker» und im Wiener Dialekt giebt es noch den boshaften »Niegel», der ursprünglich eine Art Puck war. Bei der Angleichung von *Tipse* an *Nixe* kommt auch noch der Berliner Sprachgebrauch von *Nixe* im Sinne eines jungen Mädchens von primär leichter, sekundär aber erschwerter Zugänglichkeit (siehe den Schundroman »Nixchen» von Hans von Kahlenberg, der eine phantastische Verbreitung erreicht hat) dazu, womit eine Angleichung an die Stellung, die manche diktierenden Männer ihrer Tipse zudiktieren, gegeben war. Vielleicht hat auch der Anklang an das norddeutsche *Weibse* mitgeholfen. In Wien sagt man *Wepse* statt *Wespe* und in der alten Armee hat es regelmässig statt *Hündin Huntse-Hunze* geheissen, — eine richtige Analogiebildung zu *Katze*, das als Femininum von *Kater* als *Katse* empfunden wurde.»

Ein Berliner Freund bezeichnet das Wort *Tipse* als lange vor 1929 in Berlin gebräuchlich und fährt fort:

»'Kebse' liegt ganz bestimmt ausserhalb des Wörterbuches jener smarten Bankmenschen, die 'Tipse' schufen, denn diese

Leute, ob arisch oder nichtarisch, lesen keine Bibel. Ich habe das Wort 'Kebse' noch niemals ausser in Bibelzitaten gehört. Es ist in Deutschland heute durch 'Verhältnis' ersetzt.»

Endlich erwähnt er ein Synonymum von *Tipse* im amerikanischen Slang: *private property.*

Istanbul. LEO SPITZER

Flaubert et Baudelaire et les «hauts lieux»

Note additionnelle

(*Neuphilologische Mitteilungen*, XXXVII, 107)

J.-R. Bloch écrit à la fin de *La Nuit curde* (p. 317, »Adieu à l'Asie»): »Paradis de mon esprit, fictions de la jeunesse, Asie, jeunesse, je vous dis adieu. J'abandonne les Hauts Lieux. Je redescends vers les rues creuses. Je retourne au fracas et à la misère de notre esclavage.»

Spitzer, qui a l'amabilité de me signaler ces lignes, suppose avec raison qu'elles ont été inspirées par le passage de Baudelaire cité dans mon article (cf. le mot *Paradis* au début).

Cologne EUGEN LERCH

Zur Frage nach der Friesenzeit in Finnland

In der letzten Nummer der Neuphilologischen Mitteilungen (S. 161—188) gibt Dr. P. Katara eine verdienstvolle Übersicht über die bisherigen Leistungen auf dem Gebiete der norddeutschen sprachlichen und literarischen älteren Denkmäler in Finnland, und für diesen Bericht werden besonders die auswärtigen Leser der Zeitschrift ihm dankbar sein. Der Abschnitt I behandelt »die Friesenzeit» und zwar vor allem die vielen onomatologischen Spuren, die sie in den westlichen und südwestlichen Teilen unseres Landes hinterlassen hat. Gerade an dieser Forschung hat sich aber Dr. Katara selber nicht beteiligt, und so erklären sich einige Missverständnisse, die sich in seinen Bericht eingeschlichen haben. Ich bin in der Lage, sie hier zu berichtigen.

Von den vielen finnländischen Ortsnamen, die den Volksnamen der Friesen enthalten, heisst es S. 164, dass diese Deutung nicht 'allgemein anerkannt' wäre. Wer könnte aber dies mit triftigen Gründen bestreiten? Das auch an finnischsprachigen Orten erhaltene anlautende f des Friesennamens sollte — meint Katara — die Verlegung dieser Namen »in allzu frühe Zeit» verbieten. Von früherer Zeit als dem Mittelalter (höchstens wohl vom 10. Jh. ab) ist aber nie die Rede gewesen. Die betreffenden Namen kommen ja tatsächlich vor nur in Teilen des Landes, wo im Mittelalter die schwedische Sprache die herrschende war. Es handelt sich hier nicht bloss um eine 'Hypothese' (Katara), sondern um urkundlich bezeugte Tatsachen.

Auch was ich über den 'Dorfnamen' *Flaaminki* in Österbotten (am Kyrö-Fluss) sowie über einige Hofnamen *Fleming* in derselben Gegend gesagt habe, ist anerkannt richtig. Ich zitiere hierüber einen auf diesem Gebiete sehr berufenen Beurteiler, Prof. Elof Hellquist (Schweden). In seiner bekannten Arbeit »Om de svenska ortnamen på -inge, -unge och -unga». (Göteborg 1904) sagt er hierüber S. 188, betreffs nschwed. *Fläm(m)inge* an zwei verschiedenen Ortschaften in Östergötland: »Här kan mycket väl släktnamnet *Flæming*, eg. 'flamländare' ingå. Finsk-svenska ortnamn, som måste vara bildade av samma namn, visa, att ordet åtminstone redan på 800-talet har varit brukligt i Norden; se närmare T. E. Karsten: Några bidrag till Österbottens uppodlingshistoria s. 7 (öfvertryck ur Joukahainen XII). Jag erinrar i detta sammanhang därom, att i Tyskland flera orter *Flemmingen* förekomma, som uppstått genom kolonisation af nederländare — — —; se Bremer Ethnographie s. 166.» — In Deutschland und Schweden ist also nur die jüngere, i-umgelautete Form nachweisbar. Die ältere nicht-umgelautete Form *Flaaminki* kennt man nur aus Finnland, wo die germanischen Lehnwörter wie bekannt auch sonst öfters in vorhistorischer Sprachform erscheinen. Hierher gehört sogar ein 'friesisches' Appellativum: finn. *kraatari* 'Schneider', im Norden und im schwedischen Finnland nur in i-umgelauteter Gestalt: altisl. *skreddari*, schwed. *skräddare* aus mittelniederd. *scrâdere* (schon 1250) aus altfries. *scrâdari* < altgerm. *skraudari* (nhd. *Schröder*), vgl. Karsten Svensk bygd i Österbotten II s. 383.

S. 165 zitiert Katara Prof. Jaakkola als Urheber der Namendeutung finn. *Birkala* (*Pirkkala*) < schwed. *Birka* auf der berühmten Insel im Mälarsee. An der zitierten Stelle bei

Jaakkola: Pirkkalaisliikkeen synty (Entstehung der Birkalamännerbewegung), Turku 1923, S. 110 f., findet man jedoch kein Wort darüber. Wohl aber heisst es bei mir, in der im selben Jahre erschienenen Arbeit Svensk bygd i Österbotten II S. 147 [1] und 384: »Till de efter det svenska *Birka* uppkallade finländska handelsplatserna hänför jag (i mots. till dr. Jaakkola, se ovan s. 147, not) även det gamla *Birkala* vid Tammerfors, vilket ej nämnes vare sig av Wadstein eller Wessén».

S. 173—4 bespricht Katara meine Deutung der finnischen Lehnwörter *ankkuri* (Anker) und *pippuri* (Pfeffer), für die ich friesische Herkunft angenommen habe: vgl. ags. *ancor*, engl. *anchor* (lat. *ancora*, gr. *ἄγκυρα*) und *pipor*, dagegen ahd. *anchar*, altschw. *ankare* bezw. andd. *pepar*, schwed. *peppar*. Die finnischen Formen wären nach (Setälä und) Katara Anlehnungen an finnische Nomina instrumenti od. Nom. agentis auf *-uri*. Aber finn. *ankkuri* und *pippuri* sind keine Nomina instrumenti od. Nomina agentis, und unter den äusserst zahlreichen finnischen Lehnwörten auf germ. *-ari* haben keine anderen eine Umgestaltung nach dem uri-Typus erlitten. Die zweite Bemerkung Kataras: die friesischen Formen gingen auf *-or* aus, nicht auf *-ur*, ist unhaltbar. Man erwartet hier tatsächlich altfries. *-ur* (W. Heuser, Altfriesisches Lesebuch s. 37). Die friesisch-skandinavischen Formen dieser Wörter sind später — in der Hanseatenzeit — von den niederdeutschen Formen auf *-ar* verdrängt worden.

Wegen Kataras Bemerkungen zu meiner Deutung des westfinnischen Namens *Kaland* verweise ich auf einen längeren Aufsatz von mir in dem noch i. J. 1936 erwarteten Jahrbuch I der Ortsnamengesellschaft in Uppsala.

T. E. KARSTEN

Sur le rapprochement artificiel des langues littéraires apparentées

(Communication faite au IV[e] Congrès International de Linguistes, à Copenhague).

Il est incontestable qu'une langue à tradition littéraire n'est capable de changements et, par conséquent, ne peut être éloignée ou rapprochée d'une autre langue qu'au point de vue du vocabulaire. La phonétique et la morphologie une fois fixées y restent toujours les mêmes et chaque changement

dans ce domaine-là menacerait sérieusement l'unité historique d'une langue donnée. Par contre, le vocabulaire est toujours en fonction des choses à exprimer, c'est-à-dire en fonction de l'état de civilisation atteint par le peuple en question, car la connaissance d'une idée nouvelle ou d'un objet nouveau est toujours suivie par la création (ou l'emprunt) d'un mot nouveau, d'un terme.

On a signalé depuis longtemps que les langues récemment devenues littéraires (il a été toujours question des langues slaves, mais il en est de même pour n'importe quel groupe de langues apparentées) ont développé des terminologies scientifiques fort différentes, tandis que leurs vocabulaires »primitifs» concordent, abstraction faite des différences phonétiques. Il suffit de mentionner ici comme exemple le mot signifiant 'chariot', qui est presque le même dans tout le domaine slave (r. *воз*, pol. *wóz*, tch. *vůz*), de même que se ressemblent les formes finnoise (*vankkuri*) et estonienne (*vanker*) et les formes lettonne (*vezums*) et lituanienne (*vežìmas*), tandis que le mot signifiant 'train', marquant un degré de civilisation plus élevé, est différent dans toutes les langues sus-nommées (r.*поезд*, pol. *pociąg*, tch. *vlak;* finn. *juna*, est. *rong;* lett. *vilciens*, lit. *traukinỹs*).

On a accusé les Slaves (surtout les Tchèques) d'avoir provoqué cette divergence des vocabulaires scientifiques par leur manie de créer des mots nouveaux, des néologismes, au lieu de garder, pour exprimer les notions scientifiques, les »mots communs de l'Europe». Par contre, des savants tchèques ont prétendu que justement en adoptant les néologismes de formation slave, en calquant les uns sur les autres ou bien sur le même modèle, les Slaves auraient rapproché leurs langues de civilisation.

Il y a quelques années que j'ai démontré, à l'aide de tableaux statistiques, que bien que l'intention des rénovateurs de la langue tchèque au XIX^{e} siècle ait été de rapprocher les langues slaves, le résultat obtenu a été une divergence des vocabulaires scientifiques du tchèque et du polonais, tant que l'on s'est tenu au procédé des néologismes; au contraire, un rapprochement des terminologies a eu lieu aussitôt qu'on a commencé à se servir des »mots communs de l'Europe» (par exemple, l'analogie s'appelait en tchèque au début du XIX^{e} siècle *obdoba*, en polonais *podobieństwo;* à présent les deux langues emploient *analogie*, *analogja;* le terme latin 'rationalis' se traduisait, il y a cent ans, en tchèque *umný*, en polonais *rozumowy;* à présent on a *racionální*, *racjonalny*).

En étudiant au même point de vue les vocabulaires scientifiques des groupes letto-lituanien et finno-estonien, j'ai constaté le même phénomène paradoxal: le groupe finno-estonien, où la tendance à rapprocher mutuellement les vocabulaires scientifiques a été (surtout en estonien) très forte et où l'on se servait pour atteindre ce but de néologismes de formation indigène, se trouve maintenant en possession de terminologies m o i n s concordantes que le groupe letto-lituanien adoptant par préférence les »mots communs de l'Europe» sans trop se soucier du rapprochement mutuel. En voici des exemples: 'électricité': lett. *elektrība*, lit. *elektra*, est. *elékter*, finn. *sähkö;* 'téléphone': lett. *tēlefons* (le néologisme *tālrunis*, calqué sur l'allemand *Fernsprecher* est presque oublié), lit. *telefonas*, est. *kõnetraat*, finn. *puhelin;* 'république': lett. *republika;* lit. *re*[*s*]*publika*, est. *vabariik*, finn. *tasavalta;* 'bureau': lett. *birojs*, lit. *biūras*, est. *büroo*, finn. *toimisto*, etc.

Ce phénomène paraît s'expliquer par les raisons suivantes:

1) Un »mot commun de l'Europe» n'a que rarement des significations différentes dans deux langues apparentées, comme le sont les langues des groupes sus-nommés. Il s'impose facilement à n'importe quelle langue, car le degré de tolérance par rapport aux emprunts ne dépend aucunement de la structure linguistique d'une langue donnée (fait démontré par M. Unbegaun dans son étude: *Le calque dans les langues slaves littéraires*, RÉS XII, 1932, pp. 19–48).

2) Vu qu'il n'existe pas d'»état-major linguistique», il faut un hasard favorable pour qu'un tel mot (le plus souvent gréco-latin) soit calqué exactement de la même façon dans deux langues parlées par deux peuples dans deux États différents, même si ces langues sont très proches l'une de l'autre. Même dans deux langues aussi bien »européisées», et aussi concordantes d'ailleurs, que le danois et le suédois, le mot 'légation' est calqué ici *Gesandskab*, là-bas *beskickning;* il est évident qu'on pourrait bien s'en passer, étant donné que la troisième langue sœur, le norvégien, emploie *legasjon*. Ici, comme d'ordinaire, les calques sont unilatéraux. La difficulté est encore plus grande si les calques sont impossibles à imiter (par exemple finn. *valtio* 'État' l'est, à cause des lois phonétiques, en estonien).

3) Les cas où le même »mot commun de l'Europe» est remplacé par des néologismes exactement de même formation dans deux ou plusieurs langues apparentées, ne contribuent en rien au rapprochement des vocabulaires, car une identité y est remplacée par une autre (ainsi, par exemple finn. *ylioppilas*

[plus ancien *ylioppilainen*] ~ est. *üliõpilane* remplaçant l'ancien *studentti* ~ *student* 'étudiant'); il est vrai que la divergence des vocabulaires n'en est pas non plus augmentée.

4) Les cas où deux langues apparentées adoptent le même néologisme de formation indigène pour remplacer deux mots différents dans les deux langues sont les seuls où l'on puisse parler de rapprochement des vocabulaires. Mais dans la plupart de ces cas les mots remplacés sont d'origine indigène, rarement des emprunts à une langue de civilisation d'importance locale (par exemple lett. *laikraksts* ~ lit. *laikraštis*, calqués tous les deux sur l'allemand *Zeitschrift* au lieu de lett. *avīze* [< bas-allemand *avise*] ~ lit. *ceitunga* 'journal') et presque jamais des »mots communs de l'Europe» d'origine gréco-latine.

Les conclusions à tirer sont évidentes: si l'on tient, pour une raison quelconque, à rapprocher les vocabulaires de deux langues apparentées, ce n'est pas par les emprunts mutuels qu'il faut commencer. Non, au contraire, on fera bien de garder d'abord tous les »mots communs de l'Europe» se trouvant déjà dans les langues en question. Là où ces mots sont déjà remplacés par des néologismes, il faudrait faire apprendre aux enfants des écoles non seulement ces derniers, mais aussi leurs équivalents gréco-latins, plus ou moins internationaux. Je dois avouer que ce n'est pas facile à présent, car les tendances nationales et démocratiques des petites nations leur font exiger une terminologie »chacune à soi», et de temps en temps des commissions spéciales y surgissent pour inventer un équivalent à tel ou tel »mot commun de l'Europe». (En Slovaquie, par exemple, on a récemment »slovaquisé» toute la terminologie anatomique, qui se trouve ne plus concorder avec celle du tchèque déjà européisé, chose très inquiétante pour les partisans de l'unité linguistique tchécoslovaque; en Finlande une commission spéciale fut créée pour inventer un équivalent finnois (*mainos*) à l'emprunt *reklaami* 'publicité', après quoi le finnois se trouva en possession d'un mot de plus qui l'éloignait de l'estonien, celui-ci ayant conservé pour la même notion l'ancien emprunt *reklaam*, etc.). Mais nous avons vu qu'au cours du XIX^{e} siècle les Tchèques ont petit à petit abandonné leurs tendances linguistiques ultranationalistes; espérons que les nations qui ont commencé le développement de leurs langues plus tard encore, suivront le même chemin.

V. KIPARSKY

Besprechungen

Grundriss der indogermanischen Sprach- und Altertumskunde, begründet von Karl Brugmann und Albert Thumb, hrsg. von Albert Debrunner und Ferdinand Sommer: Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft seit ihrer Begründung durch Franz Bopp, begründet von Wilhelm Streitberg. II. *Die Erforschung der indogermanischen Sprachen.* Band 2. *Germanisch.* 1. Lieferung. Von † **Wilhelm Streitberg** und **Victor Michels.** 1927. VIII + 185 S. Preis: RM. 12: —. 2. Lieferung. Von † **Wilhelm Streitberg** und **Max Herman Jellinek.** 1936. Walter de Gruyter & Co, Berlin und Leipzig. XIII + 185 -455 S. Preis: RM. 12: -. Lieferung I und II zusammen RM. 18: —, geb. 20: —.

Streitbergs Darstellung der Geschichte der germanischen Sprachwissenschaft in dem grossen Grundriss der indogermanischen Sprach- und Altertumskunde hat eine unglückliche Vorgeschichte gehabt. Von dem ersten Teil, der das Allgemeine umfasst, standen die drei ersten Abschnitte (Stellung und Gliederung des Germanischen, Grammatische Literatur, Wortforschung) — im ganzen neun Bogen — schon im Satz, als der Strassburger Verleger infolge der grossen politischen Umwälzungen im Jahre 1918 gezwungen war, den Ort seiner Wirksamkeit zu verlassen. Der Druck wurde unterbrochen und erst nach dem inzwischen im Jahre 1925 erfolgten Tode Streitbergs fortgesetzt. Das hinterlassene Manuskript des Verfassers, welches den vierten Abschnitt des allgemeinen Teils, die lebenden Mundarten, und von dem spezielleren Teil die Lautlehre in ziemlich abgeschlossener Form enthielt, wurde Victor Michels zur Bearbeitung und Fortsetzung übertragen. Im Jahre 1927 erschien der allgemeine Teil, welcher 185 Seiten umfasste. Anfang des Jahres 1929 starb Michels, und das Streitbergsche Manuskript wurde einem neuen Bearbeiter, Max Hermann Jellinek, anvertraut, der den im Manuskript vorliegenden spezielleren Teil (Konsonantismus, Betonung, Vokalismus, Auslautsgesetze, Anlautserscheinungen) bearbeitete und selber als Einleitung einen Abschnitt über Schriftsprache, Gemeinsprache und Kunstsprache beisteuerte. Diese zweite Lieferung (S. 186 —455) erschien in diesem Jahre.

Die beiden Bearbeiter haben sich zu dem Manuskript des Verfassers etwas verschieden verhalten. Michels konnte in dem im Satz vorliegenden Teil desselben nur ganz unbedeutende

Änderungen vornehmen, aber auch den Rest des Manuskripts liess er fast unverändert und gab seine eigenen Bemerkungen zu dem allgemeinen Teil in Nachträgen, die 8 Seiten umfassen. Jellinek dagegen schrieb — wie bereits erwähnt wurde — ein neues Kapitel hinzu und machte auch sonst viele kleinere oder grössere Zusätze, welche sich meistens auf neuere Forschungsergebnisse beziehen und durch Klammern als Eigentum des Bearbeiters bezeichnet sind.

Die gemeinsame Arbeit der drei einander ablösenden Verfasser erscheint, wie aus dem Gesagten hervorgeht, in etwas ungleichmässiger Gestalt. Der Anfang, der nur etwa bis zum Jahre 1916 die Forschung verfolgt, ist um zwei Jahrzehnte hinter dem Schlussteil geblieben.

Hermann Paul leitete seinerzeit seinen grossen Grundriss mit zwei Anfangskapiteln über den Begriff und die Geschichte der germanischen Philologie ein. In den Begriff Philologie schloss er als Forschungsobjekt ausser der Sprache auch Literatur, Mythologie, Heldensage, Sitte, Wirtschaft, Recht usw. ein und gab eine summarische Übersicht der Geschichte der in diesem Sinne aufgefassten germanischen Philologie bis zur Wende des letzten Jahrhunderts (das Vorwort der ersten Auflage des Grundrisses ist im Jahre 1891, das der zweiten Auflage im Jahre 1901 geschrieben). In der kurzen Übersicht wird naturgemäss über die Ergebnisse der reinen Sprachwissenschaft nur insoweit Bericht erstattet, als sie für die Entwickelung der Forschung von ganz besonderer Tragweite gewesen sind; für die Ergebnisse der spezielleren Forschungen ist in dem engen Rahmen wenig Raum übrig geblieben. Im Gegensatz hierzu bietet Streitbergs Geschichte der Germanistik, die sich nur auf die reine Sprachwissenschaft, die Linguistik beschränkt, eine ausführliche Beschreibung der Forschungen auf den verschiedensten Spezialgebieten dieses engeren Wissenschaftszweiges. Die Beschreibung folgt der Anordnung einer historischen Grammatik, wie aus den vorhin erwähnten Rubriken der verschiedenen Abschnitte des Buches ersichtlich wird.

Aber nicht nur in bezug auf die äussere Anlage unterscheidet sich Streitbergs Darstellung von derjenigen Pauls. Während dieser einen knappen, in kühlem Tone gehaltenen, möglichst objektiven Bericht über die Forschungsresultate bietet, tritt jener überall als Kritiker und Polemiker auf, so dass seine Darstellung eine kritische Stellungnahme zu den Problemen und den Forschern, die diese Probleme behandelt haben, enthält. Streitbergs Darstellung wird durch dieses stark persönliche

Gepräge lebendig und fesselnd, aber es lässt sich nicht leugnen, dass das Vorherrschen des subjektiven Momentes auch einen gewissen Nachteil mit sich bringt. So, wenn der Verfasser sich von seinem lebhaften Interesse hinreissen lässt, das Problem der griechisch-gotischen Entlehnungen im Althochdeutschen auf einem breiten Raum zu erörtern, während z. B. die Völkernamen und Personennamen recht summarisch behandelt werden. Die Darstellung der von Kluge angenommenen gotisch-althochdeutschen Beziehungen gestaltet sich zu einer ausführlichen Polemik gegen diesen eminenten Gelehrten, dessen Verdienste auf dem Gebiete der Grammatik und dessen führende Rolle als Wortforscher überhaupt nicht genügend gewürdigt werden. Man glaubt in dem reservierten Ton einen Nachklang zu hören von der scharfen Polemik, die vor etwa drei Jahrzehnten das Erscheinen der Streitbergschen Grammatik zwischen den beiden Gelehrten hervorrief. Diese Reservation fällt um so mehr auf, als Streitberg sonst keineswegs sparsam mit allgemeinen superlativen Werturteilen, wie 'glänzend', 'ausgezeichnet' usw., umgeht. Mit Recht unterstreicht er die grosse Bedeutung der Forschungen Holtzmanns und von Raumers, die durch seine Wertschätzung in ein schärferes Licht gerückt werden, als früher der Fall gewesen ist.

Es ist hier nicht möglich, auf Einzelheiten des reichen Inhalts in dem vorliegenden Buche einzugehen und eine abweichende Meinung auszusprechen, wo man bei der Lektüre sich zum Widerspruch geneigt fühlt. Streitberg beherrscht weite Gebiete der germanischen Sprachwissenschaft, aber es ist klar, dass er nicht überall zu Hause ist. Dass die Erforschung der finnisch-germanischen Beziehungen ihm wie den meisten deutschen Gelehrten ein unbekanntes Gebiet ist und dass die Beurteilung der diesbezüglichen Forschungen daher nicht auf eigener selbständiger Einsicht beruht, geht aus der betreffenden Darstellung hervor. Dasselbe gilt auch von gewissen anderen Gebieten der Wortforschung.

Es ist den Verfassern des Buches nicht immer leicht gewesen, konsequent innerhalb der Grenzen des gesteckten Rahmens zu bleiben. In bezug auf die Ablautforschung wird bemerkt, dass sie als indogermanische Erscheinung eigentlich ausserhalb des Rahmens fällt, aber da der Ablaut in den germanischen Sprachen eine überaus wichtige Rolle spielt, wird sie doch S. 373 ff. kurz behandelt. Es werden »einige Andeutungen» in bezug auf die Ablautforschung Grimms, Bopps, Holtzmanns und Scherers gegeben, aber Lambert ten Kate, der eigentliche Entdecker des

Ablauts, wird nicht genannt, und Karl Verners Forschungen werden übergangen mit der Begründung, dass seine neue Lehre »über die Grenzen einer Einzelsprache hinaus in die weiten Fernen der indogermanischen Ursprache führt». Ob das von Jellinek hinzugefügte Kapitel, in welchem die Frage der mittelhochdeutschen und neuhochdeutschen Schriftsprache erörtert wird, vollständig in den zeitlich gesteckten Rahmen hineingehört, kann angezweifelt werden, um so mehr als Jellineks Behandlung der Schriftsprache sich nur auf das Deutsche beschränkt, aber an sich ist dieser Abschnitt sehr willkommen.

Mit der Erörterung der Ursachen der Lautverschiebung wird das Feld der Sprachpsychologie beschritten, und es werden Prinzipfragen von allgemeiner Tragweite berührt, welche sich nicht allein auf das Germanische und Indogermanische beschränken. So die Frage nach dem Unterscheidungstrieb, wobei Jellinek (S. 291) auf Karl Luick verweist, der schon 1896 auf diese Erscheinung aufmerksam gemacht habe. Das Problem berührt sich mit dem des sogenannten Deutlichkeitstriebs, worüber u. a. Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors I (1893) 165 f. zu vergleichen ist.

Die Lektüre der geschichtlichen Entwicklung der germanistischen Forschung wird besonders angenehm durch die Streitberg eigene Klarheit der Darstellung. Der Hang zur Schematisierung und Vereinfachung der Probleme, der sich in seinen anderen Werken und Abhandlungen manchmal bemerkbar macht, tritt hier nicht hervor. Das Buch ist auch in der Beziehung lehrreich, dass es uns deutlich zeigt, wie wenig sichere Resultate die Sprachwissenschaft auf dem Gebiete des Urgermanischen und Indogermanischen erreicht hat. Wir sehen vor uns ein stetiges Hin- und Herwogen von Ansichten und Theorien und das Auftauchen von neuen Problemen bei schon als sicher betrachteten Forschungsergebnissen.

Es ist zu hoffen, dass die Fortsetzung des jedem Germanisten unentbehrlichen Werkes nicht mehr lange auf sich warten lässt.

HUGO SUOLAHTI

S. Étienne, *Défense de la philologie* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. IV), Paris, Droz, 1933. 72 S.

Die vorliegende Schrift ist sehr lehrreich für den deutschen Leser: sie überträgt auf französisches Sprachgebiet Erörterun-

gen, die sich auch im Schoss der deutschen Forschung entwickelt haben. Verf. setzt Philologie der Literaturgeschichte und Geschichte gegenüber und versteht unter Philologie die Erfassung der Schriftwerke in sich, ohne Anwendung geschichtlicher Kategorien. Ausgehend von dem Sainte-Beuve-Wort: 'la lecture du livre de Taine sur le fabuliste [La Fontaine] ne laisse pas du tout l'impression des fables; on a beau dire, cela me paraît grave', konstatiert er die Unerreichbarkeit des individuellen Kunstwerks für den Historiker, der aus mehreren Werken eine Abstraktion aufbaut, die er dann an denselben Kunstwerken verfolgt, und wendet sich gegen die Methode der Erklärung von Kunstwerken aus soziologischem und historischem Milieu, aus dem Datum, der Biographie, den Quellen — kurz gegen manchen Auswuchs der Schule Lansons (mehr noch als gegen Lanson selbst): 'j'ai entendu à Budapest [beim ersten Literatur-Historikerkongress 1931] un élève de M. Lanson expliquer par la date un texte de Victor Hugo, non pas seulement avant d'analyser minutieusement le texte, mais sans faire le moindre appel au texte'. In erfrischender Weise erledigt Verf. die Einwände etwa derer um Mornet, die in einer ästhetischen Erfassung des Kunstwerkes die Gefahr des Subjektivismus und Impressionismus wittern, mit dem Hinweis, dass das erfassende Ich doch eine sicherere Gegebenheit ist als die fragmentarischen Abstraktionen und Quellforschungen der Historiker: 'Celui qui, le premier, a renseigné le public sur l'auteur l'a distrait de la littérature; celui qui lui a expliqué, ne fût-ce qu'un mot du texte, l'a rapproché d'elle'. An der 'Hymne' V. Hugos wird gezeigt, dass ein Gedicht aus sich selbst heraus genugsam klar wird, d. h. dass es nur des gebildeten Lesers bedarf, d. i. also im Sinn des Autors des Philosophen, nicht des Historikers, um es zu verstehen. Alle diese Erörterungen sind ja nun in Deutschland etwa zehn Jahre früher laut geworden, und es stimmt vielleicht leise traurig, dass die geschickte und treffende Argumentation des Verf.s so ausschliesslich nach der französischen Front gerichtet ist und dass die Erfahrungen der Wissenschaft und des Unterrichts eines Landes so wenig fruchten für die eines benachbarten — aber vielleicht ist gerade der Kampf gegen ein französisches System erst richtig erfolgreich zu führen, wenn er von dem Französisch-Debattierenden, in dessen eigenem Geltungsbereich, geleistet wird.

Ferner könnte man bedauern, dass der 'Défense' nicht eine 'Illustration de la philologie' folgte, d. h. dass der Autor nicht

ausführlicher die Methoden, wie man das Kunstwerk in sich, ohne Vergleiche mit der Zeitgeschichte, anderen gleichzeitigen und vorangehenden Werken, ohne Autorenbiographie usw., erfassen kann: er begnügt sich, die Erfassbarkeit zu erweisen, nicht aber gibt er die praktische Anleitung zum Sehen. Ich weiss nämlich nicht, ob nicht die historischen Hilfsbegriffe, deren Verabsolutierung er bekämpft, nicht doch bei der Erfassung eines Werkes in sich letzten Endes doch wiedererscheinen müssen: es hat doch schliesslich keinen Sinn, Wörter, die in den Gemeingebrauch übergegangen sind, wie z. B. Romantik, nicht doch zur Charakterisierung zu verwenden, obwohl sie vieldeutig und schillernd sind: schliesslich sind doch alle Epitheta, die wir bei einer Charakterisierung verwenden, auch bei der von Menschen im Leben, vieldeutig: 'Entgrenzung' ist z. B. nicht eindeutiger als 'romantische Entgrenzung'. Es fragt sich also, ob nicht doch die Geschichte (Geistesgeschichte), nachdem man gelernt hat, ein Werk einer bestimmten Zeit in seiner Wirkung auf uns, also überzeitlich zu fassen, nicht auch als Ausdruck seiner Zeit verstanden werden soll: die Bedingung der Überzeitlichkeit erfüllen ja doch nur die Werke der Literatur, die in ihrer Zeit verankert sind ('Denn wer den Besten seiner Zeit genug getan, der hat gelebt für alle Zeiten'). Soll man wirklich so negativ wie Verf. der Erwerbung eines historischen Sensoriums ('se faire l'âme d'un Italien du temps de Dante') gegenüberstehen? Und derjenige, der im grossen Künstler einen grossen Wirkenden sieht, wird, sofern das Kunstwerk nicht vom Biographischen verschüttet wird, nichts dagegen haben, dass angesichts des '*riant septuor*' Beethovens die tragische Einsamkeit des Meisters nachher, dann, nachdem das Kunstwerk als 'lachendes' erfasst ist, mit ihm konfrontiert wird. Diese Synthese, die sich in dem Titel unserer 'Deutschen Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte' kundtut (mit der Zerreissung des Kompositums 'Literaturgeschichte' und der Unterordnung der beiden Teile unter den menschlichen Geist), ist offenbar noch zu früh: die geistige Wandlung kann sich nur etappenweise vollziehen — seien wir dem Verf. für die Beziehung dieser schon relativ vorgerückten Kampfstellung dankbar: der französischen Literaturwissenschaft ist im Augenblick die Eroberung des Individuellen im Kunstwerk eine schöne Aufgabe, nachdem die Alleinherrschaft der soziologischen, gattungsmässigen usw. Generalisierungen erschüttert ist.

LEO SPITZER

Holger Petersen Dyggve, *Onomastique des trouvères* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XXXI, 1). Helsinki, 1934. 255 p. 8:o.

Onomastique des trouvères – ce titre est calqué sur l'*Onomastique des troubadours* de C. Chabaneau, préparée pour l'impression par J. Anglade. Mais là s'arrête la ressemblance. Tandis que le répertoire provençal ne donne en règle générale, après chaque nom relevé, que de simples renvois aux textes, celui de M. Petersen Dyggve fournit une analyse succincte du passage en question, ce qui épargne au lecteur la peine de recourir au texte même, lorsque la mention est sans grand intérêt: c'est le cas, p. ex., quand un nom de lieu ne sert qu'à indiquer quelque chose de lointain ou qu'un nom de saint figure dans une simple formule de protestation. Les matériaux lyriques dépouillés sont ceux enregistrés dans la *Bibliographie* de G. Raynaud et dans les compléments de MM. Jeanroy, Gennrich et Spanke. Les motets n'ont pas été dépouillés, mais il n'y a pas grand mal à cela, les motets contenant en général peu de noms propres. Dans une courte introduction, les noms relevés sont répartis entre une douzaine de groupes d'importance très inégale. Les lecteurs passeront rapidement sur les noms bibliques ou sur ceux des personnages imaginaires (comme les bergers et bergères des pastourelles). Les noms de l'antiquité et ceux de la poésie épique sont déjà plus significatifs comme témoignages de réminiscences littéraires. Mais il va sans dire que les groupes les plus précieux sont ceux qui embrassent les noms des auteurs, des destinataires et d'autres personnages contemporains ainsi que les noms de lieu qui s'y rapportent. Sous les différentes rubriques l'auteur donne des renseignements précis et détaillés sur ces personnages, renseignements qui sont souvent le résultat de ses investigations personnelles. Ainsi, pour chaque auteur, ne sont pas seulement indiquées les chansons qui leur sont attribuées, mais aussi, sous une rubrique à part, les mentions qu'en font d'autres trouvères, et d'autres renseignements susceptibles de constituer les éléments d'une biographie. Pour les événements historiques, les dates sont indiquées, les principaux acteurs sont nommés, etc. On comprend qu'un répertoire conçu d'après tels principes soit appelé à rendre les meilleurs services à ceux qui s'occupent de la littérature, et même de l'histoire du moyen âge.

Je n'ai trouvé que peu de chose à ajouter ou à rectifier aux indications de M. Petersen Dyggve.

Braine (Jehan de). Ajouter que »le comté de Braine formait, enclavé dans la Champagne, un ensemble de terres groupées autour de la citadelle de Fère-en-Tardenois. Pontarcy, Vailly, constituaient avec Fère les principales agglomérations» (Jacques Levron, *Pierre Mauclerc duc de Bretagne*, 1935, p. 186).

Chauçon. Voir Phelipe.

Coupele (La). Le nom moderne n'est pas La Coupelle, mais Coupelle (sans article), nom de deux communes du canton de Fruges, Coupelle-Vieille et Coupelle-Neuve.

Fierebraice. Ajouter *Guillermes Fierebraice conquist Walegraipe a la chaice.* Sotte chanson R. 466, ms. *I*, fol. 254 b (*Archiv* de Herrig, CIV, 337).

Gui des Prez. Je me demande s'il ne s'agit pas de Gui [II] des Prez, chanoine puis évêque de Noyon 1272, mort en 1297.

Guillermes. Voir ci-dessus Fierebraice.

Phelipe. De la liste des personnages de ce nom, non identifiés, il faut effacer le destinataire de la chanson R. 1118 de Perrin d'Angicourt. J'ai démontré (*Romania*, XLVI, 418—19) qu'il s'appelait Phelipe Chauçon (*chançon* est une mauvaise lecture) et appartenait à une famille parisienne bien connue.

Pierrot, Perrot. Il fallait renvoyer aussi à Pierrequin de la Coupelle que le rubricateur du manuscrit *M* appelle par trois fois *Pierros*.

Poilavache, non identifié par l'auteur, est un château, qui n'existe plus, du duché de Luxembourg. G. Kurth a réuni les renseignements le concernant dans *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, p. 375 (*Mémoires de l'Académie de Belgique*, XLVIII, vol. I, 1895). Le nom n'apparaît dans la poésie lyrique que dans la chanson historique R. 267. L'unique manuscrit (*U*) écrit bien *Poilavache*, comme l'imprime Leroux de Lincy (*Chansons historiques*, I, p. 214). Mais la bonne forme semble être *Poilevache* (cf. *Poilvilain* dans le Cher). Le siège de 1238 est mentionné dans Gilles d'Orval, III, 102 (Pertz, *Scriptores*, VII, 125) et dans la chronique rimée de Philippe Mousket, I, v. 19755. Le nom de famille Poilvache existe à Liège. (Communication de M. Maurice Wilmotte.)

Saigne, Sainne. Ajouter R. 614 (éd. [1] Steffens, *P. d'Angicourt*, p. 346), une métaphore signalée (à propos d'un passage analogue dans l'interpolation du *Roman de Fauvel*) par M. Jeanroy, *Romania*, LXII, 401: *Melz porroit l'en toute Saigne Lancier en un pot dedenz Qu'i avenisse a nul tens.*

[1] Cette chanson n'est pas inédite, comme le dit M. Jeanroy.

Treille (La), nom de lieu à ajouter: *Par la Dame c'on requiert a la Trelle.* Sotte chanson R. 564, ms. *I*, fol. 255 v° (*Archiv*, CIV, 339). C'est un nom de lieu fréquent.

Walegrape (voir ci-dessus, Fierebraice) était le fils du roi sarrasin Desramé et figure dans *Aliscans* et les *Enfances Vivien* (voir E. Langlois, *Liste des noms propres figurant dans les chansons de geste*).

A. LÅNGFORS

A. Ravizé et **E. Schön,** *Deux mille ans de vie française.* Leipzig, B. G. Teubner [1936]. 306 p. 8:o. Orné de nombreuses gravures. Prix: cartonné, RM. 6.40 (pour l'étranger RM. 4.80), relié RM. 6.80 (pour l'étranger RM. 5.10).

Dans les sept chapitres de ce livre, *Origines et moyen âge, Renaissance et Réforme, Le siècle classique, Le siècle philosophique, Révolution et Empire, Le siècle bourgeois, La troisième République*, les auteurs ont cherché à retracer en grandes lignes non seulement la vie politique, sociale et économique de la France au cours des principales époques de son histoire, mais aussi l'histoire de la pensée et des aspirations artistiques. Dans chaque chapitre, ils cherchent à replacer »l'homme français dans son temps, dans son milieu, fidèles au principe que l'homme est un produit de l'histoire et ne se comprend bien que grâce à elle». Le style des auteurs est d'une simplicité agréable et l'exposé dégagé de passion et de parti-pris. Les parties les plus neuves et celles où le talent des auteurs a l'occasion de se manifester pleinement sont les derniers chapitres, où des questions aussi délicates que la Commune, l'empire colonial, le socialisme et l'affaire Dreyfus sont relatées avec un tact parfait. C'est un livre très recommandable.[1]

A. LÅNGFORS

Testi volgari italiani anteriori al Duecento a cura di **Angelo Monteverdi** (Testi romanzi per uso delle scuole a cura di Giulio Bertoni, n. 3). Roma, P. Maglione, 1935. 87 p. 16:o.

L'éditeur de ce petit recueil a voulu offrir une chrestomathie qui soit en même temps plus à jour et plus maniable

[1] L'exactitude matérielle est digne d'éloges. Mais le *Roman de la Rose* (p. 35), ne pourrait avoir 22.817 vers (nombre impair), il en a 19.438 dans l'édition critique d'Ernest Langlois. On ne saurait écrire *Mal-Bouche* (*ibid.*), mais *Male-Bouche*. Condorcet (p. 200) n'est pas monté sur l'échafaud, il s'empoisonna pour y échapper. Je préfère l'orthographe officielle *sphinx* à *sphynx* (p. 212).

pour l'enseignement que ne le sont celles de Monaci ou de Savj-Lopez et Bartoli. En effet, M. Monteverdi a admis dans sa collection une dizaine de textes qui, découverts assez récemment, ne figurent ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux chrestomathies. Ces monuments romans de si ancienne date — antérieurs à l'épanouissement de la littérature italienne —, disposés en ordre chronologique, sont bien propres à donner une idée du plus ancien italien. Le monde romanisant saura gré à l'éditeur d'avoir rendu plus accessibles, notamment, des textes de haut intérêt linguistique tels que la Devinette véronaise (n:o 1, publiée pour la première fois par L. Schiaparelli, *Archivio storico ital.*, s. VII, I, 1924 p. 118, avec facsimilé), qui semble remonter au delà des Serments de Strasbourg même, ainsi que diverses chartes de Sardaigne (n:os 6, 9, 12 et 19, entre 1070 et 1200). Autres textes importants: *Ritmo giullaresco* (n:o 15, avec reproduction diplomatique et une reconstruction critique), *Contrasto bilingue* de Rambaldo de Vaqueiras (n. 18), *S. Alessio: Ritmo Marchigiano* (n:o 25), et *Ritmo cassinese* (n:o 26, édition diplomatique suivie de la reconstruction critique de D'Ovidio, *Studj romanzi*, VIII). Le tout est rédigé avec une sobriété extrême: en tête de chaque texte, indication des manuscrits, des facsimilés et, en règle générale, d'une seule édition antérieure; pas de commentaires, ni d'index.

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Prince **Jacques de Broglie,** *Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont en 1810.* Paris, Plon, 1936. 279 p. 8:o. Prix: fr. 15.—.

Les historiens de la littérature ont longtemps regretté que les archives de la famille de Staël n'aient pas été accessibles au public et que par suite plus d'un chapitre de la vie du grand écrivain n'ait pu être suffisamment élucidé. Il semble que depuis quelque temps un changement se soit produit sous ce rapport, du fait qu'un descendant de Mme de Staël, la comtesse de Pange, née princesse de Broglie et sœur des deux célèbres savants, s'est mise à la tête d'une société des études staëliennes qui a pour mission de faire avancer, par la publication de documents, nos connaissances sur l'auteur de *Corinne*. La comtesse de Pange elle-même a publié quelques études, entre autres une qui concerne l'amitié qui régnait entre son aïeule Mme de Staël et celui des comtes de Pange qui est, parmi les membres de la famille de son mari, le mieux connu

dans l'histoire littéraire; actuellement elle a en préparation un ouvrage plus étendu sur A. W. Schlegel et Mme de Staël. Cet été, son cousin, le prince Jacques de Broglie, a fait paraître un volume, dédié à Pauline de Pange, »prêtresse des études staëliennes», qui par son contenu rentre pleinement dans le programme de la société nommée tout à l'heure.

L'auteur a eu une double raison d'entreprendre l'étude sur Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont. Il est, comme il le déclare dans l'avant-propos, »arrière-arrière-petit-fils de Corinne» et a passé toute son enfance dans ce château de la Loire qui en 1810, pendant cinq mois (d'avril à septembre), offrit à Mme de Staël un refuge contre les persécutions de Napoléon et qui depuis, par des voies sur lesquelles on ne nous renseigne pas, passa entre les mains de ses parents. Il s'est amusé a produire à la lumière du jour toutes sortes de renseignements sur les divertissements et les intrigues qui aidèrent à passer le temps au cercle d'amis invités par le grand écrivain à partager son séjour forcé à la campagne: Madame Récamier, Benjamin Constant, Prosper de Barante, A. W. Schlegel, Adalbert Chamisso, Mathieu de Montmorency, etc. Les trouvailles de M. de Broglie ont été nombreuses, sinon toutes particulièrement remarquables par leur valeur: de petits billets qui parlent de jalousies et de rivalités, des vers d'improvisation, des jeux de société d'après-dîner, et des lettres plus sérieuses concernant l'amour malheureux de Mme de Staël pour Prosper de Barante, (qui, lui, soupirait pour Mme Récamier), et la passion du jeune Auguste de Staël pour la belle et coquette amie de sa mère, et en plus, comme un épisode plus grave de la comédie estivale, des pièces officielles et des lettres personnelles sur le livre dangereux *De l'Allemagne*, dont les épreuves sont corrigées à Chaumont et qui aussitôt paru est confisqué et a pour résultat que l'auteur est exilé de France et forcé de quitter Chaumont pour prendre le chemin de Coppet.

Tous ces papiers bariolés ont été tissés par l'auteur dans un récit qui est aussi divertissant qu'instructif. Il faut souligner avec reconnaissance que chaque fois que dans la conversation fictive est insérée une réplique correspondant à un passage des documents authentiques, cela est signalé dans les notes. Mais on ne pourrait dissimuler que les parties du texte servant de soudure entre les citations détonent souvent du style de l'époque. Le procédé de l'auteur nous a cependant préservé de confondre l'ancien et le nouveau. On est reconnaissant de trouver dans son livre une foule d'anecdotes nou-

velles et de copieux extraits d'une correspondance inédite. Le climat de l'époque et les personnages sont assez importants pour que le moindre apport contribuant à les faire mieux connaître doive être reçu avec gratitude.

Y. HIRN

Ethel Seaton, *Literary Relations of England and Scandinavia in the Seventeenth Century.* Oxford, The Clarendon Press, 1935. 384 p. 8:o. Price: 15 sh. net.

This bulky volume is rich in content, and it has something to offer to readers of the most diverse inclinations. As the title indicates, it is a study of comparative literature, of the same kind as Gunnar Castrén's *Norden i den franska litteraturen*, which work is often mentioned by the author, or as Anton Blanck's *Den nordiska renässancen i sjuttonhundratalets litteratur*, which is mentioned, but which could not be utilized because it is concerned with another century than that which has been treated by Miss Seaton. In one important respect, however, the English work differs from the researches of Professor Blanck, with which one is tempted to compare it in other particalars. For while in the eighteenth century, after the Edda songs and the prose-romances of Norröna-literature had become known outside Iceland, one could literally talk of a Northern renaissance in English as well as in Scandinavian poetry, in the seventeenth century the Northern motifs were paid attention to only in English *learned* literature. (Shakespeare's treatment of the Danish Hamlet tale is an almost unique exception.) Consequently, Miss Seaton in her researches has had to move within the boundaries of the so called Gelehrtengeschichte, that wide domain of learning which in Scandinavia is nowadays so excellently represented by Professor Johan Nordström of the University of Upsala.

To pass an authoritative judgment on researches of this kind, a reviewer ought to possess a far wider, and far more various, erudition than I have at my disposal. It is impossible for me to say whether the author has really made use of *all* the sources which may, directly or indirectly, afford us some information about literary relations between England and Scandinavia. But as an amateur attracted by a captivating picture, I may instead point out the keenness and cleverness with which the author has understood how to draw materials for her work from the most unexpected sources.

Thus, literary texts referring to the beginning of the

seventeenth century being very scarce, Miss Seaton has endeavoured by indirect means to form an opinion as to the amount of knowledge possessed in those days by Englishmen about Scandinavia, and by Scandinavians about England. For this purpose she has collected from the practical domains of life some facts concerning northern connections. And with the help of these facts she has been able to write an instructive and interesting chapter, *Trade and Travel*, in which among other things we read about whale fishing expeditions to Iceland and Greenland — about the import of dogs from Iceland, falcons and hawks from Norway, and »sea-unicorns horn» from Lapland, Norway and the Finmark — and about northern artists, such as Cibbern and Dahl, who have worked in England, and English shipbuilders and rope-makers, who have practised their professions in Denmark. In this as well as in some of the later chapters we meet with references to the celebrity for magic powers enjoyed by the Finns and Lapps.

In the chapter *Political Ties of Great Britain with Sweden and Denmark* the purely literary element asserts itself somewhat more, even through it is mostly represented by tedious poems of homage and congratulation, written on the occasions of royal betrothals and weddings. Our attention is especially drawn to the pages describing the sensation created in English court-circles by Duke John of Finland, the splendour-loving and boastful prince, when in 1558 on his brother's behalf he went a-wooing to Queen Elizabeth, and to the numerous allusions to the Odyssey of Princess Cecilia Wasa. The book also contains a number of interesting and valuable accounts of the cult rendered in England to the personality, and to the memory, of Gustavus Adolphus, of the way in which his daughter was criticized in England, and of the sentences passed by Danish royalists on Cromwell and Milton. There is no need of expressly pointing out that much diverting knowledge is to be found in the long chapter on *Ambassadors and Liaison-Officers*, which among other things gives a detailed relation of Thomas Henshaw's visits to Denmark and of Whitelocke's Swedish Embassy. And yet all these passages are of less interest than the latter half of the book, which treats of the learned life of the seventeenth century, and in which the author has to tell the story of Oluf Borch and his studies in England, of the researches of the members of the famous family of the Bartholins and of Ole Worm, and of the inquiries into Northern popular superstitions initiated by the Royal Society of London.

As it is impossible to enumerate all the various subjects treated in Miss Seaton's book, I will shortly refer only to some points, which may be of interest to scholars in Finland.

On pp. 288—289 the author gives some information about the were-wolf legend, which has recently been studied by Professor J. V. Lehtonen in a learned and instructive article, *Ihmissusi kirjallisena aiheena* (The Were-wolf as a literary Motif) published in *Suomi*. V. 16. 1933.

On pp. 282—287 we meet with quotations from poems of Heywood, Fletcher, Webster, Butler, Davenant and others, referring to the wind-magic of sorcerers in Norway, Lapland and Finland.

On pp. 310—311 Miss Seaton speaks of Olaus Magnus's tale of the water-ghost of Rupes Nova (Nyslott in Finland), which tale has been used by Robert Southey amongst others in his ballad *Donnica*. In his treatise *Suomi and suomalaiset ulkomaan kirjallisuudessa 1500 luvulla ja 1600 luvun alkupuoliskolla* (printed in *Bidrag till kännedom af Finlands natur och folk*. H. 68. N:o 2) Professor Gabriel Rein, as early as 1909, had drawn attention to the ballad of Southey, and pointed out that the tale of the water ghost of Nyslott was to be found, not only, as Southey had himself mentioned, in Thomas Heywood's *Hierarchy of the blessed Angels* (1635), but also in the work of Olaus Magnus. Now Miss Seaton shows that the anecdote of Olaus Magnus has been retold also by the continuator of Reginald Scot's *Discoverie of Witchcraft* and by Burton in his *Anatomy of Melancholy*. It is of a certain interest to have it established that a popular tale from the waters of Nyslott, which has recently been paid attention to by Finnish scholars [1], had found its way into one of the most famous of the classics of English seventeenth century literature.

Y. HIRN

Arthur G. Milne, *English of Everyday Life*. Brünn, Rudolf M. Rohrer, 1936. 222 p. 8:o. Price: RM. 2.75.

»English of Everyday Life» is intended to give its reader a modern English vocabulary and at the same time convey an idea of present-day English life. You are not only introduced into an English home with an adjoining garden, you also learn how to make polite conversation about the English

[1] Cfr. a paper by professor Emil Öhmann, printed in *Valvoja-Aika* 1932, pp. 405—406.

climate and to get along in a bank, a restaurant, a telephone-box, a shop. In short and concentrated chapters you get a survey of the different aspects of modern English society, the Press, theatres, schools, sport, Parliament, the Army etc.

A special feature of interest is the great number of English idioms explained here. For every chapter there are exercises with questions and there is also an English-German vocabulary. Mr. Milne, who is an Assistant Master at the English Institute, Prague, has written a thoroughly modern and useful book. It is suitable for the more advanced private student as well as for school and university purposes. Even rather advanced students will find some things in this book that will enable them to understand the typically English in language and mode of living.

BARBRO INBERG

Protokolle des Neuphilologischen Vereins

Sitzung am 26. Oktober 1935. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende Professor Dr. H. Suolahti.

§ 1. Das Protokoll vom 28. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Folgende neuen Mitglieder wurden vorgeschlagen und angenommen: die Damen Margit Dahlberg, Sirkka Kulovaara, Aili Nieminen, Eva Stigell, Harriet Höckerstedt, Gunvor Krogerus, Tatjana Archipowa, Inga-Lisa Liljeqvist und Herr J. E. Tarpila.

§ 3. Mag. phil. Veikko Väänänen hielt im Anschluss an Einar Löfstedts Syntactica II in französischer Sprache einen Vortrag mit dem Titel »Phénomènes linguistiques romans expliqués par le latin vulgaire». Der Vortrag rief eine Diskussion zwischen Herrn Väänänen und Professor Dr. O. J. Tuulio hervor.

Sitzung am 30. November 1935. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit des ersten Vorsitzenden, der zweite Vorsitzende Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Das Protokoll vom 26. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Oberstudiendirektor Dr. Philipp Krämer hielt einen Vortrag über das Thema »Baudelaire und Mörike».

Sitzung am 25. Januar 1936. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit des ersten Vorsitzenden, der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Das Protokoll vom 30. November 1935 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1935:

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1935.

Mit dem Jahre 1935 ist das achtundzwanzigste Tätigkeitsjahr des Neuphilologischen Vereins zu Ende gegangen. Ohne Störungen und nach demselben Programm wie vorher hat der Verein während des verflossenen Jahres seine Aufgabe als Beförderer der modernen Philologie in Finnland verfolgen können. In diesem Zusammenhang ist zu erwähnen, dass zwei ausländishe Gelehrte eingeladen wurden, um als Gäste des Vereins vor einem grösseren Publikum Vorträge zu halten. Am 14. März hielt Professor Dr. Paul Merker aus Breslau in der Aula der Universität einen Vortrag über das Thema »Das deutsche Bühnenbild vom Mittelalter bis zur Gegenwart». Am folgenden Tage wohnte Professor Merker dem Jahresfest des Vereins bei, zu dessen Programm er mit einem Vortrag über »Das Goethe-Bild im Spiegel der Zeit» beitrug. Während des Herbstsemesters hatte das Helsingforser Publikum Gelegenheit, Professor Dr. Julius Petersen aus Berlin zu hören, der am 10. Oktober an der Universität einen Vortrag über das Thema »Erlebnis und Dichtung bei Goethe» hielt.

Während des Jahres wurden sechs Sitzungen abgehalten, wobei folgende Fragen in Form von Vorträgen und Berichten behandelt wurden: Vortrage: »Das baltische Deutsch» (am 26. Januar von Dr. V. Kiparsky); »Mots français dans les langues scandinaves» (am 23. Februar von Professor Dr. A. Långfors); Phénomènes linguistiques romans expliqués par le latin vulgaire, (à propos de Syntactica II de M. Einar Löfstedt» (am 26. Oktober, von Mag. phil. Veikko Väänänen); »Baudelaire und Mörike» (am 30. November, von Oberstudiendirektor Dr. Philipp Krämer). Berichte:» Kevään vieraiden kielten ylioppilaskirjoitukset» (am 4. Mai, von Schulrat Dr. S. Nyström); »Havaintoja Saksan ja Itävallan kouluista ja yliopistoista» (am 28. September von Oberlehrerin Frl. Lyydia Alén).

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1935 in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 312 Seiten. Sie wurden ausser an 229 Mitglieder und 70 Abonnenten (gegen 255 Mitglieder und 74 Abonnenten im vorigen Jahr) unentgeltlich an 142 Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande gesandt. Für die Finanzierung der Neuphilologischen Mitteilungen stand dem Verein auch diesmal nur eine reduzierte Jahressubvention im Betrage von Fmk. 18,000: — zur Verfügung. Dafür wurde aber dem Verein, wie dies seit vielen Jahren der Fall war, ein erheblicher Betrag aus dem Gewinn der Geldlotterie, und

zwar diesmal insgesamt Fmk. 16,000: — vom Unterrichtsministerium angewiesen. Die Druckkosten der Zeitschrift beliefen sich für das Jahr 1935 auf insgesamt Fmk. 23,910: 45.

Die Schriftleitung setzte sich zusammen aus dem ersten und dem zweiten Vorsitzenden mit dem Unterzeichneten als Redaktionssekretär.

Den Vorstand bildeten Professor Dr. Hugo Suolahti, erster Vorsitzender, Professor Dr. Arthur Långfors, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter.

Åke Furuhjelm.

§ 3. Der zweite Vorsitzende teilte mit, dass Professor Suolahti sich nicht mehr in der Lage sehe, einer Wiederwahl zum Vorsitzenden zu entsprechen. Professor Långfors erinnerte an die mehr als dreissigjährige Tätigkeit Professor Suolahtis teils als erster, teils als zweiter Vorsitzender des Vereins und beklagte den grossen Verlust den dieser durch sein Zurücktreten erleiden werde. Bei der Wahl des Vorstandes, die alsdann durch Akklamation erfolgte, wurde an Stelle Prof. Suolahtis, der bisherige zweite Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors zum ersten Vorsitzendem gewählt. Als zweiter Vorsitzender wurde Dr. P. Katara gewählt. Der Schriftführer und Kassenwalter Mag. phil. Åke Furuhjelm wurde wiedergewählt.

§ 4. Zu Revisoren wurden gewählt Frau Elin Furustam und Fräulein Bertha Solintander mit Fräulein Margaretha Chydenius als Suppleantin und zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees die Damen Frau Doktor Dagmar Lydén und Frl. Harriet Höckerstedt und die Herren Manus Grönbärj und Jorma Tolonen.

§ 5. Dr. P. Katara hielt einen Vortrag über »Älteres deutsches Sprachgut in Finnland». Anlässlich des Vortrags ergriff Professor Dr. T. E. Karsten das Wort.

§ 6. Oberlehrerin Frl. Lyydia Alén berichtete über die Arbeit einheimischer Sprachlektoren an den Universitäten zu Berlin und Wien. An den genannten Universitäten gibt es, ausser ausländischen Sprachlektoren, auch einheimische, die zum Teil mit den erstgenannten zusammenarbeiten. Die Vortragende sprach die Hoffnung aus, dass dasselbe System bei uns in Finnland eingeführt werde. Dafür spreche vor allem der Umstand, dass ein einheimischer Lehrer besser als ein Ausländer die Voraussetzungen und Vorkenntnisse des jungen Studenten kenne. Es folgte eine rege Diskussion, an der sich die Professoren Lindelöf, Långfors und Karsten, Dr. Nyström, Oberlehrerin Alén und Oberlehrer Müller beteiligten. Sämtliche Redner schlossen sich prinzipiell dem Standpunkt der Vortragenden an. Es handle sich aber, meinte man, in erster Linie teils um eine Personenfrage — gegenwärtig sei es gar nicht leicht, kompetente Kräfte aufzubringen — teils um eine Budgetfrage. Man müsse darum zunächst die Möglichkeiten zur Verwirklichung des Plans untersuchen.

Sitzung am 29. Februar 1936. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Das Protokoll vom 25. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Bericht der Revisoren für das Kalenderjahr 1935.

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1935.

Einnahmen:

	Fmk.
Kassenbestand am 1. Januar 1935	40,758: 44
Zinsen	1,737: 45
Jahresbeiträge und Abonnements sowie verkaufte Exemplare früherer Jahrgänge der Neuphilologischen Mitteilungen und der Mémoires	8,451: 40
Vom Staate angewiesen	18,000: —
Aus dem Gewinn der Geldlotterie	16,000: —
Summe	84,947: 29

Ausgaben:

	Fmk.
Druckkosten der Neuph. Mitteilungen (Jahrg. 1925 H. 1—8)	23,910: 45
Anzeigen	960: —
Porto- und Kanzleiauslagen	2,560: 55
Bedienung und Einkassierung	463: —
Verschiedenes	2,823: 50
Honorar des Schriftführers	3,600: —
Kassenbestand am 31. Dez. 1935	50,629: 79
Summe	84,947: 29

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsingfors, den 26. Februar 1936.

Elin Furustam. Berta Solitander.

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 3. Auf den Vorschlag des ersten Vorsitzenden wurde der ehemalige vieljährige Vorsitzende des Vereins, Kanzler H. Suolahti, durch Akklamation zum Ehrenpräsidenten gewählt.

§ 4. Der Vorsitzende verlas ein Schreiben vom Reichsantiquar in Stockholm, worin dieser seinen Dank ausspricht anlässlich der

Zusendung eines Exemplares der zu Ehren Werner Söderhjelms geprägten Denkmünze für die Sammlungen des Königlichen Münzkabinetts.

§ 5. Dr. P. Katara hielt als Fortsetzung seines in der vorigen Sitzung gehaltenen Vortrags einen Vortrag über das Thema »Älteres deutsches Urkundenmaterial in Finnland». Im Anschluss daran hielt Prof. Dr. T. E. Karsten einen Vortrag mit dem Titel »Zu den deutsch-finnischen Berührungen». Auf die Vorträge folgte eine lebhafte Diskussion, an der sich die beiden Vortragenden und die Professoren Jaakkola und Långfors beteiligten.

In fidem: Åke Furuhjelm.

Sitzung am 15. März 1936 (Jahresfest).

§ 1. Das Fest wurde vom Mitglied des Jahresfestkomitees, Mag. phil. Manus Grönbärj, mit einer deutschen Ansprache eröffnet.

§ 2. Oberstudiendirektor Dr. Philipp Krämer hielt den Festvortrag über das Thema Gedanken über die Wissenschaft und das Leben heute:

»*Meine Damen und Herren!*

Hugo Suolahti, den die letzte Mitgliederversammlung unseres Neuphilologischen Vereins einmütig zum Ehrenvorsitzer erwählt hat, um ihm dadurch den aufrichtigen Dank für seine jahrzehntelange Führerarbeit abzustatten, schreibt in der Januar-Februarnummer 1936 der Neuphilologischen Mitteilungen eine kritische Würdigung von Hermann Günterts Buch: Der Ursprung der Germanen. Er schliesst diese Besprechung mit folgenden Sätzen, die mich angeregt haben, als vor vierzehn Tagen die Aufforderung an mich erging, diesen festlichen Abend durch eine kurze besinnliche Erörterung einzuleiten, einige Gedanken über das Verhältnis von Wissenschaft und Leben heute vor Ihnen zu entwickeln.

Suolahti schreibt: »Güntert hat sein Buch offenbar nicht allein für den Fachmann, sondern zugleich für einen grösseren Leserkreis geschrieben. Daraus erklärt sich besonders auch der Schluss desselben, »der Ausklang», in welchem die Darstellung sich zu einem hohen Pathos und einer mahnenden, an das deutsche Volk gerichteten Rede aufschwingt und von der ruhigen, objektiven Darstellung abweicht, die wir gewohnt sind, in wissenschaftlichen Werken zu finden.»

Hinter diesen ruhigen Sätzen eines in jahrzehntelanger Forscherarbeit gereiften Gelehrten werden mancherlei leidenschaftliche Spannungen sichtbar; sie sind jedoch durch eine bewundernswerte Willensanspannung, deren Kraftquelle die geheime Sicherheit einer unverlierbaren Einsicht sein muss, gebändigt und in ihre Grenzen verwiesen. Nachsichtig, beinahe väterlich gütig ent-

schuldigt Suolahti das Hinausgreifen Günterts über die wissenschaftlichen Grenzen damit, dass er, Güntert, sich damit wohl zugleich an eine breitere Leserschicht wenden wolle, dass sein Buch also volkstümlich, nicht wissenschaftlich wirken solle. Man halte daneben irgendeinen Satz aus Günterts Buch, um sofort zu spüren, welche Haltung dort eingenommen wird. Es heisst da: »Wir halten diese grammatische Isolierung der Lautverschiebung als bloss phonetische und formale Angelegenheit für einen schweren Fehler, und hier, wie überhaupt, bringt erst die Sachforschung Blut und Leben in die rein formalen grammatischen Probleme. Damit aber erhalten auch die trockensten, rein grammatischen Arbeiten erst ihre allgemein geistesgeschichtliche Bedeutung und machen sie aus lautschieberischen, theoretischen Fachsimpeleien zu Dingen von allgemein wissenschaftlichem Wert und sichern zugleich ihre tiefere Berechtigung.»

In diesen Sätzen strömt nicht die klare Ruhe einer Einsicht, es klirrt darin vielmehr der laute Donner eines Wunsches. Der Analytiker, dessen höchster wissenschaftlicher Ehrgeiz die Ehrfurcht vor den Tatsachen ist, steht hier also gegenüber dem Synthetiker, der leidenschaftlich sucht nach dem geistesgeschichtlichen Sinnzusammenhang der Werte. Der Analytiker Suolahti führt einen tödlichen Stoss, wenn er sagt: »Du operierst an so und so vielen Stellen mit Dingen, die du nicht genügend kennst, und ich kann das beweisen. Hinter mir steht die Wahrheit.» Aber der Synthetiker Güntert wird ihm erwidern: »Ich habe keine Zeit, jede etymologische Einzelheit nachzuprüfen. Ich habe vielmehr als Wissenschafter Mut zum Irrtum, ja Mut zur Legende. Hinter mir steht das Leben.»

Meine Damen und Herren! Es ist heute schon ein Gemeinplatz, dass die reine Geisteswissenschaft und die angewandte Geisteswissenschaft, die Pädagogik, lebensfremd, ja lebensfeindlich seien. Geisteswissenschaft und Leben, so heisst es, haben nichts mehr miteinander gemein, sie stehen im Feuer-Wasser-Verhältnis zueinander. Im 19. Jahrhundert sass vielbewundert die Universität auf einem Herrscherthron. Ihre Rolle ist ausgespielt. Geduldet führt sie ein volks-, eine lebensfremdes Luxusdasein im luftleeren Raum. Diese Diagnose der Universität wird, soweit ich sehe, allgemein in Europa gestellt, nur in den verschiedenen Ländern in verschiedener Stärke, je nachdem in wie hohem Grade die Länder in den grossen geistesgeschichtlichen Umbruch hineingezogen sind, der das Antlitz der alten Welt beinahe von Monat zu Monat sprunghaft verändert. In seiner berühmten Rede bei Gelegenheit der Aufnahme in die Académie française im Jahre 1927 kann schon Paul Valéry über seine eigne Jugend und die seines Vorgängers auf dem fauteuil de l'Académie, die von Anatole France, sagen: »Le siècle se montrait aussi incapable de renoncer à la multiplication des lettrés que de leur assigner des moyens d'existence. Que d'amertumes alors! que de tristesses! que de vies manquées! appelées à la plus haute culture et vouées du même coup, au dénuement ou aux besognes les plus basses . . . On dressait une quantité de jeunes hommes à ne savoir autre chose que ce dont presque personne n'avait besoin. On élevait de jeunes pauvres à des connaissances de pure luxe.» Können wir

heute schon alle Triebkräfte überschauen und durchschauen, die zur feindlichen Haltung von Wissenschaft und Leben führen mussten? Kaum. Denn irgendwie stehen wir alle, insbesondere die Jüngeren, mitten im Ablauf dieses Prozesses und werden von seinen Strömungen und Wirbeln hin- und hergezerrt wie ein Kahn, dessen Ruderkraft nicht ausreicht zu autonomem Angehen gegen die gurgelnden Wasser, die ihn nicht nur mitreissen, die ihn vielmehr verschlingen wollen. Bei näherem Zusehen wird ein eigentümlicher Befund sichtbar. Die Naturwissenschaften und die Technik, die den Universitäten immer verdächtig waren und sich darum in Hochschulen besonderer Art aussiedelten, die aber doch mit wichtigen Teilen immer wieder in die Universität eindrängten und denen es gelang, die reine Mathematik in eine Seitenhalle zu sich herüberzulocken, die Naturwissenschaften und die Technik nimmt man heute aus, wenn man von der Lebensfeindschaft der Wissenschaft tadelnd spricht. Denn sie weisen weithin sichtbare Leistungen auf, deren Ergebnisse von niemand bezweifelt, ja vielmehr von allen benutzt werden. Vor allem scheint beiden auf dem wichtigsten Lebensgebiet, der Grundlegung und Sicherung der völkischen Existenz überhaupt, der dringlichste, ja der entscheidende Anteil zuzufallen.

Die universitas literarum steht isoliert. Sie ist eine Art Museum. Sie ist voll einer betriebsamen Aktivität, aber einer Aktivität nach hinten, in die Geschichte, nicht nach vorn, in die Zukunft. Sie deutet und erklärt, aber sie schafft nicht. Sie ist ein Tempel der contemplatio, nicht eine Kaserne der voluntas. Die reine Vernunft ist tot, es lebe der gesunde Menschenverstand.

In Goethes Nachlass findet sich folgendes nachdenkliche Wort: »Der Menschenverstand, der eigentlichst aufs Praktische angewiesen ist, irrt nur alsdann, wenn er sich an die Auflösung höherer Probleme wagt; dagegen weiss aber auch eine höhere Theorie sich selten in den Kreis zu finden, wo jener wirkt und west.«

In diesem Satz scheint mir kernhaft das Wesen unserer geistigen Lage im Verhältnis von Wissenschaft und Leben zu liegen.

Die Alleinherrschaft des naturwissenschaftlichen und technischen Denkens über das Geistesleben hat schon längst aufgehört. Die Fahne des Fortschritts ist den Händen der Naturwissenschaft entsunken. Aber die Naturwissenschaften und die Technik triumphieren noch und werden noch zu weiteren staunenswerten Triumphen fortschreiten. Jedoch die Geisteswissenschaften haben die Fahne nicht aufgenommen und sind nicht in die Führung gegangen. Das ist der tiefere Grund dafür, weshalb man der Universität Lebensfeindschaft vorwirft.

Die Geisteswissenschaften hatten sich in die bombensicheren Unterstände des Spezialistentums geflüchtet, wo sie unangreifbar sind. Die Synthetiker sind aus diesen Unterständen in kühnem Wagnis aufgebrochen, um sich dem Leben zu stellen und um gar das Leben anzugreifen und dem Menschen wieder dienstbar zu machen. Aber sie merkten nicht, dass ihre Flammenwerfer nur bengalisches Feuerwerk enthielten, das sprühte und zischte und dann verlosch, und dass das Maschinengewehrfeuer antithetischer Aphorismen nicht ausreichte, eine Stellung zu erobern, die mit geschichtlichen Rätseln und Fehlentwicklungen gepanzert war,

Es laufen heute zwei Tatsachen nebeneinander her auf der Strasse der Zukunft und kreuzen sich oft wunderlich, indem sie sich die Laufbahnen austauschen: Der Dienst am Menschlichen, der die Voraussetzung für das Leben ist, und die Wiederentdeckung des Menschen als Träger des Sonderwertes »Leben». Wir könnten auch sagen: Sachlichkeit und Menschlichkeit, oder universitär ausgedrückt: Realismus und Humanismus.

Mit der Wiederentdeckung dieses Gegensatzes, der heute nur gesehen wird, nicht aber versöhnt ist in einer neuen, für uns giltigen Weise, mit ihr hängt alles zusammen, was es in uns an neuem Mut und an einer neuen Zuversicht zum Leben gibt. Der so dringend nötige geistige Rücktritt, der Versuch des Sehens in bildhaftem Abstand wird immer schwerer, und dennoch ist das Bewusstsein überall lebendig, dass das vergangene Jahrzehnt durchgängig aus einer grundsätzlichen Menschenfremdheit zu leben versuchte zugunsten lebensfremder Prinzipien. Das sinnfällige Zeichen dafür ist der Grenzverlust zwischen den Menschen, der Schwund der alten Lebensräume und die hochstaplerische Erschwindelung eines höheren Lebensgefühls. Das Wissen um Grenzen und Schranken ist wieder da, der Aberglaube an die Unbedingtheit und Selbstherrlichkeit des Menschen schwindet, der Blick für das, was die höfischen Epiker des Mittelalters diu mâze nannten, ist wieder klarer. Wenn auch das Sachen-, Zahlen- und Quantendenken noch eine führende Funktion, das Rechnen ein Diktator des Lebens geblieben ist (nicht etwa nur in Amerika), so ist doch schon viel Wissen darum lebendig, dass das Rechnerische allein das Geheimnis des Lebens nicht fassen kann, sondern vielmehr in den Tod führen muss. Die Unberechenbarkeit des Lebens, seine Unausrechenbarkeit ist mit der Wucht einer neuen Entdeckung über uns gekommen. Sie hat sich wie ein Schwert zwischen das Gestern und Heute gelegt, und sie hängt heute als heimliche Angst über allen Kontinenten.

Das Profitdenken in der Wirtschaft, das Sach- und Quantendenken in der Physik, das Leben als Statistik und Rechentabelle vergisst den Menschen als liebendes und leidendendes Wesen. Die Elastizitätsgrenze des Lebendigen wird überschätzt. Die Not der Wissenschaft ist keine andere. Wie im Wirtschaftsleben die Rechnung noch weithin ohne das Leben gemacht wird, handhabt die Wissenschaft ihre sachgläubigen und zifferngläubigen Methoden, ohne anzuerkennen, dass das Leben und schliesslich sogar die Wirklichkeit schlechthin diese Methoden nicht überstehen konnte, ohne auf dem Laboratoriumstisch zu sterben. Überall herrscht noch der Begriff der Summe, jede Gestalt oder Erscheinung gilt als eine Anhäufung von starren Teilen. Es gab nicht nur einmal eine Psychologie ohne Seele, es gibt auch noch eine Biologie ohne Leben. Der Nationalsozialismus in Deutschland ist der gigantische Versuch, von den Prinzipien vorzustossen zum Lebensganzen. Die Wissenschaft sei nicht Sonderangelegenheit der Hörsäle, sondern wichtigste Formung des Geistesschicksals einer Zeit, sie bestimme d a s G a n z e u n s r e s L e b e n s g e f ü h l s.

Da habe ich soeben zwei Konjunktive angewandt, zwei Wunschformen, und deute damit am besten die wahre Not unsrer wissen-

schaftlichen Lage an. Nach der Periode der Lebenszerschlagung stehen wir wieder in einem echten Verhältnis zu den Aufgaben, wir aber haben sie nurmehr erkannt, gerade eben in Angriff genommen, keinesfalls aber gelöst. Sehen wir in die Geschichte zurück, so ist diese Aufgabe überhaupt nur ganz selten gelöst worden. In Griechenland gab es einmal eine wundervolle, bis heute in ihrer Leuchtkraft und in dem betörenden Glänzen nicht nachlassende Einheit von Wissenschaft und Leben, als Palästra, Gymnasion, Tempel und Agora, die wie aus einem gemeinsamen Urgrund erwachsen schienen, naturhaft wie Blumen. Die theologische Wissenschaft hat einmal mit Thomas das überquellende Leben geordnet und gebändigt durch die Denkkategorien der Ordnung, und einmal hat sie mit Luther das versiechende Leben befreit zu einem neuen Brausen. Aber solche Zeiten der Wissenschaft sind selten, sie sind, wie alles Schöpferische, einbezogen in die unberechenbare Wirkung der Begnadung. Auch heute kann die Wissenschaft nicht Führerin des Lebens werden, bloss weil sie es wünschte, bloss weil sie es werden wollte.

Niemand ist Prophet, um sagen zu können, wie sich das Verhältnis von Wissenschaft und Leben in der nächsten Zukunft gestalten wird. Niemand weiss, ob neue, wissenschaftliche Begnadungen schon unter uns heranwachsen. Aber die Wissenschaft hat auch einige in allem geschichtlichen Auf und Ab gleichbleibende, ewige Gesetze. Sie können wir wohl beachten, sie können wir sogar erfüllen. Wir tun damit der Wissenschaft einen entscheidenden Dienst, wenn auch seine Wirkung oft genug verborgen bleiben wird.

Und diesen ewigen Gesetzen der Wissenschaft lassen Sie uns noch ein wenig nachsinnen und bei ihrer Heilkraft stille halten.

Der wissenschaftliche Mensch bescheide sich massvoll in seinen Grenzen. Er achte u n t e r sich die Tatsachen und habe Ehrfurcht vor ihnen, und er schaue ü b e r sich als Richter d e n h ö c h s t e n w i s s e n s c h a f t l i c h e n Wert: d i e Wahrh e i t, die grösser ist als seine Wünsche und reiner als seine Träume.

Die Universität hütet heute eine kleine Flamme. Aber so klein diese Flamme ist, sie darf nicht erlöschen. Es würde sonst kälter und dunkler um uns.

Die Universität lebt von dem Glauben, dass an der kleinen Flamme, deren Leuchtkern die Demut vor der Wahrheit ist, zu einer Zeit, die sie nicht bestimmen kann, wieder die grosse Flamme sich entzündet, die Wärme und Leuchtkraft genug ausstrahlt, ein ganzes Volk zu beglücken. Als Wissender auf diese Zeit w a r t e n darf aber nur, wer diese kleine Flamme hütet in sich selbst.

Dann werden wir nicht herausspringen aus dem Schöpfungszusammenhang zwischen Wissenschaft und Leben, sondern wir werden die Verwirklichung des Christuswortes an uns erleben, dass die Wahrheit frei macht.»

§ 3. Es wurde ein abwechselndes musikalisches Programm (Piano, Violine und Gesangsoli) von vier Tonkünstlerinnen ausgeführt.

§ 4. Beim Souper wurde die Festrede von Prof. Dr. A. Långfors in französicher Sprache gehalten. Der Schriftführer brachte

auf französisch einen Toast auf den neugewählten Vorsitzenden aus. Mag. phil. Manus Grönbärj hielt eine Rede an die Damen auf italienisch. »Unphilologische Mitteilungen» wurden von den Herren M. Mikander und Pesch vorgetragen. Prof. Dr. A. Långfors verlas ein Grusstelegramm, das vom Ehrenpräsidenten des Vereins, Prof. Suolahti angelangt war. Der Verein beschloss seinerseits an Prof. Suolahti einen telegraphischen Gruss abzusenden.

§ 5. Zum Schluss wurde ein amüsanter Einakter »Der Tintenfisch» von den Herren Pesch und Haberzettel mit grossem Beifall aufgeführt.

In fidem: Åke Furuhjelm.

Eingesandte Literatur

Lyydia Alén, Kotimaisia kielilehtoreja yliopistoon ulkolaisten lisäksi. Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy, 1936. (Ylipainos Suomen Kasvatusopillisen yhdistyksen Aikakauslehdestä N:o 1—2, 1936).

Mario Alessandrini, Corso di lingua italiana. Bello Horizonte, Edizioni Italia, 1935. Pubblicato a cura del Centro di Cultura Italo-Brasiliano. 187 p. 8:o.

Kazimieras Alminauskis, Die Germanismen des Litauischen, 1: Die deutschen Lehnwörter im Litauischen. Diss. Kaunas, 1934.

Altdeutsche Textbibliothek, 37: *E. H. Sehrt* und *Taylor Starck*, Notkers des Deutschen Werke, II. Bd.: Marcianus Capella, De nuptiis Philologiae et Mercurii. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1935. 220 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

Arbeiten aus dem Institut für Lautforschung an der Universität Berlin, hrsg. von *D. Westermann*, 1: *A. Arnholtz* u. *C. A. Reinhold*, Einführung in das dänische Lautsystem. In Kommission bei O. Harrassowitz, Leipzig. 1936. 101 S. 8:o.

Ph. Aug. Becker, Von den Erzählern neben und nach Chrestien de Troyes. Sonderabdruck aus Zeitschrift für romanische Philologie, LV u. LVI. Halle (Saale), Niemeyer, 1936.

Beiträge zur Methodik des deutschen Sprachunterrichts im Ausland, 2: *Friedrichkarl Roedemeyer*, Deutsche Sprechbildung und Aussprache. 37 S. 8:o. Preis: geh. RM. —. 80. - 3: *Robert Jahn*, Satzbautafeln zum Gebrauch im Deutschunterricht für Ausländer. 68 S. 8:o. Preis: geh. RM. 1,60. . München und Berlin, R. Oldenbourg.

Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse. 87. Band. 1935. 2. Heft: *Ph. Aug. Becker*, Die Narrenspiele des neuentdeckten Mischbands von Trepperedrucken. Leipzig, S. Hirzel, 1936. 52 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.—.

Berliner Beiträge zur romanischen Philologie, hrsg. von *E. Gamillscheg*, Band V, 2: *Edith Kuckuck*, Die Mundarten von Saint-Martin-de-la-Porte und Lanslebourg im Département Savoie, Arr. Saint-Jean-de-Maurienne. — 4: *R. Michelly*, Zur Lautlehre des Velay. — VI, 1—2: *E. Gamillscheg*, Die Mundart von Şerbăneşti-Titulesti (Gerichtsbezirk Olt, Kreis Vedea). Jena u. Leipzig, W. Gronau, 1936. Preis: geh. RM. 11.25.

B I Nachrichten. Mitteilungen aus allen Gebieten deutscher Geistesarbeit und Büchervorschau hrsg. vom Bibliographischen Institut, Leipzig. Folge IV, Juli 1936. Sondernummer anlässlich des 25. Todesjahres des Schöpfers der deutschen Rechtschreibung Konrad Duden.

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége, LXVIII: *Antoine de la Salle*, Œuvres complètes, I: La Salade, édition critique par *F. Desonay*. Liége, Fac. de Philosophie, et Paris, E. Droz, 1935. XLV + 269 p. 8:o.

Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura, XII (1931), 2; t. XIV (1933), 1; t. XVI (1935), 6.

Robert Bossuat, Anciennes traductions françaises du »De officiis» de Cicéron. Paris 1936. 41 p. (Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, t. XCVI, 1935.)

Marcel R. Breyne, Afrikaans. Eine Einführung in die Laut-, Formen- und Satzlehre mit Literaturproben. Leipzig, Otto Holtze's Nachfolger, 1936. XV + 315 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.25, geb. RM. 7.—.

Britannica, hrsg. vom Seminar für engl. Sprache u. Kultur an der Hanseatischen Universität, 11: *H.-H. Krempien*, Der Stil der Davideis von Abraham Cowley. Preis: RM. 6.50. — 12: *Lilli Handro*, Swift: Gullivers Travels. Eine Interpretation im Zusammenhang mit den geistesgeschichtlichen Beziehungen. Preis: RM. 7.—. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Co. 1936.

Ernst Brockhaus, Góngoras Sonettendichtung. Bochum-Langendreer, Heinrich Pöppinghaus, 1935. 220 S. 8:o.

V. Brøndal, Le français langue abstraite. Copenhague, Levin & Munksgaard, 1936. 42 p. Prix: broché cour. dan. 3.—.

C. Brunel, Antoine Thomas. Nogent-le-Routrou, 1936. 4 p.

(Extrait de la Bibliothèque de L'École des chartes, tome XCVI, 1935.)

Karl Christ, Der provenzalische Fierabras. (Sonderdruck aus Zeitschrift für romanische Philologie, 1936.)

Gustave Cohen, Le jeu d'Adam et Eve. Mystère du XII^e siècle. Transposition littéraire. Adaptations musicales de *J. Chailley*. Paris, Librairie Delagrave, 1936. 92 p. 8:o. Prix: 10 fr.

Hardin Craig, The enchanted Glass. The Elisabethan Mind in Literature. New York, Oxford University Press, 1936. XI + 293 p. Price: 10 s. 6 d.

Le jugement d'amour ou Florence et Blancheflor. Première version française des débats du clerc et du chevalier, fin du XII^e — début du XIII^e siècle. Texte publié par *Maurice Delbouille*. Paris, Librairie E. Droz, 28 p. 8:o.

Max Deutschbein, Shakespeares Macbeth als Drama des Barock, Leipzig, Quelle & Meyer, 1936. 134 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—., geb. RM. 7.—.

André Devaux, Armand Godoy, poète catholique. Paris, Au Sans Pareil, 1936. 210 p. 8:o. Prix: 12 fr.

Noël Dupire, Antoine Thomas (29 novembre 1857—17 mai 1935). Zeitschrift für romanische Philologie, 1936, 3—4, S. 494—496.

Eilert Ekwall, The concise Oxford Dictionary of English Placenames. Oxford, Clarendon Press, 1936. 520 p. 8:o. Price: 15 s. net.

Eilert Ekwall, Studies on English Place-Names, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar, 42: 1. Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1936.

Anna Elfert, Die Dichtung der Louise Labé. Diss. Münster. Ahlen 1935.

Engwer - Jahncke — Lerch, Französisches Unterrichtswerk: *Th. Engwer* und *Eugen Lerch*, Französische Sprachlehre. 5. Aufl. Bielefeld und Berlin, Velhagen & Klasing, 1935. 210 S. 8:o.

Grace Frank, The Beginnings of Comedy in France. From The Modern Language Review, XXII, no. 3, p. 377—384. Cambridge, 1936.

Th. Frings, Südwestfranzösisch martrou 'Toussaint, Allerheiligen' und der gotische Kalender. Sonderabzug aus: Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, 60. Band, 2./3. Heft, S. 460—464. Halle (Saale), Niemeyer, 1936.

A. Griera, El vocabulari marítim català. 8 p. (Extret de Scriptorium, núms. 125—126. 1936.

Grundriss der indogermanischen Sprach- und Altertumskunde, begründet von *K. Brugmann* und *A. Thumb*, hrsg. von *A. Debrunner* und *F. Sommer*, 2^1: Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft. Zweiter Teil, zweiter Band. Germanisch. Erste Lieferung. Berlin-Leipzig, W. de Gruyter & Co., 1927. 195 S. 8:o. Preis: Lfg 1 u. 2 zusammen RM. 18. —.

Jean Győry, Le système philosophique de Jean Scot Erigène et la cantilène de sainte Eulalie. Budapest, Imprimerie Royale hongroise, 1936. 11 p. (Tirage à part de l'Archivum Philologicum, Egyetemes Philologiai Közlőmy), 1936, 29—37.)

Margarete Haeckel, Die Darstellung und Funktion des Traumes in der isländischen Familiensaga. Diss. Hamburg 1934.

Edwin Hagfors, Ranskalais-suomalainen taskusanakirja. Dictionnaire de poche français-finnois. Porvoo, Werner Söderström, 1936. 578 S. 16:o. Preis: geb. FM. 75.—.

Handbuch der Literaturwissenschaft: *Heiss — Schürr — Jeschke — Jäckel — Wartburg*, Die romanischen Literaturen des 19/20. Jahrhunderts. I. Potsdam, Athenaion M.B.H., 1935. 384 S. 4:o.

Albert Henry, Mystères joués à Namur au 17e et au 18e siècles. 31 p. Namur, Imprimerie Jacques Godenne, 1935. (Extrait du tome XLI des Annales de la Société Archéologique de Namur.)

Albert Henry, The Théâtre du Roman de Ham (Romania, LXII, 1936, p. 386—391).

Yrjö Hirn, Finland och Lappland. Särtryck ur Finsk Tidskrift, juli—aug. 1936. Helsingfors. 19 S.

Jean Renart, Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, édité par *Rita Lejeune*. Paris, Librairie E. Droz, 1936. XXIV + 215 p. 8:o.

A. Jeanroy, Antoine Thomas. Notice suivie d'une bibliographie complémentaire par *G. Thomas*. Paris, E. Droz, 1935. 15 p. 8:o. (Extrait des Annales du Midi.)

Jalo Kalima, Über die indoiranischen und baltischen Lehnwörter der ostseefinnischen Sprachen. (Sonderdruck aus Festschrift für Herman Hirt, Germanen und Indogermanen, S. 199—214.)

Adolf Kolsen, Eine Sirventes-kanzone und eine Halbkanzone des Troubadours Gauceln Faidit. Firenze, Leo S. Olschki, 1936. (Estratto dall' Archivum Romanicum, Vol. XX, Nr. 1, p. 103—110.)

A. G. Krüger, Die Quellen der Schwanritterdichtungen. Gifkorn (Hannover), Adolf Enke, 1936. 297 S. 8:o.

Paul Krüger, Fransk litterær Kritik indtil 1830. Ideer og Metoder. København, Levin & Munksgaard, 1936. VIII + 301 S. Preis: Dän. Kr. 10.—.

La Fontaine, Tarinoita. Suomentanut *Yrjö Jylhä*. Porvoo, Werner Söderström, 1935. 179 s. 4:o. Preis: FM. 45. —.

E. Lepointe, La France vivante. Orné de 72 gravures et 5 cartes. Leipzig, Librairie Teubner, 200 p. 8:o.

R. Levy, Le Symbole du saule chez Conon de Béthune (PMLA, LI, 1936, p. 26—30).

U. Lindelöf, Germanskt och latinskt i engelskans ordförråd. (Societas Scientiarum Fennica, Årsbok, XIV B n:o 8). Helsingfors, 1936.

Alf Lombard, L'origine du français omple (Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. VIII, No. 2, p. 69—81.)

Widsith, edited by *Kemp Malone*. Methuen's Old English Library. London, Methuen & Co. Ltd, 1936. XIII + 202 p. Price: 10 s. 6 d.

Arthur G. Milne, English of everyday Life. Brünn, Rudolf M. Rohrer, 1936. 222 S. 8:o. Preis: geb. RM. 2.75.

Mitzka—Martin, Deutscher Sprachatlas, Lfg. 8. Marburg, N. G. Elwert, 1935. Preis: RM. 10.—.

Joseph Morawski, Mélanges de littérature pieuse. Les miracles de Notre-Dame en vers français. 1—2. 65 + 34 p. (Extrait de la Romania, LXI, n:os 242—243, Avril, Juillet 1935.)

J. Morawski, Proverbes français inédits tirés de trois recueils anglonormands. Zeitschrift für romanische Philologie, 1936, S. 419—439.

Münchner romanistische Arbeiten, Heft VI: *Fritz Schalk*, Einleitung in die Encyclopädie der französischen Aufklärung. München, Max Hueber, 1936. 150 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.40.

Eero K. Neuvonen, Éléments de finnois. Textes, grammaire, vocabulaire. Première année. Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura - Société de littérature finnoise, 1935. 85 p. 8:o. Prix: RM. 20.—.

V. A. Nordman, Die Chronica regnorum aquilonarium des Albert Krantz. Eine Untersuchung. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XXXV, 2). Helsinki, 1936.

Norsk Riksmålsordbok, 19. Oslo, H. Aschehoug.

Emil Öhmann, Eräitä epäkohtia yliopisto-opiskelussamme. Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapaino, 1936. 6 S. (Ylipainos Suomen Kasvatusopillisen Yhdistyksen Aikakauslehdestä N:o 1—2, 1936.)

Det Ottende Nordiske Filologmøde i København den 12—14 August 1935. København, J. H. Schultz Forlag, 1936. 122 S. 8:o.

I. Papp, Geographisch-historische Gesichtspunkte in der Sprachforschung. Extrait de Scientia, mai –juin 1936.

Jean-Louis Perret, Littérature de Finlande. Paris, Éditions du Sagittaire, 1936. 200 p. 8:o. Prix: 15 fr.

Pubblicazioni della Scuola di filologia moderna della R. Università di Roma, I: *Elena Gabbuti*, Il Manzoni e gli ideologi francesi. Studi sul pensiero e sull' arte di Alessandro Manzoni con saggi di manoscritti inediti. IX + 372 p. 8:o. Prezzo: L. 20. —. — II: *Aurelia Bobbio*, Le riviste fiorentine del principio del secolo. (1903—1916). Firenze, G. S. Sansoni, 1936. VIII + 300 p. 8:o. Prezzo: L. 15.—.

A. de Poorter, Quelques formules à l'usage des scribes et annotations diverses tirés des manuscrits de Bruges. 8 p. Bruxelles, 1935. (Extrait de la Revue belge de Philologie et d'Histoire, t. XIV, 1935, n:o 3.)

Sextil Puşcariu, Les Enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie. Extrait de la Revue de Transylvanie, III (1936), n:o 1. Bucarest, 1936. 12 p. et cartes.

Vilho Puttonen, Chateaubriand ja Pietari Kalm. 12 S. (Ylipainos Kirjallisuudentutkijain Seuran vuosikirjasta 1936.)

Eino Railo, Yleisen kirjallisuuden historia, IV: Ranskalainen klassillisuus, valistuksen aika ja varhaisromantiikka. Porvoo, Helsinki, Werner Söderström Oy., 1936. 511 S.

Ravizé-Schön, Deux mille ans de vie française. Orné de nombreuses gravures. Leipzig, B. G. Teubner. 304 p. 8:o. Preis: kart. RM. 4.80., geb. RM. 5.10.

Konstantin Reichardt, Runenkunde. Jena, Eugen Diederichs Verlag, 1936. 125 S. 8:o. Preis: kart. RM. 3.80.

Revue des revues littéraires et scientifiques hongroises de l'année 1934, éditée par l'Association nationale des sociétés et des institutions scientifiques de Hongrie, avec le concours du Centre d'études hongroises en France. Supplément à la Revue des études hongroises, 1935. 283 p. 8:o.

Rheinische Beiträge und Hülfsbücher zur germanischen Philologie und Volkskunde, hrsg. von *Th. Frings*, *R. Meissner* und *J. Müller*, Band 24: *Siegfried Gutenbrunner*, Die germanischen Götternamen der antiken Inschriften. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1936. 260 S. 8:o. Preis: geh. RM 12.—.

Erik Rooth, Det primära *i*-omljudet och frågan om muljerade

konsonanter och *i*-epenteser i väst- och nordgermanskan. Vetenskaps-Societeten i Lund, Årsbok, 1935. 34 S.

Lettres de *L. Sainéan*, le grand philologue (1859–1934), publiées, préfacées et annotées par son frère Constantin. Bucarest, 1936. 75 p.

Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, A. Hauptreihe, Nr. 5: *Wilhelm Braune*, Althochdeutsche Grammatik. 5. Auflage, bearb. von *Karl Helm*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1936. X + 326 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.50., geb. RM. 10.—.

Sammlung romanischer Übungstexte, XXIV: *Karl Voretzsch*, Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung. II. Wörterbuch (Provenzalisch — Französisch — Deutsch). Halle (Saale), Max Niemeyer, 1936. XI + 183 S. 8:o. Preis: kart. RM. 4.40. — XXVIII: *Kurt Wais*, Doppelfassungen französischer Lyrik von Marot bis Valéry. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1936. XIII + 170 S. 8:o. Preis: geh. RM. 3.60.

Mary Alberta Savoie, A »plantaire» in Honor of the Blessed Virgin Mary, taken from a French Manuscript of the XIVth Century. Diss. Washington, The Catholic University of America, 1933. 211 p. 8:o.

»Singularia». Collection de textes rares et précieux. II: *Marguerite de Navarre*, La coche. Texte de l'édition de 1547 publié par *F. Ed. Schneegans* et accompagné de la reproduction des gravures sur bois de l'édition originale. Strasbourg, Heitz & Cie, 1936. XXVIII + 84 p. 8:o.

Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, 30, 1: *Alf Lombard*, L'infinitif de narration dans les langues romanes. Étude de syntaxe historique. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1936. 309 S. 8:o. Preis: Kr. 10: —.

Skrifter utgivna genom Landsmålsarkivet i Lund, 4: *G. Sjöstedt*, Studier över *r*-ljuden i sydskandinaviska mål. Lund, Gleerup, 1936.

Société des bibliophiles belges séant a Mons; Publications, 39: *Albert Henry*, Poème du XIII^{e} siècle en l'honneur de la Vierge. Mons, Léon Duquesne, 1936. 45 p. 8:o.

Arvo Sotavalta, Die Phonetik und ihre Beziehungen zu den Grenzwissenschaften. Abgrenzung und Analyse des Untersuchungsgebietes. Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XXXI, 3. Helsinki, 1936. 103 S. 8:o.

Sources de l'histoire des relations réciproques entre pays slaves, IV: *Louis Kuba*, A la recherche de la chanson slave 1885—1929, II. Praha, 1935.

Hans Spanke, Beziehungen zwischen romanischer und mittellateinischer Lyrik, mit besonderer Berücksichtigung der Metrik und Musik (Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse, Dritte Folge, Nr. 18). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1936. IV + 189 p. 8:o.

Hans Spanke, Zur Formenkunst des ältesten Troubadours. 12 S. (Estratto da »Studi Medievali», Nuova Serie.)

Hans Spanke, Eine neue Geschichte der Musik Kataloniens im Mittelalter. Göttingische Gelehrte Anzeigen, 198. Jahrg., Nr. 8—9, S. 363—401. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1936.

Leo Spitzer, A. fr. enjouter. — Faire patelavare. 3 p. (Extrait de la Romania, LXI, N:o 244, Octobre 1935.)

Sprache und Kultur der germanischen und romanischen Völker. Anglistische Reihe, XXI: *Martin Lehnert*, Die Grammatik des englischen Sprachmeisters John Wallis (1616—1703). 1936. 156 S. 8:o. Preis: RM. 6.—. — XXII: *H. Galinsky*, Die Familie im Drama von Thomas Heywood. Preis: geh. RM. 4.—. — XXIII: *H. Mark*, Die Verwendung der Mundart und des Slang in den Werken von John Galsworthy. Preis: geh. RM. 5.—. Breslau, Priebatsch's Buchhandlung, 1936.

A. Tabachovitz, Quelques remarques complémentaires sur la langue des Serments de Strasbourg. Härnösand, 1936. 21 p.

Thalès. Recueil annuel des travaux de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris, I (1934). Paris, Librairie Félix Alcan, 1935.

Gunnar Tilander, Lunaria alkemisternas undergörande ört (Botrychium lunaria). Lund, Carl Bloms Boktryckeri, 1936. (Särtryck ur Namn och Bygd, årg. 24, 1936, häfte 1—5, s. 266—278.)

Karel Titz, Les traces de l'influence française sur le manuscrit de Králové Dvůr. (Extrait de la Revue française de Prague, XV (1935).

O. J. Tuulio, Du nouveau sur Idrīsī. Sections VII 3, VII 4, VII 5. Éd. critique, traduction, études. (Studia Orientalia, VI 3). Helsinki, 1936. X + 242 S., 2 Karten- u. 7 Faksimilebeilagen. Preis Fmk. 180: —.

Uppsala Universitets Årsskrift, 1936: *Karl Michaëlsson*, Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens (rôles de 1292, 1296–1300, 1313), II. Lexique raisonné des noms de baptême A–B. Uppsala, A.-B. Lundequistiska bokhandeln.

Vom Leben und Wirken der Romanen. Sammlung . . . hrsg. von *Ernst Gamillscheg*, I, Spanische Reihe, Heft 10: *José Fernandis Torres*, La vida en el Islam Español. — Heft 11: *Aurelio Viñas*, Sobre la españolisación de Carlos V. Preis: je RM. —.80. — II, Rumänische Reihe: Heft 7: *S. Mehadinți*, Der Zusammenhang der rumänischen Landschaft mit dem rumänischen Volke. — Heft 8: *Ioan Lupas*, Ursprung und Entwicklung der bedeutendsten konfessionellen Minderheiten in Rumänien. — Heft 9: *G. Oprescu*, Die Malerei Rumäniens seit 1900. — Heft 10: *Traian Bratu*, Die deutschen Volkslieder bei den Rumänen. — Heft 11: *Ion Sân-Giorgiu*, Eminescu und der deutsche Geist. — Heft 12: *G. Kisch*, Germanische Kontinuität in Siebenbürgen. Jena u. Leipzig, W. Gronau, 1936. Preis: je RM. —.60.

Vox Romanica. Annales helvetici explorandis linguis romanicis destinati. Herausgeber *J. Jud* und *A. Steiger*. 1936, 1. Band, Nr. 1, Januar Juni. Zürich und Leipzig, Max Niehans, Paris, E. Droz.

Ernst G. Wahlgren, Evoluzione semasiologica d'alcune parole dotte nell'italiano. Uppsala-Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1936.

B. H. J. Weerenbeck, Comptes de la ville de Doullens pour l'année 1470 et cueilloir de cens dus au béguinage de cette ville. Textes précédés d'une introduction et suivis d'annotations philologiques. Paris, A. Picard, 1932. 77 p. in fol.

Schriftenaustausch

Acta philologica scandinavica, X (1935), 2—4; XI (1936), 1—2.

Annales de la Faculté de Droit d'Aix. Nouv. série, n:os 23—25 (1934—5).

Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, XVI—XVIII (1933—5).

Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa, S. II, vol. IV (1935), 3—4; V (1936), 1—2.

Anuari de l'Oficina Romanica de Lingüistica i Literatura, VII (1934). Barcelona, Biblioteca Balmes.

Bijdragen en Mededeelingen van het Historisch Genootschap, LV—LVI (1934—5). Utrecht, Kemink & Zoon.

Bijdragen van het Instituut voor middeleuwsche Geschiedenis der Rijksuniversiteit

te Utrecht, XX: *J. F. Niermeyer Jr.*, Onderzoekingen over Luikse en Maastrichtse oorkonden en over »De vita Baldrici episcopi Leodiensis». Groningen, Batavia, J. B. Wolters, 1935. 221 S. 8:o.

Boletim de Filologia, III (1934—1935), 4; IV (1936), 1—2.

C. C. De Bruin, Middelnederlandse Vertalingen van het Nieuwe Testament, I. Diss. Utrecht. Groningen, J. B. Wolters, 1934.

Butlletí de dialectología catalana, XXI (1933).

Elliott Monographs in the Romance Languages and Literatures, 33: *Raymond S. Willis*, The Debt of the Spanish Libro de Alexandre to the French Roman d'Alexandre. 1935. VI + 59 p. Price: 80 cents. — 35: *Lawton P. G. Peckham* and *Milan S. La Du*, La Prise de Defur and Le Voyage d'Alexandre au Paradis Terrestre. 1935. LXXII + 118 p. Price: $ 2.00.

Fritz Engert, Das stumme Spiel im deutschen Drama von Lessing bis Kleist. Diss. Leipzig, 1934. 65 S.

Folkmålsstudier. Meddelanden från Föreningen för nordisk filologi i Helsingfors . . . utg. av *T. E. Karsten*, III (1935).

Hans Grafe, Die Frauengestalten im Werke Honoré de Balzac's. Diss. Leipzig, 1934. 99 S.

Elizabeth Johanna Gras, De Noordse Loki-Mythen in hun onderling Verband. Diss. Utrecht, Haarlem, Tjeenk Willink & Zoon, 1931.

Jiwobleter, VIII (1935), 3; IX (1936), 1—2, 4 -5.

The Journal of English and Germanic Philology, XXXIV (1935), 2—4; XXXV (1936), 1—2.

Junta para ampliación de estudios. Centro de Estudios Históricos: Revista de Filologia Española. Anejo XIX: *Aurelio M. Espinosa*, hijo, Arcaísmos dialectales. La conservación de »s» y »z» en Cáceres y Salamanca. Madrid, Casa editorial Hernando (S.A.), 1935. XXXII + 256 p. 8:o.

A. C. Kersbergen, Litteraire Motieven in de Njála. Diss. Utrecht. Rotterdam, Nijgh & Van Ditmar, 1927.

Wolfhart Gotthold Klee, Die charakteristischen Motive der expressionistischen Erzählungsliteratur. Diss. Leipzig. 1934. 151 S.

Eberhard Kretschmar, Rilke als Dichter des Seins. Diss. Leipzig, 1934.

Joost De Lange, The Relation and Development of English and Icelandic Outlaw-Traditions. Diss. Utrecht, H. D. Tjeenk Willink & Zoon, 1935.

Les Langues Modernes, XXXIII (1935), 6—7; XXXIV (1936), 1—9.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LVI (1935), 11—14; LVII (1936), 1—9.

Lunds Universitets Årsskrift. N. F. Avd. 1, Bd. 31. Nr. 7: *Ernst A. Kock*, Notationes Norroenae, 21. Lund, 1935.

Moderna Språk, XXIX (1935), 8.

Die neueren Sprachen, XLIII (1935), 3—12; XLIV (1936), 1—8.

Heinz Nicolai, Wilhelm Dilthey und das Problem der dichterischen Phantasie. Diss. Leipzig, 1934.

Nordiska texter och undersökningar, utgivna i Uppsala av *Bengt Hesselman*, 6: *Samuel Columbus* Mål-roo eller Roo-mål, utgiven av *Bengt Hesselman*. XVIII + 101 S. Preis: Schw. Kr. 4.—. — 7: *Bengt Hesselman*, Från Marathon till Långheden. Studier över växtnamn och naturnamn. V + 216 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 6.—. Stockholm, Hugo Geber; Köpenhamn, Levin & Munksgaard, 1935.

Nysvenska Studier, XV (1935), 4—5; XVI (1936), 1—5.

Hermann Oertel, Schillers Theorie der Tragödie. Diss. Leipzig, 1934.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society, Lit. & Hist. Section, Vol. III, Part VI (1935); Vol. IV (1936), 1.

Publications of the Institute of French Studies, Columbia University, New York: *Madaline W. Nichols* and *Lucia Burk Kinnaird*, A Bibliography of Articles in Nosotros. General Literary Criticism (Exclusive of Hispanic American Literature). 1935. 81 p. — *Paul J. Salvatore*, Favart's unpublished Plays. The Rise of the popular Comic Opera. — *A. P. Moore*, The genre poissard and the French Stage of the Eighteenth Century. — *Thor T. Beck*, Northern Antiquities in French Learning and Literature (1755—1855). A Study in Preromantic Ideas. Vol. II: The Odin Legend and the Oriental Fascination. 1935. — *Barbara Matulka*, The Feminist Theme in the Drama of the *Siglo de Oro*. — *Vista Clayton*, The Prose Poem in French Literature of the Eighteenth Century. XI + 248 p. — *H. W. Streeter*, The Eighteenth Century English Novel in French Translation. VIII + 256 p., 1936.

Revista de filología española, XXII (1935), 3—4; XXIII (1936), 1—2. Anejo XXII: *A. Castro*, Glosarios latino-españoles de la Edad Media, Madrid, 1936.

Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XIV (1935), 3—4; XV (1936), 1—2.

Erwin Bruno Richter, Siegfried August Mahlmann, ein sächsischer Publizist am Anfang des XIX. Jahrhunderts. Diss. Leipzig, 1934.

Kurt Richter, François de Curel. Ein Beitrag zur französischen dramatischen Literatur um die Jahrhundertwende. Diss. Leipzig, 1934.

The Romanic Review, XXVI (1935), 3—4; XXVII (1936), 1—2.

Werner Schmidt, »Penthesilea» in der Kleistliteratur. Diss. Leipzig, 1934.

Romanische Forschungen, hrsg. von *Fritz Schalk*, XLIX (1935), 2: *W. Krauss*, Wege der spanischen Renaissancelyrik, I; *H. Willers*, Le Diable boiteux; *H. Friedrich*, Immoralismus und Tugendideal in den »Liaisons dangereuses»; *E. Lewalter*, Das Jahrhundert als Epoche. — L (1936), 1: *K. Vossler*, Rückschau auf das Lope-Jahr 1935; *F. Rauhut*, Der »Sponsus»; *R. Greifelt*, Die französischen Übersetzungen des spanischen Schelmenromans im 17. Jahrhundert. — Besprechungen. — 2: *E. R. Curtius*, Calderón und die Malerei. — *Gertrud Jagdhuhn*, Die Dichtungen Friedrichs des Grossen. — Miscellen. — Besprechungen.

The Spanish Review, II (1935), 2.

Studia Neophilologica, VIII (1936), 1—3.

University of California Publications in Modern Philology: Vol. 18, No. 1, pp. VIII + 140: *Erwin Gustav Gudde*, Social Conflicts in Medieval German Poetry. — No. 2, pp. 141—234: *Gabriel Bonno*, Correspondance littéraire de Suard avec le margrave de Bayreyth, 1934. — No. 3, pp. 235—264: *Rudolph Altrocchi*, Cansoun de sant Alexis, A Modern Provençal Parody of the Legend of Saint Alexius. 1935. — No. 4: *Arnold H. Rowbothan*, The »philosophes» and the Propaganda for Inoculation of Smallpox in Eighteenth-Century France. 1935.

University of Illinois Bulletin, Vol. XXXII (1935), No. 39 (Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XVIII, Nos. 1 2): *Charles Allyn Williams*, The German Legends of the Hairy Anchorite, with two Old French Texts of La Vie de saint Jehan Paulus, ed. by *Louis Allen*. Urbana, Illinois. Price: $ 2.00. — No. 43: *Glenn R. Morrow*, Studies in the Platonic Epistles, Price $ 3. — No. 44: *Mimi Ida Jehle*, Das deutsche Kunstmärchen von der Romantik zum Naturalismus, Price: $ 2.50.

Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap, 3de Serie, No. 62: *C. Gerretson* en *P. Geyl*,

Briefwisseling en Aanteekeningen van Willem Bentinck, Heer van Rhoon. Deel I. Utrecht, Kemink en Zoon, 1934. X + 500 S. 8:o.

Volkstum und Kultur der Romanen, VIII (1935), 2—4.

Martin Ziemer, Schillers Charakter. Diss. Leipzig, 1932.

Mitteilungen

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *A. Långfors*, Corrections. Le fabliau nouvellement découvert à Lyon, in Romania, LXII, S. 392—5. *Ders.*, Bespr. von Albert Henry, Poème du XIII[e] siècle en l'honneur de la Vierge, das., S. 401—4.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque municipale de Metz et 10047 des nouvelles acquisitions du fonds français de la Bibliothèque nationale, bespr. von Barbara Matulka in The Romanic Review, XXVII (1936), S. 131—2. — *Holger Petersen Dyggve*, Onomastique des trouvères, bespr. von Werner Mulertt in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LVII (1936), Sp. 399—400. — *H. Suolahti*, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. (Mémoires de la Soc. néo-phil., X), bespr. von G. Rohlfs in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXVIII (1935), S. 159.

Neuphilologische Mitteilungen

Inhalt

dieses am 25. Februar herausgegebenen Heftes:

Holger Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e et XIII^e siècles. I. Colin Muset. — II. Gautier d'Épinal (S. 1); **D. Scheludko,** Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik (S. 29); **Leo Spitzer,** Tipse (S. 48). — Besprechungen: Ella Schafferus, Der Verfasser der jüngeren Glosse zum Reinke de Vos, bespr. von **Hugo Suolahti** (S. 52); Anneliese Bretschneider, Die Heliandheimat und ihre sprachgeschichtliche Entwicklung, bespr. von **Emil Öhmann** (S. 54); Noël Dupire, De quelques mots français d'origine néerlandaise, bespr. von **A. Långfors** (S. 57). — Protokolle des Neuphilologischen Vereins (S. 59). — Mitteilungen (S. 64).

Nr. 1/2 XXXVI - 1935

Die nächsten Hefte werden u. a. enthalten:

M. Dillay, Claude Fauchet (*suite*).
A. Långfors, Mélanges de poésie pieuse.
A. Lasch, Das altsächsische Taufgelöbnis.
H. Petersen Dyggve, Recherches historiques sur les trouvères.
D. Scheludko, Geistliche Lieder der Troubadours.

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors. Redaktion (seit 1926): A. Långfors, Prof. d. roman. Philologie, H. Suolahti, Prof. d. german. Philologie. Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Finn. Mark 35.—, bei der Redaktion Finn. Mark 30.— (nur für Finnland). Für die Mitglieder unentgeltlich.

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Myntg. 3B), Abonnementsbeträge und Bestellungen an Mag. phil. Åke Furuhjelm (Bergmansg. 23 b A) erbeten.

Inhalt der letzten Jahrgänge.

XXVI (1925). H. 1—2, 3—4, 5—7, 8. — 268 S. Fmk. 25. — A. v. Kræmer, J. Poirot in mem.; A. H. Krappe, The Source of Novellino, XXVIII; L. Karl, Les amours de M. Béjart; R. Pipping, Ein Fall von abs. Konstr. im Aschw.; O. Behaghel, Nachtrag zu den „Imperativnamen"; H. Petersen, Les orig. de la lég. de s. Eustache; E. Walberg, Rem. sur le texte de la 2e partie du Poème moral; Ph. A. Becker, Les coupl. de la coquille; H.-Fr. Rosenfeld, Nibelungensage u. Nibelungenlied; R. Riegler, Schw. *tordyvel*, 'Mistkäfer'; L. Karl, Un Écho; G. L. van Roosbroeck, The Source of Piron's „Clapperman"; E. Öhmann, Zu den finn.-germ. Lehnbeziehungen, II; A. Långfors, Un Écho, note add. — Bespr. v. A. Wallensköld (K. Titz, Glossy Kasselské; P. Studer and J. Evans, Anglo-Norman Lapid.; Maria di Francia, Eliduc, hrsg. v. E. Levi; Mél. off. à Ch. Andler; J. Forchhammer, Die Grundl. d. Phonetik; Fritzes Parlörlex., I: Svenskt-franskt[6]; Ripman-Rodhe, Ital. Nybörjarbok; W. O. Streng, Sanain merk. muutt.; Stud. i mod. språkvet., IX; L. Jordan, Afrz. Elementarbuch; F. Gennrich, Die afrz. Rotrouenge; O. Jespersen, Die Sprache; Mém. de la Soc. néo-phil. de Helsingfors, VII); K. Krohn, (A. Wesselski, Märchen des Mittelalters); A. Pipping (L. Spitzer, Ital. Umgangsspr.); E. Öhmann (Beitr. zur germ. Sprachwiss.; Festschr. E. Mogk); J. Öhquist (Wessely-Schmidt, Deutscher Wortschatz[6]); O. J. Tallgren (G. Millardet, Ling. et dialectol. rom.); W. O. Streng Gloss. des pat. de la Suisse rom., I); H. Schlücking (A. Köster, Die d. Lit. der Aufklärungszeit); L. Karl (Hist. litt. de la Fr., XXXVI, 1).

XXVII (1926). H. 1—2, 3—4, 5—6, 7—8. — 256 S. Fmk. 25. — A. Ferretti, La figura poetica di Santo Francesco d'Assisi; A. Jeanroy, Études sur l'ancienne poésie provençale, I: La structure de la chanson; F. Kluge, åband; A. H. Krappe, Shakespeare in Romance Folk-Lore; A. Malin, Un documento fiorentino del Trecento; H. Petersen, Note sur une ballade adressée par Eustache Deschamps à Chaucer; ders., Une Vie inédite de saint Georges; R. Riegler, Nochmals schwed. tordyvel; Karin Ringenson, De et par comme expression du rapport d'agent; G. Schoppe, Ergänzungen zu Kluges Etymologischem Wörterbuch; H. Suolahti, Friedrich Kluge in memoriam.

XXVIII (1927). H. 1—2, 3—4, 5—6, 7—8. — 256 S. Fmk. 30. — A. Ferretti, Domenico Comparetti; A. Jeanroy, Études sur l'anc. poésie provençale; P. Katara, Bruchstücke eines mnd. Buches der Altväter; W. Krogmann, Die Anfangsstrophen des Ezzoliedes; A. Långfors, Dits de Notre Dame (ms. fr. 24432 de la Bibl. nat.); J. Morawski, Deux poèmes en quatrains monorimes; Le ms. 25418 de la Bibl. nat. et les Vers sur les 4 tempéraments humains; E. Öhmann, Sprachentwicklung und Milieu; D. Scheludko, Orientalisches im Abendlande vor Dante; Über *Parise la duchesse*; G. Schoppe, Beiträge zur deutschen Wortgeschichte; A. Sjögren, Notes d'étymologie française; W. Söderhjelm, Eine zweite Uppsala-Hs. der Disciplina clericalis; J. W. Spargo, The Basket Incident in *Floire et Blanceflor*; W. O. Streng, Une estampie du chansonnier d'Oxford; H. Suolahti, Wilhelm Braune in memoriam.

XXIX (1928). H. 1—6 (*U. Lindelöf* dargebracht), 7—8. — 288 S. Fmk. 35. — A. Långfors, Li Romanz du Vergier et de l'Arbre d'Amors; Y. Hirn, La verrière symbole de la maternité virginale; O. J. Tallgren, Un point d'astronomie gréco-arabo-romane; H. Suolahti, Zur Bedeutungsgeschichte des Verbums *lassen*; T. E. Karsten, „Deutsche" Rassenfragen; E. Öhmann, Hyperhochdeutsche Formen in mitteldeutschen Mundarten; P. Katara, Die unvollkommene Beichte eines Königssohnes; Å. Furuhjelm, Kopulaersatz durch *Verba eundi*; Modusassimilation; H. Pipping, Zur Deutung von Hóvamól 39; W. Söderhjelm, La *Copia exemplorum* du confesseur de sainte Brigitte; A. Malin, Légendaire de Langres; A. Wallensköld, Lat. mīrābĭlia dans les langues rom.; H. Petersen, Remarques sur la *Vie de saint Eustache* par Pierre de Beauvais; K. S. Laurila, Sprache und Anschauung; A. Jeanroy, Études sur l'ancienne poésie provençale, III; A. H. Krappe, Saga af Herrauði ok Bósa.

XXX (1929). H. 1—3, 4—5, 6—8. — 272 S. Fmk. 35. — A. Jeanroy, Études sur l'ancienne poésie provençale, IV; A. Sjögren, Sur un passage de la *Vie de saint Alexis*; Olga Puolakkainen, Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht; Holger Petersen Dyggve, Notes critiques sur la *Vie de saint Eustache* de Dublin; F. Nobiling, Mallarmés Toast funèbre auf Gautier; Hugo Suolahti, Einige Bemerkungen zu mittelhochdeutschen Texten; E. Öhmann, Das Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen; Holger Petersen Dyggve, Chansons françaises du XIIIe siècle, I; A. Långfors et S. Solente, Une pastourelle nouvellement découverte; A. Godart, L'enseignement secondaire en France; B. E. Hildén, Bericht über die Neuphilologentage in Helsingfors.

XXXI (1930). H. 1—4, 5—8. — 272 S. Fmk. 35. — Holger Petersen Dyggve, Chansons françaises du XIIIe siècle, II; A. Långfors, Notice sur deux manuscrits de Gautier de Coinci; Ph. Aug. Becker, La Dame à la Licorne; H.-F. Rosenfeld, *Geschächzabelt*; U. Lindelöf, Late Middle English *waffore*; A. Långfors, Fragments de trois miracles de Gautier de Coinci (Bibl. Nat. nouv. acq. fr. 11.198); H. Spanke, Tanzmusik in der Kirche des Mittelalters; G. Lozinski, Recherches sur les sources du *Credo* de Joinville; A. Långfors, La vicomtesse de Thouars et la dame d'Audenarde (Bibl. nat. fr. 847); E. Öhmann, Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch, I; A. Långfors, Le français à Genève; Le deuxième congrès international de linguistique romane.

XXXII (1931). H. 1—5 (A. Långfors dargebracht), 6—8. — 288 S. Fmk. 35. — W. Söderhjelm, Disciplina Clericalis in Italien; A. Jeanroy, L'ancienne poésie provençale, V; H. Suolahti, Die späthochdeutsche Evangelienübersetzung; Ders., W. Söderhjelm in memoriam; U. Lindelöf, Einige Fälle von schwankender Aussprache eines vortonigen *i* im Engl.; Ders., Engl. *dapple*, isl. *depill*, finn. *täplä*; O. J. Tallgren-Tuulio, Passages de Pero Guillén de Segovia remontant à Lucain; K. S. Laurila, L'esthétique de Dubos; E. Öhmann, Frz. Wörter in Ulrich von Füetrers „Iban"; Ders., Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im Mittelalter; E. N. Setälä, Finn. *tarhila, tarhilo*, 'Halfter'; E. K. Neuvonen, El pasaje bilingüe de Juan Ruiz; W. O. Streng-Renkonen, Quelques théories de sémantique; Å. Furuhjelm, Note on a Passage in Beowulf; R. Bossuat, Un fragment de la Chanson d'Antioche; F. Brunot, Un bouquet de mots cueillis dans les jardins d'autrefois; M. Roques, Correspondance de K. Bartsch et G. Paris; O. Prosciutti, Bimillenario di Virgilio; M. Vloberg, La Cour de Paradis; F. Lot, Estourmi de Bourges; L. Spitzer, Kat. *baluerna* 'Ungetüm'.

XXXIII (1932). H. 1—5, 6—8 — 272 S. Fmk. 35. — H. Spanke, Zum Thema „Mittelalterliche Tanzlieder"; E. Schröder, Eine unbenutzte Quelle des mittelhochdeutschen Sprachschatzes; H. Petersen Dyggve, Notes sur la version en prose française de la Vie de saint Eustache et sur son modèle latin; Madeleine Dillay, Quelques données bio-bibliographiques sur Claude Fauchet; D. Scheludko, Über den Ursprung und die Geschichte des rumänischen Suffixes *-ie*; G. Langenfelt, Sweden, a Monograph of the Name of a Country; W. Krogmann, Zur zeitlichen Bestimmung der Faustkonzeption; A. H. Krappe, Deux notes sur les *Châtiments* de Victor Hugo; O. Basler, Eduard Sievers, zum Gedenken; H. Suolahti, Bemerkungen zu einigen mhd. Fremdwortbelegen; E. Öhmann, I. Lahti, Kyllikki Kallio & Anna Lundqvist, Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch, II; Y. M. Biese, Die neuenglischen Ausdrücke des Werdens in sprachgeschichtlicher Beleuchtung; G. L. van Roosbroeck, A neglected Source of *Zadig*.

XXXIV (1933). H. 1—2, 3—4, 5—6, 7—8. — 272 S. Fmk. 35. — U. Lindelöf, The Subject of the Gerund in present-day English; A. Haggerty Krappe, La légende d'Œdipe est-elle un conte bleu? La légende de Persée; W. Krogmann, Das Ziel des „Urmeister"; L. Spitzer, *Bersilieren*; A. Långfors, A. Wallensköld, in memoriam; P. Verrier, Le rondeau et formes analogues; E. Öhmann, Zur Chronologie zweier Lehnsuffixe im Deutschen; A. G. Krüger, Die Handschuhepisode im Rolandsliede; H. Spanke, Zu den lyrischen Einlagen in den Versmirakeln Gautiers von Coinci; G. Tilander, Chansons inédites; A. S. C. Ross, The 1st. sg. pres. *-e* in Old English; J. P. Keins, Gott und Welt in den ersten religiösen Dramen Frankreichs; M. Alessandrini, Giosuè Carducci.

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors*, Bde I—X, 8°, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Abonnenten sowie die Einsendung der Abonnementsbeträge an die Redaktion zu vermitteln:

Hanko (Hangö): Mag. phil. Lahja Selänne.
Hämeenlinna (Tavastehus): Mag. phil. Laina Viluksela.
Kajaani: Lektor A. Paasio.
Kotka: Mag. phil. K. A. Aarnio.
Kristiina (Kristinestad):
Lahti: Mag. phil. A. Tähtinen.
Maarianhamina (Mariehamn): Cand. phil. Bruno W. Forss.
Mikkeli (St. Michel):
Oulu (Uleåborg): Vorsteherin Fräulein N. Lilius.
Pietarsaari (Jakobstad):
Pori (Björneborg): Lektor Anna Holm.
Porvoo (Borgå): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma (Raumo): Mag. phil. Siviä Harjama.
Savonlinna (Nyslott): Mag. phil. V. Puttonen.
Sortavala: Lektor A. Lundelin.
Tammisaari (Ekenäs):
Tampere (Tammerfors):
Tornio: Lektor F. E. Arve.
Turku (Åbo): Mag. phil. Margit Slätis.
Uusikaupunki (Nystad): Mag. phil. Veera Vesterinen.
Vaasa:
Viipuri (Viborg): Lektor G. Lindberg.

Helsinki 1935. K. F. Puromiehen Kirjapaino O.-Y.